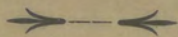


75E  
Très rare

ASE 10.557

Anciennes Religions de Madagascar



ANCÊTRES

ET DIEUX

PAR

CH. RENEL



TANANARIVE

G. PITOT DE LA BEUJARDIÈRE

1923

Bibliothèque Lettres Arts & Sciences Humaines



D

092 2189036

CAR

Une photo de Charles Renel existe dans le fonds photo série "Madagascar"

Charles Renel .

né à Strasbourg le 6 Mai 1866,  
mort subitement à Tananarive le 9 Septembre 1925 .

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon,  
Directeur de l'Enseignement à Madagascar .

Histoire des Religions.

L' Evolution d'un Mythe .  
Cultes militaires de Rome .  
Les Religions de la Gaule  
avant le Christianisme .  
Les Amulettes Malgaches.  
Les Ancêtres et les Dieux .

Oeuvre littéraire

La Race inconnue .  
La Coutume des Ancêtres .  
La Fille de l'île rouge .  
Le Décivilisé .  
L' Oncle d' Afrique .  
Les Contes de Madagascar .

ANCIENNES RELIGIONS DE MADAGASCAR

ASE 10.557 MO  
CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE  
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST  
ET LE MONDE INDONÉSIEEN  
BIBLIOTHÈQUE

Carte  
76

# ANCÊTRES ET DIEUX

PAR

CH. RENEL

PROFESSEUR-ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON  
DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT A MADAGASCAR

*Lasako Andriamanitra.  
Il s'en est allé pour devenir dieu.*



TANANARIVE  
Imp. PITOT DE LA BEAUJARDIÈRE  
—  
1923

ASE 10.557 MG

L'auteur de ce livre a vécu seize ans à Madagascar comme fonctionnaire colonial. Avant d'aller aux colonies, il avait publié des volumes d'érudition concernant l'histoire des Religions. Il avait étudié d'abord l'évolution d'un mythe védique et d'un mythe grec aux lumières un peu troubles et déconcertantes de la philologie comparée, et il avait été près de croire à l'axiome : numina nomina. Puis, séduit par des théories anthropologiques plus récentes, il avait recherché les survivances du totémisme dans l'ancienne religion romaine. Enfin, se méfiant des hypothèses, il avait essayé de donner un aperçu général et aussi objectif que possible des religions de la Gaule avant le christianisme, en utilisant les seuls documents archéologiques. Mais combien ces documents sont rares, quand on remonte à une époque reculée, et comme on risque, parce qu'ils existent seuls, de leur donner une importance qu'ils n'avaient pas en réalité, de ne pas les mettre à leur vraie place ! Pourrait-on se faire une idée exacte du Christianisme, si on ne connaissait cette religion que par une église du XX<sup>e</sup> siècle intégralement conservée ?

Etudier des phénomènes religieux actuels, voir des demi-civilisés vivre leur vie ordinaire, observer sur place leurs croyances et leurs rites, n'est-ce pas la véritable préparation d'un historien des Religions ?

J'ai donc fini par où j'aurais dû commencer, et j'ai choisi Madagascar comme champ d'études. Mais je me suis vite aperçu qu'il était difficile, sinon impossible, d'observer avec fruit la vie des indigènes, si on ne comprend pas leur langue. On risque, en ce cas, d'attribuer une importance excessive aux rites, et de négliger les croyances qui leur servent de substrat. J'ai donc appris le Malgache, et je crois avoir fait, pendant toute la deuxième partie de mon séjour, des observations sincères et exactes. Je me suis dépouillé de toute idée préconçue, je n'ai pas cherché à vérifier une hypothèse quelconque en collectionnant tous les faits concordant avec elle, mais je me suis attaché à recueillir des documents, en tâchant de leur laisser l'importance et la valeur relative qu'ils avaient dans la réalité.

On ne cherchera donc dans ce livre ni une théorie sur l'origine des religions de Madagascar, ni une comparaison des croyances et des cultes Malgaches avec les phénomènes religieux analogues chez d'autres demi-civilisés. J'ai voulu simplement présenter un tableau aussi exact que possible des croyances et des cultes par lesquels ces croyances se manifestent d'ordinaire. Ce que j'ai tenté de décrire, c'est, dans leurs traits essentiels, les rites les plus fréquents, ceux de tous les jours, communs à la majeure partie des Malgaches, — surtout non pas seulement ceux que voient les étrangers ou les voyageurs en traversant plus ou moins rapidement tel ou tel district de l'île, mais aussi les rites plus intimes,

plus cachés, qu'on célèbre dans l'ombre des cases ou dans l'obscurité des grottes, — et les gestes rituels les plus humbles, qui ont parfois dans la vie des indigènes une importance capitale, mais que le passant ne voit guère.

..

L'observation des phénomènes religieux n'est pas difficile à Madagascar, parce qu'il y a peu de rites secrets. D'autre part les Européens sont l'objet quelquefois de la vénération ou tout au moins du respect des Indigènes. Ceux-ci les considèrent comme étant d'une caste supérieure, et les admettent assez facilement à toutes les cérémonies.

Les réticences de leur part proviennent de deux causes : la crainte de passer pour sorcier ou adonné à des pratiques de sorcellerie, — la pudeur de manifester ou de révéler des rites ou des croyances qu'on sait en général que l'Européen considère comme ridicules et inférieures. Les missionnaires ont montré une telle haine pour toutes les manifestations du paganisme, et les administrateurs une telle hostilité contre toutes les formes de la sorcellerie, que les Malgaches se méfient à bon droit, lorsqu'on fait une enquête sur ces matières. Interrogez un passant sur une amulette qu'il porte au cou ou au poignet : il répondra neuf fois sur dix que c'est une simple parure. Combien souvent ai-je trouvé dans un village un bœuf attaché au piquet pour un sacrifice imminent, qu'on remettait après mon départ ! Mais cette dissimulation est surtout fréquente en Imerina et dans le Betsiléo, régions plus ou moins teintées de christianisme. A la côte et en général dans les districts restés païens, les indigènes ne cachent guère leurs croyances, et célèbrent la plupart de leurs rites même devant des étrangers. Toutefois rites et croyances ne sont compréhensibles que quand ceux qui les pratiquent consentent à les expliquer par des commentaires nombreux. Il faut donc que l'observateur parle et entende le Malgache, car, en ce domaine plus encore qu'en tout autre, les interprètes risquent de trahir la pensée qu'ils traduisent.

..

Les sources utilisées pour ce travail sont très diverses. Je me suis servi tout d'abord de mes notes et enquêtes personnelles, j'ai puisé très largement aussi à une autre source de renseignements, colligés à mon intention et sur mes indications par des indigènes instruits, particulièrement par des instituteurs. Je profite de l'occasion qui m'est offerte ici pour remercier tous mes collaborateurs : ce livre est en partie leur œuvre ; s'ils eussent été moins nombreux, j'aurais eu plaisir à donner leurs noms chaque fois que j'utilisais leurs notes.

Je dois aussi exprimer toute ma gratitude aux amis européens qui m'ont fourni des renseignements précieux, l'administrateur Colançon, le Capitaine Sébelin, et enfin à Louis Maisonneuve, conservateur des Musées de Tananarive, grâce à qui l'illustration de ce volume a pu être menée à bien.



## INTRODUCTION

### I

#### LES MALGACHES

A quelle race appartiennent les indigènes de Madagascar? Descendent-ils d'Africains venus de l'Ouest, ou de négritos de l'Océan Indien poussés par les vents et les courants réguliers des mers australes vers la côte orientale de la Grande Ile? MM. Grandidier résumant ainsi les hypothèses présentées par eux au sujet de l'origine des Malgaches dans leur importante étude sur l'Ethnographie de Madagascar (1).

« Ils proviennent du mélange de races très diverses, d'autant plus difficiles à déterminer et à classer qu'il n'existe de traditions relatives à leur arrivée dans l'île que pour trois petits groupes ethniques, les Andriana de l'Imerina, les Zafy-Raminia et les Antaimorona d'origine arabe, qui habitent la côte Sud-Est, les Antalaotra de la côte Nord-Ouest. Ainsi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les opinions les plus diverses aient été émises sur leur origine... L'île de Madagascar a été peuplée, selon moi, par des immigrations successives, remontant à des temps fort éloignés, de nègres indo-océaniens ou orientaux, que je désignerai sous le nom général d'Indo-Mélanésien pour rappeler que la branche orientale du tronc nègre existe non seulement dans les îles de l'Asie et de l'Océanie, mais aussi sur le continent. »

Ces populations primitives ont été métissées dans de notables proportions par des groupes d'immigrants de races très diverses, Malais, Sémites, Africains, et, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, Européens. Tous ces éléments étrangers ont été absorbés facilement, non sans laisser des traces évidentes de leur influence, aussi bien dans les mœurs que dans l'aspect physique des Indigènes.

On s'accorde à fixer vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle la date probable de la première apparition des Arabes dans les parages de Madagascar, aux îles Comores. Les nègres d'Afrique, venus à une époque relativement récente, se réduisent sans doute à quelques colonies de Makoas, importés presque tous comme esclaves par les Arabes, et qui ont fait souche dans l'Ouest. Les Imériniens à teint clair seraient la dernière vague des migrations Malayo-Polynésiennes : leurs traditions légendaires permettent de remonter, par des généalogies royales, jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, mais

---

(1) — *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, Vol. VI, *ethnographie*, p. 2, 3.

il est probable que leur origine n'est pas très différente de celle des Vazimba, qui les avaient précédés sur les hauts plateaux, où ils avaient fondé sur les bords des marais de l'Ikopa, de la Sisaony et de la Mamba, une sorte de civilisation lacustre.

\*  
\*\*

Les religions de Madagascar se sont développées dans des conditions particulièrement favorables à la liberté de leur évolution naturelle. Elles ont peu subi l'influence de l'extérieur, à cause de la situation géographique d'une île isolée, découverte assez tard, rarement explorée par les Européens, sans relations faciles avec les peuples voisins, à cause aussi des circonstances historiques : les Malgaches de l'intérieur, les Imériniens appelés improprement *Houves*, ont été à peu près sans communications directes avec les étrangers jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. L'apport des Européens est resté extrêmement minime jusque vers 1869, date de la conversion de la reine de Tananarive au christianisme. Encore peut-on dire que l'Imerina n'a été réellement ouverte à la civilisation occidentale qu'à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la conquête française (1895). Il y a là des circonstances tout à fait particulières, qui ne se sont guère rencontrées, pour d'autres peuples et une autre civilisation, qu'au Népal et au Thibet.

Donc les cultes de Madagascar, pour l'ethnographe et l'historien des religions, constituent un sujet d'études fort intéressant, comme par exemple ceux de l'Australie, ou de la Nouvelle-Calédonie, ou de Sumatra et de Bornéo, mais combien plus facile que dans ces derniers pays, parce que les Malgaches, plus civilisés et plus pacifiques, se laissent mieux aborder et pénétrer.

\*  
\*\*

Les influences subies au cours des siècles par les Malgaches et qui ont pu, dans une certaine mesure, modifier chez eux l'évolution des phénomènes religieux, sont de deux sortes : influences arabes, influences européennes.

#### INFLUENCES ARABES

Elles s'exercèrent à partir du VIII<sup>e</sup> siècle sur plusieurs régions de Madagascar, en particulier sur les îles Comores et sur les côtes Nord-Ouest et Sud-Est de la grande île. D'après le géographe arabe Maçoudi, l'île d'Anjouan aurait été colonisée par des Arabes vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. M. Ferrand admet que les Arabes seraient partis de là pour fonder de nombreux établissements, à la façon des Phéniciens, sur divers points des côtes Malgaches, entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle. « L'islamisation des Malgaches des côtes Nord-Ouest et Sud-Est est certaine. Ils ont été convertis à l'Islam par des Arabes, ou, si l'indication paraît trop précise et insuffisamment justifiée, par des musulmans de langue arabe. L'itinéraire que j'ai fait suivre à la migration arabe, et que M. Grandidier considère comme probable, ne



Tombeau avec Maison-Froide à Ambohijanaka (région de Tananarive)



Tombeau avec Maison-Froide à Ambohimalaza (région de Tananarive)



me paraît pas douteux. Les Arabes, établis sur la côte orientale de l'Afrique avant le VII<sup>e</sup> siècle, devinrent dès le VIII<sup>e</sup> des apôtres de l'Islam dans la mer des Zendys. Anjouan, conquis par les Musulmans en l'an 750, n'est qu'à 60 milles de Mayotte et à 250 milles de la baie de Bombétoc. Majunga fut occupé ensuite ; l'arrivée à Matitanana (Sud-Est de l'île) n'est plus désormais qu'une question de temps. » (1) M. Ferrand estime d'autre part que le nombre des migrations arabes demeure incertain, que leur date est également fort douteuse. Les précisions données à ce sujet par Flacourt ne reposent sur aucune base historique sérieuse et ne sauraient être retenues. Les Antaimorona des rives de la Matitanana, surtout les clans Anakara, Anteiony et Onjatsy, ainsi que les Antambahoaka établis près de l'embouchure du Sakaleona et jusqu'à Mananjary, se vantent de descendre d'émigrants Arabes. Des faits historiques précis et intéressants nous ont été conservés par eux dans des manuscrits assez anciens en dialecte Antaimorona et en écriture arabe, connus sous le nom de manuscrits arabico-malgaches. « A la côte Nord-Ouest, au contraire, les Antankarana, les Sakalava de l'Iboina, de l'Ambongo et du Menabe n'ont rien retenu. Leurs primitives traditions font à peine mention de leurs ancêtres musulmans. » Nous sommes Silamo (musulmans) et descendons de gens venus d'au delà de la mer. Un tel est notre premier roi. Il engendra un tel, puis un tel .... dont descend notre roi actuel. » La Légende est identique dans toutes les tribus de cette région : une liste plus ou moins longue de noms propres accompagnée de contes populaires et d'une minutieuse description des choses et animaux prohibés (2).

Qu'apporta de nouveau l'élément arabe dans le développement religieux des Malgaches ? Il est difficile de répondre avec certitude et précision. La seule chose sûre, c'est que cette influence a été extrêmement faible. M. Ferrand lui-même insiste sur ce point. Les Malgaches convertis à une religion nouvelle conservent toujours leurs anciennes croyances et continuent à rendre un culte aux dieux nationaux ... Comme les Antaimorona, les gens de l'Ouest n'ont adopté de l'Islam que les dogmes ou les prescriptions en rapport avec leurs mœurs et leurs usages .... Ils auraient certainement repoussé le missionnaire intolérant qui aurait voulu leur imposer l'observation stricte du Coran. Ce sont au contraire les musulmans étrangers qui se plient aux exigences de la vie malgache .... Les tribus de Madagascar sans exception aucune, — Antimerina et Betsiléon du centre, Betsimisaraka et Sihanaka de l'Est, Antaimorona et Antambahoaka du Sud-Est, Antiboïna et Sakalava de l'Ambongo et du Menabe, Bara du Sud, Vorimo de l'Est, Masikoro, Mahafaly, Antandroy, Antanosy, et Antaisaka du sud, pour ne citer que les principales — ont toujours été, si je puis dire, *inconvertissables* » (3).

L'influence arabe s'exerça probablement sur le développement de la magie, l'usage et la diffusion des amulettes, mais ce serait une erreur de considérer les talismans, les *ody* et les *sampy* malgaches, comme une importation purement arabe. Seulement les peuplades imprégnées de l'influence musulmane, comme les Antalaotra et les Antaimorona, se sont particulièrement adonnés à la fabrication des

(1) — Ferrand, *Musulmans à Madagascar*, Leroux éditeur, Tome III, p. 137 ; cf. p. 67.

(2) — G. Ferrand, *op. cit.*, p. 138, 139.

(3) — Ferrand, *op. cit.* p. 68, 81.

amulettes, si bien que les Malgaches eux-mêmes ont pu plus tard leur en attribuer l'invention.

Au contraire, la divination malgache, au moins sous sa forme la plus habituelle du sikidy (1), semble être d'origine arabe. Les jours bons et mauvais, les mois dans leurs rapports avec la destinée et les sorts, toute l'astrologie malgache est sans doute arabe, comme d'ailleurs les noms des jours, des mois, et la plupart des termes du sikidy (2).

Enfin, on retrouve les conceptions arabes dans certaines croyances malgaches relatives à la cosmogonie: il y est question souvent de l'existence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, l'un bienfaisant, l'autre malfaisant, de deux Zanahary ou dieux, l'un inférieur, l'autre supérieur. D'ailleurs ces idées demeurent assez confuses dans la tradition des divers peuples de l'île, et elles ne se rencontrent que dans des contes restés en somme sans influence sur la religion proprement dite. Il faut donc les citer, mais seulement pour mémoire.

En résumé l'influence arabe s'est manifestée surtout dans la divination, et un peu dans le culte des amulettes qu'elle a contribué à intensifier.

#### INFLUENCES EUROPÉENNES

Elles furent nulles, peut-on dire, jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, et s'exercèrent pour la première fois à l'arrivée en Imerina des missionnaires protestants et catholiques. Elles aboutirent, dans la deuxième partie de ce siècle, à une conversion au christianisme, plus ou moins sincère et profonde, d'une partie des habitants des Hauts Plateaux. On verra plus loin ce qu'il en faut penser.

D'autre part, dans le paganisme malgache, y a-t-il eu des apports chrétiens, et quelle en a été l'importance? Sûrement assez faible. Les scapulaires et les médailles ont pris rang au nombre des amulettes. En Imerina, les *ody* ou talismans, proscrits en 1869, ou du moins très mal vus par une reine convertie officiellement au protestantisme, sont devenus cultes secrets. Dans les croyances, la conception d'un dieu supérieur, unique et tout puissant, a pris naissance, mais ce dieu n'a jamais eu aucune importance pour les Malgaches restés païens; il est demeuré toujours plus nominal que réel, et n'a été nulle part l'objet d'un culte véritable.

En réalité les croyances et les cultes d'autrefois se sont souvent cachés devant les nouvelles religions apportées par les Européens, mais ne se sont jamais transformés à leur contact.

\*  
\*\*

(1) — Du mot arabe *chikel* «figure», cf la forme dialectale *sikily*.

(2) — Voir, pour plus amples détails, Ferrand *op. cit.*, t. I, p. 73 à 101.

## II

## LA RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES DIVERSES PEUPLADES

Madagascar compte 3.630.000 habitants. Si on met à part une vingtaine de milliers d'Européens et assimilés, et 50.000 Makoas environ, d'origine africaine, on constate que toute cette population est formée d'hommes de même race, offrant beaucoup de caractères généraux communs, différenciés par des traits secondaires, et plus ou moins métissés entre eux ou par des apports étrangers. Il ne sera pas inutile d'énumérer ici les principales peuplades.

Les Merina, improprement appelés Hovas, sont établis dans la partie centrale du Haut pays. Ils ont essaimé depuis un siècle, et surtout depuis la conquête française, dans toutes les parties de l'île, ont fondé un peu partout des colonies agricoles et commerciales, souvent très prospères. Parmi eux les hommes libres et les nobles (Hoya et Andriana), divisés d'ailleurs en nombreuses castes, se distinguent par leurs cheveux plats, leur teint clair, leurs traits assez réguliers (1). Quant aux noirs ou anciens esclaves, ils ont les cheveux crépus, leur pigmentation est beaucoup plus foncée et leurs descendants actuels témoignent de nombreux métissages. Les Merina sont au nombre de 961.000, plus du quart de la population totale. 850.000 sont groupés dans la région appelée de leur nom Imerina.

Les Betsiléô sont 500.000 environ. Leur habitat est aussi sur les Hauts Plateaux, au sud de celui des Merina. Ils ont le teint brun foncé, presque cuivré, tirant sur le noir pour les esclaves. Ils sont plus robustes, mieux charpentés, mais plus lourds que les Merina. Ce sont des agriculteurs patients et travailleurs; ils émigrent assez volontiers dans les autres régions, et plus de 100.000 d'entre eux sont allés s'établir dans les provinces côtières de l'Est et de l'Ouest, et jusque dans le Nord de l'île.

Dans la région des Hauts Plateaux, à l'Est de l'Imerina et dans la région intermédiaire, on trouve les Sihanaka (60.000) et les Bezanozano (25.000), installés les premiers autour du lac Alaotra, les seconds dans la vallée du fleuve Mangoro. Ce deux peuplades, entre côte et plateaux, sont très métissées de Merina et de Betsimisaraka.

Les Bestimisaraka, au nombre de près de 400.000, en y comprenant les Sainte-Mariens, habitent le long de la côte orientale, depuis la petite rivière Loky au nord, jusqu'au fleuve Sakaleona; à l'ouest, ils ont à peu près comme limite la lisière inférieure de la grande forêt. De taille moyenne, un peu lourds, ils ont le teint généralement foncé, les cheveux crépus, les yeux légèrement bridés.

Ils sont très proches parents des Tanala (267.000) qu'on pourrait appeler les Betsimisaraka de la forêt, et dont les principales tribus habitent la région intermédiaire, couverte de sylvie, jusqu'au pays des Betsiléô.

Il serait excessif d'attribuer aux Tanala et aux Betsimisaraka des caractères

(1) Planches II et III.

ethniques assez nettement tranchés, comme ceux des Merina ou des Betsiléo. En réalité les Betsimisaraka, par exemple, sont formés d'un grand nombre de tribus très diverses, qui ont été réunies artificiellement au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle par un roi conquérant sous le nom de Betsimisaraka (les Nombreaux-qui-ne-se-séparent-point).

Au contraire, les Sakalava, sur la côte occidentale (200.000 environ), ne se différencient qu'assez peu d'une tribu à l'autre. Leurs groupements sont établis dans tout l'ouest, depuis la rivière Mahavavy jusqu'au delà du fleuve Mangoky. Les Sakalava sont grands et bien faits, de pigmentation très foncée, les cheveux un peu laineux. Ils sont vraisemblablement le peuple les plus métissés d'Africains, sans doute d'esclave Makoa, importés par les Arabes.

Les 22.000 Antakarana, qui sont disséminés par petits groupes, encore presque nomades, dans l'extrême nord de l'île, sont très proches parents des Sakalava. (1)

Les Tsimihety (140.000) leur sont apparentés de beaucoup plus loin, avec fort métissage de Betsimisaraka et d'Européens. Ils sont originaires des hautes vallées montagneuses entre la baie d'Antongil et la baie de Radama. Depuis la conquête française, un mouvement de migration les porte lentement à l'Est et à l'Ouest vers les côtes, dans la direction d'Analalava et de Maroàntsetra.

Les Bara (190.000) occupent la partie montagneuse au sud du Betsiléo. Ils se rapprocheraient des Sakalava beaucoup plus que de toute autre peuplade de l'île. Divisés en plusieurs grandes tribus, naguère très guerrières, ils se plient assez difficilement à notre civilisation.

Quant aux Mahafaly (2) (77.000) et aux Antandroy (150.000), dans l'extrême-sud, on pourrait presque les appeler des sauvages, et jusqu'à ces derniers temps ils sont restés complètement fermés à toute influence étrangère.

Restent les peuples du Sud-Est (3), à partir du Sakaleona ; tous sont plus ou moins métissés d'Arabes, surtout les Antaimorona (90.000), établis sur les rives de la rivière de Matitanana. Ce sont les véritables dépositaires des traditions des Arabes, dont ils ont conservé l'écriture pour la transcription de leur dialecte malgache. Les Antaisaka (150.000) sont la plus importante et aussi la plus intéressante de ces peuplades. Beaucoup d'hommes parmi eux ont pris l'habitude d'aller travailler un peu partout, jusque dans l'extrême nord de l'île, mais ils reviennent toujours dans leur pays, lorsqu'ils ont amassé un pécule suffisant.

Les Antanosy (76.000) sont les descendants des peuples auxquels eurent affaire les Français lors de leur premier établissement dans l'île, à Fort-Dauphin.

\*  
\*\*

Au point de vue religieux, Merina et Betsiléo sont nominalement convertis au christianisme. Les autres peuples, sauf dans un certain nombre de villages où s'est exercée depuis une époque relativement récente la propagande

---

(1) *Planche I.*

(2) *Planche V.*

(3) *Planche IV.*

chrétienne, sont restés païens. Sont en général chrétiens, dans les régions Sakalava et Betsimisaraka, les îlots de population Merina ou Betsiléo. Ces deux derniers peuples peuvent être considérés comme les véhicules du christianisme à Madagascar. Quelques familles d'émigrants des Hauts Plateaux, installées dans un village côtier, demandent l'autorisation de construire un local cultuel ; d'autres familles viennent s'agréger à celles-là ; quelques-unes s'unissent par des mariages aux gens du pays, dont certains sont ainsi attirés peu à peu au temple ou à l'église ; et voilà créé un nouveau centre de propagande chrétienne.

J'ai dressé un tableau où l'on trouvera, au total et par circonscriptions administratives, le nombre des édifices cultuels chrétiens et musulmans, le chiffre de la population, et le rapport du nombre des temples ou églises à celui des habitants, ce qui donne sensiblement l'indice de la propagande chrétienne.

Madagascar, pour 3.630.081 habitants a 4.136 temples ou églises, c'est-à-dire un édifice cultuel chrétien pour 877 habitants en moyenne. Encore ces chiffres sont-ils au dessous de la réalité, car ce tableau ne comprend pas les maisons *particulières* où sont autorisées les réunions cultuelles. Le nombre exact de ces centres d'évangélisation m'est inconnu ; d'après les renseignements qui m'ont été fournis, il ne serait pas inférieur à deux ou trois cents.

Mais, si les chiffres cités plus haut témoignent de l'effort considérable et tenace des diverses Missions dans la Grande Ile, on se tromperait singulièrement en concluant du nombre des édifices cultuels à la christianisation des indigènes. Comme l'a dit excellemment M. G. Ferrand, la majorité des Malgaches, du moins en leur état actuel, est presque inconvertissable.

♦♦

CIRCONSCRIPTIONS	NOMBRE D'ÉDIFICES CULTUELS				HABITANTS		UN ÉDIFICE CULTUEL CHRÉTIEN	
	PAR PROVINCE		PAR RÉGION		PAR PROVINCE	PAR RÉGION	PAR PROVINCE	PAR RÉGION
	Chrétiens	Musulmans	Chrétiens	Musulmans				
Fianarantsoa	915	»			297.723		par 325 habitants	
Ankazobe	107	»			37.579		351	
Vakinankaratra	506	»			188.904		373	
Ambositra	489	»			190.229		388	
Tananarive	1.031	»			492.070		477	
Itasy	267	»			145.045		543	
			3.315			1.351.550		par 409 habitants
Diégo-Suarez	22	9			20.195		918	
Moramanga	102	»			101.625		994	
Maevatanana	66	6			68.581		1.039	
Betroka	97				162.977		1.680	
			287	15		353.378		par 1.157 habitants
Ambilobe	14	1			27.007		1.929	
Fort-Dauphin	92	»			218.415		2.374	
Tamatave	66	1			162.387		2.460	
Vatomandry	60	»			147.822		2.463	
Majunga	42	29			109.469		2.606	
Morondava	41	9			114.282		2.787	
Vohémar	22	4			65.020		2.955	
Tuléar	62	4			231.697		3.720	
Mananjary	30	1			113.380		3.779	
Farafangana	75	»			433.393		5.781	
Sainte-Marie	1	1			6.487		6.487	
Maroantsetra	11	»			71.460		6.496	
Analalava	13	6			87.414		6.724	
			529	56		1.788.443		par 3.889 habitants
Nosi-Bé	4	14			33.415		8.353	
Comores	1	670			103.295		103.295	
			5	684		136.710		
			Total à Madagascar 4.136	Total à Madagascar 755		Total à Madagascar.... 3.630.081		A Madagascar par 877 habitants
			4.891					

Ce tableau est établi d'après les statistiques cultuelles de 1921. Depuis quelques

années l'augmentation moyenne du nombre des édifices cultuels chrétiens est d'un peu plus [de 100 par an.

Dans le tableau qui précède, les circonscriptions administratives sont classées d'après le nombre des temples ou églises (édifices culturels chrétiens) relativement au chiffre de la population.

Le Betsiléo et l'Imérina tiennent la tête avec un édifice religieux par 409 habitants. Le record appartient à la province de Fianarantsoa avec 215 temples ou églises pour 297.723 habitants : un édifice par 325 habitants. La province de Tananarive occupe le 5<sup>ème</sup> rang sur six, avec 1031 édifices culturels pour 492.070 habitants, soit un pour 477.

Puis vient un groupe formé par les quatre provinces suivantes : Diégo-Suarez, Moramanga, Maevatanana, Betroka. Mettons à part Diégo-Suarez, qui n'a qu'une vingtaine de mille habitants et qui compte une nombreuse colonie créole et européenne. Les trois autres provinces sont précisément celles qui entourent l'Imérina et le Betsiléo, et dans lesquelles l'immigration des gens des Hauts Plateaux est la plus intense. Dans ces quatre circonscriptions, il y a un édifice culturel chrétien par 1157 habitants en moyenne.

Toutes les circonscriptions qui suivent sont côtières. Les 13 provinces de Tamatave, Vatomaniry, Fort-Dauphin, Morondava, Majunga, Tuléar, Mananjary, Ambilobe, Vohémar, Sainte Marie, Maroantsetra, Analalava, Farafangana, comptent dans l'ensemble un édifice culturel par 3889 habitants.

Enfin un dernier groupe est constitué par les deux provinces de Nosi-Bé et des îles Comores, où l'on ne trouve en tout que cinq églises dont deux pour les Européens et les créoles des chefs lieux.

Or, il est à remarquer que la propagande chrétienne est en raison inverse de la propagande islamique, et nous n'aurions qu'à renverser l'ordre des circonscriptions administratives dans le tableau ci-dessus pour les trouver à peu de chose près rangées selon leur degré d'islamisation. Les Comores ont 670 mosquées pour une église, Nosi-Bé 14 mosquées pour une église, et ce sont les seules provinces où le chiffre des mosquées dépasse, et de beaucoup, celui des édifices culturels chrétiens. La province de Farafangana, qui vient ensuite, n'a pas de mosquées, il est vrai, mais c'est celle où l'influence arabe s'est exercée avec le plus de persistance sur les populations indigènes, Antaimorona, Antaisaka, Antanosy.

Au contraire le groupe des six provinces du centre ne comporte pas une seule mosquée en regard de ses 3.181 églises ou temples. Les Imériniens et les Betsiléo qui forment un peu plus du tiers de la population de l'île ont pour eux plus des 4/5 des édifices culturels chrétiens.

Du Christianisme même des Merina et des Betsiléo que faut-il penser ? Question délicate, à laquelle des missionnaires eux-mêmes seraient embarrassés de répondre. Chez la plupart des convertis, il est encore mêlé et comme saturé de paganisme. En réalité, la plus grande partie des gens de l'Imérina pratiquent ouvertement le christianisme, mais dans leur for intérieur, ils ont simplement surajouté cette croyance nouvelle à leurs superstitions anciennes. Beaucoup n'ont renoncé presque à aucun des rites anciens du paganisme, auxquels ils s'adonnent encore en secret. Des sanctuaires païens, où les cérémonies d'autrefois continuent d'être célébrées, existent dans toute l'Imérina, même à quelques

kilomètres de Tananarive. Le paganisme persiste à plus forte raison dans toutes les campagnes reculées, à peu près comme il s'était maintenu en Gaule dans les premiers siècles. Seuls, un certain nombre de Malgaches des agglomérations importantes, en rapports fréquents avec les Missionnaires, ou subissant continuellement leur influence, peuvent être considérés comme de vrais chrétiens.

Le carte religieuse de Madagascar peut donc être dressée comme suit :

Tananarive et ses environs sont christianisés, ainsi que la plus grande partie du Betsiléo. Cependant des ilots presque païens sont constitués, même dans la province de Tananarive, par une partie des clans des Antairoka et des Zanakantitra à l'Ouest, des Tantsaha à l'Est. On ne saurait trop insister sur ce fait que toute cette région des Hauts Plateaux, convertie nominalelement au christianisme, est restée beaucoup plus profondément païenne qu'il n'apparaît au premier abord. Chez les Sihanaka la propagande chrétienne ne s'est guère exercée que depuis la conquête française, et chez les Bezanozano depuis une quinzaine d'années. En 1908, au cours d'une tournée dans la haute vallée du Mangoro, j'avais trouvé partout les cultes païens très vivaces et ouvertement pratiqués.

On rencontre aussi des taches assez denses de propagande chrétienne dans les vallées de l'Ikopa et de la Betsiboka jusqu'à la mer, dans les provinces orientales de Mananjary, Vatomandry et Tamatave. Enfin des ilots de christianisme, presque sans influence sur le reste du pays, existent dans presque toutes les colonies Hova, et dans les chefs lieux de districts et de provinces. Les missions protestantes ont cherché à créer des centres de propagande à Fort-Dauphin dans le sud-est (mission luthérienne d'Amérique), à Mahanoro sur la côte orientale (mission anglicane) et à Tamatave (mission protestante française), enfin sur la côte occidentale, à Ambilobe (mission anglicane) et à Marovoay (mission protestante française). La mission catholique, de son côté, s'est installée à Diégo et Vohémar dans le Nord, à Tamatave dans l'Est, à Majunga dans l'Ouest. Mais, dans leur ensemble, les populations côtières demeurent païennes. C'est plus de la moitié des habitants de l'île qui échappent entièrement à toute influence chrétienne, et beaucoup plus des deux tiers, pourrait-on dire, si on tient compte de la conversion purement nominale d'une partie des peuples des Hauts Plateaux.

Mais les tribus païennes de Madagascar pratiquent-elles une seule et même religion, indentique dans toutes les parties de l'île ? Différentes par leur degré de civilisation, leurs dialectes, leurs mœurs, ne le sont-elles pas aussi par leurs rites et leurs croyances ? De même que la langue, malgré les différences dialectales, se retrouve partout la même de Diégo à Fort-Dauphin, et de Morondava à Maroantsetra, de même les phénomènes religieux, malgré des variantes locales, offrent une unité assez grande, pour qu'on en puisse tracer une esquisse générale. Ce sont les croyances et les rites communs à tous les Malgaches qui font l'objet de la présente étude. On s'efforcera de montrer leur pérennité et leurs concordances chez les peuples de la côte et des Hauts-Plateaux, chez les Imériniens déjà civilisés et chez les Bara, les Mahafaly et les Antandroy, presque sauvages.



## III.

## LA MENTALITÉ INDIGÈNE

Nous commettons deux graves erreurs, quand nous étudions les idées ou les croyances de peuples tels que les Malgaches : le plus souvent nous ne réussissons pas à faire abstraction de notre mentalité d'Européens et de civilisés ; nous apportons dans l'examen notre conception de la cause et de l'effet, du temps et de l'espace, de la distinction entre le vrai et le faux, le réel et l'irréel, le naturel et le surnaturel. De plus nous avons tendance à classer et à comparer entre elles les croyances des demi-civilisés, comme nous faisons pour nos propres idées ; nous considérons facilement chaque croyance particulière comme faisant partie d'un corps de doctrines, et nous nous figurons volontiers que ces croyances doivent s'accorder entre elles, qu'elles découlent logiquement d'idées générales, que d'ailleurs nous déduisons, si nous ne les trouvons pas exprimées.

Or le Malgache, je veux dire le Malgache demi-civilisé d'avant la conquête, n'ayant ni science, ni observation raisonnée et réfléchie, ne possède pas un système de croyances cohérent dans ses différentes parties ; il a peu d'idées générales ; il ne cherche pas à comparer entre elles et à réunir en groupes ses concepts. Il procède plutôt par association de mots ou d'images, passe rapidement d'une idée à l'autre, néglige les incohérences et les contradictions. Autant sa vue est nette, son œil attentif, sa vision des choses claire et précise, autant il est capable de sagacité et de persévérance dans l'observation matérielle des objets ou des êtres, autant au contraire son esprit est mobile et sautillant, incapable d'attention prolongée et de suite dans les idées. Il n'a pas le goût et le sens de la logique, telle que nous l'entendons ; sa pensée procède par images et impressions successives, de même que sa langue utilise au point de vue syntaxique la juxtaposition beaucoup plus souvent que la coordination ou la subordination.

Le Malgache ne connaît pas la précision, dont nous autres civilisés nous avons pris l'habitude, grâce aux sciences, grâce surtout à l'écriture et à l'imprimerie, qui fixent les idées en même temps que les mots. L'esprit du demi-civilisé est extrêmement confus. Les rites constituent la partie solide et essentielle de sa religion, beaucoup plus que les croyances. Autour d'eux flottent quelques idées vagues, inconsistantes, et que chacun exprime au gré de ses impressions personnelles. L'erreur est d'essayer de faire avec tout cela un système cohérent.

Il y a vraiment un abîme entre notre façon de penser et celle des Malgaches antérieurs à la conquête. Ce n'est pas à dire que la qualité de leur intelligence ait été fort au dessous de la nôtre, mais les concepts généraux sous lesquels se classent leurs idées diffèrent de nos concepts. Quelques exemples illustreront cette thèse. On sait l'importance que jouent dans l'ordonnement de nos idées à nous autres civilisés les concepts d'espace et de temps. Or les notions des Malgaches à ce sujet étaient tout à fait rudimentaires. Les mesures de l'espace et du temps n'existaient pour ainsi dire pas chez eux. Un Malgache de la brousse connaît vaguement la révolution de l'année par le



Groupe d'Antankarana — Malgaches islamisés  
*(au centre le roi Tsialana et son fils)*

retour périodique de certains travaux, mais il ne distingue pas les années les unes des autres, il remonte peu dans le passé, ne descend guère dans l'avenir, ignore son âge, n'a pas conscience du recul des événements. Il en résulte que la fuite du temps, l'approche de la vieillesse, la menace de la mort ne sont pas pour lui une hantise. Il ne s'en occupe point, parce qu'il ne les mesure pas. Il vit, comme l'animal, dans le présent, et la vie par conséquent lui est le plus souvent douce. Il est lent, paresseux et puéril, parce qu'il ne sent pas la fuite des heures. D'ailleurs il ne mesure les journées que par la naissance et la mort du soleil. Les temps intermédiaires sont marqués par des images sans grande précision, surtout sans utilité pratique : le moment « où les bœufs sortent du parc », « où le soleil effleure les pierres du foyer », « où on allume le feu pour faire cuire le repas du soir », etc. La durée se mesure de façon analogue : le temps qu'il faut pour faire cuire du riz, que met une femme pour chercher de l'eau à la source.

Manquant de mots pour explorer le temps, le Malgache n'est nullement préoccupé des questions d'origine. Dans ses généalogies, il remonte à un ancêtre déterminé, dont il connaît tous les descendants, beaucoup plutôt qu'au premier ancêtre. Il constate la série des générations, mais ne se perd en spéculations ni sur le passé ni sur le futur.

La catégorie de l'espace est pour lui aussi peu précise que celle du temps. Beaucoup de Malgaches ne voient pas plus loin que leur horizon immédiat, c'est-à-dire que les environs de leur case natale. J'ai constaté bien souvent dans des villages de la brousse que la plupart des habitants n'étaient jamais allés jusqu'à aucun des villages voisins, à dix ou quinze kilomètres de leur. Pourtant les indigènes sont d'excellents marcheurs, et ceux d'entre eux qui se livrent au commerce ou au portage parcourent l'île dans tous les sens. Ils n'ont pas d'autre mesure de longueur que le pouce, la brasse et la portée d'une sagaie. Même ceux d'entre eux qui connaissent bien une région sont incapables d'évaluer et d'exprimer les distances comparatives entre les villages. Aussi ne se posent-ils aucune question sur la distance de l'horizon, la grandeur de la terre, l'espace qui sépare la terre du ciel, la nature du ciel ou des astres. Ils n'y pensent en aucune façon, ou s'ils y pensent, ils acceptent la première explication venue, par paresse, et par l'impuissance intellectuelle d'en contrôler l'exactitude.

Voyons encore les concepts de nombre et de genre. Tandis que les langues européennes expriment toutes les idées sous les espèces de ces deux concepts, la langue malgache les ignore, elle ne connaît ni le genre ni le nombre ; pour exprimer le genre, elle est obligée d'ajouter le mot qui signifie « mâle » ou « femelle », et pour le nombre, les mots qui veulent dire « plusieurs » ou « beaucoup ». (1)

Or il est très difficile à un européen de se rendre compte exactement de la perturbation singulière qu'apporte cette lacune dans l'expression des idées ; nous sommes tellement imbus de ces notions qu'elles font partie de notre intelligence, et que sans elles nous sommes d'abord comme plongés dans

---

(1) *Exception faite pour certains pronoms mais il n'y a ni singulier ni pluriel des formes nominales ou verbales.*

une sorte de pénombre intellectuelle. Nous ne pouvons nous habituer à rencontrer dans une phrase le concept nu d'*homme* ou de *bœuf*, sans savoir s'il y a plusieurs hommes ou plusieurs bœufs.

Cette particularité de la langue malgache n'a pas été sans influence sur les conceptions religieuses. Il y a de fortes chances pour que l'anthropomorphisme n'existe pas ou soit très peu développé chez un peuple dont la langue ne distingue pas le masculin et le féminin, le singulier et le pluriel. De même les idées monothéistes ou polythéistes y seront floues et imprécises. J'ajoute que l'absence de singulier et de pluriel a été souvent une cause de confusions et de malentendus dans l'interprétation des croyances malgaches. Les Missionnaires ont toujours tendance à considérer comme un singulier le mot *Andriamanitra* ou *Zanahary*(1), qui signifie dieu, et qui revient assez souvent dans les invocations. De là à conclure au monothéisme primitif des Malgaches, il n'y a qu'un pas, vite franchi.

On pourrait aller plus loin encore à propos de l'influence de la langue malgache sur la pensée religieuse des Indigènes ; la syntaxe Malgache classe les éléments du discours dans un ordre fixe qui est le suivant : idée verbale, compléments, sujet. L'idée verbale est très souvent exprimée sous une forme passive, la notion de genre et de nombre étant absente comme nous l'avons vu. Cette syntaxe met donc en évidence un état subi ou une action faite, sans insister sur le sujet, ni préciser sa nature. Ne pourrait-on pas en conclure qu'une pareille langue ne favorise en aucune manière l'éclosion d'une mythologie ni l'invention des dieux ?

Les demi-civilisés ne connaissent pas ou pour ainsi dire point la curiosité scientifique. Ils sont curieux à la façon du chat qui, aussitôt qu'il voit un objet nouveau, s'en approche, le flaire, tourne autour, mais ne s'en occupe plus du moment que cet objet ne constitue pas pour lui une gêne ou un danger. Le Malgache fait preuve d'une apathie intellectuelle extraordinaire en face de l'inconnu, et il ne cherche que très exceptionnellement à préciser ou à approfondir les données banales fournies par l'expérience sur le connu. Il ne s'intéresse pas aux problèmes d'origine ou de fin, ne se pose aucune question sur la nature des astres, des phénomènes météorologiques. Ou bien, si de telles idées surgissent en son cerveau, il se contente, sans plus, d'une explication quelconque, la première venue. D'ailleurs il oubliera facilement celle-ci, la remplacera par une autre, tout cela n'étant pour lui qu'un jeu de l'esprit. Nous ne pouvons que difficilement nous faire une idée de l'indifférence des Malgaches à ce sujet. Nulle limite d'ailleurs n'existe pour eux entre le domaine du possible et celui de l'impossible : aussi nous est-il extrêmement malaisé, nous mettant à leur place pour un moment, d'imaginer et d'admettre les conceptions plus ou moins absurdes ou inattendues qui naîtront dans leur cerveau.

Les innovations apportées par les Européens étonnent le demi-civilisé, mais il les admet vite, sans chercher à se les expliquer, comme il accepte le soleil ou l'orage sans les comprendre, ou comme le chat subit dans la maison le meuble nouveau. Un français cherchait un jour à faire dire à un indigène ce

---

(1) *Andriamanitra* est plutôt usité chez les Imériniens et *Zanahary* chez les gens de la côte.

qui l'avait frappé davantage dans les importations d'Europe, il énumérait les machines à coudre, les accordéons, le phonographe, le télégraphe, les bateaux à vapeur, les automobiles, la lumière électrique, le cinématographe. Mais le bon sauvage, l'interrompant, dit :

— Ce qui m'a le plus étonné dans toutes vos inventions à vous autres, c'est que vous avez pu faire pousser du poil de cochon sur des morceaux de bois ?

Il pensait aux brosses.

Si le demi-civilisé témoigne d'une indifférence relative à l'égard des choses nouvelles et s'accommode facilement des premières explications venues, il possède d'autre part une imagination prodigieuse et une façon rare. Les Malgaches, particulièrement bien doués à ces deux points de vue, sont, peut-on dire, des méridionaux à la dixième puissance. Grands discoureurs, ils instituent de véritables joutes d'éloquence, improvisent des discussions sur des sujets fictifs, comme faisaient les sophistes grecs au temps de Gorgias. Les développements qu'ils font ainsi à propos de tout et de rien, n'ont d'ailleurs à leurs yeux aucune importance ; aussitôt terminés, ils les oublient. Interrogés par exemple sur un rite, ils donnent une explication, en toute sincérité, la première qui leur vient à l'esprit. Six jours ou six semaines ou six mois après, interrogés de nouveau sur le même point, ils donnent une interprétation différente, avec la même bonne foi, pour répondre, pour parler. C'est ainsi qu'ont été forgés et que sont encore colportés les contes populaires, pleins d'un protoplasme divin, avec quoi chaque érudit peut fabriquer les dieux et les idoles qu'il veut. Ces contes, en réalité, sont de la pure littérature. Les Malgaches prennent plaisir à les faire, à les dire et à les entendre. Mais, pour intéressants qu'ils soient, ils n'ont guère plus d'importance dans la vie individuelle ou familiale des indigènes, que les romans d'un Wells dans la vie sociale des Européens. Ainsi les contes sont pleins de monstres, de caïmans qui revêtent la forme humaine, d'hommes qui se muent en animaux, de serpents énormes qui entourent sept fois un village de leurs anneaux, de fantômes aux yeux de braise dont l'haleine distille les poisons. Mais on ne prend aucune précaution particulière contre ces monstres, on ne leur fait pas de sacrifices, on ne s'en occupe guère, ils sont un des dix mille millions d'aspects du mystère de la nuit ou de la forêt. Car les croyances confuses et incohérentes des demi-civilisés sont innombrables sur tous les sujets. Il est bien rare qu'un Malgache, interrogé sur quelque point que ce soit, s'il désire répondre, ne trouve pas quelque chose à dire en adaptant à la circonstance un souvenir de folklore. Le tort de l'interrogateur est de donner à la réponse faite l'importance et la place qu'occupe dans ses préoccupations à lui la question posée.

On dit les Malgaches fourbes, dissimulés, menteurs. En réalité ils n'ont pas une idée nette de ce que nous appelons la vérité, et surtout ils ne sont pas habitués à classer leurs concepts sous les deux catégories du vrai et du faux. Le mot qui signifie « vrai » en malgache, a aussi le sens de « plat », « uni » « d'aplomb ». Toute croyance traditionnelle et par suite facilement accessible, est vraie en ce sens. Quand au mensonge, il est une ruse naturelle et a toujours un but intéressé, sans lequel on ne le conçoit pas. Il n'y a donc pas de mensonge

dans les simples conceptions de l'esprit, puisqu'en ce domaine la distinction du vrai et du faux n'est pas sentie.

L'indigène est crédule. Il accepte facilement tout ce qui est appuyé par une autorité quelconque. La crédulité augmente de ce fait que, étourdi et passant d'une idée à l'autre sans aucun esprit critique, il n'a pour ainsi dire pas conscience des contradictions. Ainsi les morts sont censés habiter une grande montagne boisée qui s'appelle Ambondrombe ; mais ils résident aussi dans le tombeau, ou dans son voisinage immédiat ; d'autre part ils se manifestent aux vivants tantôt sous forme de papillons, tantôt sous l'apparence qu'ils avaient pendant leur vie, etc. etc.

De tout cela résulte une tolérance extrême à l'égard de toutes les idées, de toutes les croyances, de tous les cultes. Dans le monde, qui est plein d'esprits invisibles, un de plus ou de moins importe peu. A Madagascar, comme dans la Grèce d'Héraclite, il y a des dieux partout, dans la pierre du foyer, dans l'arbre de la forêt, dans l'eau du fleuve, et dans le cœur de l'homme. Le dieu le plus nouveau a chance de n'être pas le moins recherché. Car le Malgache, qui ne se pique pas d'être logique, est à la fois très traditionnaliste et très épris de nouveauté. Comme le Romain, il est fort attaché aux croyances de ses ancêtres, et prêt néanmoins à leur adjoindre toutes les croyances nouvelles qui le séduisent. Elles se superposent aux autres, et aucune d'elles ne s'exclut. Au contraire, elles se renforcent : on ne saurait prendre trop de précautions. Le Malgache devenu chrétien invoque ses ancêtres en même temps que le dieu des protestants ou des catholiques, il porte un scapulaire ouvertement, et en secret une ou plusieurs amulettes ; au sortir du temple où de l'église, il s'en va oindre de graisse ou de miel la pierre du carrefour, et, après s'être confessé au Monpère, il va prendre une consultation chez l'ombiasy, et un remède chez le médecin.

Les Malgaches ont encore une autre raison pour être tolérants. Leurs cultes se résument tous dans le culte des morts, reposent sur les traditions héritées des ancêtres de la Race, Ils sont donc limités à la famille et au clan. Les étrangers n'ont que faire avec eux ; ils ont leurs croyances et leurs cultes particuliers, inopérants pour d'autres, et ils ne sont astreints par les rites et les interdictions que dans la mesure où les violations atteindraient directement les gens du clan. Aussi le Malgache en général ni ne s'occupe des croyances des autres, ni ne fait aucun prosélytisme pour les siennes. Sa mentalité, à ce point de vue, diffère totalement de celle des zéloteurs d'une religion universaliste quelconque, telle que le Christianisme ou l'Islam. L'erreur des Chrétiens ou des Musulmans consiste à croire qu'un Malgache est converti lorsque il a agrégé quelques nouvelles croyances à son vieux fonds de paganisme.

Ainsi l'esprit de tradition et l'esprit de nouveauté ne sont nullement incompatibles, car, chez les Indigènes, ni l'un ni l'autre ne sont conscients et érigés en principes.

..

Etant données les caractéristiques psychologiques exposées ci-dessus, quelle sera la mentalité religieuse des anciens Malgaches ?

D'abord il ne faut pas s'attendre à trouver chez eux aucune ligne de démarcation entre les idées religieuses et les autres. Mais il est nécessaire de bien s'entendre sur la définition du mot religion. Pour la plupart des Européens, une religion est une explication en général simpliste de l'univers et une codification des rapports de l'homme avec un Etre supérieur conçu comme présidant à sa destinée et à celle du monde. Or pour les Malgaches, j'entends les Malgaches païens, la religion n'est pas du tout cela. D'abord les Malgaches n'ont pas généralisé sous un concept les phénomènes religieux ; ils n'ont pas de mot qui corresponde à ce vocable français : *la religion*. Ceux d'entre eux qui sont christianisés expriment cette idée de deux façons, par les mots *fiangonana* ou *fivavahana*. *Fiangonana* (proprement la réunion), c'est l'église, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles, et, par extension, le lieu où se réunit cette assemblée, le temple. *Fivavahana* (ou *vavaka*), c'est la prière, c'est-à-dire l'acte essentiel par lequel un croyant chrétien exprime sa foi ; les païens désignent souvent les chrétiens par le nom de *ny mpivavaka* (ceux qui prient). Ces deux concepts, je le répète, sont purement chrétiens, et les Malgaches païens n'ont pas de mot pour exprimer l'ensemble de leurs croyances et de leurs rites religieux. Le mot par lequel ils les désigneraient à la rigueur (*fomban' ny ntaolo*), coutumes des anciens, ou *fomban-drazana*, coutumes des ancêtres, a une compréhension beaucoup plus vaste, car il s'applique à toutes les coutumes, à toutes les façons d'être ou d'agir léguées par les générations antérieures, en un mot à toute la vie sociale. La religion, telle que la concevaient les Indigènes de Madagascar, se rapprocherait assez de ce que les Romains entendaient par *religion*, c'est-à-dire un ensemble d'obligations et d'interdictions qui lient l'homme en tant qu'il fait partie d'un clan, et par le fait d'une tradition ancestrale. Le *fomban-drazana* (coutumes des ancêtres) correspond bien au *mos majorum*.

Aussi la place que tient la religion dans la vie est-elle très différente chez le Malgache christianisé et chez le Malgache païen. Le premier donne à la religion une part nettement délimitée de son temps, et toujours la même, prière matin et soir, offices certains jours de la semaine, quelques fêtes religieuses à des époques fixes de l'année. Si on ajoute quelques abstinences, avec lesquelles il est d'ailleurs des accommodements, et quelques rites à accomplir au moment du mariage, de la naissance, des funérailles et à l'âge de l'initiation religieuse, on aura à peu près le bilan de ce que le christianisme exige des Indigènes. Les pratiques païennes sont pour eux beaucoup plus absorbantes, car presque tous les actes de la vie individuelle ou sociale nécessitent une préparation religieuse dans le paganisme, et sont accompagnés de rites.

Au contraire, les idées cosmogoniques et méthaphysiques tiennent une place insignifiante chez les Malgaches païens. Ces idées, sous la forme rudimentaire où elles sont exprimées dans les contes populaires par exemple, sont affaire de croyance individuelle, et chacun reste libre de se forger à ce propos les imaginations qui lui plaisent. Mais les rites divers et les interdictions de détail sont très stricts. Le non accomplissement des uns, la violation des autres est censée entraîner des sanctions fort dures et difficile à éviter.

En résumé, inconsistance des idées et des doctrines, multiplicité et complication extraordinaire des rites, tels sont les caractères des phénomènes religieux chez les païens de Madagascar. De plus toutes ces pratiques, individuelles,

familiales ou tribuales, n'ont pas été fixées par un sacerdoce fortement constitué. Les prêtres ou les sorciers, très nombreux, ne sont ni organisés, ni indispensables. Les faiseurs d'amulettes, les devins, n'ont qu'une autorité individuelle, fondée sur leur réputation, sur l'ascendant qu'ils ont su prendre dans leur village ou dans leur canton. La plupart du temps, un païen peut fabriquer lui-même les talismans dont il a besoin, ou consulter les sorts, et c'est à ses propres ancêtres qu'il adresse directement ses vœux et ses invocations.

Le culte des Ancêtres et l'usage des amulettes (1) sont les deux manifestations les plus importantes de la religiosité Malgache. Le culte des Ancêtres en particulier a une part si considérable dans les croyances et les rites des Indigènes non christianisés qu'on est porté à le regarder comme le substrat de toute leur religion. C'est aux Ancêtres qu'on s'adresse le plus souvent pour obtenir des biens ou pour écarter les malheurs ; c'est à eux que vont les offrandes les plus fréquentes, c'est pour eux que sont célébrés la plupart des sacrifices. On croit qu'ils ont inventé jadis la divination et qu'ils révèlent quotidiennement encore les amulettes efficaces. Leurs noms génériques ou leurs appellations personnelles reviennent comme des litanies dans toutes les prières ; et la pire infortune qui puisse frapper une famille est de n'avoir plus de descendants pour perpétuer les rites des Anciens.

---

(1) Voir Ch. Renel, *les Amulettes Malgaches*, in 4° illustré de 18 planches hors texte, 251 pages, Imp. Off., Tananarive, 1920.



## CHAPITRE I

### L'ÂME ET SES DIVERS ASPECTS

D'après les Malgaches, le culte des Ancêtres est justifié par la croyance à l'existence d'une *âme* qui porte différents noms et revêt des formes diverses, et par la persuasion que cette âme survit à la mort et à la destruction du cadavre.

J'ai demandé maintes fois à des indigènes de la brousse, non influencés par les idées chrétiennes, de me donner les raisons de leur croyance à cette survie. La plupart s'étonnaient de ma question, la jugeaient fort sottise assurément, et n'essayaient aucune explication d'une conception léguée par les Ancêtres et qui leur paraissait très naturelle. Quelques uns répondaient qu'ils avaient rencontré eux-mêmes des âmes la nuit dans la forêt ou aux environs des tombeaux, et racontaient à ce sujet des aventures plus ou moins merveilleuses. Les parents ou les grands parents morts étaient apparus en rêve à d'autres pour leur demander des offrandes ou les prévenir de calamités imminentes. Certains m'affirmaient être parvenus, dans un état d'enthousiasme provoqué par des danses ou des gestes rituels, à voir des fantômes ou Esprits, et à être possédés ou plutôt *oppressés* ou *obsédés* par eux, selon l'expression Malgache (1). J'ai d'ailleurs pu moi-même assister assez souvent à des cérémonies de ce genre et entendre les révélations ou les divagations de ces enthousiastes. Enfin les Indigènes croient tous que de nombreux sorciers savent évoquer les âmes soit des gens morts naguère, soit de défunts célèbres d'autrefois.

Pour les Malgaches, comme pour les anciens habitants de l'Europe, la vie résulte de l'union de l'âme et du corps, la mort est due à leur séparation. La vie est conçue comme un souffle. Les contes populaires s'accordent à dire que le premier homme ou les premiers hommes, façonnés soit avec de l'argile, soit avec du bois, ont été très difficiles à animer ; le plus souvent celui qui les a fabriqués n'y parvient pas à lui tout seul, même en leur infusant le sang, et il est obligé de recourir à un autre Etre qui détient le souffle ou la vie. Celui-ci l'insuffle aux statues qu'il rend vivantes ainsi (2). D'autre part les petits tourbillons de vent tout locaux qui se produisent par temps calme et ne durent qu'une ou deux secondes, passent pour être une des manifestations les plus habituelles des âmes ou des Etres.

Cependant le mot *aina*, qui signifie souffle et en même temps vie, ne désigne jamais l'âme. Celle-ci porte des appellations assez diverses : fanahy, ave-lo, matoa ou matoatoa, angatra, ambiroa, lolo, etc.

(1) *Tsindriana, ou Tsindrianjavatra.*

(2) Voir *Textes et Documents*, Nos 20, 21, 22, 23, 25, sq.

Beaucoup de Malgaches, interrogés sur ces appellations, prétendent qu'elles sont équivalentes, et, de fait, il règne à cet égard une grande confusion dans les idées des mieux informés d'entre eux (1). Il est pourtant assez facile, en y regardant d'un peu près, et en comparant les témoignages, d'établir des distinctions, à condition de ne pas rechercher une précision excessive, qui n'existe pas en ces matières.

Tout d'abord ces noms se peuvent classer en deux groupes répondant à deux aspects ou deux vicissitudes de l'âme (2), selon qu'elle est plus ou moins intimement liée au corps vivant ou au cadavre, ou bien qu'elle se trouve complètement dissociée d'avec lui. Au premier groupe appartiennent les mots *fanahy*, *avelo*, *ambiroa*, au deuxième les mots *matoatoa*, *angatra*, *lolo*.

Les Malgaches se figurent que l'âme se sépare assez facilement du corps, même pendant la vie, et peut après une absence plus ou moins prolongée, revenir ou être rappelée. Après la mort, elle reste longtemps attachée au cadavre, ne peut s'arracher au tombeau ou à ses alentours, et il semble en quelque sorte qu'il survient à un moment donné une seconde mort qui dégage complètement l'âme et en fait un être nouveau.

Un ancien proverbe malgache, dont se souviennent encore quelques vieux Imériniens, disait que seule la seconde mort est pénible. Sur cette seconde mort, il n'y a que des traditions obscures : chez les Sihanaka, à Antokazo, district d'Ambatondrazaka, on croit que les *angatra* ou âmes des défunts sont en réalité des êtres vivants, et qu'ils peuvent mourir en temps qu'*angatra*, lorsqu'ils sont tués soit par d'autres êtres de même nature qu'eux, soit par des sorciers. Ils deviennent alors des souffles de vent, ou dans l'eau des *lolondrano*, ou bien ils se transforment en animaux, dont les *angatra* à leur tour peuvent nuire à ceux qui les tuent.

D'après ce qui précède, on peut donc distinguer plusieurs espèces d'âmes, au moins trois, l'une liée à l'homme vivant, l'autre attachée au cadavre et demeurant aux abords ou à l'intérieur du tombeau, la troisième entièrement libérée du cadavre et devenant une sorte d'être divin. Mais nulle part les Indigènes n'ont codifié ces croyances en un corps de doctrines, et on risquerait d'être inexact en les précisant plus qu'il ne convient. Je me contenterai de passer en revue quelques opinions Malgaches au sujet des diverses formes de l'âme.

---

(1) Plusieurs indigènes instruits de Tananarive ont émis devant moi l'avis que les divers mots désignant l'âme constituent des variantes dialectales. Ces mots, disaient-ils, sont interchangeable, aussi bien que *amboa* et *alika* (chien), *voay* et *mamba* (caïman), *omby*, *jamoka* et *baria* (bœufs). Je ne partage pas cette opinion. Il est à remarquer d'ailleurs que chez les Imériniens d'aujourd'hui les traditions anciennes sur l'âme sont à peu près perdues. Les païens eux-mêmes ont été influencés par les conceptions chrétiennes sur l'âme et le corps. Les vieillards seuls ont gardé quelque souvenir des anciennes croyances, en particulier de la double mort.

(2) Chez beaucoup de peuples, soit parmi les non civilisés ou les demi-civilisés modernes, soit parmi les anciens, on trouve cette croyance à plusieurs âmes, fondée probablement sur les localisations diverses de l'âme dans le sang, le souffle, l'ombre, etc., ou sur les vicissitudes de l'âme liée au corps, puis séparée d'avec lui.

## FANAHY

*Fanahy* n'est pas à proprement parler un nom de l'âme, mais exprime plutôt les manifestations de l'âme en tant que liée au corps : ce mot désigne la vie psychique. C'est le terme le plus général, le plus banal de la langue pour rendre cette idée, et il s'applique toujours à l'âme de l'homme vivant.

## AMBIROA

L'*ambiroa* désigne l'âme en tant que liée soit au corps de l'homme vivant, soit au cadavre. Cette âme peut sortir du corps, sans que la mort s'ensuive, et y rentrer (1). D'autre part, il semble qu'on ne donne plus le nom d'*ambiroa* aux esprits des hommes morts depuis longtemps. Les *ambiroa* des trépassés se manifestent fréquemment sous la forme de feux follets (2).

D'après les Betsiléo de la région d'Ambositra, quand on rêve la nuit qu'on cause avec ses parents défunts, c'est l'*ambiroa* de la personne vivante qui est en communication avec les morts. Quand il y a un mort récent dans un village, son *ambiroa* revient visiter ses parents, et s'entretient avec eux comme si le mort était encore vivant.

En Imerina, on raconte que, si on passe le soir dans l'obscurité auprès d'une sépulture récente, l'*ambiroa* nouveau suit le passant, s'accroche désespérément à lui. La même chose arrive auprès des tombeaux de sorciers ou de devins même morts depuis longtemps.

Les Tsimihety de Mandritsara croient qu'à la mort d'un homme, c'est l'*ambiroa* qui quitte le corps le premier, le souffle et par conséquent la vie ne s'en va qu'ensuite. Aussi, quand quelqu'un est gravement malade, on fait venir un sorcier pour savoir si l'*ambiroa* est déjà parti ou non.

Tous les Malgaches disent qu'il faut se méfier beaucoup des *ambiroa* de ceux qui sont morts récemment : ils viennent solliciter et même entraîner les *ambiroa* des vivants ; ceux-ci alors maigrissent et leur santé décline.

## AVELO

Le terme d'*avelo* (3) est employé surtout par les populations des hauts plateaux. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir en Imerina, il semble que l'*avelo* est surtout une âme de l'homme vivant et ne survit pas très longtemps à la mort. Il se manifeste quelquefois comme l'*ambiroa* par la deuxième

(1) Voir T. D. N° 1.

(2) *Ambiroa* (de *ambi* + *roa*) signifie étymologiquement « en plus de deux ». Est-ce là une façon d'exprimer une âme troisième, c'est-à-dire un principe distinct à la fois du corps et du souffle ou vie, et qui survit à tous deux après la mort ? Ou bien désigne-t-on par *ambiroa* cette deuxième ombre qui apparaît près de l'ombre ordinaire en certaines circonstances, et qui constituerait la troisième chose en plus du corps et de son ombre ordinaire. On dit quelquefois dans le Betsiléo *roso aloka* (dont l'ombre est partie) au lieu de *roso ambiroa* (dont l'*ambiroa* (âme) est partie) pour exprimer un homme dont l'âme est absente.

(3) *Avelo* peut être considéré comme une autre graphie de *avelona*, forme de *participe* à préfixe *a*. *Avelo* désigne donc le principe de vie.

ombre que projette le corps dans certaines circonstances. Quand on se regarde dans l'eau au crépuscule, on voit toujours deux ombres. Le soir, dans les cases, deux ombres se profilent également sur la paroi, à la lueur du foyer; l'une d'elles, la plus grande, est l'*avelo*. La plus petite est la véritable ombre du corps et doit mourir en même temps que lui, tandis que l'autre, l'*avelo*, s'en va à Am-bondrombe, séjour des morts.

L'*avelo* et l'*ambiroa* (1) peuvent pendant la vie quitter le corps de l'homme, puis revenir l'habiter de nouveau. Cette absence de l'âme est mauvais signe. On la considère comme une maladie particulière à laquelle il importe de porter remède. Elle est due à une peur subite, ou à une très grande tristesse, ou à l'influence d'un mort, ou à l'action malfaisante d'un sorcier. Les signes de cette maladie sont des indispositions fréquentes, des malaises et surtout un amaigrissement progressif. On a recours à des procédés divinatoires pour bien préciser la nature de la maladie, puis, à l'aide de divers rites magiques, on essaie de faire revenir l'âme ainsi partie. Voici à titre d'exemple comment on opère dans le district de Betafo (Imerina).

« Pour faire rentrer l'âme de la deuxième ombre nommée la cadette, on couche le malade sur un bon lit, dans une chambre bien chaude, pendant sept jours au moins, et on le suralimente en même temps qu'on engraisse une poule placée à côté de lui. Au jour de la cérémonie, le sorcier à qui incombe la guérison, faite boire au patient certaines drogues, puis lui frappe doucement la tête à plusieurs reprises avec des amulettes appropriées en s'adressant à l'âme partie et en lui disant : — « Reviens ! Reviens avec ton aînée ! car tu as froid ! Reviens, soit qu'on t'ait mise dans un rocher, ou dans un trou, ou dans une vallée, ou dans un tombeau, ou dans un silo à riz ! Reviens ! Rapproche-toi de ton aînée car tu as froid » (2).

#### MATOATO

Le *Matoa* ou *Matoatoa* (3) correspondrait assez bien à ce qu'on appelle dans la tradition européenne le Revenant. Il a une forme visible, se manifeste fréquemment sous l'apparence de feux follets, surtout la nuit, et se tient dans le voisinage des tombeaux.

D'après les Bezanozano (4), quand la vie a quitté le corps de l'homme, le *matoatoa* ne va pas bien loin, mais suit le cadavre. Lorsque celui-ci est enterré, le *matoatoa* ne s'éloigne guère du tombeau. Ces doubles du mort sont visibles,

(1) Les autres noms de l'âme ne sont jamais employés en parlant de cette éventualité.

(2) Recueilli à Inanatonana (Vakinankaratra). Cf. T. et D., 1.

(3) La forme simple *matoa* est celle toujours usitée chez les Sakalava, la forme redoublée *matoatoa* est employée par les habitants des Hauts Plateaux. Dans la langue ordinaire ce mot désigne le fils ou la fille aînée (Andriamatoa, Ramatoa); on s'en sert aussi pour s'adresser respectueusement aux gens âgés (Ikaki-ou Inenimatoa, Ingahi-matoa). On peut donc y voir une appellation respectueuse donnée aux morts considérés comme des aînés.

(4) Ces renseignements m'ont été fournis à Ampasimpotsy, district de Moramanga.



Types Mérina

mais dès qu'on s'approche d'eux, ils se sauvent, en flottant dans l'air comme des souffles. Certains disent cependant que les *matoatoa* se mettent quelquefois en travers du chemin des vivants pour les empêcher de passer. Si on leur jette une pierre et qu'on les atteigne, ils disparaissent. Mais il est préférable, en ce cas, de les frapper avec une branche d'*ambiaty* : ce rite fait fuir infailliblement le *matoatoa* ; le lendemain matin, l'emplacement est tout mouillé et on y trouve un peu de moisissure.

Si un vivant passe de nuit près d'un tombeau, il entend parfois une voix nasillardre lui dire : « Où vas-tu ? » C'est le *matoatoa* qui parle. Il demande aussi au passant de la viande ou du rhum. Si celui-ci en porte, il coupe un petit morceau de viande et le jette derrière lui sans se retourner, ou bien il verse à terre quelques gouttes de rhum. Quand les ombres du soir sont venues, on entend aussi dans la forêt les *matoatoa* piler le riz, ou s'entr'appeler. Souvent ils font du feu sur les collines ou dans l'épaisseur des taillis. Ces feux qu'on voit se déplacer sans distinguer qui les porte (feux follets) sont appelés « feux de *matoatoa* ». Ils sont signe de malheur et annoncent généralement une mort prochaine dans le village. Quelquefois on entend dans le lointain jouer de l'*amponga* (gros tambour), mais le bruit cesse dès qu'on s'approche. Ce sont les revenants qui font de la musique.

Les *matoatoa* cherchent à s'attirer le plus grand nombre possible de compagnons. Ils invitent souvent les personnes vivantes à les rejoindre, en leur disant : « Venez chez nous, car vous êtes bien pauvres ici ! » Dès l'agonie d'un malade, les *matoatoa* s'entretiennent déjà avec lui ; leur arrivée est considérée comme un signe de mort infaillible, et on commence à ce moment à se préoccuper de l'enterrement et du nombre de suaires en soie qu'on doit offrir au défunt. Quand quelqu'un doit mourir bientôt, les *matoatoa* préviennent aussi les habitants par un de leurs émissaires (1), soit l'oiseau *takatra*, qui vient se percher sur le toit de la maison où le malade succombera, soit l'oiseau *toloho*, l'oiseau *vorondreo*, qui volent au-dessus de la case menacée, en jetant leur cri, soit un serpent, particulièrement un *menarana*, qui pénètre la nuit dans le village, soit enfin un de ces papillons aux ailes noires et grises surnommés « papillons des morts ». La présence dans une case d'un *dintanala* (sangsue de forêt) ou d'une sorte d'insecte analogue au bousier a la même signification.

En Imerina on croit aussi que les *matoatoa* errent le soir autour des tombeaux. S'ils rencontrent un vivant portant quelque chose à manger, ils réclament leur part avec insistance et suivent l'homme jusqu'à ce qu'il soit entré dans une case où il y a du feu. Alors seulement ils s'enfuient. Les feux follets sont appelés par les Imériniens comme par les Bezanozano « feux du *matoatoa* » ; ces feux sont les torches que portent les âmes pour se diriger dans la nuit.

Selon les Betsiléon, quand une personne meurt, son *matoatoa* se sépare du cadavre, mais ne quitte qu'à regret la case mortuaire. Pour la lui faire abandonner définitivement, on célèbre une ou deux semaines après l'enterrement, et de préférence un vendredi, une cérémonie spéciale appelée *fitsiofambolo*. Le rite principal consiste à asperger d'eau la maison en disant :

— Va-t-en volontairement et ne rôde plus par ici ; ta place n'est plus dans le village des vivants, mais à Ambondromadinika ! (2).

(1) En Malgache *alideka* « envoyé », mot tiré du français *aide-de-camp*.

(2) Village des morts, appelé aussi *Ambondrombe*.

On fait en même temps des offrandes au *matoatoa* pour l'inciter à partir de bon gré : c'est ce qu'on appelle lui donner sa part de richesse.

#### ANGATRA

L'*Angatra* est l'esprit du mort, dégagé du cadavre, mais non détaché ni du tombeau, ni surtout des lieux hantés jadis par les vivants ; souvent il est anonyme et on ne saurait préciser le mort proche ou lointain, à qui il correspond. Par exemple chez les Antaimorona (1), quand un homme tombe malade après avoir défriché un terrain inculte, le devin consulté déclare souvent qu'il y a des *angatra* à l'endroit cultivé, et que ces Esprits, mécontents d'avoir été dérangés, ont envoyé une maladie. Pour les apaiser, il faut leur immoler une poule et leur offrir un peu de riz. De même dans les régions du centre la plupart des sorciers savent évoquer les *Angabe* (2), c'est-à-dire les Ames puissantes. On considère généralement ces Esprits comme très redoutables et les Malgaches n'oseraient recourir à eux sans l'intermédiaire d'un devin qui est chargé de les réveiller (3).

Tous les êtres vivants ont un *angatra*, aussi bien les animaux que les hommes. Les âmes des animaux, lorsqu'elles sont libérées par la mort, peuvent devenir dangereuses même pour les hommes. Quand les Betsimisarakas sacrifient un bœuf pour la guérison d'un malade, ils s'excusent parfois auprès de la victime et la prient de ne pas se venger. Voici comment s'exprime le Maître-du-sacrifice :

— Te voilà ! bœuf ! Tu as été façonné par le Zanahary, qui, après t'avoir modelé de ses mains, t'a donné le souffle (*aina*), puis t'a placé sur la terre. Il t'a accordé un délai de vie et a donné à l'homme toute jouissance sur toi, car il a dit : « Pour vous, les hommes, voici les bœufs ! Si quelque chose vous embarrasse, si vous avez à racheter quelque faute, sacrifiez les bœufs. » Ainsi donc on va te tuer, mais que ton âme (*angatra*) ne se venge pas sur nous... (4)

Les *angatra* des animaux sont diversement redoutables ; tandis que certains passent pour inoffensifs, d'autres peuvent devenir la cause des plus grands malheurs, particulièrement les *angatra* des animaux rampants et de certains lémuriers. De là sont nées de nombreuses croyances. Les gens des Hauts Plateaux se figurent qu'on courrait risque de mort à tuer un aye-aye, sorte de rongeur nocturne. S'ils rencontrent un de ces animaux blessé ou malade, ils lui donnent des soins ; s'ils trouvent son cadavre, ils l'enterrent ou le couvrent au moins d'un lambeau d'étoffe. Un certain nombre de fady ou interdictions reposent sur cette idée. Les Bezanozano croient que les serpents en général et surtout les *menarana* ont un *angatra* capable d'attaquer et de faire mourir la personne qui a tué l'animal. Le plus « saint » (*masina*), c'est-à-dire le plus redoutable des *angatra* est celui du *Ramilaheloka* (5). Si un homme marche sur le *ramilaheloka*

(1) Ilakatra, district de Vohipeno.

(2) Angatra be, « grand *angatra* ».

(3) Ce rite de l'éveil des Ames s'appelle *famohazan' angatra*.

(4) Formule recueillie à Antanambao, province de Vatovavy, et prononcée au cours du sacrifice appelé *tsikafara*.

(5) Le *milaheloka* est une sorte de petit caméléon à grosse crête. Les Bezanozano ajoutent à son nom le préfixe honorifique *ra*.

et que celui-ci soit seulement malade, il ne fait que rendre l'homme malade ; si les pattes du *milaheloka* sont écrasées, l'homme aura les jambes ou les pieds cassés ; si ses organes intérieurs sont écrasés, l'homme souffrira d'une maladie interne ; s'il meurt, la personne mourra » (1).

Les Betsimisaraka attribuent beaucoup de maladies à des vengeances d'*angatra*. Voici le procédé qu'on emploie pour savoir à quel genre d'esprit on a affaire. On cherche dans la brousse un certain arbrisseau servant à faire des *ody angatra* (amulettes contre les *angatra*), et on lui adresse la prière suivante :

— Tu es bois d'amulette sacré (2). Un tel est attaqué par un *angatra* ! Révèle-nous la nature de l'*angatra* qui le rend malade, (car) tu es un bois d'amulette sacrée ! »

Puis on arrache l'arbrisseau, dont on examine les racines : si celles-ci se redressent et se hérissent, c'est l'*angatra* d'un animal rampant qui attaque le malade. Au contraire, si elles s'enroulent sur elles-mêmes, c'est l'Esprit d'un être non rampant.

Les *angatra* des animaux sont toujours redoutables ; les *angatra* d'hommes apparaissent tantôt comme bienfaisants, tantôt comme malfaisants. Il semble bien pourtant que certaines peuplades malgaches réservent plutôt cette appellation d'*angatra* aux âmes malveillantes, aux Esprits méchants.

Les Bara d'Ivongo nomment *fahasivy* les esprits ancestraux bienfaisants, qui donnent des enfants et de la richesse. « Quant aux *angatra*, nombreux dans le pays, ils demeurent dans la forêt, particulièrement dans les endroits humides. Quiconque passe par là risque de tomber gravement malade. En ce cas, si l'*angatra* veut guérir la personne, il indique (en rêve) les amulettes à employer, sinon la personne meurt fatalement » (3).

Les Zafimaroza, Bara de la région de Midongy-du-Sud, évitent de passer près des tombeaux, par peur des *Angatra* ; ceux-ci poursuivent les vivants en leur lançant des pierres ; ils les appellent aussi, et, si on a le malheur de leur répondre, on tombe malade et souvent on meurt.

Chez les Betsimisaraka, la dénomination d'*Angatra* appliquée aux âmes des morts est tout à fait banale : selon que les hommes de leur vivant se sont montrés bons ou méchants, leurs *angatra* sont bienfaisants ou malfaisants. Ils ne quittent guère le voisinage des tombeaux. Les bons apparaissent aux vivants en rêve : si ceux-ci n'exécutent pas ce qui leur est ordonné, ils tombent malades. Les mauvais poursuivent les passants le soir, ou leur barrent le chemin.

En Imerina les *angatra* sont toujours des esprits anonymes et ils passent plutôt pour malfaisants. Dans le district d'Andramasina, on attribue aux *Angatra* des Manisotra, anciens habitants du pays, les incendies fortuits de la brousse ou des villages, et on appelle « pierre d'*angatra* », un caillou lancé mystérieusement sans qu'on sache d'où il vient. Les feux follets, dans toute l'île, sont appelés indifféremment soit « feux de *Matoatoa* », soit « feux d'*Angatra* », soit « feux de *Zanahary* ».

(1) Recueilli à Ampasimpotsy.

(2) Hazon' ody masina.

(3) Région d'Ivongo, district d'Ivohibe.



## LOLO

Le *lolo* (1) est l'objet de croyances extrêmement diverses parmi les différentes peuplades de l'île : tantôt âme étroitement attachée au cadavre, tantôt au contraire esprit puissant d'un mort ancien, ou esprit malfaisant habitant les eaux, il apparaît aussi comme la manifestation des morts sous forme de papillons. D'une manière générale, il semble que chez les Sakalava ce soit le nom le plus banal des esprits des morts, comme *angatra* chez les Betsimisaraka.

Les gens de la région de Maevatanana croient que les *lolo*, c'est-à-dire les âmes des anciens rois Sakalava, sont encore puissants dans le pays. Ces esprits, disent-ils, étant les maîtres de la terre Sakalava, peuvent donner ou refuser la richesse à ceux qui les invoquent. Les travailleurs de l'or surtout s'adressent à eux. On les prie auprès des *doany*, c'est-à-dire des tombeaux sacrés de chefs ou de devins. Il y a deux de ces *doany* à Maevatanana, l'un au sud de la ville, et l'autre au sud du village d'Ambatofotsy. Les cérémonies ont lieu surtout dans les jours fastes des mois Asombola, Adimizana et Alahamady. Les offrandes consistent en graisse de bœuf, miel contenu dans une tige de roseau *bararata*, ou *toaka*. Les *lolo* sont invoqués sous le nom de « Esprit de la Terre », ou « Esprits saints de la Terre », ou « Maître de la Terre ». On les appelle aussi « dieux » ou « grands mères et grands pères saints » (2).

Les Betsimisaraka du Nord, dans la région de Maroantsetra, disent que, lorsqu'une personne meurt, son *lolo* ne meurt pas, mais continue de vivre dans la forêt ou dans un endroit désert non loin du village. Si un décès doit avoir lieu dans le pays, il est annoncé par un feu mobile qui apparaît sur une colline et qu'on nomme « feu du *lolo* ». Les *lolo* se promènent la nuit dans les villages ; les jeunes mères doivent se méfier d'eux particulièrement et éviter de sortir après le coucher du soleil ; car si elles venaient à être touchées par le *lolo*, leur enfant mourrait. Exceptionnellement les *lolo* pénètrent dans les cases des gens endormis ; s'ils leur lèchent la tête, ceux-ci deviennent chauves.

Les Betsimisaraka distinguent deux espèces de « *lolo* », ceux de la terre et ceux de l'eau. Les *lolo* de terre ont une forme fluante et imprécise, « semblable à un souffle de vent » et leur voix est « comme celle de la poule qui glousse ». On trouve quelquefois de leurs excréments qui sont « pourris et fétides ». Ces esprits se montrent surtout à l'époque où le riz de montagne est mûr ; ils viennent alors manger le son près des mortiers où on pile le riz. Aussi faut-il éviter de laisser les mortiers dehors après la nuit tombée, et, si on est forcé de piler avant l'aube ou au crépuscule, il est bon d'allumer un peu de feu à côté du mortier pour éloigner les *lolo*. Ils aiment aussi à s'attaquer aux bœufs dans la brousse et en font mourir un grand nombre.

Les « *lolo* » des eaux sont très redoutables et toujours malfaisants. Les

(1) Le mot *lolo* signifie « âme ou esprit d'un mort », et aussi, par extension, sans doute, « papillon », parce que les âmes des morts sont censées apparaître sous la forme de papillons. Les sens étymologiques est très obscur ; il est impossible d'expliquer *lolo* comme un redoublement de « lo » (pourri) en raison de l'accentuation.

(2) *Lolontany, lolontany masina, tompon-tany, Andriananahary, nenimasy, babamasy,*

Betsimisaraka se les figurent sous l'aspect de petits êtres à grosse tête et à longues mains griffues, avec des cheveux d'algues. Ils vivent dans la profondeur des eaux, font chavirer les pirogues et noient ceux qui les montent pour sucer leur sang. On reconnaît le cadavre d'un homme ou d'un animal tué par un *lolo* à ce que le sang sort par le nez et la bouche, et le foie devient tout de suite vert. On s'aperçoit de la présence d'un *lolo* au tourbillon qui se produit soudain à la surface de l'eau, puis s'efface. Pour les écarter il faut porter au bras un bracelet de cuivre. Ces croyances sont également très répandues chez les Imériniens, les Bezanozano et les Betsiléo.

En passant près de l'eau hantée par les *lolo*, on peut être pris par eux (1) et tomber malade. Voici le rite qu'emploient en ce cas les Betsiléo (2). Le malade se rend au lieu hanté en portant avec lui une angady usée et il dit :

— J'ai été pris en ce lieu par l'Être ; aussi je vais chauffer et refroidir l'angady ; car le *lolo* me tient et je vais me servir de l'amulette contre le *lolo*.

Puis il fait rougir au feu l'angady, la pose sur un van et verse de l'eau dessus. Il se penche ensuite au-dessus des vapeurs dégagées. Si l'angady chauffée éclate au contact de l'eau, c'est un signe certain que l'Esprit s'en est allé.

Les Antaimorona des bords de la Matitanana ont confondu les croyances ancestrales relatives au *lolo* avec les conceptions nouvelles apportées par les Arabes et ils ont fait des *lolo* des espèces de génies malfaisants qui viennent tourmenter les humains et leur apporter des maladies. Cette catégorie d'esprits est analogue aux Djinns arabes, et d'ailleurs dans les manuscrits Antaimorona *lolo* et djinns (*jiny* en malgache) apparaissent unis comme les razana et les Zanahary. La formule *jiny ama lolo* revient fréquemment dans les incantations et dans les recettes des sorciers. Un grand nombre d'amulettes décrites dans les formulaires Antaimorona sont destinées à chasser les mauvais esprits, causes d'infirmités ou de maladies(3).

Les Mahafaly croient qu'à la mort, le souffle s'en va pour devenir un *Zanahary* (dieu), tandis que le « *lolo* » reste avec le cadavre. D'après les Sakalava du Nord, après le décès, le *lolo* n'abandonne pas les abords de la case, tant que le cadavre y est laissé. Il suit le cercueil, le jour de l'enterrement. A ce moment là, les assistants, pour le voir, n'auraient qu'à se baisser et à regarder entre leurs jambes, mais ils n'osent pas le faire, car le « *lolo* » pourrait les tuer en les frappant sur la tête. Après l'enterrement, si on revient au lieu de la sépulture, on entend le « *lolo* » pleurer dans le tombeau et se plaindre qu'on l'abandonne. Puis pendant sept jours il revient à la tombée de la nuit gratter à la porte de la case et demande à entrer. On met des amulettes par la vertu desquelles il est contraint de s'en aller. Ensuite il ne revient plus que pour faire du mal, à moins que les gens de sa famille ne l'évoquent nommément pour lui demander quelque faveur.

Enfin les Sakalava du Sud distinguent une espèce particulière de « *lolo* » qu'ils appellent « *tsiboko* » ou « *lolo vokatra* » et qui correspondent aux vampires de notre folk'lore. D'après les gens de la région de Betioky, ces vampires

(1) Azon-javatra, pris par un Être, ou azon-dolo, pris par un *lolo*.

(2) Fandriana, province d'Ambositra.

(3) T. et D. 68.

sont des gens morts seulement en apparence et qui se réveillent une fois enterrés ; sortis du tombeau, ils ont honte de revenir au village et errent dans la brousse. Dans la région de Morondava, on croit que l'homme ainsi ressuscité, quoique conservant sa forme, est devenu une espèce d'animal (1) ; voici ce qu'on doit faire, s'il se présente chez ses anciens parents. On lui donne à choisir entre deux assiettes de riz, l'une avec de la viande cuite, l'autre avec de la viande crue ; s'il prend la seconde, ce n'est plus un homme, on le tue donc et on l'enterre de nouveau. Les Sakalava des bords du Mangoky croient fermement à l'existence de ces êtres.

En Imerina, on croit que le « *lolo* » ou âme d'un mort ou d'un ancêtre apparaît fréquemment sous la forme d'un papillon, particulièrement d'un assez grand papillon nocturne et noirâtre. Quand on en trouve un dans une case, ce qui arrive souvent, on n'est guère rassuré, car il annonce aussi bien l'infortune que le bonheur. C'est peut être un ancêtre qui apporte un enfant pour enrichir la famille, ou un mort qui vient chercher un compagnon nouveau, et prédire un décès. Il est bon d'oindre légèrement et en toute hâte la tête de ce papillon avec un peu de graisse de bœuf. Si par malheur il se brûle à une lumière ou se jette dans le feu, c'est signe d'une mort prochaine pour quelqu'un de la maison.

\*  
\*  
\*

En résumé il ne faut pas chercher dans les croyances malgaches sur l'âme beaucoup de cohérence ni de précision. Les mots *avelo*, *ambiroa*, *matoatoa*, *angatra*, *lolo*, ont tous à peu près la même signification. Tout au plus pourrait-on dire que les deux premiers désignent plutôt l'âme en tant qu'elle reste attachée soit à l'homme vivant soit au cadavre, et que les trois derniers s'appliquent aux Esprits, personnels ou anonymes, complètement dégagés du corps. Cette distinction se vérifie par le fait qu'on n'appelle pas ancêtre (*razana*) l'*avelo* ni l'*ambiroa*, tandis que continuellement, dans la conversation ou dans les formules rituelles, les *matoatoa*, les *angatra* et les *lolo* sont confondus avec les ancêtres. Il n'est pas inutile d'en donner quelques exemples. Constatons d'abord qu'aussitôt après la mort le défunt est considéré comme un ancêtre : dans la langue banale « mourir » peut s'exprimer par cette périphrase « partir pour devenir ancêtre » (2).

L'identité des *matoatoa* avec les ancêtres est nettement marquée par des formules rituelles comme la suivante empruntée à une prière Betsiléa (3) : « C'est vous, *razana*, que nous appelons ; vous êtes ici, vous *razana*, vous *matoatoa*..... ; nous venons vous remercier, ô vous *razana* ! ô vous *matoatoa* !....., » De même dans les formules Sakalava, on invoque souvent ensemble les *razana* et les *matoa* qui apparaissent comme deux variétés d'une même espèce. Voici, entre beaucoup d'autres, un

---

(1) *Bibiolona*, c'est-à-dire une bête-homme.

(2) *Lasan-ko-razana*.

(3) Prière dans un sacrifice aux Ancêtres recueillie à Fiadanana, province et district d'Ambositra.

texte recueilli dans la région de Morondava (1) : « .....Et lorsque le riz est disposé de cette façon, il appelle les *matoatoa* ou *lolo* ; et voici la manière de les appeler: Hoko ! Hoko ! Venez, les *razana*..... » De même la confusion des *angatra* et des *lolo* avec les *razana* résulte de l'échange continuels de ces termes aussi bien dans le langage banal que dans les formules rituelles.

---

(1) A Beria, province et district de Morondava.

## CHAPITRE II

### LA MORT ET LA VIE FUTURE

Ainsi l'homme, d'après les conceptions des primitifs, est formé de deux éléments, le corps et l'esprit ou l'âme. La dissociation définitive de ces deux éléments s'appelle la mort. L'origine de la Mort est très souvent expliquée dans les contes populaires Malgaches et attribuée à une querelle entre deux Etres créateurs.

D'après les Tanala (1), Raondiana le premier homme sortit de la terre. Il modela des figures en argile et en bois que le fils d'un dieu (Zanajanahary) anima par le souffle. Mais plus tard ils s'en disputèrent la possession ; le Zanajanahary reprit la vie et Raondiana le corps.

D'après les Betsimisaraka, (2) Ratany, la Terre, fabriqua au commencement une image d'homme avec le bois halampona, et elle demanda à Ralanitra, le Ciel, de donner la vie à cette image. Longtemps après, Ralanitra envoya un fils de dieu, (Zanajanahary) pour réclamer l'homme à Ratany. Celle-ci ne voulut pas le céder, arguant qu'elle avait façonné son corps, et consentit seulement à ce que chacun reprit en lui sa part, Ralanitra la vie et elle même le corps.

Il y a de nombreuses variantes du même conte (3) : le premier couple humain, habitant la terre, façonne des figures à son image avec du bois et de l'argile, mais n'arrive pas à les animer. Passe le fils du Zanahary qui consent, moyennant une récompense en argent, à leur donner le sang et la vie. Toutes ces figures deviennent donc vivantes, mais, malgré ses réclamations, le fils du Zanahary ne peut obtenir du couple primordial le paiement de sa dette ; il se venge en faisant mourir les hommes, et reprend alors la vie qui est son bien propre, tandis qu'il laisse le cadavre à ceux qui ont façonné le corps. Dans d'autres récits, la fille d'un Zanahary d'en haut épouse soit un Zanahary d'en bas, soit le premier homme. Celui-ci a modelé des statues, que sa femme anime. Plus tard ils se brouillent et même divorcent ; chacun alors reprend sa part (4).

Une explication plus naïve de la mort est la suivante ; un jour Zanaharibe, le Grand-dieu, dit à Ratanimasina, la Terre-Sacrée :

— A quoi veux-tu que l'homme ressemble à la fin, au serpent, ou à l'arbre ?

(1) Conte recueilli à Ampasinambo, province de Mananjary ; cf. T.D. 22 59.

(2) Conte recueilli à Andonabe, province de Vatomandry.

(3) T.D., 28, 29 39.

(4) Je n'attribuerais pas à ces récits une très haute ancienneté ; il est douteux qu'ils appartiennent au vieux fonds des croyances apportées par les premiers immigrants malayo-polynésiens. Il est possible qu'ils constituent un mélange d'éléments Malgaches avec des idées arabes et même chrétiennes.

— Je ne veux pas que l'homme devienne semblable au serpent, il est trop laid. Je préfère qu'il soit comme l'arbre.

— Eh bien ! dit le Zanahary, tu as tort. Quand le serpent est vieux, il change de peau et redevient jeune ; quand l'arbre est vieux, il perd ses feuilles et meurt. L'homme mourra donc comme les arbres (1).

Une autre version Sakalava dit que l'homme meurt comme les arbres, parce qu'il a été façonné avec leur bois.

L'explication de la mort par une devinette est très répandue dans le folklore Malgache. Je l'ai trouvée à peu près dans toute l'île sous la forme suivante :

Le dieu, au commencement, dit à l'homme : « Comment préfères-tu finir, comme la lune ou comme le bananier ? » L'homme, après avoir longuement réfléchi, choisit la fin du bananier. A partir de ce moment les hommes moururent et furent remplacés par leurs enfants, comme les rejetons du bananier se substituent au pied mort. En choisissant l'autre alternative, ils se seraient assurés l'immortalité, car ils auraient disparu tous les jours, mais pour ressusciter le lendemain, comme la lune (2).

Telle est l'origine lointaine de la mort. Pour chaque cas particulier et actuel, la mort est attribuée soit à une reprise effectuée par le Zanahary ou à un appel des ancêtres, soit à l'action nocive d'un sorcier. Dans le premier cas on peut dire que la mort est considérée comme naturelle, dans le second cas, elle doit être vengée sur celui qui en est la cause et qu'on cherche à découvrir par divers rites.

Ces idées sont exprimées nettement dans les discours traditionnels prononcés à l'occasion des funérailles. « On n'a pas regardé à la dépense, dit un kabary Betsiléa (3) ; et on a acheté des remèdes chez le médecin. Mais c'est comme le bœuf qu'on pousse sur une pente rapide : le côté supérieur est le plus fort. Andriamagnitsa (dieu) ne sait pas faire trois choses, mais deux seulement, tuer et faire vivre. Les remèdes sont entrés par la porte, et Andriamagnitsa est venu par le faite du toit. Ce qui vient du faite du toit était le plus fort, et notre parent est mort ! » (4)

La conjuration (5) employée par les Antaimorona, au moment du départ pour l'enterrement, mérite d'être citée tout entière.

« Ho ! Ho ! Ho ! Nous vous appelons, Zanahary qui avez fait les hommes, qui avez fait les yeux qui voient, les oreilles qui entendent, la tête, les pieds pour marcher, soit que vous soyez au Sud ou au Nord, à l'Est ou à l'Ouest ! Voici pourquoi nous vous appelons ! X. . . . est mort : peut-être il n'a pas été enlevé par vous les Zanahary, mais perdu par un faiseur de sortilèges. Nous avons

(1) Conte recueilli à Zangoa, province de Nosi-Be.

(2) T. et D. 46.

(3) Recueilli à Ambohimahazo, district et province d'Ambositra.

(4) Dans le kabary Sihanaka, on dit de même que le mort a été emporté par l'Andriamanitra qui l'a fait — *lasan ny Andriamanitra nanao azy.*

(5) *Tsitsika anina laha hanary faty*, recueilli à Ambila district de Vohimpeno, province de Farafangana.

de l'inquiétude là-dessus ? Si c'est un faiseur de sortilèges qui a causé la mort, qu'il meure aussi celui qui l'a ensorcelé ! Prenez-le ! Ne lui laissez pas de repos ! Tourmentez-le la nuit, tourmentez-le le jour, parce qu'il a fait mal ! Si au contraire c'est vous, Zanahary, qui en étiez fatigué, c'est vous qui l'avez séparé de nous, sans que nous l'ayons voulu. La vie de l'homme est un grand chemin unique, où on ne voit pas d'endroit où se cacher, parce que c'est une chose surveillée par les Zanahary, et il n'y a pas à entrer en lutte avec eux. Donc, va-t-en dans la terre de tes ancêtres, chez tes ancêtres, chez tes pères ! Ne t'approche (plus) ni de ton père, ni de ta mère, ni de tes enfants, ni de ta femme, ni de ton cadet, mais suis le droit chemin !»

Une formule équivalente est en usage dans le Betsiléo. Quand le corps est enterré, le maître du deuil se place à la tête du tombeau, prend un roseau ou une tige de longoza avec laquelle il frappe la terre, et dit :

— Celui qui t'a ensorcelé, quand tu pourriras, qu'il pourrisse à son tour ; quand ta chair tombera, que la sienne tombe aussi. Au contraire si c'est un *Zanahary* qui t'a enlevé, bénis-nous, car nous avons fait en sorte que ton cadavre ne soit pas abandonné aux chiens !»

Enfin les Betsimisarakaka du Sud font aussitôt après l'enterrement la conjuration suivante : (1) on prend une petite branche d'arbre fraîchement cueillie, on frappe la terre amoncelée sur le tombeau et on prie les "*Zanahary* qui ont fait la vie" de faire mourir le sorcier, s'il y a eu sortilège, avant que la branche d'arbre soit flétrie. La branche est abandonnée sur la tombe.

Quand le souffle de vie est sorti du corps, on procède après un temps plus ou moins long aux rites funéraires. Ceux-ci consistent essentiellement à se débarrasser aussi bien du cadavre que de l'esprit du mort.

Tout d'abord cet esprit, quoique dissocié du cadavre, ne s'en éloigne guère. Le tombeau lui sert de maison, et dans la forêt ou la lande voisine, l'âme erre avec ses compagnes, menant une pâle existence analogue à celle d'autrefois, et regrettant la douce vie, promenant sa nostalgie autour du village et des cases.

Le mort, comme disent les Malgaches, « est sorti par la porte de bois pour entrer par la porte de pierre chez Ratsimanatimindrana (Celui qui ne rend pas ce qu'il a emprunté) parmi la grande jonchée (tatarobe) où chacun est drapé dans ses lambas, où l'on se couvre la tête, quoi qu'on n'aille nulle part, là où on se couche à deux sans se rien dire, à trois sans causer ensemble, là où il ne fait pas clair le jour, et si sombre la nuit. Ce n'est point parce qu'on a choisi cela qu'on l'obtient, ni parce qu'on l'a demandé que c'est arrivé, mais c'est chose bien partagée que le trépas, et parmi les vivants chacun en a sa part ». (2)

Les morts ou les ancêtres mènent donc tristement leur ombre de vie, se promènent la nuit dans les lieux déserts, causent entre eux ou interpellent les vivants qui passent ; on entend parfois dans la forêt le martèlement de leurs pitons écrasant le riz dans les mortiers, le bruit de leurs flûtes ou de leurs tambours, on voit les lueurs des torches dont ils éclairent leurs allées et venues.

Telle est la tradition Malgache la plus répandue, la plus populaire. Il

(1) A Nosi-Varika (Mananjary).

(2) Recueilli à Ambohitrimanjaka, non loin de Tananarive.



Types Betsimisaraka



Types Antaimorona



en est une autre qui assigne un village spécial, un royaume des Morts, à tous les trépassés. Ils n'en sortent pas et aucun vivant n'y peut entrer. Cette conception est évidemment en contradiction avec la précédente, ce dont il ne faut pas s'étonner. Ne cherchons en ces matières ni cohérence ni suite dans les idées. D'ailleurs nos ancêtres n'ont-ils pas concilié l'existence des revenants et des vampires avec la croyance à un paradis fermé et à une prison infernale? Les Grecs n'ont-ils pas cru en même temps à l'irrévocable Hadès, au Styx que nulle ombre ne peut passer deux fois, et aussi à la présence des ancêtres morts dans le tombeau et autour de la maison des descendants.

Je me suis amusé souvent à signaler cette contradiction à des Malgaches; ils n'y avaient jamais pensé, mais ne s'en embarrassaient guère: beaucoup me répondaient que quelques morts seulement se rendaient dans le lointain royaume, tandis que la plupart restaient dans les tombeaux ou aux environs. D'après un vieux Bezanozano, seuls les morts qui tenaient à avoir un roi s'en allaient à Ambondrombe, ceux qui se contentaient comme les Bezanozano d'aujourd'hui d'un chef de village, restaient chez eux.

Le royaume des morts s'appelle généralement Ambondrombe, quelquefois Ambondromadinika (1). Son nom apparaît dans les formules rituelles, et très souvent dans les contes populaires. Il semble qu'on ait affaire à une légende locale, répandue peu à peu dans presque toute l'île, car, lorsqu'on monte du massif de l'Ikongo dans le pays Betsileo, on vous montre, non loin du chemin, au milieu des monts dénudés, une grande montagne boisée qui s'appelle Ambondrombe et qui est le lieu des morts. Le village est invisible. D'ailleurs aucun indigène ne se risquerait à s'en approcher. On m'a raconté dans le pays qu'une fois un Monpère, c'est-à-dire un prêtre catholique, violant l'interdiction, pénétra dans la région redoutable et essaya de mettre le feu à la forêt pour extirper cette superstition. Il ne réussit qu'à brûler quelques arbres, mais les *lolo* d'Ambondrombe, effrayés et inquiets, se sauvèrent dans toutes les directions et se répandirent dans l'île entière, où ils exercèrent force représailles contre les hommes pour se venger d'avoir été troublés dans leur repos.

Au cours d'une tournée, je passai moi-même une fois à quelques kilomètres de la montagne fameuse. Tous mes porteurs ne parlaient que d'Ambondrombe et contemplaient avec une crainte respectueuse son sommet boisé. Je proposai de faire un crochet dans cette direction, mais personne ne crut que je parlais sérieusement.

On verra plus loin que les ancêtres et les Zanahary sont censés quelquefois descendre du ciel ou y monter par une échelle d'or. Cette croyance suppose que leur demeure est le ciel, probablement considéré comme solide. Mais je ne connais cette tradition que par quelques allusions des formules rituelles ou des contes populaires, et je n'ai jamais pu en avoir confirmation dans mes entretiens avec les indigènes. (2)

(1) *Ambondrona-le-grand*, ou *Ambondrona-le-petit*.

(2) *Cette tradition est peut-être fondée sur la croyance à l'âme souffte qui après la mort remonte dans les airs. Je ne crois pas qu'elle soit une déformation des idées chrétiennes, car on la rencontre chez des peuplades qui n'ont pu subir l'influence du christianisme.*

L'idée d'une vaste demeure souterraine où habiteraient tous les morts analogue aux enfers des Grecs et des Romains, n'est pas non plus familière aux Malgaches. Pourtant certaines peuplades ont imaginé des conceptions analogues à celle-là. Tant il est vrai que le cerveau humain arrive à se forger sous toutes les latitudes les mêmes illusions. Mais ces ébauches mythologiques sont demeurées fort vagues et n'ont eu nulle part le caractère d'une véritable croyance (1). On peut citer comme exemple une tradition assez répandue sur toute la côte orientale. Les morts, disent les Betsimisaraka, s'en vont chez Ratsivalanorano (2), le roi qui habite sous terre et dont la tête décharnée n'a pas de mâchoire inférieure.

L'idée de sanction dans la vie future n'existe pas, peut-on dire, chez les Malgaches, sauf en ce qui concerne les faiseurs de maléfices. Encore n'est-il dit nulle part expressément qu'ils sont particulièrement malheureux après leur mort. Mais on peut l'induire de ce fait qu'on les exclut du tombeau ancestral et qu'on les enfouit sans honneur. Quand on est mort, disent les Sakalava du Sambirano, on va par une grande échelle trouver le Zanahary et on se présente à sa porte. Il dit à ceux qui sont *ampamorika* (sorciers) d'aller d'un côté et de vivre avec leurs semblables, et à ceux qui ne sont pas *ampamorika* d'aller d'un autre côté. Car les *lolo* des sorciers ne peuvent pas se mêler aux *lolo* ordinaires. Mais les deux catégories d'âmes continuent d'avoir les mêmes occupations, approximativement, que pendant leur vie. Tout au plus peut-on dire que le commun des morts jouit du grand avantage d'être débarrassé des sorciers.

Les Malgaches considèrent la vie future à un point de vue immédiat et égoïste, c'est-à-dire d'après les répercussions qu'elle peut avoir sur les vivants de la part de ceux qui sont morts. Ils se désintéressent en somme de ce qu'elle sera pour eux, lorsqu'ils mourront, et ils ne cherchent pas à se la figurer autrement que dans ses rapports avec leur propre vie actuelle. C'est pourquoi il n'y a, en principe, aucune idée de peine ou de récompense, ni de jugement. Les morts persistent simplement, avec leur caractère, leurs amitiés et leurs inimitiés, leurs qualités et leurs défauts. Ils tiennent par dessus tout à avoir une maison, c'est-à-dire un tombeau, où ils puissent demeurer avec ceux de leur race, de même que les hommes du clan vivent réunis dans leurs cases ou leurs villages. Ils veulent aussi que leurs descendants s'acquittent envers eux des rites traditionnels, invoquent leur secours, leur apportent des offrandes.

Du reste les Malgaches n'essaient guère de se représenter les faits et gestes des morts ou des ancêtres, et on ne saurait trop répéter que leurs idées à

---

(1) Il est possible qu'il y ait là un exemple de mythe verbal : une phrase comme celle que je cite un peu plus haut — le mort est sorti par la porte de bois pour entrer par la porte de pierre chez Ratsimanatimindrana — peut éveiller l'idée d'un roi régnant sur une Ambondrombe souterraine, idée autour de laquelle se cristallisera aisément tout un mythe. C'est là sans doute l'origine du Ratsivalanorona des Betsimisaraka.

(2) Ra préfixe honorifique, tsy négation, valanorano maxillaire inférieur : « Celui qui n'a pas de mâchoire inférieure », idée suggérée sans aucun doute par la vue de crânes trouvés dans d'anciennes sépultures et privés de leur mâchoire inférieure.

ce sujet sont tout à fait confuses. Réfléchir à ces choses est considéré par certains comme dangereux ; les ancêtres n'aiment pas qu'on s'occupe d'eux inutilement ; penser à eux, c'est déjà presque les évoquer, et leur présence n'est souhaitée qu'en cas de besoin. Il serait donc ridicule et périlleux de chercher à savoir ce que font les Ancêtres. Ils errent aux alentours des lieux qu'ils habitent, tombeaux, pierres levées, rochers, forêts, lagons bordés de roseaux. Ils viennent pendant la nuit jusque dans les villages gratter aux portes des cases, ou bien ils se manifestent en songe à leurs parents, et réclament des dons ou des offrandes. Ils apparaissent quelquefois, même dans le jour, sous forme d'animaux, papillons, serpents, lémuriens.

La ligne de démarcation tracée quelquefois entre les sorciers et les non sorciers, et que je signalais tout à l'heure, est d'ordre social, et correspond en somme à ce qui se passe chez les hommes vivants. La seule croyance relative à une véritable distinction morale entre les morts, que j'ai rencontrée chez les Malgaches, appartient aux Merina. Elle mérite d'être examinée d'un peu près. Constatons d'abord qu'elle est née précisément chez le peuple le moins barbare de l'île, mais aussi celui dont les croyances anciennes sont les plus difficiles à étudier à cause de son apparente ou partielle conversion au christianisme. Jadis en Imerina centrale on se figurait — et plus d'un vieillard conserve encore le souvenir de cette tradition — que les morts dont la vie avait été bonne ne pourrissaient pas ; au contraire les corps de ceux qui avaient mal vécu se décomposaient vite (1). Ces derniers sont appelés *maimbo*, les puants, et deviennent des esprits malfaisants, tandis que les ancêtres incorruptibles restent les protecteurs et les dieux de leurs descendants.

Cette conception, qui peut paraître extraordinaire au premier abord, est assez naturelle dans un pays où la terre conserve les cadavres. Dans les tombeaux Imériniens, les corps se dessèchent, se momifient, et finissent par tomber en poussière, beaucoup plutôt qu'ils ne pourrissent. Mon ami le Docteur Fontoyfont me racontait à ce sujet qu'il avait assisté à plusieurs exhumations d'Européens au cimetière de Tananarive et il me citait en particulier le cas d'un officier, dont le corps était si bien conservé dans les débris de son uniforme, que ses proches auraient pu le reconnaître au bout de 15 ans. J'ai visité moi-même sur la côte Est, à Anosy, non loin de Farafangana, une grande case cimetière, où des centaines de cadavres, roulés dans de simples étoffes, étaient entassés à même le sol, depuis des générations. Aucune précaution particulière n'était prise, les cadavres n'avaient subi aucun embaumement, et j'ai pu entrer dans cette étrange nécropole, y circuler : la puanteur était supportable et la plupart des corps étaient momifiés.

---

(1) Cette conception sera plus longuement exposée à propos du principal nom que les Malgaches donnent aux dieux : *Andriamanitra*.

## CHAPITRE III

### LES ANCÊTRES ET LES DIEUX ; LEURS DIVERSES APPELLATIONS

Les ancêtres, considérés au point de vue d'un individu quelconque, peuvent se ranger dans trois catégories : les ancêtres directs ensevelis dans les tombeaux de la famille, les ancêtres des autres individus du clan ou de la tribu, à qui des descendants connus rendent encore un culte, et les Esprits de tous les autres morts passés, de tous les morts anonymes ou inconnus, qu'on ne rattache à aucun descendant vivant, mais qui toutefois peuvent être redoutables ou bien-faisants pour les hommes d'aujourd'hui. D'une manière générale les Esprits des morts de qui on ne sait rien, dont on ignore le nom et la lignée, s'appellent Etres (*Zavatra* ou *raha*) ; au contraire les morts, dont la descendance est vivante et connue, sont désignés sous le nom d'ancêtres (*razana*).

Il importe de bien préciser sur ce point les conceptions des Malgaches, et peut être ne sera-t-il pas inutile de donner d'abord quelques détails sur les rites funéraires. En principe chaque famille Malgache possède un ou plusieurs tombeaux où tous les morts sont déposés, d'après certaines règles, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place. A ce moment un nouveau tombeau est préparé, et, s'il est suffisamment grand, on y transporte quelquefois tous les morts de l'ancien tombeau, ou bien seulement quelques uns des plus récents. Dans ce dernier cas, le tombeau abandonné est fermé pour toujours.

Certains *kibory* ou cimetières du Sud peuvent contenir jusqu'à cent ou deux cents cadavres. D'autre part les tombeaux *merina* sont en général suffisants pour dix à cinquante corps. La règle observée partout est la suivante : sont enterrés dans le tombeau du père les fils, et, parmi les filles, celles qui ne sont pas mariées, ou celles qui, mariées, n'ont pas eu d'enfants. Les femmes mariées devenues mères sont ensevelies avec leur mari et les ascendants de celui-ci. On voit que de ce fait tout Malgache a plusieurs tombeaux d'ancêtres, il en a d'autant plus qu'il lui est possible de remonter plus loin dans le passé de sa famille. Quelques exemples ne seront pas de trop pour illustrer ce qui précède.

Ramarohetra, hova de Tananarive, appartient à la tribu des Marovatana. Le tombeau de ses ancêtres paternels immédiats, où lui-même sera inhumé, se trouve à Ambohitrarimo. Le tombeau de ses aïeux paternels plus éloignés est à Ambohitsimeloka, à six kilomètres de là. Les tombeaux de ses ascendants maternels se trouvent à Ambohitsimeloka et dans un autre village du nom d'Ampananina, à une quinzaine de kilomètres d'Ambohitrarimo.

Autre exemple.

Ramanohara est un andriana, c'est-à-dire un noble, de la caste des Andriamasinavalona. Il sera enseveli dans le tombeau de sa mère Razafindrasoa et de ses grands parents maternels Rampanana et Raseheno, et non dans le tombeau de son père Ravoavy et de ses ascendants paternels. En effet sa mère a divorcé, emmenant avec elle ses enfants. Le tombeau de sa mère est au village de Soavina,

celui de son père est à Itaosy. De plus son arrière grand'mère maternelle Razakarasoà et les ascendants de celle-ci sont enterrés à Ambohimanga, et d'autres ancêtres d'une autre branche à Imerimandroso. Mais, comme il appartient à la famille des anciens rois de l'Imerina, Ramanohara a aussi parmi ses ancêtres toute la lignée royale depuis Andriamasinavalona, l'ancêtre éponyme de sa caste, jusqu'au légendaire Andrianerinerina, qui aurait régné à Anerinerina, au XIV<sup>e</sup> siècle, en passant par Andriamanelo, dont on montre encore le tombeau dans le village d'Alasora, à quelques kilomètres de Tananarive. Andriamasinavalona est le cinquième descendant de celui-ci : il régna à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à Tananarive, et sa case funéraire est encore debout parmi les sept maisons sacrées conservées dans l'enceinte royale. Il avait eu douze épouses, dont quatre moururent sans postérité, quatre autres furent mères des quatre rois qui se partagèrent ensuite l'Imerina, et quatre enfin eurent des enfants qui formèrent la caste des Andriamasinavalona.

Certains clans Hova remontent aussi assez loin dans le temps, grâce à des traditions orales léguées de père en fils, et quelques uns ont conservé les noms d'ancêtres très anciens, qu'ils considèrent comme des têtes de lignées. Ainsi les Tantsaha, tribu Hova de la région de Manjakandriana, descendent des trois serviteurs qui délivrèrent le roi Andriamasinavalona, prisonnier de son fils à Ambohidratrimo (XVII<sup>e</sup> siècle). Les Antairoka à l'Ouest de Tananarive sont les descendants d'anciens rois dépossédés par la dynastie Merina à laquelle appartenait Andriamampoinimerina et les reines du XIX<sup>e</sup> siècle ; ils citent avec orgueil les noms des Vazimba qui sont à la tête de leurs lignées et vécurent au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les Zanakantitra font remonter leur généalogie jusqu'à un certain Andriantsihanika (XVI<sup>e</sup> siècle). Ils prétendent que leur clan comprend aujourd'hui plusieurs dizaines de mille personnes, chiffre sans doute très exagéré. Il n'en est pas moins vrai qu'au mois de Juillet 1918 j'ai vu moi-même plusieurs milliers de Zanakantitra assister à une grande cérémonie en l'honneur de leur ancêtre. Andriantsihanika est enterré sur une colline portant le nom d'Analanakoho (la Forêt-du-coq). On procéda à la cérémonie du *famadihana* qui consiste à « retourner » le corps de l'ancêtre et à l'envelopper de nouveaux linceuls de soie : ils s'agissait de demander à ce dieu des Zanakantitra la cessation d'une épidémie de méningite cérébro-spinale qui sévissait à ce moment sur le pays.

Tous les ancêtres, c'est-à-dire tous les morts, sont des Esprits, désignés sous l'appellation générique d'Êtres (*zavatra* ou *raha*) (1) et rangés sous un certain nombre de catégories : ancêtres proprement dits, *vazimba*, *Anakandriana*, *Angatra*, *Lolo*, *Angalampona*, *Andriamanitra*, *Zanahary*. etc. L'idée d'une espèce d'êtres différents de l'homme et correspondant à la conception des dieux, telle que l'ont imaginée les peuples de l'Europe, n'existe pas chez les Malgaches païens. Il est facile de l'établir en étudiant d'un peu près les diverses catégories de *zavatra* (êtres) et de *razana* (ancêtres), et en montrant que ces deux mots sont toujours interchangeables.

---

(1) *Zavatra* et *Raha* ont exactement la même acception ; le premier de ces mots est plutôt en usage chez les Merina et les Betsileo, le second chez les peuples de la côte.

## RAZANA

Le nom générique de *razana* (ancêtre) est appliqué aux esprits des morts par tous les peuples de l'île (1). Chez certains peuples du Sud et du Sud-Est, en particulier chez les Bara et les Tanala, on trouve employé dans le même sens le mot *fahasivy*, qui signifie proprement « neuvième »; il désigne les Ancêtres, parce que c'est à eux que s'applique, dans la pratique de la divination, la neuvième figure formée par les graines fatiguées. De même la huitième figure correspond aux brigands et aux gens malintentionnés : c'est pourquoi le mot *fahavalo* (huitième) a pris dans toute l'île l'acception de « ennemi ».

Les *Razana* et les *fahasivy* sont des dieux : en Imerina, quand quelqu'un mourait, on disait jadis qu'il « s'en était allé pour être dieu » (2). Les Betsimisaraka du Sud, dans les prières, invoquent souvent les « ancêtres morts devenus tous des Zanahary (3) ». Dans les formules des Antambahoaka, le mort est appelé par son nom qu'on fait suivre des mots : « toi qui es devenu Andriamanitra ».

Les sorciers réputés, les rois illustres sont évidemment des ancêtres plus puissants, plus redoutés que les autres et deviennent l'objet d'un culte tout particulier.

Les Bara croient que les *fahasivy* font concevoir les femmes et les rendent mères. Le *fahasivy* qui veut donner un nouveau rejeton à sa race, choisit une femme de sa descendance et, pendant le sommeil de celle-ci, il vient la secouer et peser fortement sur elle, de sorte qu'elle se réveille, alors l'ancêtre lui annonce qu'elle aura un enfant. Si ultérieurement la femme est malade, le même *fahasivy* lui apparaît de nouveau en songe pour lui révéler les amulettes qui la guériront ou la feront accoucher.

## VAZIMBA

Les *Vazimba* sont des ancêtres d'une façon évidente : souvent leur lignée est connue, ils ont un nom et une histoire. Ainsi les *vazimba* les plus célèbres de l'Imerina, dont le culte est encore pratiqué aujourd'hui, dans les environs immédiats de Tananarive, Andriambodilova et Andriantsimandafika, étaient les fils d'un ancien roi de Tananarive, et vivaient au temps d'Andrianjaka (XVII<sup>e</sup> siècle). Les deux reines *vazimba* Rangita et Rafohy régnèrent dans le village d'Imerimanjaka, vers le XVI<sup>e</sup> siècle : elles sont les ancêtres des rois Merina.

(1) Les *Sakalava* du Boeni disent souvent *kaza* au lieu de *razana*. Ce mot *kaza* a été aussi employé jadis en Imerina, car, si les gens d'aujourd'hui ne le comprennent plus, on le trouve employé deux fois dans le *Tantara ny Andriana* du P. Callet, sous la forme *kazabe* = *razabe*, les grands ancêtres, c'est-à-dire la souche originelle.

(2) *Lasanko Andriamanitra* [*lasa ho Andriamanitra*] ; l'expression *lasan' Andriamanitra*, équivalente à notre formule « Dieu l'a rappelé à lui », est d'emploi relativement récent, elle a été acceptée facilement par les Malgaches convertis au christianisme, à cause de sa ressemblance avec la formule ancienne *lasanko Andriamanitra*.

(3) *Razana maty nanjary Zanahary*.

Les tombeaux abandonnés et très anciens, contenant des morts inconnus, sur lesquels les gens du pays ne possèdent plus aucun renseignement, et même les renflements du sol parsemés de grosses pierres ou les petits monticules offrant quelque ressemblance avec une sépulture sont appelés communément tombeaux de Vazimba et deviennent souvent l'objet d'un culte.

Par analogie les lieux déserts où il y avait une vasque d'eau, les rochers ou les pierres disposées d'une façon anormale étaient facilement considérés comme habités par des vazimba, qu'on disait alors être les Esprits des anciens possesseurs du sol, hantant les endroits où jadis ils avaient vécu.

Une légende a fini par se former. On a fait des Vazimba une tribu spéciale, antérieure aux Merina. Ils seraient venus de l'Ouest, comme l'indique ce dicton populaire: « Vazimba qui s'enfuient vers l'Ouest: ils ne s'en vont pas, mais retournent dans la terre de leurs ancêtres » (1). Ils restèrent longtemps établis dans le haut pays, alors très peu peuplé. C'étaient, dit la légende, des hommes de petite taille, à la tête pointue, au système pileux développé, vivant au bord des marais ou des lacs, se nourrissant surtout de poissons et de crustacés, et ne connaissant pas le fer, mais ne possédant d'autres armes que des roseaux taillés en pointe ou des épieux durcis au feu. En raison probablement de leur antiquité et du culte rendu à leurs tombeaux, on a fait des Vazimbas un peuple de sorciers, de devins, de faiseurs d'amulettes. D'après de nombreuses traditions populaires, c'est eux qui auraient fait connaître aux habitants de l'Imerina les *ody* et le *sikidy* (2).

Les Imériniens s'infiltrèrent au milieu d'eux, puis, quand ils eurent la supériorité du nombre, ils les firent partir, soit par persuasion, soit par force, ou bien ils se mêlèrent à eux et finirent par les absorber. Mais il semble bien que ces Imériniens n'étaient eux-mêmes qu'un des innombrables clans vazimba, celui du village d'Imerimanjaka: il conquiert l'hégémonie en apprenant à fabriquer le fer et en forgeant des sagaies à pointes de métal; avec ces armes nouvelles, les sujets du roitelet Andriamanelo, fils de la reine Vazimba Rangita, attaquèrent et mirent en fuite tous les Vazimba leurs voisins: ceux-ci fuyaient en criant: « Sauvons-nous, car voici qu'Andriamanelo a fabriqué du fer qui vole et qui tue! » Au bout de trois générations, les Vazimba furent absorbés ou chassés du pays. Beaucoup s'enfuirent vers l'Ouest, d'abord dans la région de l'Itasy, puis plus loin vers la côte dans les régions du Boina et du Betsiriry. On prétend qu'on y trouve encore leurs descendants. On ne parle plus guère des Vazimba sur les hauts plateaux après le règne d'Andrianjaka (première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) (3).

En réalité il n'y a pas lieu de faire aucune distinction ethnique entre les Merina et les Vazimba; dans la plupart des cas, ceux qu'on appelle Vazimba sont simplement les plus lointains ancêtres du clan établi dans le pays; parfois un clan ancien a été chassé à une époque connue par un clan plus nouvellement arrivé, et dans l'histoire postérieure, on n'a pas manqué de désigner le premier par

(1) *Vazimba nandositra niankandrefana: tsy lasa fa nody an-tanindrazany.*

(2) *T. et D.*, 60, 61, 65.

(3) *Voir T. et D.*, 2.

l'appellation de Vazimba. A l'époque de la protohistoire malgache, c'est-à-dire vers le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, plusieurs tombeaux de Vazimba célèbres acquirent une réputation de sainteté et furent l'objet d'un véritable culte de la part même des souverains de l'Imerina qui avaient intérêt à ménager et à se concilier les manes de ceux qu'ils avaient dépossédés. Partout où existaient des tombeaux dits de Vazimba, et pour les mêmes raisons, des cultes analogues se créèrent, se cristallisant autour d'une légende quelconque, comme on en verra des exemples ci-dessous. Sont considérées comme tombeaux de Vazimba non seulement les sépultures nommément attribuées à des Vazimba connus, mais aussi les anciennes tombes abandonnées et dont on ne connaît pas les propriétaires. Elles se trouvent généralement au ras du sol ou presque, sont de petites dimensions et par conséquent individuelles (1 m. 50 sur 1 mètre) et d'ordinaire sont marquées simplement par des pierres brutes placées en désordre, quelquefois par une ou deux pierres levées. Le Vazimba est considéré comme le Maître de la Terre, dont il a été souvent du reste l'ancien possesseur ; on doit observer ses interdictions (fady), le cochon, l'oignon, interdictions communes à tous les Vazimba, sans oublier celles particulières à chacun d'eux (le sel pour Ranoro, les fourmis pour Andriantsitia-vitsika, etc.). Surtout on doit respecter le lieu de sa sépulture et les environs immédiats, n'y point déposer d'ordures, n'y pas préparer de cultures, même ne pas fouler cette terre sacrée. Si on le fait, fût-ce par mégarde, l'Être punit immédiatement en rendant malade, en tordant le cou, en paralysant une partie du corps. On n'obtient la guérison qu'en accomplissant les sacrifices expiatoires prescrits. Tel est l'aspect dangereux et malfaisant des Vazimba.

Ils sont bienfaisants aussi et capables de protéger et d'enrichir ceux qui vivent sur leur terre ou qui descendent d'eux. On leur adresse des vœux pour obtenir des enfants, pour revenir sain et sauf d'un lointain voyage, pour réussir dans une entreprise. Quand les vœux sont exaucés, on s'acquitte dans les formes rituelles (1).

De tels lieux de culte existent par centaines en Imerina et sont très populaires dans les campagnes. Souvent anonymes, ils sont désignés simplement par le nom de ampasambazimba : tombeau du vazimba. C'est alors exactement le *genius loci* des latins. Tous reçoivent les vœux et les sacrifices des gens des environs, quelquefois, quand leur renommée s'est répandue, on vient de très loin leur demander aide et protection.

Voici quelques-uns de ces lieux de culte, énumérés au hasard de la plume.

---

(1) Voir T. D. 4, 5, 6, 8.



<i>Région</i>	<i>Localité</i>	<i>Nom des Vazimba</i>	
TANANARIVE	AMBOHJANAHARY	Andriampirokana Ranjanahary Randriandrokarokabe Rapapango-asakinivorona, femme du précé- [dent	
	AMBOHIPOTSY	Andriantoarivo	
	AMBOHIMANORO	Zanamahomby	
	AMBOHIMITSIMBINA	Andriamaromby	
	Environs immé- diats de	DILAMBATO	Andriambazaha
		AMBOHIMANARINA	Andriambodilova, fils de Andriampirokana
	TANANARIVE	ANDRANORO	Ranoro, femme d'Andriambodilova
	Région de TANANARIVE	AMBOHITRINIARIVO	Andriantsimandafika ou Andriantsimanda- fikarivo, fils de Andriampirokana
		AMBOHITSITAKATRA	Ramaroanaka, fils de Andriantsimandafika Randriandravindravina Andrianoranorana Ramasovoariaka, femme du précédent
		ANGAVO	Andriamanjavona Andriambavirano (ondine), femme du précé- [dent
		ANANDRIBE	Andriananjavonana
		AMBATOMANOINA	Rabolobolo Andrianambolo Ingahibemamonjo Andriambavirano (ondine), femme du précé- [dent
		AMBOHJANAKA (LOHALAMBO)	Andrianambonitrimo
		AMBOLAMENA	Andriantsimaitoandriamanitra
		ANDRINGITRA	Andriambatamena
		ANKATSO	Andrianankatso
		AMBOHIMANGA et envi- rons	Ingorikelisahiloza Andriantsidonina Ramomba Kotosarotra
		AMPARAFARAVATO	Andriantsimamitaka
		ANBOHINIHAZABE (près MAHABO)	Andriamahafay Rafotsizokinandriana
	FANDRANETY (ANTAIROKA)	Andriantsongoina	
	AMPARIHIBE (près AMBATOMANOINA)	Savaka	
	AMBATONOSY (id.)	Valomaitsoambero	
Ouest de l'IMERINA ARIVONIMAMO		Renimanana Rasoalao et Ravola, filles de Renimanana	
		Rakalampona	
		Ramaitsoakanjo	
		Rahalozavatra	
		Ratsihitavatana	
ANDRAMASINA VONIZONGO		Ratsaramanoloana	
		Andriamanamboahangy	
		Andriamosanja	
ANKAZOBE		Andrianampimanjaka	
		Andriamanitrana	
		Ravolafotsy	
		Rambolasirana	
		Razaizay	
		Rahiaka	
		Rafohitanana	
		Raboriboaka	
		Rafohibelavavolo	
		Ratsiolonolona Andriamitetiarivo Ravololonampanga	

<i>Région</i>	<i>Localité</i>	<i>Nom des Vazimba</i>
ANKARATRA	Sommet de l'ANKARATRA AMBOHITRAKOLAHY	Ramiamasoandro
		Andriandranoala
	FENITRA	Andrianjokotanora
		Faralahinataontany
	ANALAMASINA	Andriampenitra
		Rafenitra, femme du précédent
	BETATAO MAHAIZA (BETAFO)	Randriantsibabo
		Rahaingo, femme du précédent
	KITROKA (BEVATO) ANOSIARIVO	Ranonibe
		Randriananizoro
Ratsimandrarafy et Ratsialehandrafy, fem- Raboday [mes du précédent]		
ITASY	AMBOHIMIANGARA	Randriandranoalina
		Lambomanjaka
	FENOARIVO mont VAVAVATO	Rapeto
		Rasoavolandrainy
		Rangorimanga
		Andriankazobe
		Ratsitiavitsika
		Andrianasoarahanatia
		Andrianasoarahanatia, fils du précédent
		Rakelilavavolo
MANANDONA	IKIBOY	Ratrimomahalavaony
	FALLANDRO	Ramaitso
	IBITY	Andriamilarivo
AMBOSITRA		Andrianonilapa
		Andriantalo
		Andriantsia
		Raotohasina
		Ramaninarivo
		Rakongona
		Randriambasiana
		Rapimaitso
		Ravatamandry
		Ramenavaoka
BEZANOZANO SIHANAKA	ANTSAHATANTERAKA	Rasoavintsy
	IMERIMANDROSO	Ratomoeramana (1)
	ANKAZOTSABAVOLO	Ratomoerafefy (1)
IMERINA	ANERINERINA	Vazimba ancêtres des Rois Merina
	FANONGOAVANA	Andrianerinerina
		Andrianamponga
	AMBOHIMANJAKA	Rampanambonitany, femme du précédent
		Andriandranolava
	BERAVINA	Rasoalimanjaka, femme du précédent
		Andrianamboniravina
	AMPANDRANA	Rampoloalina, femme du précédent
		Andriampandrana
	IMERIMANJAKA	
Ramanamiboatrambonitany, femme du pré- Andriampandramanentra [cédent]		
Rafaramahery, femme du précédent		
Rafandrampohy		
Rasoalimanambonitany, femme du précé- Rafandrandava [dent]		
Rafohy		
Rangita, mère vazimba d'Andriamanelo, pre- mier roi de l'époque protohistorique.		

(1) Figurent dans la liste des Zanahary, voir Index alphabétique ; expressément qualifiés de vazimba dans la région d'Ankazotsaravolo.



Type Mahafaly

Quelques légendes caractéristiques ne seront pas inutiles pour illustrer ce qui a été dit plus haut sur les Vazimba.

#### ANDRIAMPENITRA ET RAFENITRA

Au pied de l'Ankaratra, sur la colline d'Anosiarivo, on montre encore le tombeau d'un Vazimba qui est l'ancêtre d'une grande partie des gens de la région. Il s'appelait Andriampenitra et avait une sœur nommée Rafenitra dont il fit sa femme. Au moment de mourir, il réunit tous ses parents et leur dit : « Je mourrai ce soir, préparez un cercueil dans lequel vous placerez mon corps, mais vous ne m'enterrez pas. Vous déposerez simplement le cercueil sur le sol dans la forêt de l'Ankaratra, au pied d'un grand arbre que je vous indiquerai. Les hommes les plus forts me porteront là-bas, et, dès qu'ils auront déposé mon cercueil, ils se sauveront au plus vite, car des vents violents s'élèveront aussitôt. » On se conforma à ses instructions, et un grand orage eut lieu dès que son cercueil eut été déposé au pied de l'arbre. Le lendemain on ne vit plus le cercueil qui était enfoui sous un énorme monceau de feuilles détachées par l'orage. Andriampenitra avait encore fait à ses parents les recommandations suivantes : « Une fois par an, vous tuerez sur le lieu de mon tombeau une vache pleine qui vous annoncera la récolte de l'année. Vous ouvrirez son ventre et vous examinerez le fœtus. Si c'est une femelle, attendez vous à une belle et adondante récolte. Si c'est un mâle, craignez la famine et économisez votre riz. Si la vache sursaute plusieurs fois avant d'expirer, il grêlera dans l'année autant de fois qu'elle aura eu de sursauts. Si elle respire fortement, il ventera avec violence autant de fois qu'elle aura soufflé.... Je veux aussi que mes descendants se marient entre frères et sœurs. Si vous ne le faites pas, vous ne cultiverez pas toutes mes rizières, mais seulement la moitié. Si vous les cultiviez toutes, la grêle et le vent détruiraient votre riz. » C'est pourquoi aujourd'hui encore les gens de ce pays, qui ont refusé de se marier entre frères et sœurs, ne cultivent chaque année que la moitié de leurs rizières. Andriampenitra et Rafenitra avaient eu plusieurs enfants, dont les plus connus sont Andriandranoalina et Lambomanjaka. Le premier est enterré près de la porte Nord du village d'Anosiarivo et son tombeau est encore l'objet d'un culte. Le second s'établit chez les Betsimisaraka. Il était possesseur d'amulettes fameuses contre les sagaias et les armes de fer. Le lieu de son tombeau n'est pas connu.

#### RANDRIANANIZORO

Au Sud de Mahaiza, dans la région de Betafo, il y a un tombeau de Vazimba respecté de tous les gens du pays et où l'on vient de très loin pour formuler des vœux. Voici ce qu'on raconte de ce Vazimba, appelé Randriananizoro. Il avait pendant sa vie deux épouses, Ratsimandiazafy et Ratsialehandrafy, et était très réputé comme ombiasy. De tous les environs les malades venaient le consulter, et pour prix des remèdes qu'il leur indiquait lui offraient un coq commençant à chanter. Quand il sentit qu'il allait mourir, il légua tous ses secrets à ses femmes, et elles continuèrent à exaucer les vœux que leur adressaient les habitants en leur apportant un coq. Lorsqu'elles moururent, elles furent enterrées, selon la volonté de

Randriananizoro, l'une à droite et l'autre à gauche de son tombeau. L'habitude se perpétua de sacrifier un coq auprès de ce lieu devenu sacré, pour obtenir des trois vazimba les faveurs qu'on désirait. La formule du vœu est la suivante : « O père Randriananizoro, ô mères Ratsimandiarafy et Ratsialehandrafy, un de nos enfants est gravement malade, nous venons ici vous implorer, guérissez votre enfant, nous vous apportons l'offrande que vous exigiez pendant votre vie, nous tuons votre coq, nous le posons à côté de vous afin qu'il ne s'envole pas. »

#### RABODAY (1)

Dans la région de Betafo et d'Inanatonana, il y eut jadis des Vazimba. C'étaient de petits hommes, trapus et noirs, aux cheveux crépus. Leur roi nommé Raboday habitait Anosy à l'est de Betafo. Savant ombiasy, habile à consulter le sikidy, possesseur de nombreuses amulettes, Raboday avait entre autres un *fundatsahambaratra* (talisman pour la foudre) célèbre et un *oditoraka*, pour chasser les oiseaux. Il attrapait, grâce à cette amulette, tous les oiseaux qu'il voulait, et le toit de sa case était couvert en plumes. Un jour un noble d'Imerina, Andrianony, vint du nord avec quelques hommes et s'étonna fort en voyant la case royale. Raboday lui expliqua qu'il avait un ody pour se procurer toutes les plumes d'oiseaux. Il consentit à faire avec l'étranger le fatidra (alliance du sang), puis à lui révéler ses secrets et à partager avec lui ses amulettes. Muni des ody, Andrianony s'en retournait vers le Nord, mais, arrivé à un jour de marche, il réfléchit longuement et se dit que d'autres pourraient obtenir après lui de faire le fatidra avec le Vazimba. Il se décida donc à supprimer Raboday, mais, comme il ne pouvait verser le sang de son frère, il ordonna à quelques uns de ses gens de retourner à Anosy, de s'emparer du Vazimba et de l'étouffer entre deux matelas. Ce qui fut fait. Ensuite Andrianony s'établit dans la pays. Les Vazimba, effrayés par la mort de leur roi, s'étaient tous enfuis et se réfugièrent, dit-on, dans le Betsiriry, où se trouvent encore aujourd'hui leurs descendants.

#### ANDRIANTSIMAMITAKA

Au nord du petit lac d'Andranoritra, près d'Amparafaravato, sur la colline d'Antanetibe, il y avait un tombeau, formé de quelques pierres brutes jonchant le sol, et qu'on disait être celui du vazimba Andriantsimamitaka. Il était entouré de murs et dans l'enclos poussaient des *fano* et des *vahona*, avec lesquels les gens du pays fabriquaient des amulettes. Ces ody tiraient leur vertu de la sainteté du vazimba enterré en ce lieu. Il était interdit de s'approcher de son tombeau, quand on avait mangé des oignons ou du porc, les deux principaux fady du vazimba. Ce culte fut mis en vogue, dit-on, par un nommé Tsiabona.

#### ANDRIAMAHAFAY

Dans le district d'Ambohidratrimo, à l'est de Mahabo, il y a un petit lac, et, sur le sommet d'une colline voisine, on distingue encore les traces d'un ancien village. Ce lieu fut habité autrefois par les Vazimba. Leur village s'appelait Am-

(1) T. et D., 60.

bohinzabe. Le roi de ces Vazimba, Andriamahafay, était célèbre comme devin, et il détenait le secret de beaucoup d'amulettes efficaces. Tous les rois voisins le redoutaient. Mais un jour il apprit qu'Andrianjaka (1), avec ses hommes armés de sagaies à pointe de fer, s'était emparé de l'Andringitra et en avait chassé tous les Vazimba. Comprenant que son peuple ne pourrait pas résister non plus aux Merina, il tomba dans un profond désespoir. Ayant réuni ses sujets, il leur dit :

— Le roi des Merina s'est emparé de l'Andringitra, il a forcé les Vazimba nos frères à abandonner leurs terres, et il ne tardera guère à s'attaquer à nous. Nous serons obligés de nous enfuir à notre tour. Pour moi j'aime mieux mourir que de voir cette honte. Abattez donc ma case, avec les bois préparez-moi un cercueil que vous porterez au bord du lac. Je ne veux pas devenir l'esclave des Merina. Quant à vous, quittez ce pays et allez vivre libres loin des Merina. »

Ils firent selon sa volonté. Quand le cercueil en forme de pirogue fut prêt, on le porta au bord de l'eau et Andriamahafay s'y coucha, puis on plaça dessus le lourd couvercle en bois qu'on lia de cordes, et on immergea dans les profondeurs du lac le roi Vazimba. Ensuite ses sujets s'en allèrent loin vers l'ouest et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils arrivèrent au bord du lac Itasy. Ils fondèrent là un village qu'en souvenir de leur ancienne demeure ils appelèrent aussi Ambohiniaza. Le lac où avait été immergé le corps d'Andriamahafay conserva son nom. Aujourd'hui encore il est l'objet d'un culte.

#### LES VAZIMBA DU LAC ITASY

Au nord du lac Itasy, dans la région d'Ambohitrondrana, il y avait aussi des Vazimba. Ils auraient enseigné aux Merina le sikidy et l'art de préparer les amulettes. Le dernier roi Vazimba de Soavimbazaha aurait été Andriamary. On montre encore dans le canton un certain nombre de tombeaux de Vazimba à Ampogavato, au nord d'Ampahimanga, à l'Ouest d'Ambatonilita, au Nord et au Sud de Sambaina. Mais personne ne connaît plus le nom des Vazimba enterrés dans ces tombeaux.

On a vu plus haut que des Vazimba chassés par les Merina de la région de Mahabo étaient venus s'établir à Ambohiniaza. A une époque impossible à préciser, un de leur rois, peut-être d'origine Merina, et appelé dans la tradition populaire le Roi-du-Centre, avait réuni sous son autorité tous les habitants des quatre cantons qui furent plus tard le Mamolakazo, le Mandridrano, le Valalafotsy et le Valabetokana. En ce temps il y avait déjà des Merina en assez grand nombre dans le pays, et ils songeaient à chasser les Vazimba, mais ils ne savaient comment faire car ils étaient moins nombreux. Or un jour le Roi du Centre convoqua tous ses sujets et leur annonça son intention de construire une forte palissade, d'élever une pierre commémorative (vatomitsangana) de la hauteur de son corps et de forger un taureau en fer de grandeur naturelle. « Tous les peuples de mon royaume, ajouta-t-il, devront participer à ces travaux ; je punirai et je chasserai de leurs villages ceux qui ne voudront pas exécuter leur part de tâche, car la terre et le royaume sont à moi. »

---

(1) Roi merina qu'on place approximativement au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

Quand les habitants de l'est arrivèrent à Ambohimalaza, leurs bois étaient courbés parce qu'ils avaient attaché aux deux extrémités leurs paquets de provisions de route. « Vous avez plié mes bois, dit le roi du Centre; vous êtes des plieurs de bois. (1) » Les habitants de l'Ouest s'arrêtèrent en route pour se reposer: ils avaient tellement soif qu'ils tarirent une source, et le roi appela pour cela leur pays le lieu où l'eau s'arrête (2). Les habitants du Nord furent aussi en retard. Le roi leur demanda ce qui les avait arrêtés. Ils contèrent naïvement qu'après avoir lié leurs bois, ils s'étaient amusés à ramasser des sauterelles nouvellement écloses ou sauterelles blanches (3). Quant aux gens du Sud, ils ne se rendirent pas du tout à la convocation, car ils étaient occupés à préparer un grand emplacement de rizières. Aussi le roi appela-t-il leur canton le-grand-terrain-d'un-seul-tenant (4). Mais il était de plus en plus en colère, parce qu'il voyait que les Vazimba mettaient beaucoup de mauvaise volonté à exécuter ses ordres. Il les attaqua donc avec tous les Merina déjà installés dans le pays et les força à s'expatrier. Ils s'en allèrent, les uns vers le Nord-Ouest dans la direction de Fenoarivo, et les autres vers l'ouest. La plupart émigrèrent jusque dans le Bongolava et le Boina où leurs descendants vivent encore. Quant au roi du Centre, il continua de régner sur les quatre cantons, et, quand il mourut, on construisit son tombeau sur le sommet du grand rocher rond qui dominait le village d'Ambohiniaza (5).

Dans le Valalafotsy, les habitants tiennent les anciens Vazimba pour de puissants Sorciers, dont l'influence peut s'exercer encore aujourd'hui. A Ambohijanamasoandro, on conte l'histoire suivante. Auprès du village, il y a deux tombeaux de Vazimba, un au Nord et l'autre à l'Est. Or, en l'an 1906, il y eut une grande sécheresse dans tout le canton, tandis que dans le voisinage il tombait beaucoup d'eau. Toutes les plantes se desséchaient et la famine menaçait le pays, quand un habitant du village déclara qu'il avait entendu des voix de Vazimba lui ordonnant d'aller trouver le fokonolona. Les Vazimba réclamaient le sacrifice d'un mouton blanc à tête rouge; sinon, la pluie ne tomberait plus jamais dans le fari-tany. On chercha donc deux moutons à tête rouge, l'un pour le Vazimba du Nord, l'autre pour celui de l'Est. On les sacrifia près des pierres sacrées. A peine la cérémonie fut-elle terminée que la pluie tomba en abondance et aussitôt les champs reverdirent.

Les Vazimba de l'Itasy apparaissaient autrefois aux gens du pays; on en voyait souvent deux sur une grosse roche au nord du lac. Ces *olomasina* (personnages sacrés) vêtus de *lambamena* et accroupis sur la pierre se chauffaient au soleil: on les voyait très bien et ils ne faisaient pas attention aux gens qui les regardaient; mais, si on s'approchait de trop près, ils disparaissaient sans qu'on s'en rendit compte, ou ils se plongeaient dans les eaux. Lors du voyage de Ranavalona I à l'Itasy, ils apparurent comme d'ordinaire, et la reine envoya des gens

(1) Jeu de mots sur le nom de la région: Mamolakazo.

(2) Jeu de mots sur Mandridrano.

(3) Jeu de mots sur Valalafotsy.

(4) Jeu de mots sur Valabetokana.

(5) Aujourd'hui encore on montre à Ambohiniaza le tombeau d'Andriambahoaka.

pour s'assurer si c'étaient ou non des hommes. Mais ils disparurent à l'approche des envoyés. La reine, persuadée que c'étaient des Etres (zavatra), hésita sur ce qu'elle devait faire et songea à immoler au pied de la roche un bœuf *volavita* ; elle se décida à faire célébrer seulement des jeux, mais elle ordonna de respecter et de ne pas souiller la pierre sacrée (1).

Les Vazimba qui apparaissent de cette manière sont appelés du nom de « Vazimba vivants » (Vazimba velona) par opposition avec les « Vazimba enterrés » (Vazimba milevina), dont les tombeaux sont l'objet d'un culte.

Ces Vazimba *vivants* se sont réfugiés dans l'Ouest en pays Sakalava, et Radama I, lors de l'expédition de Majunga, en vit, dit-on, à Ambatomainty, à l'Ouest de Mahabo, au bord de la mer. Petits, à tête plate, noirs de peau, ils ne portaient aucun vêtement et jouaient sur le sable. Mais dès qu'ils se sentirent regardés, ils se plongèrent dans les eaux de la mer.

#### RASOALAO

Il y avait, dit-on, dans l'Ouest, une femme Vazimba, Renimanana, qui avait deux filles nommées Rasoalao et Ravola. Renimanana était très riche, car elle avait pouvoir sur tous les animaux et les oiseaux vivant sur la terre. Ses filles devenues grandes la prièrent de faire entre elles deux le partage de ses biens. La mère s'étonna, mais elles dirent :

— O mère, quand tu ne seras plus ici, nous serons incapables de faire le partage nous-mêmes, nous nous disputerons et nous ne nous aimerons plus. Et puis nous espérons nous marier, avoir des enfants, nous voulons empêcher le désaccord et les querelles entre nos héritiers, quand nous serons mortes.

La mère consentit donc. Comme Rasoalao était l'aînée et la plus forte, elle eut en partage tous les animaux sauvages. Ravola, faible de corps et timide de caractère, eut tous les animaux doux et apprivoisés. A Rasoalao échurent les bœufs sauvages, les sangliers, les *fosa* (2), les chats sauvages, les pintades, les hérons, les *arosy* (3), les perdrix ; à Ravola, les bœufs domestiques, les porcs, les chiens et les chats, les poules, les oies, les canards. De génération en génération, les descendants de Rasoalao et de Ravola continuèrent à se partager de la même façon l'héritage de leur aïeule Vazimba. C'est pourquoi il y a des animaux sauvages et des animaux domestiques, et c'est pourquoi aujourd'hui encore, quand on va dans l'Ouest à la chasse des bœufs sauvages, on doit adresser une prière et faire une offrande à la Vazimba Rasoalao.

Une autre version de la légende de Rasoalao est donnée par le Tantara ny Andriana. Lorsque les Vazimba se retirèrent dans l'Ouest, Rasoalao et Rapeto descendirent vers l'Itasy. Rasoalao était la propriétaire des bœufs et Rapeto le possesseur du marais de la région de l'Itasy, propre à la culture du riz. Quand Rasoalao gardait ses bœufs, ils mangeaient toujours le riz de Rapeto et celui-ci disait : « Quelle folle de se fatiguer à garder ces choses de rien et de conserver tous ces animaux sans valeur ! » Rasoalao de son côté disait : « Ne désireras-tu pas finale-

(1) *Résumé du T. A.*, p. 244, 245.

(2) *Petit carnassier plantigrade.*

(3) *Sorte d'oie sauvage.*



ment, toi, ce qui m'appartient? Finalement certes ton riz à toi ne sera pas suffisant, si on n'y ajoute la viande de mes bœufs! » Et Rapeto ajoutait: « Le riz que m'a donné Andrianakotrina, il faut qu'il me soit suffisant? Et c'est toi qui en auras envie. Quant à tes bœufs, je pense que leur place n'est pas ici. »

Rapeto prit alors les pierres dont la rivière d'Ambodifefy était pleine: il en fit un barrage et la rivière fut bouchée; ainsi le marais se transforma en lac, et les bœufs de Rasoalao n'eurent plus rien à manger. Rasoalao ennuyée s'en fut à Manerinerina. Elle mourut chez les Sakalava. Rapeto, lui, mourut chez les Mamo. Mais c'est à Ambohimiangara qu'est le village de Rasoalao, et à Ambohidrapeto qu'habita Rapeto, autrefois, chez les Merina (1).

#### LES VAZIMBA DE LA MANANDONA

La grande vallée marécageuse de la Manandona, dans le Vakinankaratra, fut jadis habitée par les Vazimba: leurs villages étaient sur les principales montagnes, Ibity et Ikiboy. On y voit encore les cavernes qui leur servaient d'habitations, entourées d'enclos en pierres brutes. Plus tard arriva de l'Est un chef nommé Rafovato, avec sa femme Ravadifo. Ils venaient du bas pays, à la recherche de meilleures terres, et leur village d'origine avait nom Ambohipoloalina. Les Vazimba eurent grand peur de ces nouveaux venus, de teint clair et de taille relativement haute, qui possédaient des armes meurtrières, les sagaies à pointe de fer. Rafovato s'établit à Vatondrangy, grand rocher à la lisière de la forêt de Betsimisitra. De là il envoya son fils aîné à la conquête de l'Ankaratra. Son petit fils Iponana descendit vers le Sud jusqu'à la Manandona et en chassa les Vazimba: il fonda un village qui garda son nom, Ambohiponana. Les Vazimba expulsés se sauvèrent dans l'Ouest, vers les montagnes de Bemahazembina. Leurs descendants existent encore dans la région de Morondava.

Voici les noms des rois Vazimba de la Manandona: Ratrimomahalavaony à Ikiboy, Ramaitsobe à Faliandro, Andriamilarivo au Nord du mont Ibity, et Andrianombilapa au Sud. Sur le sommet et tout autour du mont Ibity, il y a de nombreuses tombes de Vazimba. Elles ressemblent assez aux fasananiritra (tombeaux où l'on met directement dans la terre le cadavre enveloppé d'un suaire). Elles sont couvertes d'une longue pierre ovale, d'un mètre ou plus de longueur. A la tête et au pied, il y a une pierre levée. Il est défendu de faire des cultures aux environs de ces tombeaux, surtout de les fouler aux pieds ou d'y faire des ordures. Celui qui enfreint ces fady a les jambes enflées ou le cou tordu, ou bien est atteint de paralysie partielle.

#### LES VAZIMBA D'ALASORA.

La dynastie qui domina l'Imerina à l'époque historique, se rattache par une succession ininterrompue de rois ou de reines à une famille de Vazimba qui régnait en dernier lieu à Imerimanjaka. Voici cette filiation d'après l'Histoire des Rois du père Callet (2).

(1) T. A., p. 239

(2) *Tantara ny Andriana teto Madagascar, réédité par l'Acad. Malg. 1908, t. I.*  
p. 8 sq.

NOM	VILLAGE ROYAL	DATE APPROXIMATIVE
Andrianerinerina	Anerinerina )	
Andriananjavonana	Angavoatsinanana )	
Andrianamponga	Fanongoavana )	
Andriandranolava	Ambohimanjaka )	XIV <sup>e</sup> siècle ?
Andrianamboniravina	Beravina )	
Andriampandrana	Ampandrana )	
Andriandohafandrana	Ampandrana )	XV <sup>e</sup> siècle ?
Andriampandramanentra	Ampandrana )	
Rafandrampohy	Ampandrana )	Première moitié
Rafandrandava	Ampandrana )	du XVI <sup>e</sup> siècle
Rafohy	Imerimanjaka )	
Rangita	Imerimanjaka )	
Andriamanelo	Alasora )	Deuxième moitié du
Ralambo	Ambohidrabiby )	XVI <sup>e</sup> siècle
Andrianjaka	Antananarivo )	Commencement du XVII <sup>e</sup> siècle

Rafohy la Courtaude et Rangita la Crêpue, qui régnèrent à Imerimanjaka au XVI<sup>e</sup> siècle, sont des reines Vazimba. Les traditions, en ce qui les concerne, sont assez contradictoires et en font tantôt des sœurs, tantôt la mère et la fille. A leur mort, enfermées dans des cercueils en forme de doubles pirogues, elles furent immergées à l'endroit le plus profond du marais d'Imerimanjaka ; on a déjà vu précédemment ce mode de sépulture utilisé pour un roi Vazimba d'Ambohiniazabe. A Imerimanjaka toutefois on montre encore aujourd'hui un tombeau très primitif objet d'un culte et qu'on dit être celui de la Vazimba Rafohy. Les deux traditions peuvent cependant se concilier, car, d'après certains récits, les viscères seuls auraient été enfermés dans un cercueil en bois et immergés dans le lac, tandis que les corps auraient été inhumés dans un tombeau. D'après le « Tantara ny Andriana » (1) ce mode de sépulture était particulier à certains clans Vazimba : ils enfermaient leurs morts entre deux pirogues se recouvrant l'une l'autre et qu'ensuite on immergeait dans l'eau (2). Ce rite était aussi pratiqué par les Sakalava. Le fils de Rangita la crêpue, Andriamanelo, est considéré généralement comme le fondateur de la dynastie houve. On ne l'appelle plus Vazimba, parce qu'on le regarde comme inaugurant l'âge historique. D'ailleurs, d'après une tradition assez accréditée, Rafohy et Rangita auraient épousé des étrangers, des hommes appartenant à des clans non vazimba. Andriamanelo apprit à ses sujets à forger le fer et à fabriquer des sagaies. Grâce à ces armes nouvelles, plus redoutables que les épieux durcis au feu, il chassa ou soumit tous les petits clans vazimba du voisinage. La plupart de ces Vazimba ne quittèrent pas le pays, ils sont les ancêtres des hommes à peau noire qui constituent une bonne partie de la population de l'Imerina. Voici

(1) T. A., p. 256.

(2) *Ny lakana atao mifanarona andevenana azy ka navarina ao anaty rano.*

leur histoire telle qu'elle est racontée par un de leurs descendants, qui fut le chef des soldats noirs au temps du roi Radama (1).

Les rois antérieurs à Andriamanelo étaient des Vazimba. Lorsque les rôdeurs Houves (2) arrivèrent dans le pays, ils s'unirent aux Vazimba par des mariages. Les enfants nés de ces unions avaient une taille plus élevée que les Vazimba. C'est ainsi que Rahozy et Rangita prirent des maris dans le clan des étrangers et qu'Andriamanelo était le fils d'un Houve. Quand il devint roi, sa constante préoccupation fut de vaincre le peuple qui avait son principal village à Alasora, tandis que lui-même habitait Imerimanjaka, résidence de sa mère Rangita. Chaque jour les enfants du pays jouaient en deux partis opposés, celui des Vazimba et celui des rôdeurs houves. Mais lorsqu'ils entraient en lutte, les petits Houves étaient toujours battus par leurs adversaires, plus forts et plus courageux. Pour résister, ils imaginèrent de pétrir de l'argile en forme de pointes et d'adapter ces pointes à des hampes de roseaux. Grâce à ces armes, ils mirent en fuite les petits Vazimba, puis ils vinrent auprès de leurs parents se vanter de leur victoire. Andriamanelo, en examinant les armes de roseaux et d'argile fabriquées par les enfants, eut l'idée de perfectionner leur invention pour déposséder de leur terre les gens d'Alasora. Il réunit les Houves et leur dit :

— Nos enfants ont inventé des armes, avec lesquelles ils ont vaincu les enfants des Vazimba. Trouvons une matière plus dure que l'argile et il nous sera facile de triompher des Vazimba et de nous emparer de leur capitale.

Or sur ces entrefaites un homme vint d'Anosibe dans l'Amorokay, apportant à Andriamanelo un petit lingot de fer, dont il lui révéla la composition et les usages. Le roi fut très content : il donna une belle récompense à l'homme et ordonna à ses fidèles d'aller fabriquer du fer à Anosibe. S'inspirant des armes confectionnées par les enfants, avec de la terre rouge et des roseaux, ils préparèrent un grand nombre de sagaies avec des bois et des pointes de fer. Quand tout fut prêt, Andriamanelo convoqua les chefs des Vazimba et leur dit :

— Je me rappelle les recommandations de Rahozy et de Rangita, les Vazimba sont la source d'où je suis issu, je viendrai donc vous rendre visite jeudi à Alasora.

Les Vazimba furent transportés de joie et félicitèrent Andriamanelo de se souvenir de son origine. Mais le roi donna les instructions suivantes à ses gens :

— Lorsque je vous dirai : «Frappez maintenant !» N'hésitez plus, percez de vous sagaies hommes et femmes !

1) C'est M. Savaron, colon établi depuis plus de vingt-cinq ans à Madagascar, qui m'a obligeamment communiqué un manuscrit de la main de Rainianjanoro, écrit en 1878 et qui était la copie d'un manuscrit plus ancien, dicté à un aide-de-camp sachant écrire par le grand-père de Sainianjanoro, qui s'appelait Rainimarovavy : il était 15 Honneurs (c'est-à-dire général) et chef des soldats Noirs ; le récit fut rédigé et dicté sous le règne de Ranavalona I, c'est-à-dire entre 1828 et 1861. Composé par un descendant des Vazimba noirs, il est évidemment tendancieux et peu favorable aux Houves, ces vieux ennemis des Vazimba. Mais il offre précisément beaucoup d'intérêt, parce que dans l'histoire de la formation de l'unité du royaume merina, il nous apporte la tradition des vaincus, et que nous ne connaissions auparavant que la tradition des vainqueurs.

2) Les Houves sont constamment désignés par l'appellation de mpirenireny (rôdeur, vagabond) dans le récit que nous résumons ici.

Le jeudi, lorsqu'Andriamanelo et ses gens arrivèrent à Alasora, les Vazimba, réunis en grand nombre, les accueillirent en frappant des mains et en poussant des acclamations en l'honneur de celui qui avait invoqué son origine vazimba par Rahofo sa grand'mère et Rangita sa mère. Mais il cria un ordre et ses gens assaillirent la population désarmée à coups de sagaies. Les Vazimba se dispersèrent. Beaucoup de leurs femmes et de leurs enfants furent réduits en esclavage. Ceux qui s'échappèrent s'établirent en divers lieux : au nord, à Ambohipoloalina et à Mangarano, à l'Est, à Faliary, à l'Ouest, dans divers villages de la région d'Ambohidratrimo. Leurs descendants constituèrent les clans noirs dits des Six-Mères (Mainty enindreny). Parmi ces clans il faut citer surtout les Manisotra et les Manendy, où les rois Imériniens puisaient leurs meilleurs soldats. Le grand Andrianampoinimerina louait les Manisotra en ces termes :

— Dix de ces Manisotra peuvent en vaincre cent d'autres castes, cent peuvent en vaincre mille, et mille peuvent en vaincre dix mille... Ils sont comme des brutes lorsqu'ils combattent, ils ne redoutent plus la mort, et chez eux il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne résistent !

Un de leurs adversaires disait encore à Andrianampoinimerina :

— Ces descendants des Vazimba sont invincibles : on dirait des enragés ; ceux qu'ils prennent sont bien malheureux ; ils leur coupent les bras, leur arrachent les dents qu'ils jettent au milieu de nous ; alors, bouleversés, nous fuions en faisant des vœux pour notre salut. On ne peut venir à bout de ces gens-là !

Et l'auteur du manuscrit conclut en disant : « Lorsque des Houves se rencontrent, la bravoure des Manisotra, vrais descendants des Vazimba, est un de leurs sujets de conversation. C'est à cause de la crainte qu'ils en ont qu'ils vont prier sur les tombeaux des vazimba, soit qu'il s'agisse de tombeaux de pierre, ou d'emplacements sacrés, lacs ou étangs entourés de roseaux. Si quelqu'un leur dit qu'il y a un Vazimba, ils ôtent leur chapeau, car ils n'ont pas cessé jusqu'ici d'en avoir peur. »

Dans les dernières recommandations qu'avant de mourir Andrianampoinimerina fit à son fils Radama, il n'eut garde d'oublier les Vazimba noirs :

— Pour ce qui est des Noirs des Six-Mères, je n'ai plus besoin, mon fils, d'attirer votre attention sur leur courage. Tant qu'ils seront autour de vous, il n'est rien que vous ne puissiez conquérir : vous posséderez l'île tout entière et la mer sera votre limite. Aimez les donc beaucoup, ne changez rien de ce qui les concerne, car ils sont de la race des Vazimba, anciens maîtres du sol. Que les Zanahary et les ancêtres leur soient favorables ! »

#### LES VAZIMBA DE TANANARIVE.

Le lieu où s'élève aujourd'hui Tananarive, avant d'être occupé par les rois Imériniens, s'appelait Analamanga, la forêt-bleue ; c'était une montagne boisée, habitée seulement par un petit clan de Vazimba. Le petit-fils d'Andriamanelo, Andrianjaka, qui régnait au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, les expulsa. L'histoire mérite d'être contée, car les chefs de ces premiers possesseurs du sol demeurèrent l'objet d'un des cultes les plus fervents de l'Imerina, culte qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Le roi Andrianjaka, après s'être emparé de l'Andringitra, de Mamiomby, d'Ambohipoloalina, d'Ampananina et de Mangabe, résolut d'établir sa capitale à

Analamanga(1). Grâce aux armes nouvelles, aux sagaies à pointe de fer, il ne rencontra aucune résistance et fixa sa demeure sur l'emplacement du Rova futur d'Andrianampoinimerina. Pour marquer qu'il était décidé à occuper fortement ce lieu, il lui donna le nom de Tananarive, le Village-des-Mille. D'ailleurs la plupart des Vazimba acceptèrent sa domination ; Andrianjaka de son côté se conciliait les Vazimba en honorant par les rités dus aux ancêtres le tombeau de l'ancien roi du pays, Andriampirokana, dont il avait dépossédé les fils. Toutefois il jugea prudent d'éloigner de Tananarive ces deux compétiteurs éventuels qui s'appelaient Andriambodilova et Andriantsimandafika. Il les fit venir et leur dit :

— Dorénavant, c'est moi qui serai le maître d'Alalamanga. Vous devez donc quitter ces lieux. Mais je vous donne à tous deux, selon ce que vous choisirez, la zone comprise entre Manjakaray, Anosiarivo, Amboniloha d'une part, et l'ilot d'Anosisoa d'autre part.»

Ratsimandafika prit la zone du Nord et Andriambodilova s'établit à Anosisoa.

#### ANDRIAMBODILOVA.

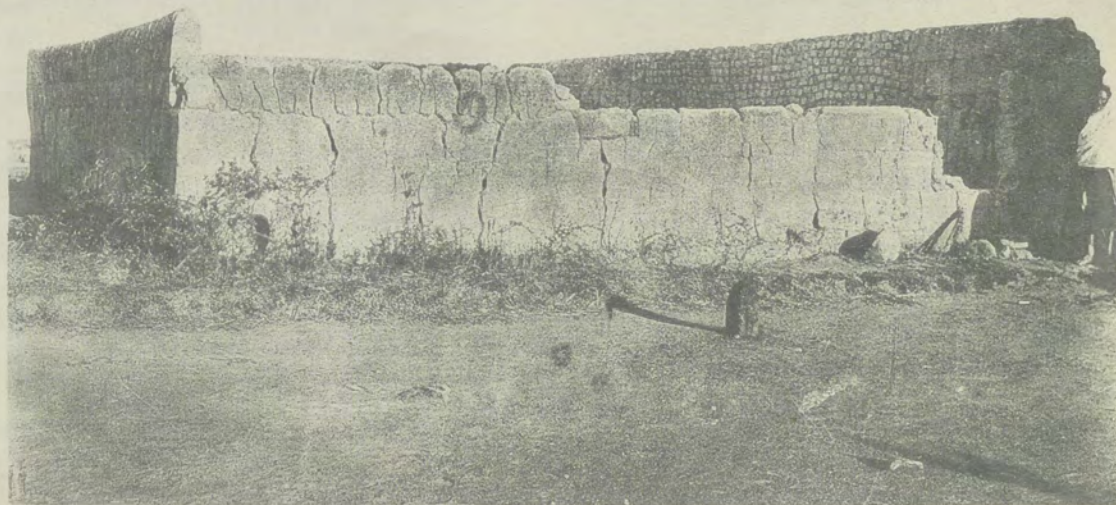
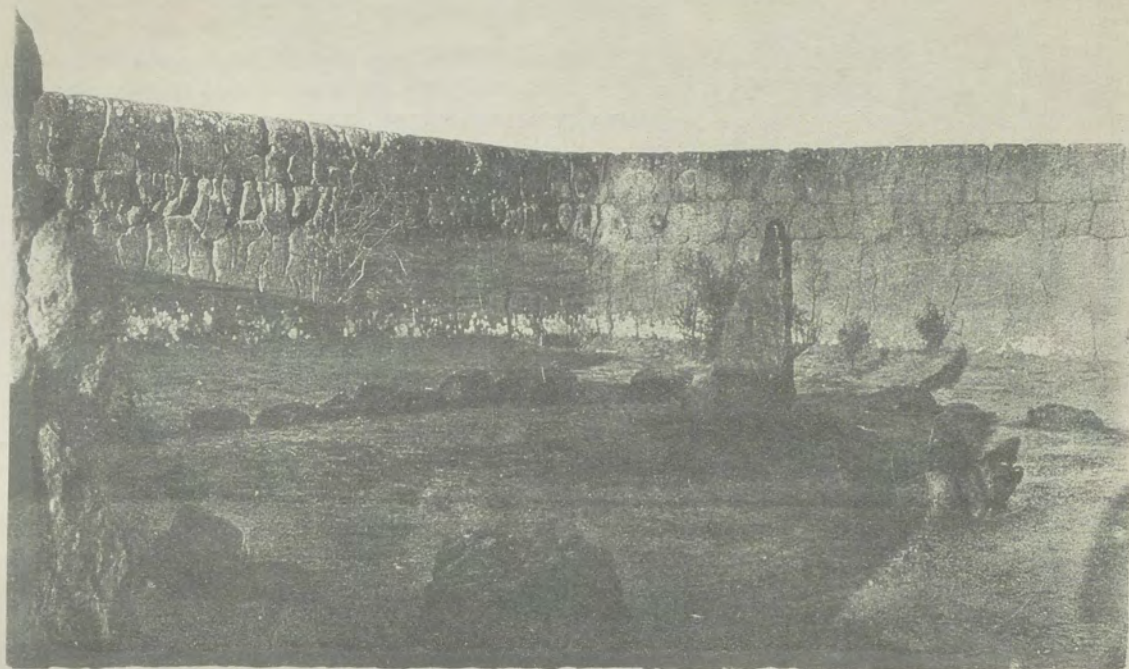
Le fils d'Andriampirokana choisit un emplacement favorable sur la petite colline d'Ambohimanarina, fit creuser un fossé rond, à l'intérieur duquel il construisit une case en bois. La porte de l'enceinte était au Nord et on voit encore les deux pierres levées qui servaient d'appui au grand disque rond de fermeture. Le Vazimba, aidé d'un esclave, cultiva un terrain situé à Ambatotsiky, au sud de la maison. Cet endroit devint sacré plus tard, en mémoire du grand Andriana, comme on appelle encore aujourd'hui le Vazimba d'Ambohimanarina.

Un jour Andriambodilova était allé au Nord-Ouest vers les marais de la Mamba : il aperçut, sur une roche au milieu de l'eau, un être qui remuait. Il s'approcha en pirogue et vit que c'était une belle jeune fille, aux longs cheveux. Sitôt qu'il prit terre auprès d'elle, l'être mystérieux plongea dans l'eau. Il revint plusieurs jours de suite, mais échoua dans toutes ses tentatives pour s'emparer de la jeune fille. Enfin il vint une fois bien avant elle, se cacha dans les roseaux et put la saisir par les cheveux au moment où elle essayait de s'enfuir. C'était l'ondine Ranoro, enfant d'Andriantsira. Il lui déclara qu'il l'aimait et la supplia de consentir à devenir sa femme. Elle finit par accepter de le suivre, mais posa une condition à leur union, c'est que jamais on ne prononcerait devant elle le mot sira (sel) (2).

Ils vécurent heureux pendant des années, et ils avaient déjà plusieurs enfants, lorsqu'ils se séparèrent dans les circonstances suivantes. Andriambodilova avait une vache et un veau. Un jour, en allant travailler à son terrain d'Ambatotsiky, il recommanda à sa femme d'attacher le veau au poteau, parce qu'il avait l'intention de revenir traire la vache. Mais l'étourdie attachait par la queue le petit veau qui se détacha facilement et alla boire tout le lait de la vache. A son retour Andriambodilova s'aperçut que le veau avait été lâché et qu'il n'y avait plus de lait. Furieux, il cria à Ranoro :

(1) Voir T. D., 2.

(2) Ce mot entrâit dans le nom de son père qui s'appelait Andriantsira c'est-à-dire le Seigneur du Sel.



Tombeau du Vazimba Andriambodilova à Anosisoa

*(près Tananarive)*

— Pourquoi donc n'as-tu pas attaché le veau, fille du Sel? Aussitôt elle quitta la case, courut dans la direction de l'Ouest, et, en face de la roche qui porte son nom, se plongea dans les eaux, pour ne plus jamais reparaitre.

D'après une autre tradition, Ranoro était un jour allée puiser de l'eau à la source, en laissant ses enfants sous la garde de leur père. Les derniers nés réclamaient leur mère, criaient et pleuraient. Andriambodilova ne réussissait pas à les calmer; excédé, il finit par s'écrier :

— Oh! Taisez-vous, enfants du sel!

Ranoro sut qu'il avait prononcé le mot interdit. En arrivant elle déposa sa cruche et dit à son mari qu'elle partait pour toujours. Il ne put la retenir et elle couvrit se plonger dans les eaux de la Mamba.

Quand le grand Andriana mourut, on l'enterra dans son village. Sur sa tombe, recouverte de pierres plates, on érigea une pierre levée. (1) Son esclave mourut peu de temps après : on l'inhuma à peu de distance de son maître, en marquant l'emplacement par une pierre, qui existe encore en dehors des murs construits pour enclore la sépulture d'Andriambodilova. Celui-ci fut considéré de suite comme un *olomasina*, c'est-à-dire comme un saint. D'abord il était l'héritier direct des anciens rois Vazimba d'Analamanga, et puis on racontait de lui des choses merveilleuses : un jour il avait reçu dans sa solitude la visite d'un envoyé d'Andrianjaka, venu pour l'espionner ; il l'avait fait entrer dans sa case, mais, quand l'autre voulut sortir, la case se mit à tourner rapidement sur elle-même, et l'espion dut implorer la pitié du Vazimba pour obtenir de s'en aller sain et sauf. Aussi le tombeau d'Andriambodilova devint-il un lieu de culte très fréquenté. Le roi de Tananarive l'honorait à l'égal de celui d'Andriamprokana. Tous les ans il y faisait tuer un bœuf *volavita*, et ce rite se perpétua jusqu'à la conversion de la reine au protestantisme en 1869. Pas un Andriana ou un houe n'aurait passé autrefois à Anosisoa, à proximité du sépulcre, sans descendre de son filanzane, fermer son parasol et quitter son chapeau. Beaucoup de soldats, avant de partir en expédition, venaient prendre un peu de terre au tombeau du Saint Vazimba et l'emportaient dans un coin de leur salaka. Depuis que le christianisme s'est répandu en Imerina, le culte d'Andriambodilova a perdu sans aucun doute de son importance, mais il est encore pratiqué ouvertement par beaucoup de personnes et secrètement par un plus grand nombre encore.

On raconte que peu après la conquête de Madagascar par les Français, l'administration avait fixé l'emplacement de l'abattoir pour le groupement d'Ambohimanarina un peu au nord du tombeau. On tuait là des cochons et on violait ainsi l'une des principales interdictions du vazimba. Mais il arriva aux bouchers toute espèce de mésaventures : vêtements brûlés ou arrachés, maladies, accidents. Des maux sans nombre s'abattirent aussi sur la région : coups de vent soudains, orages de grêle, rupture des digues et inondation des rizières, épidémies de fièvre. Les habitants attribuaient toutes ces infortunes à la profanation du tombeau d'Andriambodilova : ils adressèrent sous un autre prétexte une pétition à l'administration pour obtenir le tranfert de l'abattoir. On le leur accorda. Ils restaurèrent en grande pompe le culte du saint Vazimba et immolèrent un bœuf en son honneur. C'est à ce moment là qu'on construisit

---

(1) Planche VI.

un mur de cloture autour de la tombe qui elle-même fut recouverte d'une maçonnerie de briques cuites ; les pierres brutes de l'ancien tombeau furent conservées et déposées tout autour. Tous les malheurs du pays prirent fin aussitôt, grâce à ces expiations.

Les fady ou interdictions du culte d'Andriambodilova sont les suivantes : le cochon, la chèvre, l'escargot, l'oignon, le sel, le tabac. Il est défendu aussi d'ouvrir un parasol ou de garder son chapeau sur la tête dans le voisinage du tombeau, de passer à proximité avec des instruments de musique en cuivre, de caresser une femme dans le périmètre sacré. Autrefois les esclaves n'avaient pas accès au tombeau, mais ce dernier fady n'est plus observé.

Il est également interdit d'aller trouver Andriambodilova avec des intentions malveillantes à l'égard de quelqu'un ou de lui apporter, pour qu'il les sanctifie, des amulettes nuisibles (ody mahery). En ce cas le Saint Vazimba chasse les gens de son tombeau avec une force irrésistible ; on les voit déguerpir en courant et en faisant toute espèce de contorsions ; ils vont se purifier à la fontaine qui est au pied de la colline d'Ambohimanarina.

#### RANORO

A l'Est du village d'Andranoro, à 7 kil. de Tananarive, et sur la rive droite de la rivière Mamba, se trouve un lieu de culte très célèbre dans la région et consacré à Dame Ranoro la Sainte (Ramatoa Ranoromasina). Il n'y a pas là de tombeau, car on a vu plus haut que l'ondine Ranoro disparut dans les eaux lorsqu'elle quitta, pour n'y jamais revenir, la maison de son mari le Vazimba Andriambodilova. Mais c'est précisément l'endroit où, d'après la tradition, Ranoro se précipita dans la rivière Mamba, qui est devenu sacré. On montre l'excavation, la grotte pleine d'eau où est censée résider l'ondine, le grand rocher sur lequel elle posa son lamba avant de plonger. C'est aussi le lieu où de son vivant elle aimait à venir se reposer et à jouer avec ses enfants. Lorsqu'elle eut disparu, elle se montra en songe à des gens du pays et leur dit :

— Si vous vous souvenez des bienfaits dont je vous ai comblés de mon vivant, vous viendrez maintenant à la maison de pierre (la grotte) qui sera ma demeure, là où je me suis réfugiée, et vous me demanderez ce dont vous aurez besoin. Je serai toujours là pour vous écouter et pour vous donner des conseils et des soins. »

Aussi, chaque fois qu'on passe à cet endroit, on ne manque pas d'invoquer Dame Ranoro la Sainte. Il y a là une sorte de temple aménagé par la nature : le mur du fond est constitué par le grand rocher carré, de 6 à 8 mètres de haut et sur lequel, dit-on, Ranoro déposa son lamba ; en avant, se dressent, comme deux pylônes, deux roches plus petites, demi-sphériques, entre lesquelles on passe pour entrer dans le lieu consacré ; ces deux pierres s'appellent Ambatomirahavavy (les Roches-sœurs).

L'aide de Ranoro est efficace dans toute espèce de circonstances, pour avoir des enfants, pour réussir dans une affaire ou un voyage, pour obtenir une récolte de riz abondante. Comme son mari Andriambodilova, la sainte déteste les



mauvais desseins et les amulettes malfaisantes, et elle écarte ceux qui viennent vers elle, animés d'intentions nocives.

Les fady qu'observent ses adorateurs sont ceux du cochon, de l'escargot, de l'oignon, du piment et surtout du sel. Il est même défendu d'en prononcer les noms et on les désigne par d'autres mots. Le sel est particulièrement détesté de Ranoro : si on en apporte près du lieu sacré, il se liquéfie, dit-on.

Avant l'arrivée des Français, ce culte était réservé aux seuls Antairoka. Les gens des autres clans ne pouvaient y participer et il leur était même interdit de s'approcher du lieu sacré, sous peine d'avoir le cou tordu ou les pieds paralysés. Cette défense était surtout très stricte pour les esclaves, qui, s'ils l'avaient enfreinte, seraient tombés morts sur place. Quant aux chiens qui seraient venus manger les restes des sacrifices, ils auraient eu la langue desséchée. Aujourd'hui toutes ces prescriptions sont tombées en désuétude : les adorateurs de Ranoro se recrutent parmi toutes les castes, y compris les esclaves. Ils sont d'ailleurs fort nombreux : chaque fois que je suis allé à Andranoro un jour faste, j'ai rencontré sur le chemin des gens portant dévotement, selon le rite, des offrandes enveloppées dans une étoffe rouge, et dans l'espèce de temple inclus entre les trois rochers, j'ai toujours trouvé plusieurs personnes en train de faire des sacrifices.

#### ANDRIANTSIMANDAFIKA

Au sommet de la montagne d'Ambohitrinivarivo, à quinze kilomètres de Tananarive environ, se trouve le tombeau d'Andriantsimandafika ou Andriantsimandafikarivo. C'était le fils aîné d'Andriampirokana, le roi des Vazimba d'Analamanga. Après la prise de sa ville par le roi merina, il s'établit avec mille hommes sur la montagne d'Ambohimasina et le village qu'il fonda prit le nom d'Ambohitrinivarivo, le village-des-Mille. La tribu Antairoka des Six-Pères et des Six-Mères (1) l'honore comme son premier ancêtre. Les Antairoka sont fiers de descendre de lui et se proclament d'une noblesse supérieure à celle des six castes d'Andriana, car Andriantsimandafika termine la lignée des plus anciens rois de Tananarive.

Son tombeau est surmonté d'une plate-forme rectangulaire en pierres sèches surélevée de 1 mètre environ et mesurant six mètres sur cinq. Au Nord et à l'Est un emplacement large de deux mètres est clos par un mur en pierres sèches de 1 m. 20 de hauteur. C'est le lieu réservé aux danses sacrées. Du côté Ouest a été ménagé un escalier en pierre par lequel on monte sur le tombeau. Sur la plate-forme sont rangées, en deux lignes, et très régulièrement disposées, quatorze pierres brutes (2), considérées comme sacrées. Au coin Nord-Est, une grande pierre en forme de disque, de 0 m. 50 de diamètre, tenant lieu de pierre debout, est le siège de l'esprit du Saint Vazimba et on l'appelle Ingahibe (seigneur). A l'Ouest-Nord

(1) *Antairoka enindray enindreny.*

(2) *Probablement les pierres qui recouvraient le tombeau primitif plus petit, et qui ont été conservées comme pierres sacrées, lors de l'aménagement du tombeau actuel. On raconte en effet qu'autrefois les sorciers volèrent les ossements d'Andriantsimandafika pour les utiliser comme reliques, mais les Antairoka parvinrent à les récupérer, et c'est sans doute à ce moment que fut construit le tombeau qui existe aujourd'hui.*

Ouest, et à cinq ou six mètres du tombeau, un grand disque de pierre d'un mètre de diamètre, posé à plat et entouré d'un cercle de petites pierres, recouvre la sépulture de l'enfant d'Andriantsimandafika, nommé Ramaroanaka. Au Sud, à quelque distance, dans le vallon appelé Antaikovato, jaillit au milieu de rochers une source qui sert aux ablutions de ceux qui accomplissent les rites en l'honneur du Vazimba.

Les fady ou interdictions d'Andriantsimandafika sont le sel, la viande de porc ou de chèvre, la viande des victimes tuées aux funérailles (1), l'oignon. Il est interdit d'aborder le lieu sacré, après s'être approché d'un cadavre ou d'un chien. Jadis le tombeau était fady pour tous autres gens que les Antairoka et surtout pour les esclaves, mais cette interdiction n'est plus observée aujourd'hui.

Beaucoup d'Antairoka conservent dans leur case, au coin des Ancêtres, un peu de terre prise au tombeau et qui, mélangée avec le résidu des offrandes ou des onctions, constitue un remède pour guérir les maladies ou protéger contre les maléfices. Les soldats Antairoka fabriquaient aussi avec cette terre des amulettes préservatrices.

D'ailleurs le culte des Vazimba est particulièrement vivace dans le canton Antairoka. Le petit promontoire de Manerinerina, à l'Ouest d'Ambohijanahary, ne compte pas moins de trois lieux de culte consacrés aux Vazimba : C'est d'abord tout près des rizières et à l'orée d'un petit bois d'aviavy et de manguiers un bouquet de roseaux. Dans le marais, à une vingtaine de mètres du bord, des touffes de roseaux, d'autant plus touffues qu'on ne les coupe jamais, servent aussi de demeure à des Vazimba ; le lieu de culte proprement dit se trouve en terre ferme, sur une digue ; c'est une pierre brute de 0m.30 de hauteur environ : elle est protégée par une sorte de cheminée carrée en briques cuites de 0m.40 de hauteur, à l'intérieur de laquelle elle se dresse, et qui est pleine d'offrandes et de nœuds de bararata ayant contenu du miel ou du toaka ; la pierre elle-même est toute luisante d'onctions. Enfin, à quelques cinquante mètres de là, un très vieux manguiier passe pour être hanté par un Vazimba. Si quelqu'un se hasarde à grimper dans ses branches, il se trouve enveloppé d'un lambamena et disparaît : le Vazimba l'entraîne hors du monde des vivants.

#### ANDRIAMANAMBOAHANGY

Presque toutes les légendes qui précèdent ont pour point de départ une tradition historique ; les Vazimba qui en sont les héros ont probablement existé et sont en général d'anciens chefs ou des sorciers célèbres dont la mémoire s'est transmise, avec des altérations plus ou moins grandes, de génération en génération. Mais l'imagination populaire, travaillant sur ces légendes, en a créé de toutes pièces d'autres analogues ; des gens visités par les Esprits (olonjavatra) ont consacré des lieux *vazimba*, soit à la suite d'incidents mal interprétés, soit parce que ces lieux ressemblaient à ceux qu'on suppose d'ordinaire hantés par les Vazimba.

Ainsi, à une heure de marche environ d'Andramasina, (2) près du village

(1) *Hena ratsy.*

(2) *District du même nom, province de Tananarive.*

d'Ambohitsoa, il y a une pierre Vazimba appelée Andriamanamboahangy, « le roi qui a des perles de corail. » Elle est entourée d'une brousse naturelle assez touffue, formée de bruyères et de *kijejalahy*. La pierre levée n'a que 0m,79 de hauteur. Tout autour, dans un rayon de deux mètres, le sol est couvert de pierres brutes assez régulièrement rangées. Ça et là se dressent des pieux, dont quelques-uns présentent encore des restes de sacrifice, tête de mouton, tête et pattes de coq, morceaux de bosse de bœuf. Voici l'origine de ce culte. A une époque très reculée, une femme, dit-on, arrachait en ce lieu du *kitay* (herbe pour servir de combustible). Tout à coup, en saisissant une poignée d'herbes, elle découvrit de nombreuses perles de corail (1); elle adressa aussitôt une prière d'actions de grâces aux Esprits qu'elle supposait lui avoir offert ces perles, signes de bonheur. La nuit deux Vazimba lui apparurent en songe et lui dirent :

— Dresse et consacre une pierre au lieu où tu as trouvé les perles de corail, car là est notre demeure.

Cette pierre fut érigée en effet, selon les rites ordinaires et appelée Andriamanamboahangy, par allusion à la découverte des perles de corail. Participant à la sainteté des Vazimba, elle guérit tous les maux, rend fécondes les femmes, procure un heureux retour aux voyageurs. On dit qu'il pousse autour de la pierre beaucoup de plantes médicinales, invisibles pour le commun des mortels, mais que les Vazimba montrent en songe à ceux qu'ils veulent favoriser. Les vœux et les sacrifices se font plus particulièrement au commencement du mois Alakaosy ou au jour dit Alakaosy de chaque mois (2).

#### ANAKANDRIANA

Les *anakandriana* ou *ranakandriana* sont des êtres vagues, assez difficiles à définir. On ne leur donnait pas, comme aux Vazimba, de postérité parmi les hommes, mais la croyance populaire ne fait pas de distinction marquée entre les Vazimba et eux. D'autre part les *Anakandriana* sont des *Andriamanitra*, comme l'indique le texte suivant du Tantara : (3) « Ces Anakandriana n'étaient ni hommes ni bêtes, mais des êtres (*zavatra*) qu'on ne connaissait pas ; ceux qui pouvaient en savoir quelque chose les reconnaissaient à leur voix : c'étaient les gens possédés par eux... Des cavernes étaient leurs demeures, à l'Est d'Ambohitsara et Fandana, à Ambohimanambola, etc. Ces demeures étaient fréquentées par de très nombreuses personnes venant y faire des suppliques, des prières et des *hasina* en argent... Nombreux étaient les gens possédés par les Anakandriana dans leurs cavernes, et ces possédés devenaient *mpisikidy* et *mpitahiry sampy*, et connaissaient les rites... Car les Anakandriana leur faisaient prendre les choses appelées *sikidy* ou appelées *sampy*... Le *Ranakandriana* n'est pas visible de façon à être conservé, et on ne peut lui rendre de culte, parce qu'on ne voit pas son corps ; pourtant c'est un *zavatra* pourvu de souffle et à qui s'adressaient les prières des anciens... La prière aux *Ranakandriana* est la suivante :

(1) Très recherchées des indigènes : elles entrent dans la fabrication des amulettes.

(2) Voir aussi plus loin le récit à propos de la pierre *vazimba* ou pierre sainte d'Amboniloaka.

(3) T. A., 82 sq.

« Andriamanitra mâles, Andriamanitra femelles, Zanakandriamanitra mâles, Zanakandriamanitra femelles, Zanahary mâles, Zanahary femelles, vous tous dont les noms sont connus et dont on n'aperçoit pas la forme, venez ! (1) »

Les Anakandriana (2), identiques d'après cette invocation aux Zanakandriamanitra, seraient donc la postérité des Andriana ou des Andriamanitra, c'est-à-dire la lignée des ancêtres royaux divinisés.

Cette hypothèse est confirmée par un passage de Flacourt : « C'est en cette province (Fanjahira, au Nord-Ouest de Fort-Dauphin) qu'habitent les blancs qui y sont venus depuis 150 ans et qui se nomment Zaffermini... Ils sont divisés en trois conditions ou états, soit en Rohandrian, Anakandrian et Ondzatsi ; les Rohandrian sont ceux dont ils tirent leur roi ou Grand. Les Anakandrian sont ceux qui sont sortis d'un Rohandrian et d'une femme qui est ou d'entre les noirs ou d'entre les Anakandrian ou les Ondzatsi ; ils ont tous la peau rouge et les cheveux longs, point ou peu frisés comme les Rohandrian ; ces Anakandrian, aussi bien que les Rohandrian, ont l'avantage de couper la gorge aux bêtes. »

#### ZAVATRA, RAHA

*Vazimba* et *Zanakandriana* se confondent en somme dans la même famille d'Esprits, que les *angatra*, les *lolo*, les *malotoa* et autres fantômes étudiés plus haut dans le chapitre I.

Leur nom générique à tous, c'est *Zavatra* ou *zava-masina*, et ce terme comprend même les Zanahary, les Andriamanitra et Andriananahary, dont il sera question un peu plus loin. *Zavatra* signifie en malgache « chose » et aussi « être ». Cette double acception apparaît très bien dans les mots composés comme *zava-maneno* (objets qui résonnent, instruments de musique), *zava-maniry* (choses qui poussent, les plantes), *zava-miaina* (êtres qui ont le souffle, les animaux). De même *zava-masina* signifie les êtres qui ont le *hasina* (3), les êtres sacrés. Et le mot *zavatra* désigne très fréquemment les êtres indéfinissables et invisibles qui errent autour de l'homme, surtout dans l'ombre de la nuit, ou dans les solitudes, les êtres mystérieux dont l'imagination humaine, sous toutes les latitudes, a peuplé le monde.

De plus, les Malgaches se servent très volontiers de ces mots vagues afin d'éviter de prononcer le nom d'un ancêtre ou d'un *vazimba* qu'on pourrait mécontenter par ce fait : prononcer le nom d'un esprit équivaut presque à l'évoquer.

\*  
\*\*

Dans toutes les religions animistes, il y a des êtres qui ne sont ni hommes ni dieux : les gnômes, les lutins, les servants, les ondines, les faunes et les sylvains,

(1) Variante de cette prière, *Tantara ny Andriana*, p. 85: *Zanahary lahy, Zanahary vavy ! Andriamanitra any ambony, elanelan' ny tany sy ny lanitra Andriamanitra eto ambany, elanelan' ny tany sy ny olombelona.*

(2) *Anaka* et *Zanaka*, en malgache, signifient tous deux « enfants ». *Anakandriana* signifie donc proprement « enfants des nobles ou des rois. »

(3) Le *hasina* est une sorte d'influx divin, une force efficace et magique, qui anime les êtres sacrés, et peut passer d'eux soit dans les corps de ceux qu'ils possèdent et inspirent, soit dans des objets inanimés, arbres, rochers, amulettes, etc.

les satyres et les aegipans. Les Malgaches, eux aussi, ont imaginé divers Etres qu'on peut ranger dans la même catégorie, parmi les Raha ou Zavatra. Ce sont les Zazavavindrano, les Kalanoro ou Kotokely, les Kokolampy, les Angalampona, les Kinaoly, les Bibiolona, etc.

Nous ne nous y arrêterons pas longtemps, car ils tiennent une bien petite place dans les religions de Madagascar. Il n'ont pas d'influence sur la vie humaine, à laquelle ils ne se mêlent pas en général. Aussi la très grande majorité des gens ne s'occupe pas d'eux et même ne les connaît point. Ils ne sont l'objet d'aucun culte, on ne leur fait ni vœux ni sacrifices : tout au plus, dans quelques cas exceptionnels, pratique-t-on quelques rites destinés à les écarter ou à les attirer. Ils apparaissent surtout dans les contes populaires, et à vrai dire ce sont presque des créations du folk-lore, ou plutôt des survivances d'anciennes croyances abolies.

Il est à remarquer du reste que seules entrent en rapport avec eux les personnes possédées déjà par d'autres Esprits et considérées à ce point de vue comme malades (1), c'est-à-dire en somme des hystériques et des visionnaires.

#### ZAZAVAVINDRANO.

Les Zazavavindrano sont les Filles d'eau ou ondines ; c'est leur nom le plus fréquent, bien qu'il y ait aussi des Hommes-d'eau. On les appelle quelquefois Andriambavindrano (Dames-des-eaux) ou Andriambavinosy (Dames-des-Iles). Ces Etres sont organisés en familles et en clans, comme les hommes ; ils vivent au fond des eaux, dans des cavernes ou même dans des régions souterraines étendues qui sont à l'abri de l'eau, et où ils élèvent des bœufs. Ils passent pour manger surtout des poissons et des coquillages crus. Ils sont tout à fait pareils aux hommes, mais leurs cheveux sont remarquablement longs et beaux. Dans les contes populaires, quand ces Etres ont des rapports avec les humains, c'est presque toujours de la façon suivante : ou bien un homme est enlevé par une ondine, entraîné au fond des eaux et sollicité de vivre à la manière des ondines, en épousant une zazavavindrano, mais, au bout d'un temps plus ou moins long, il parvient à regagner son village ; ou bien un pêcheur s'empare d'une fille-d'eau, en fait sa femme, de gré ou de force, et elle vit alors parmi les humains, mais tôt ou tard elle se replonge au sein des eaux, généralement à la suite de la violation par son mari d'un fady qu'elle avait imposé comme condition de leur union (2).

#### CONTE DE L'HOMME VIVANT QUI ALLA

#### CHEZ LES ENFANTS-DES-EAUX (3)

Dans un village des bords du fleuve Mangoro vivait un jeune homme d'une grande beauté qui savait très bien chanter, danser et jouer de l'accordéon. Il allait parfois rendre visite à des femmes dans d'autres villages. Or, une nuit qu'il rentrait en suivant les bords du Mangoro, des Zazavavindrano l'enlevèrent et l'entraînèrent dans les eaux. Il marchait au fond du Mangoro sans être mouillé et parvint à l'endroit qu'habitait le peuple des Eaux. Une des Filles-d'eau l'épousa et il menait une existence

(1) Zavarina, tsindrianjavatra, mararinjavatra, olonjavatra.

(2) Voir plus haut l'histoire de Ranoro.

(3) Recueilli à Antanambao, province de Vatomaniry.

analogue à celle de la terre, cultivant du riz et trayant des vaches. Pendant trois mois il vécut ainsi. Mais chez les Zazavavindrano on trait les vaches non avec les mains, mais avec des morceaux de bois aplatis et taillés d'une certaine façon. Jamais notre homme ne put s'habituer à cet instrument ; il abîmait le pis des vaches et celles-ci devenaient rétives. Un jour la mère de la zazavavindrano, furieuse, dit à sa fille :

— Mon enfant, tu as bien mal choisi ton mari ; il ne sait même pas traire les vaches. A ta place, je le renverrais.

— Si vous, mes parents, ne pouvez le supporter, je le renverrai donc.»

Et elle ramena son mari sur la terre. Quand les gens du village le virent revenir, ils furent contents, surtout ses parents. On tua un bœuf, on fit une grande fête et on dressa une pierre en commémoration de cette aventure extraordinaire.

#### AUTRES RÉCITS (1)

A Alasora, près de Tananarive, vivait encore, il y a quelques dix ans, un aveugle, joueur de valiha. Il racontait lui-même de la manière suivante l'origine de sa cécité : un jour qu'il se lavait les pieds dans la rivière Ikopa, il vit un tourbillon se former dans l'eau devant lui, en même temps il aperçut comme une chevelure flottante, il se sentit tiré par les pieds et entraîné dans la rivière. Il marcha longtemps au fond de l'eau, guidé par des êtres invisibles, sans d'ailleurs être mouillé et respirant à l'aise. Il arriva dans une grotte où on lui offrit à manger du poisson cru. Mais il refusa obstinément de rien prendre. Au bout de huit jours à peu près, on lui creva les yeux et on le reconduisit à terre. Il ne se rappelait pas autre chose de ce qu'il avait vu sous les eaux.

Dans le village d'Anosy, un homme nommé Laihoany Rainisoa racontait que plusieurs fois il avait été entraîné sous l'eau par des ondines, puis relâché. Cette aventure se passait chaque fois sur les bords de l'étang formé par le grand barrage d'Andriambato pour l'alimentation des rizières d'Alasora.

Près d'Andevoranto (2), lorsqu'on passait le fleuve Rianila à hauteur de Mahatsara, les piroguiers recommandaient toujours autrefois de mettre de vieux habits usés. Car, disaient-ils, les hommes vêtus avec recherche risqueraient d'être enlevés par les Zazavavindrano.

#### CONTE DE L'HOMME VIVANT QUI ÉPOUSA UNE FILLE-D'EAU (3)

Dans un village au Nord d'Andevoranto, il y avait, dit-on, un homme pauvre, si pauvre qu'il n'avait même pas de quoi se vêtir. Il vivait misérablement des produits de sa pêche. Un jour son hameçon accrocha soudain quelque chose de très lourd. Il tira, et vit sortir de l'eau d'abord les cheveux, puis le corps entier d'une très belle jeune femme. Le pêcheur fut saisi d'une grande crainte, mais l'Être le rassura.

---

(1) Recueilli en 1908 de la bouche même de celui qui se prétendait le héros de cette aventure. C'était à l'époque un très vieil homme radoteur et un peu faible d'esprit.

(2) Recueilli à Mahatsara, district d'Andevoranto.

(3) Recueilli à Andevoranto.

— Je viens pour être ta femme. Cependant j'ai une condition à poser à notre mariage : je m'appelle Razazavavindrano ; tu ne diras à personne ni d'où je viens, ni comment tu m'as prise. Si tu violes ta promesse, je t'abandonnerai.

Au village, tous furent stupéfaits de la beauté de cette femme et demandèrent au pêcheur d'où elle venait. Mais il refusa de rien dire. Le ménage prospéra aussitôt après l'arrivée de la Fille-d'Eau. Un jour elle dit à son mari :

-- Va dans la forêt et abats de jeunes arbres pour faire un parc à bœufs. Arrange-toi pour que la porte soit orientée du côté de l'eau.

Quand le parc fut terminé, on entendit une nuit dans le village des mugissements et le piétinement d'un troupeau de bœufs. Le lendemain les habitants furent tout étonnés de voir le parc rempli. Ils demandèrent au pêcheur d'où lui venaient ces beaux bœufs, mais il refusa de répondre.

Cependant le ménage devint très riche. Au bout d'une année Razazavavindrano, qui avait conçu, accoucha d'un petit garçon. Mais les frères du pêcheur devinrent jaloux et jurèrent de lui faire avouer d'où venaient une si belle femme, tant de richesses et un si beau petit garçon. Un jour ils le surprirent dans la forêt et le menacèrent de mort, s'il ne révélait son secret. Le pauvre homme finit par avouer que sa femme était sortie du lac et qu'il l'avait attrapée à la pêche. Le soir de ce jour, la Fille-des-eaux dit à son mari :

— Puisque tu as été parjure, je vais retourner chez nous.

Malgré ses pleurs et ses supplications, elle resta inflexible. Pourtant elle consentit à lui laisser l'enfant et à rester un jour encore..... Reconduite à l'endroit où elle avait été pêchée autrefois, elle dit :

— Aie bien soin de notre enfant. Quand vous voudrez me voir, amène-le ici au bord du lac ; pour moi, quand j'aurai envie de le voir, je viendrai, la nuit tombée, dans ta maison. »

Et elle se plongea dans les eaux. Dès le lendemain, le pêcheur amena son enfant au bord du lac. Ils virent alors la Fille-des-eaux, accompagnée de son père, de sa mère et de sa jeune sœur. Et quand ils eurent tous regardé l'enfant, ils retournèrent dans l'eau, leur demeure. (1)

#### LA DAME-DES-ILES

Sur la sable blanc des bords d'un lac avait coutume de s'amuser Andriambavinosy, la Dame-des-Iles. Elle jouait avec de petites graines qu'elle rangeait en lignes de diverses manières. Dès qu'on s'approchait d'elle, elle se jetait à l'eau et disparaissait dans le lac. Un jour on fit un trou dans le sable et un homme s'y cacha. Il en sortit brusquement au moment où Andriambavinosy s'amusait, il s'empara d'elle et l'amena au village avec ses jeux. Quand on l'interrogea, elle répondit :

— Mes jeux ne donnent la mort à personne : ce sont simplement des observations que je fais pour deviner ce qui arrivera.

---

(1) Une variante de ce conte a été recueillie à Iaborano chez les Tanala. Il ne diffère de celui-ci que par quelques détails : ainsi la Fille-des-Eaux a six enfants, lorsqu'elle abandonne son mari ; elle lui laisse les trois garçons et elle emmène avec elle sous les eaux les trois filles.

L'homme qui s'était emparé d'elle en fit sa femme et la força de lui révéler ses jeux. C'est ainsi que les hommes apprirent à faire le sikidy et à se servir des amulettes révélées par le sikidy. (1)

Andriambavinony eut quatre enfants à qui elle enseigna aussi le sikidy. Lorsqu'ils furent grands, ils s'en allèrent au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest et répandirent leur science parmi les hommes.

#### LES DAMES-DES-EAUX (2)

Le lac d'Andranofotsy, au Sud d'Ambatomanoïna, est habité, dit-on, par des Dames-des-Eaux (Andriambavirano). Ce lac est très long et très profond. Tout autour croissent en abondance joncs, roseaux et lotus. Autrefois, dit-on, un pont d'argent reliait les deux rives, de l'Est à l'Ouest, et les Vazimba, habitants des eaux, s'y promenaient. Un jour des gens venant de l'Est virent ce beau pont, s'y promenèrent malgré les supplications des gens du pays et le lendemain y pêchèrent à la ligne. Mais les Vazimba furent très irrités, parce que leur pont avait été foulé et sali par les pieds des promeneurs. Ils engloutirent tout dans les eaux et pas un des hommes venus de l'Est ne reparut, ils avaient été entraînés au fond du lac et réduits en esclavage par les Andriambavirano. Depuis que le pont a disparu, on voit sur le lac un grand radeau en joncs qui sert aux Vazimba pour circuler. Souvent les oiseaux d'eaux y construisent leur nid.

Les Vazimba de ce lac rendent malade, dit-on, ceux qui cueillent des roseaux ou des joncs, ou qui attrapent des oiseaux d'eau. Si on a violé ce fady, on ne peut échapper à la maladie qu'en déposant au bord du lac une feuille de banane bien intacte, rayée de sept lignes de terre blanche et de sept lignes de terre rouge, alternant les unes avec les autres; on met aussi sur la feuille sept grains de riz blanc et sept grains de riz rouge, décortiqués par le malade avec ses ongles.

Le père des Dames-des-Eaux du lac Andranofotsy est le Vazimba Ingahibemamonja. Il habite sur la montagne d'Analamanantsiva, la plus haute de la région. De là il voit ce qui se passe à Andranofotsy et il veille sur ses enfants, les Andriambavirano. Il a pour chien, dit-on, le caïman, qu'il autorise à manger les bœufs, les porcs et les volailles errant au bord du lac. Quand une bête est mangée, Ingahibemamonja apparaît en songe au propriétaire et lui dit :

— Ton bœuf a été dévoré par mon chien. Ne laisse pas paître tes animaux auprès du lac où habitent mes filles et mon chien fidèle.

Ce récit est intéressant, car il confond constamment les ondins ou ondines et les Vazimba. Les Andriambavirano, filles d'eau d'Andranofotsy, sont appelées des Vazimba. Cette confusion n'a rien d'extraordinaire: on a vu plus haut que les Vazimba affectionnaient comme habitat les lacs ou les marais parsemés ou entourés de roches, et ceints de roseaux. Ce sont aussi les demeures des Zazavavindrano. Quand le culte des Vazimba prit une grande extension en Imerina, il engloba naturellement une partie des Esprits des eaux, Lolo ou Zazavavindrano. Du reste dans mainte légende on trouve les Vazimba en rapport avec les filles-des-eaux. Le

(1) Voir les détails dans la version complète de ce conte, T. et D., 62.

(2) Renseignements recueillis à Ambatomanoïna, district d'Ankazobe.

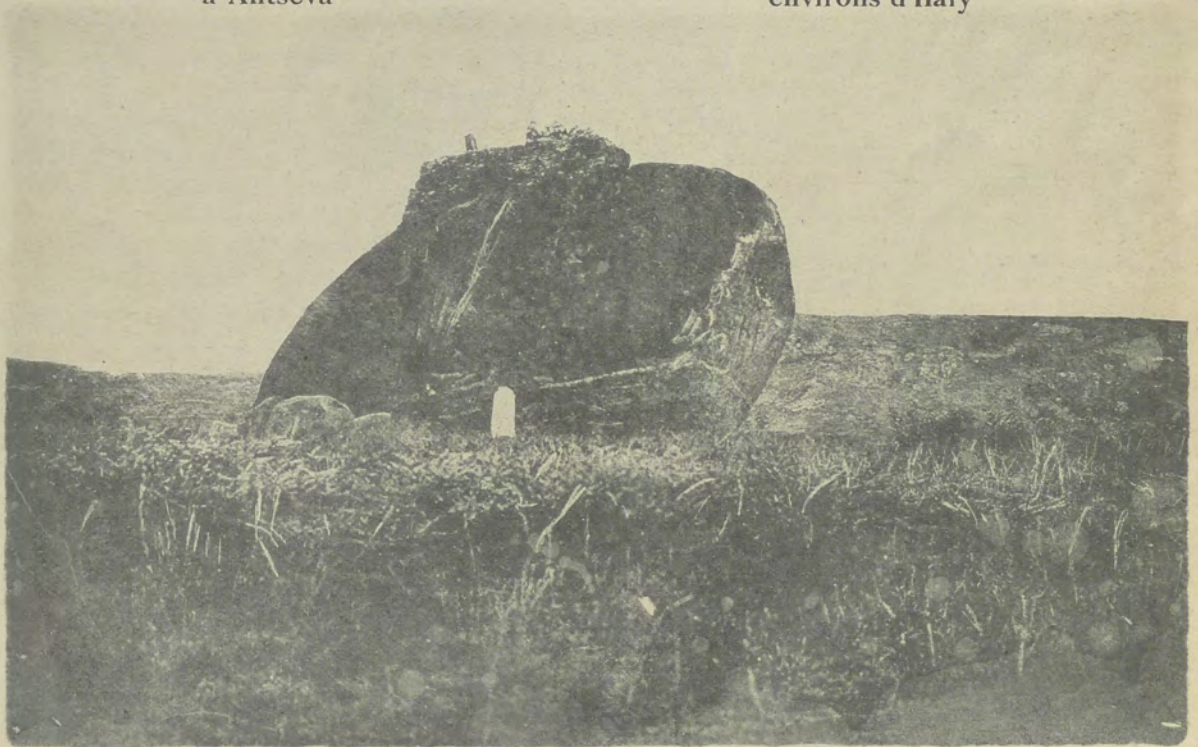




Pierre commémorative en granit  
à Antseva



Tombeau Mérina moderne  
environs d'Ilafy



Tombeau Mérina ancien, près d'Antsahadinta

vazimba Andriambodilova épousa une Zazavavindrano, Ranoro ; le vazimba Andriamanjavona, le Seigneur-du-brouillard, eut pour femme une Dame-des-Eaux (Andriambavirano). Il est probable qu'il en fut de même pour Ingahibemamonja, et ses filles n'auraient fait que suivre alors la destinée de leur mère.

La croyance aux ondines est répandue dans toute l'île de Madagascar, surtout à la côte, où elle est demeurée plus vivace que sur les Hauts-Plateaux. En général l'apparition d'un Zazarano est plutôt néfaste, et présage un malheur ou une mort (régions de Tamatave, de l'Ikongo, de Fort-Dauphin). Il arrive pourtant que les filles-d'eaux donnent des bœufs ou des richesses aux hommes, surtout aux jeunes gens qu'elles distinguent. Les Sakalava du Sambirano croient qu'on peut les attirer avec un bol très blanc plein de miel. Dans tous les cas celui qui est enrichi par une fille-d'eau doit savoir taire l'origine de sa fortune : sinon, il en est dépouillé.

\*  
\*\*

Avant d'exposer ce que sont les Kalanoro, les Kotokely, les Kokolampy et autres Etres du même genre, il ne sera pas inutile de préciser un peu la place qu'ils occupent parmi les Zavatra. A vrai dire, bien qu'on leur donne parfois cette appellation, en raison de sa très-grande extension, ils sont d'une toute autre espèce que les Zazavavindrano et les Vazimba. Ceux-ci sont des Zavamasina, des Etres-sacrés, participant à la sainteté des Ancêtres devenus dieux, tandis qu'on compare plutôt ceux-là à des animaux. Seulement il faut faire ici la part de l'imprécision des idées malgaches. Chez les indigènes il n'y a pas comme chez nous une ligne de démarcation nettement marquée entre l'homme et la bête. Nous aurons l'occasion de développer cette idée plus loin à propos des cultes animalistiques. Disons seulement que la langue elle-même prête à confusion. Par exemple, pour désigner les pattes et les griffes d'un animal, on emploie les mêmes mots que pour les mains, les pieds et les ongles d'un homme. Il en résulte que les nuances du langage ne suffisent pas ordinairement pour indiquer, comme en français, que dans un récit il s'agit non pas d'un homme, mais d'une bête.

Dans le folk-lore malgache on trouve des Bibiolona (Bêtes-hommes) : ces Etres ne sont ni des bêtes ni des hommes, et sont tous les deux à la fois. En tous cas ils n'ont rien de sacré, ni de commun avec les Ancêtres objets d'un culte. Ils sont un produit de l'imagination créatrice de mythes et les hommes n'ont peur d'eux que dans la mesure où il redoutent leur méchanceté ou leur ruse. Mais ils ne leur attribuent aucun *hasina*, aucune puissance extra-humaine (1) ; par exemple on peut les enchaîner et même les tuer. Aussi n'apparaissent-ils jamais dans les cultes proprement dits ; au contraire on les rencontre fréquemment dans les Contes populaires (2). Presque nulle part ils ne sont décrits avec précision, et il est même difficile de savoir si le narrateur se les figure sous la forme d'hommes ou d'animaux. Il semble pourtant que ce sont plutôt des êtres d'apparence humaine menant une vie analogue à celle des bêtes sauvages. Leur caractéristique, c'est

(1) Exception faite pour les Kokolampo chez les Mahafaly ; voir un peu plus loin.

(2) Voir Ch. Renel : *Contes de Madagascar*, Paris, Leroux, 1910 ; — t. I, p. 77, 102, 105, 108, 111, 114, 177, etc.

d'être malfaisants. Ils dévorent avec glotonnerie ou souillent de leurs excréments les aliments qu'on laisse sans gardiens. Ils s'introduisent furtivement dans les cases momentanément abandonnées, pour se chauffer ou voler de la nourriture. Pour se débarrasser d'eux, on utilise des amulettes.

#### BIBIOLONA

Les âmes de gens d'autrefois, morts depuis très longtemps, s'incarnent dans les Bibiolona, ou Bêtes-Hommes. Ce sont des âmes « mortes sept fois », c'est-à-dire parvenues au dernier degré du malheur, ne connaissant plus leurs parents et n'ayant aucune conscience de leur existence d'autrefois. C'est pourquoi on les appelle *bibiolona* (1). Ils diffèrent des *angatra* (âmes malfaisantes), en ce que celles-ci ne sont visibles que pour les sorciers, tandis que le premier venu peut voir un bibiolona. C'est d'ailleurs un mauvais présage, généralement le signe d'une mort (2).

Les Tanala (3) croient que les Bibiolona n'ont pas de genou, leur jambe est sans articulation ; leur dents sont longues et proéminentes ; ils sont maigres, tout velus et sentent mauvais (3). Quand ils viennent se chauffer auprès d'un foyer, la cendre est toute mouillée de leur salive, et, si on tait du feu près de l'endroit qu'ils habitent, on est sûr de les attirer. Ils vivent dans les grottes ou sous les rochers, et se nourrissent principalement de crabes crus.

#### KALANORO, KOTOKELY

Les Kotokely (tout-petits) et les Kalanoro sont des êtres velus et petits, de la taille d'un enfant. Les Betsimisaraka croient qu'ils descendent d'anciens hommes, retournés à la vie sauvage de la forêt, parce qu'ils ne voulaient pas faire cuire leurs aliments.

Autrefois, dit-on (4), vivaient à la lisière de la forêt deux époux qui avaient de très nombreux enfants. Ils chassaient tous les jours pour nourrir leur famille. Mais, tandis que presque tous les enfants préféraient la viande cuite, plusieurs voulaient la manger crue. Quand les parents étaient absents, ceux-là dévoraient toute la réserve de viande et n'en laissaient plus pour leurs frères. Comme ils étaient incorrigibles, leurs parents finirent par les chasser. Ils vécurent à leur guise dans la forêt, cessèrent de grandir et imitèrent les coutumes des bêtes sauvages. Leurs descendants sont les Kalanoro et les Kotokely. Ils se nourrissent des crabes, des écrevisses et des poissons qu'ils prennent dans les rivières de la forêt. Ils entrent la nuit dans les cases et volent ce qu'ils peuvent trouver.

On raconte (5) qu'une fois un homme s'empara d'un Kotokely qui était resté

(1) Renseignements recueillis à Tananarive.

(2) Renseignements recueillis à Iaborano, province de Farafangana.

(3) Voir un peu plus loin ce qui est dit des maimbo (les Puants), les morts pourris, origine des mauvais Esprits, par opposition aux morts parfumés et vénérables,

(4) Recueilli à Vatomandry.

(5) Recueilli à Mahatsara, district d'Andovoranto.

la main prise entre deux grosses pierres, pendant qu'il pêchait des camarons. L'Etre lui demanda ce qu'il désirait pour sa récompense, et l'homme réclama l'amulette qui rend invisible (ody fanakonana). Le Kotokely lui remit quelques feuilles en lui disant de les mâcher. De retour au village, l'homme était invisible en effet, même pour ses parents et sa femme. Mais, comme on entendait sa voix et son pas, les gens s'effrayaient et prenaient la fuite. Or il avait oublié de demander le moyen de redevenir visible. Il demeura donc sous l'effet de l'amulette, et les hommes le poursuivirent à coups de pierres et de bâtons. Il dut se sauver dans la forêt, où il mourut de faim.

On croit à la côte que les Kalanoro volent parfois les enfants nouveau-nés et substituent leurs propres enfants, afin de les faire élever par les hommes. C'est pourquoi on appelle souvent fils-de-kalanoro les enfants mal venus et chétifs, surtout ceux qui ont un air vieillot. Quand une femme vient d'accoucher, on surveille avec soin les deux portes de la case, à l'ouest et à l'Est, et on évite de laisser l'accouchée seule, de peur qu'un Kalanoro n'entre et ne change son enfant.

Un autre conte Betsimisaraka (1) raconte comment trois hommes, préparant un défrichage dans la forêt, faisaient la cuisine à tour de rôle. Les deux premiers jours un Kotokely se présenta quand le riz fut cuit à point, lutta avec le cuisinier qu'il lia à un arbre et mangea une partie du riz, puis souilla le reste. Mais le troisième jour c'est le cuisinier qui eut le dessus ; il lia Kotokely, qui fut emmené au village comme esclave. On lui confia la cuisine et la garde des enfants. Or un jour il coupa en morceaux un petit garçon et le fit cuire dans la marmite au lieu de viande, puis, quand les travailleurs furent en train de manger, il s'enfuit dans la forêt.

#### KOKOLAMPO

Les Tanala de l'Ikongo considèrent les Kokolampo comme des *angatra*, c'est-à-dire comme des Esprits malveillants et malfaisants. Ils jouent mille tours à ceux qui gardent les tavy, (2) tuant leurs poules, mangeant les œufs, abîmant le riz. Ils effraient aussi les chercheurs de miel, mais ne se risquent guère dans les villages. Ils sont en somme tout à fait semblables aux Kotokely et aux Kalanoro.

Les Mahafaly (3) au contraire les regardent comme des Zavamasina, des Etres-sacrés, capables de faire plutôt du bien que du mal, ils les respectent et leur rendent un culte. Les Kokolampo, dit-on, ont la forme humaine, mais ils ne sont pas plus grands qu'un enfant de deux ans ; jadis du reste c'étaient des hommes, mais ils ont dégénéré en vivant dans la brousse. Les forêts où il y a des Kokolampo sont fady, c'est-à-dire objet d'interdictions : on ne doit pas les brûler, y couper du bois, y faire des ordures, en faire sortir quoi que ce soit, sous peine de maladie ou de mort ; peu de Mahafaly d'ailleurs se risqueraient à y pénétrer. Comme ces Etres sont *masina*, c'est-à-dire sacrés, les gens du pays les honorent comme s'il étaient des ancêtres et les appellent des *andriamanitra* visibles. Les Kokolampo veillent souvent sur les enfants des hommes, et se chargent de les élever, tout en les laissant entre les mains de leurs parents. On reconnaît les enfants objets de la sollicitude des Etres à ce que leurs

(1) Publié dans mes contes de Madagascar, t. I. p. 108.

(2) Plantations de riz dans la forêt.

(3) Renseignements recueillis à Betioky, province de Tuléar.

cheveux sont frisés et noués à leur extrémité. Il faut bien se garder de couper ces cheveux, comme on le fait pour des autres enfants. On les laisse jusqu'au moment où l'enfant devenu assez grand cherche lui-même à désemmeler ses cheveux ; alors le temps est venu de l'en débarrasser. Mais le premier venu n'a pas le droit de faire cette opération rituelle ; seuls les grands ombiasy ou les hommes de caste royale peuvent couper les cheveux *Koko*. On apporte solennellement ces *koko* dans la forêt et on les y dépose en offrande ; en même temps on sacrifie une poule noire ou bien on la lâche vivante dans la forêt, et on remercie le *kokolaïmpo* d'avoir bien nourri et fait grandir l'enfant, de qui on vient de couper les *koko*. L'Être reste d'ailleurs invisible. Quand il se manifeste aux hommes, c'est plutôt pour eux signe de malheur.

Certains Mahafaly n'élèvent pas leurs enfants comme ils le devraient ; les *Kokolampo* s'en affligent ; pour venir en aide à ces enfants malheureux, ils les enlèvent, les gardent avec eux plusieurs jours ou plusieurs semaines, ou même ne les rendent jamais.

Les animaux qui vivent dans une forêt hantée par les *Kokolampo* sont respectés par les Mahafaly, en particulier les serpents (*bajy*, *fananina*, *menarana*) ; ces animaux, dit-on, sont comme les jouets des *Kokolampo*, car ils ont de belles couleurs ; il faut donc les respecter.

#### ANGALAMPONA

Ils apparaissent fréquemment dans le folk-lore Imérinien : (1) c'est une espèce d'homme de la taille d'un enfant de 2 ou 3 ans ; ils ont de très longs cheveux qui traînent par terre et vivent sous les eaux à l'intérieur de grandes cavernes. On raconte d'eux des histoires analogues à celles des *Zazavavindrano*, avec cette différence que les *Angalampona* hommes cherchent à enlever et à entraîner sous les eaux les femmes pour les épouser.

A la côte orientale, les *Angalampona* apparaissent plutôt comme des Êtres pareils aux *Kotokely* : ils rôdent çà et là, en quête de nourriture, et s'introduisent dans les cases en l'absence des habitants(2).

#### KINAOLY

Je n'ai jamais recueilli à la côte de traditions sur les *Kinaoly* ou *Kinoly*. Chez les Imériniens, ils passent pour des êtres à forme humaine, aux yeux rouges, aux ongles longs et pointus. Ils volent les aliments qu'on laisse sans gardiens. La nuit ils errent dans la campagne, surtout dans les lieux boisés, et il est dangereux de les rencontrer.

Un *Kinaoly*, dit-on, hanta longtemps la petite forêt qui entoure *Ambohimanga*, la ville sainte de l'Imerina. Il a disparu depuis l'arrivée des Français.

Ce sont certains hommes qui se transforment en *Kinaoly* après leur mort ;

(1) *T. et D.*, 51.

(2) Voir le conte intitulé *Rangalampona*, dans *Contes de Madagascar*, t. I. p. III sq.

*Étymologiquement les angalampona sont apparentés étroitement aux Kokolampo ; en effet on trouve dans ces deux mots lampona (devenu lampo dans un dialecte côtier par la chute habituelle de la finale na). Le premier élément d'Angalampona est peut-être angatra, car les angalampona sont bien des angatra, c'est-à-dire des Esprits malfaisants.*

ils restent quelque temps dans le tombeau, jusqu'à ce que leurs entrailles et leurs chairs soient pourries. Alors ils en sortent pour errer pendant la nuit.

La croyance aux Kinoly est très répandue dans le Betsileo. Dans certaines familles, en général connues dans les villages, il y a des gens qui après leur mort deviennent kinoly. Ils restent dans le tombeau jusqu'à ce que leurs chairs soient pourries et leurs entrailles vidées ; après quoi ils sortent et vagabondent. On peut les reconnaître par le *lambamena* (suaire rouge) qu'ils portent et qui est le même dont on les a enveloppés le jour de leur enterrement. Voici comment on les écarte ; on fait cuire du maïs ou du manioc et on le dépose en offrande pour eux en disant :

— Prends ceci, plante-le, et fais le pousser. Au moment de la récolte, tu reviendras ; mais, tant qu'il n'y aura rien de poussé, garde-toi de venir.

On peut même empêcher complètement le kinoly de se manifester. Quand on enterre un cadavre qu'on soupçonne devoir devenir un Etre de cette espèce, on lui enfonce dans la poitrine un fantaka (pieu) taillé en pointe ; ainsi il lui est impossible de se mouvoir. Encore aujourd'hui il arrive quelquefois qu'on prend cette précaution (1).

#### ZANAHARY, ANDRIANANAHARY, ANDRIAMANITRA

Les Malgaches appellent Zanahary, Andriamanitra, Andriananahary, d'autres êtres, zavatra et zava-masina comme les précédents, mais paraissant à première vue se distinguer des ancêtres. Avec nos habitudes de pensée et de langage, nous nous trouvons amenés presque naturellement, nous autres Européens, à traduire ces mots par « dieu » ou « dieux ». Les premiers explorateurs et voyageurs, influencés par leurs idées chrétiennes, ont déclaré que les peuplades de Madagascar, non converties encore, croyaient cependant à une divinité suprême appelée Andriamanitra ou Andriananahary. Les missionnaires ont vu là une preuve du monothéisme primitif des Malgaches, ou tout au moins de leur tendance évidente à n'adorer qu'un dieu unique.

Je ne puis partager cette opinion. Pour moi, les Zanahary, les Andriamanitra, les Andriananahary sont des zavatra, des être analogues aux Angalampona, aux vazimba ; par suite, ils ne se distinguent pas des razana, et ils sont aussi des ancêtres, si vagues et si lointains qu'on a oublié leur filiation, et d'autant plus redoutables et plus vénérés qu'ils semblent plus inconnus et plus mystérieux. Le Malgache appelle razana (ancêtres) les morts proches dont les cadavres reposent dans les tombeaux, ou ceux dont le souvenir s'est au moins gardé, avec les noms, dans la mémoire des hommes ; et il nomme zavatra ou Zanahary les morts dont on ne se rappelle plus ni les noms, ni les visages, ou les morts des autres clans qui ne sont point des ancêtres au sens strict du mot. Mais tous sont des hommes d'autrefois, des ancêtres au sens large. Telle est bien la croyance populaire imérinienne. Un de mes amis malgaches, Tananarivien et appartenant à une famille devenue protestante, me rapportait ce souvenir de son enfance ; quand il était tout petit, bien avant l'occupation française, sa grand'mère, restée païenne, gourmandait devant lui ses parents devenus chrétiens : « Vous allez, disait-elle, prier Jéhovah et Jésus-Christ qui sont les ancêtres (razana) des chrétiens ; mais nous, nos ancêtres sont Andriamanitra et Andriananahary. »

L'absence de singulier et de pluriel dans les dialectes malgaches a facilité la confusion d'Andriamanitra avec le « dieu » des chrétiens. Dans la plupart des cas en

(1) Renseignements recueillis à Fiadanana, province de Fianarantsoa.

effet on ignore si le terme malgache désigne un ou plusieurs êtres, et on peut le traduire aussi bien par le singulier que par le pluriel. Je ne nie pas d'ailleurs que la conception chrétienne n'ait eu une grande influence sur l'emploi actuel de ces mots et que la majeure partie des Imériniens d'aujourd'hui ne les emploient réellement au singulier dans leurs formules. Une propagande intense est faite depuis très longtemps à Madagascar par les diverses missions, et l'Imerina centrale est nominalement convertie depuis deux générations (1). C'est donc dans les vieilles prières imériniennes et dans les documents betsimisaraka ou sakalava qu'il faut chercher la solution du problème. Or voici ce qu'on y découvre : dans beaucoup de cas on peut hésiter entre le singulier et le pluriel, mais aussi dans de très nombreux exemples, le contexte marque nettement que Zanahary, Andriamanitra, Andrianahary sont des pluriels, soit qu'un mot tel que *ireo* l'indique, soit qu'on invoque nommément les Andriamanitra masculins et les Andriamanitra féminins, les Zanahary de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, ceux qui sont près, et ceux qui sont loin. Des preuves analogues sont fournies par le *Tantara ny Andriana* du P. Callet, recueil de documents imériniens antérieurs à la conquête.

D'autre part on traduit généralement Andriamanitra, Andrianahary, comme deux épithètes, deux appellations d'un même être ; je crois qu'il faut y voir plutôt deux catégories d'êtres voisins l'une de l'autre et réunies parfois sous une même invocation, comme ailleurs les lolo et les angatra, ou les Vazimba et les angalampona, ou les Anakandriana et les Vazimba.

Mais j'en arrive à l'explication même des mots qui passent pour désigner la divinité chez les Malgaches.

Les sens de Zanahary (2) est donné, à mon avis, par la formule qui revient constamment dans les prières des peuples de la côte : Zanahary nahary tongotra amantanana (les Zanahary qui ont fait les pieds et les mains). La racine *hary* signifie créer, procréer, acquérir ; *nahary* est la forme du passé. L'élément initial *za* reste assez obscur : on l'a rapproché, non sans vraisemblance, du même élément dans les mots *za-tovo*, *za-lahy*, *za-vavy* ; il serait alors une sorte de préfixe (3) emphatique comparable à *Ra* dans les noms propres, et Zanahary signifierait simplement « celui qui a créé ou procréé. » Ainsi encore les Zanahary seraient les pères d'une lignée, les ancêtres. Dans la langue courante *mahary* s'emploie bien avec ce sens de procréer ; on dit par

(1) Exactement depuis 1869, date de la conversion officielle de Ranavalona II au protestantisme.

(2) J'ai lu l'intéressante étude de M. G. Ferrand sur le mot Zanahary (le dieu Zanahary, brochure in-8°, 18 pages, 1906), qui représenterait un ancien Yanahari, répondant au malais Yan-hâri ; le sens serait : « dieu soleil, dieu du jour ». Je n'ai pas été convaincu par les raisons de M. Ferrand, fort ingénieusement présentées, mais uniquement philologiques : je me méfie, en ces matières, de la grammaire comparée, que j'ai beaucoup pratiquée autrefois.

(3) Le rôle de ces préfixes, qui servent à former en malgache un grand nombre de mots, est encore assez mal connu. Citons les principaux : *tsa*, *tsi*, *tso*, *va*, *to*, *so*, *po*, *vo*, *ki*, *ko*, *ma*, *ta* ; *za*, dans Zanahary, n'est pas plus extraordinaire que *ka* dans *kabesoka*, *kaboaka*, *kafotsy*, *kamahana*, *kamaitso*, *kamaosy*, etc., ou que *ta* dans *tabebaka*, *taboaka*, *tabonaka*, *takositra*, *talelaka*, *tamora*, etc., ou que *sa* dans *sabaka*, *safotaka*, *sakay saresaka*, etc.

exemple : « *tsy mbola nahary zaza izy mivady* ; » ces deux époux n'ont pas encore procréé, n'ont pas eu d'enfants. Ajoutons enfin que peut-être l'expression *Zanahary nahary tongotra aman-tânana* (le Procréateur créateur des pieds et des mains) pourrait être éclairée par le rapprochement avec des contes malgaches fort nombreux où un Zanahary est représenté comme ayant modelé avec de la glaise ou sculpté dans du bois des statues à forme humaine. Mais il est incapable à lui seul de les animer, de leur donner le souffle et il se fait aider dans cette tâche soit par un autre Zanahary, soit par la fille du grand Zanahary, devenue sa femme. Il devient ensuite le père de la lignée humaine, le grand Ancêtre, par les enfants que lui donne soit la fille du Zanahary, soit les femmes-statues prises par lui comme petites épouses (*vady kely*).

Chez les Betsimisaraka, les Zanahary sont invoqués d'abord, ensuite on appelle les ancêtres de celui qui fait le sacrifice : de cette façon on est sûr de n'oublier personne. Par exemple le clan des Zafindratriko, du village de Vohipeno (Province de Tamatave) emploie la formule suivante : « Nous vous appelons, Zanahary ! Zanahary de père et Zanahary de mère ! O Ratsikotokoto, Ravaratanambo, Ravolataolana, Rajaribe, ô nos Zanahary ! . . . Nous appelons les Razana qui ont changé de peau (1) : nous t'appelons, Rabeatoto, et toi, Tsilany, et toi, Ndremahazo, et toi, Râjita, et toi, Ramena, et vous, Tsemaka, Mbalo et Indemaho ! »

Les formules diffèrent selon les tribus ; à Nosy-Varika, province de Mananjary, on dit : « Nous vous appelons, Zanahary ! Zanahary mâles et Zanahary femelles ! Rangodongodona ! Randranofalafa ! Ramahaiolo ! Ramadiovanjakoho ! Rahanikovy ! Car c'est vous, Zanahary, qui avez fait la vie des gens (2) ! . . . Nous vous invoquons aussi, Razana (ici se place une énumération de noms), car c'est vous les aïeux paternels . . . Nous vous invoquons aussi, Razana (puis une énumération de noms), car c'est vous les aïeux maternels ! »

De même les Antaisaka du clan Antaimanambondro, à Vangaindrano (province de Farafangana) invoquent en premier lieu le Zanahary qui a fabriqué les pieds et les mains, (3) et ensuite les aïeux (4) nommément, en commençant par le chef de la lignée.

Andriananahary a le même sens que Zanahary. Le premier élément du mot, Andriana, signifie chef au sens le plus large, c'est-à-dire soutien, maître, protecteur. Il sert à désigner les hommes de caste noble et surtout royale. Andriananahary serait donc le chef protecteur de la race, le premier ancêtre royal.

Dans les anciens contes, le roi s'appelle Andriambahoaka, le protecteur du peuple, ou Andriana tout court. Et c'est ainsi qu'on désigne le roi des Imériniens dans les récits d'autrefois. On le proclamait aussi le Zanahary de ses sujets, comme il est dit dans un chant (5) rituel, chanté dans beaucoup de cérémonies :

Notre Andriana ! C'est un bon Andriana !

Notre Andriana ! C'est notre soleil !

Notre Andriana ! C'est notre Zanahary !

Les ancêtres des Andriana étaient donc les Ancêtres par excellence, ceux à

(1) *Ny raza, ny niova hoditra.*

(2) *izany hianareo Zanahary nagnano ny ain' olombelona.*

(3) *anao no namboatra tomboka, namboatra tana.*

(4) *ababe, ou quelquefois raibe sy renibe.*

(5) *Tantara ny Andriana, 261, 362, 390.*



qui le peuple devait rendre après leur mort un culte d'autant plus dévot qu'il vénérât déjà pendant leur vie ces « dieux descendus sur la terre, » ou ces « dieux visibles (1) ». La confusion entre les Ancêtres des Andriana et les Andriamanitra était si naturelle dans la croyance populaire qu'elle a trouvé son expression dans une légende. Celle-ci peut n'être pas très ancienne, mais elle est intéressante à plus d'un titre. Elle fait remonter l'origine de la dynastie imérinienne à une fille d'Andriamanitra, tombée du ciel sous la forme d'une feuille d'arbre parfumée, puis changée en femme et devenue l'une des épouses d'Andrianerinerina (2). De ce mariage naquit Andriananjavonana, le dix-septième aïeul d'Andrianampoinimerina.

Enfin une cérémonie magique, très en honneur actuellement à Madagascar, celle du tromba (3), nous fournira une dernière preuve de l'identité des ancêtres et des dieux, des razana et des Zanahary. Le rite essentiel de cette cérémonie consiste en l'invocation d'un Esprit qui possède l'un des assistants et parle par sa bouche. Or c'est souvent l'âme d'un roi des temps passés ou d'un ancien ombiasy célèbre qui revient ainsi dans le corps d'un contemporain, et cet Esprit est appelé communément un Zanahary.

J'arrive au terme qui dans la langue malgache sert aujourd'hui à désigner le dieu des Chrétiens : Andriamanitra. C'est proprement le « Seigneur-Parfumé ». Epithète au premier abord un peu singulière ! Elle s'explique par certaines croyances dont les vieillards imériniens conservent encore la tradition. On disait autrefois assez couramment des cadavres qu'ils sentaient bon (manitra) au lieu de dire qu'ils sentaient mauvais (maimbo), particulièrement lorsqu'il s'agissait de cadavres d'ancêtres conservés dans le tombeau de famille, et quand par exemple on les sortait du tombeau à l'occasion du famadihana (4).

On retrouve chez les Sakalava du Nord-Ouest la même idée, attestée par le rite suivant (5). Lorsqu'un roi meurt, les hommes de la caste dite *jongoa* oignent tout leur corps avec le pus et les sanies qui découlent du cadavre et ils n'oseraient pas se plaindre de la puanteur, mais ils disent au contraire : « Cela sent bon. » (6)

Les mauvais Esprits, les Esprits malfaisants sont encore appelés dans certaines régions *maimbo*, ceux qui sentent mauvais. J'ai trouvé cette appellation en usage dans maints villages du District d'Ambatondrazaka (pays Sihanaka) et des provinces de Tamatave ou de Vatomandry (pays Betsimisaraka). Il existe même une amulette pour protéger contre les attaques des Maimbo (7). A ces êtres pourris et puants s'opposeraient

(1) *Andriamanitra latsaka an-tany, Andriamanitra hita maso.*

(2) *Tantara ny Andriana, 11 et 13 (note).*

(3) *D'origine sakalava, et répandue aujourd'hui dans toutes les régions cotières.*

(4) *Cérémonie qui consiste à retourner les morts, à les changer de place, en ajoutant de nouveaux linceuls de soie rouge à ceux dont ils sont enveloppés déjà. Un Imérinien au courant des coutumes anciennes me disait que ceux qui entrent dans le tombeau, s'ils sont incommodés par la puanteur des cadavres, doivent se garder de dire que « cela sent mauvais. »*

(5) *Reçueilli à Kandreho, province de Maevatanana.*

(6) *Tsy mba sahy atao hoe : maimbo ! fa hoe : manitra !*

(7) *Ody maimbo, à Tanambao (Tamatave), et à Antokazo (District d'Ambatondrazaka).*

donc les Êtres incorruptibles et parfumés, sous le nom d'Andriamanitra. Il est assez curieux qu'on trouve des idées analogues chez les anciens chrétiens : d'après les hagiographes, les cadavres des martyrs ne pourrissent pas et répandent au contraire une odeur exquise ; d'où l'expression devenue banale : mourir en odeur de sainteté.

L'incorruptibilité des morts les plus vénérables, des Saints Razana, est aussi attestée chez les Malgaches par des proverbes (1), et surtout par les commentaires que savent encore en faire certains vieillards ; car les proverbes en eux-mêmes sont fort obscurs et il serait difficile d'en tirer parti sans exégètes indigènes.

*Minia maty ho maimbo* (2) signifie en mot à mot : il veut mourir pour sentir mauvais ; ce qui se commente ainsi : il s'obstine dans le mal, de sorte qu'étant mort il sentira mauvais très vite. Car il semble que les morts dont la vie a été plus mauvaise pourrissent plus vite. Quand on remue les corps dans le tombeau, lors de la cérémonie du famadihana, on cherche à se rappeler comment ils se sont conduits de leur vivant pour savoir s'ils seront ou non bien conservés.

Les Imériniens croient qu'après la première mort il y en a une seconde, beaucoup plus pénible. En se conduisant mal, on hâte la venue de cette seconde mort. Un des signes qui la décèlent probablement, disent certains Malgaches, c'est la mauvaise odeur répandue par les cadavres. Les Andriamanitra seraient donc en quelque manière les « Immortels » de la conception grecque, ceux qui échappent à la mort complète (3). Autrefois on racontait encore à Tananarive que les restes d'Adrianampoinimerina et de Radama I<sup>er</sup> son fils étaient particulièrement incorruptibles et ne répandaient aucune mauvaise odeur : ces deux grands rois, vivants ou morts, étaient « Andriamanitra visibles » selon la formule malgache.

\*  
\*\*

Il est à remarquer que les Zanahary, les Andriamanitra, les Andriananahary ne sont jamais l'objet d'un culte rendu à eux seuls, comme il arrive pour les *razana* par exemple. Au contraire on les trouve toujours liés aux Ancêtres, invoqués avec eux, honorés avec eux ; et, s'ils ont la prééminence, si on leur donne la première offrande, c'est en raison non de leur importance, mais de leur ancienneté, car ils sont eux aussi des Ancêtres, dont on ne sait plus ni les noms ni même les tombeaux, des Ancêtres perdus dans la nuit des temps. En réalité les vivants honorent de vœux et de sacrifices, sous l'appellation de *Razana*, les aïeux connus ou ceux dont la tradition a conservé la mémoire. Quant aux vagues Esprits Immémoriaux rangés dans la catégorie des Zanahary, on les invoque par scrupule méticuleux et pour n'oublier personne. Ainsi jadis les païens de Rome, à la fin d'une énumération de dieux, ajoutaient la formule *dique deæque omnes* (ainsi que tous les dieux et toutes les déesses), de crainte que quelque Immortel ne se formalisât d'avoir été passé sous silence.

(1) Ces proverbes m'ont été signalés par M. J. Paulhan, alors professeur au lycée de Tananarive, et à qui j'exposais un jour mon avis sur le sens du mot *Andriamanitra*. M. Paulhan m'a communiqué en même temps les commentaires qu'il avait recueillis.

(2) *Ohabolan' ny Ntaolo*, par W-E. Cousins, N° 1798.

(3) Proverbes relatifs à la seconde mort : *maty indray mandeha leo ihany*, (fa ny fanindroany no tsy tanty (mourir une fois passe encore ; mais c'est la deuxième fois qui est pénible). (Cousins 1663). — Cf : *Aza miringiringy loatra ny fitondrantena*, fa ny fanindroany no tsy tanty, (Cousins, 633).

Un commencement de mythologie, très humble et très fruste, a été imaginé par les Malgaches à propos des Zanahary, de leur demeure, de leur aspect, de leurs habitudes, de leurs relations entre eux et avec les hommes. Je n'ai pas cru devoir donner en ce livre une grande place à cette mythologie embryonnaire, d'abord parce qu'elle est peu fixée, et surtout parce que, je le répète, elle ne joue aucun rôle dans la vie intime ou sociale des Malgaches. A peine si elle intervient dans quelques formules de prières, où sont énumérés et parfois sommairement décrits certains Zanahary. C'est dans les contes populaires qu'elle trouve son expression la plus précise et la plus complète. J'ai puisé à ces deux sources de renseignements pour faire le rapide exposé qui suit.

### ÉLÉMENTS DE MYTHOLOGIE

Dans les formules liturgiques, les Zanahary sont généralement distingués des Razana : on les invoque d'abord, et, immédiatement après eux, on appelle les Ancêtres. Les Zanahary sont d'habitude rangés sous les désignations soit de Zanahary d'en haut et de Zanahary d'en bas, soit de Zanahary masculins et de Zanahary féminins, soit de Zanahary de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud ; souvent aussi on les invite nommément, surtout chez les Betsimisaraka et les Tsimihety, plus rarement chez les Sakalava. Sitôt que cette invocation est finie, on passe à celle des Razana, car il est dit expressément dans de nombreuses formules que les Zanahary ne mettent pas longtemps à goûter le sacrifice. « Descendez, vous, Zanahary ! C'est vous, Zanahary, que j'appelle, Zanahary masculins ! Zanahary féminins ! Rangidina, Rantomoa, Raberonerona, Rakodonkodona, Ramadiovantsakoho, Rahanikovary, Rantranovy, Rantranofalafa, Randriampanamboatroloana, voici votre bœuf. Les Zanahary ne mettent pas longtemps à manger. Voici que vous avez mangé. Permettez-nous d'appeler les Razana, et apportez ce qu'il y a de bon, apportez ce qu'il y a de bien. Nous sommes des enfants nés de tout à l'heure et nous ne pouvons pas connaître les grands Ancêtres morts et ensevelis dans les tombeaux à Anjanozano, à Amanivatra, à Antomidina, à Avohitrampasina, à Andranony, à Andranotokana ; tels sont les lieux que vous habitez, Razana ! Voici votre bœuf, et apportez du bien pour nous (1). »

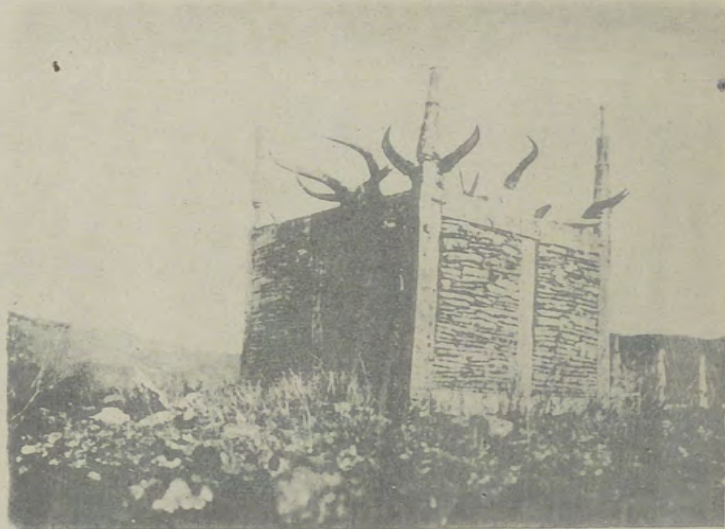
Mais il ne faudrait pas croire que Zanahary et Razana sont d'essence différente. Ce sont tous des Ancêtres, ainsi qu'il ressort de ce que j'ai précédemment exposé. S'il en fallait de nouvelles preuves, j'en trouverais aisément dans les formules rituelles où ils sont invoqués successivement : « ..... Vous tous qui avez fait tous les hommes vivants au dessous du ciel où vous demeurez, descendez d'en haut et asseyez-vous sur les lits d'or pour voir votre *descendance* et vos *petits-enfants*. » (2) « Descendez, Zanahary masculins ! Zanahary féminins !..... et vous,

(1) Formule faisant partie d'une prière accompagnant un tsikafara et recueillie dans la région d'Andevoranto,

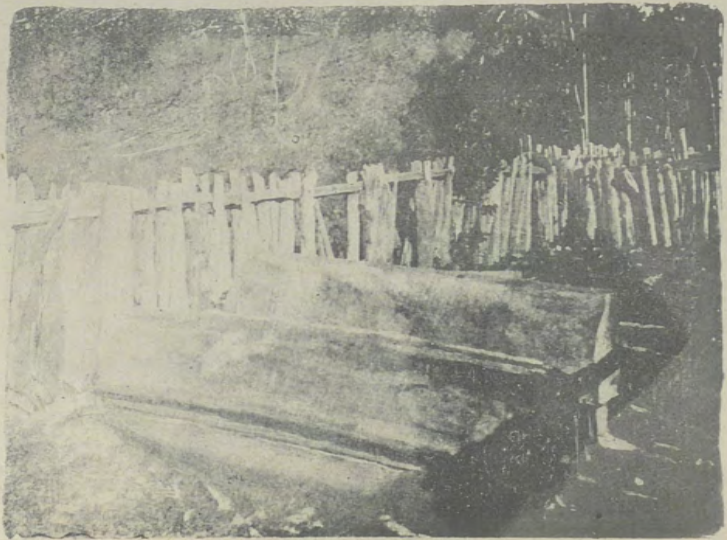
(2) Recueilli à Sahavato, district de Nosi-Varika : Zanahary lahy ! Zanahary vavy ! anareo aby no nahary ny olombelona rehetra ambanin' ny lanitra itoeranareo, mandrorono amin' ny lanitra ka mitomoera eo ambonin' ny farafara volamena hitsinjo ny zanaka amin' zafinareo.



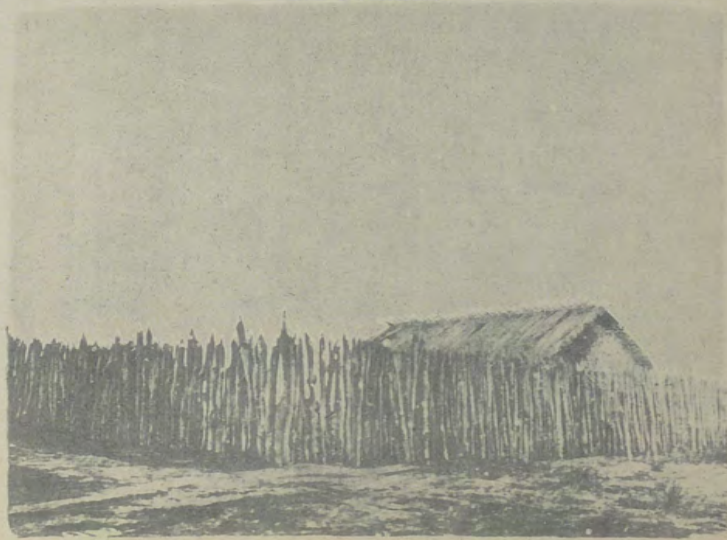
Aloalo Mahafaly



Aloalo Betsileo



Cimetière Betsimisaraka  
*(près Foulpointe)*



Case à reliques des rois Sakalava  
*(près Majunga)*

Razana, défunts devenus tous des Zanahary! » (1) « Nous t'appelons, Zanahary! Voici que ta descendance et tes petits-fils font un sacrifice » (2).

Les noms des Zanahary, dans les formules rituelles, sont assez divers : ils varient selon les régions et aussi selon la science ou la fantaisie du Maître-du-Sacrifice. Dans les énumérations on compte tantôt trois ou quatre noms seulement, tantôt davantage et jusqu'à neuf et même onze ou douze. Voici les plus usités.

*Andrianaboabo*, (3) « le seigneur très haut. » C'est une appellation d'un de ces Zanahary d'en haut, qu'on appelle particulièrement au sacrifice et qui descend du ciel par une chaîne d'argent.

*Andrianamboatra*, (4) « l'assembleur, » celui qui ajuste et qui prépare les corps. Il s'agit du Zanahary, qui a fabriqué les premiers hommes et qui, n'ayant pas réussi à leur donner la vie, a été obligé de recourir à l'aide d'un autre Zanahary, possesseur du sang et du souffle. D'autres noms expriment encore cette idée, tout à fait banale dans le folk-lore malgache.

*Rafanamboatra*. C'est un simple doublet du nom qui précède.

*Andrianamboatena*, « le Seigneur qui s'est fait lui-même. » C'est un des noms du Zanahary de la terre, par opposition au Zanahary du ciel. Celui-ci est censé avoir fabriqué tous les êtres, à l'exception de son rival, souvent en querelle avec lui, et qu'on appelle aussi Zanahary d'en bas. Le fait de s'être procréé lui-même indique qu'Andrianamboatena appartient incontestablement à la catégorie des Zanahary.

*Rampitsinjolavitra*, « celui qui voit au loin. » C'est encore une épithète banale des Zanahary. Chez tous les peuples, les dieux ont été considérés comme voyant du lieu où ils résident tout ce qui se passe sur la terre.

*Rampanohitaolana*, « l'ajusteur des os. » Ce Zanahary et les cinq suivants sont l'expression symbolique des actes successifs par lesquels a été créé l'homme. *Rampanohitaolana* a d'abord ajusté les os.

*Rampanaohozatra*, « le faiseur des nerfs, » a ensuite lié les os les uns aux autres à l'aide des nerfs.

*Rampanaonofa*, « le faiseur des chairs, » a mis les muscles autour des os, et a modelé la forme générale du corps humain.

*Rampanaohoditra*, « le faiseur de peau », a donné au corps son enveloppe et l'a terminé, pour ce qui est de l'aspect extérieur.

*Rampanaora*, « le faiseur de sang, » a mis dans le corps inerte le liquide rouge sans lequel on ne peut concevoir la vie, le sang, qui, lorsqu'il s'écoule, entraîne irrémédiablement la mort.

*Rampamelombelona*, « celui qui donne la vie, » est le dernier et le plus important de tous. Il a mis dans le corps le souffle, c'est-à-dire le principe de vie, et il a permis ainsi à l'homme de remuer, de parler, d'agir. Dans la littérature

(1) Recueilli à Anosibe, district de Vatomandry : ..... *hianareo razana maty nanjary Zanahary rehetra*,....

(2) Recueilli à Analalava : — *manao saotra ny zanaka amin' zafinao*.

(3) *abo* (Betsimisaraka) = *avo* (Merina).

(4) *de voatra*, arranger, préparer.

populaire malgache la fabrication des premiers hommes est généralement plus simple : elle nécessite seulement l'intervention de deux Zanahary, celui d'en bas, maître de la terre, qui fabrique les corps avec de l'argile ou du bois, et celui d'en haut, maître du ciel, qui anime les statues inertes en y mettant le souffle.

*Ramahaiolo*, « celui qui sait faire les personnes, » est sans doute le nom d'un Zanahary terrestre, capable de modeler des images d'homme.

*Ratohaniaina*, « le soutien du souffle, » est un Zanahary du ciel, apte à mettre et à conserver dans le corps des hommes le souffle de vie. Tous les Zanahary qui précèdent appartiennent au folk-lore Betsimisaraka ou Sakalava. Les trois suivants sont empruntés à la tradition populaire des Bara.

*Ratomaratompo*, (1) est considéré chez les Bara comme l'un des trois Zanahary primordiaux. Ils existaient avant toutes choses, et Ratomaratompo était l'aîné. C'est lui qui façonna les corps de tous les être vivants. Comme il avait le pas sur ses frères, il intervint le premier dans la création et il fit l'eau ; à ce moment-là il n'y eut que de l'eau.

*Ratomarafefy* intervint alors ; il tarit une partie de l'eau et fit les hautes terres. C'est le cadet de Ratomaratompo ; il a comme spécialité de protéger et de garder de tout dommage les créatures de son frère aîné. (2)

*Ratomaranaina* est le dernier né des trois grands Zanahary. C'est lui qui au commencement créa les vallées et les plaines, en frappant de sa forte main une partie des hautes terres qu'avait fait surgir Ratomarafefy. Il collabora avec son frère aîné à la création de l'homme ; car, lorsque Ratomaratompo eut fabriqué le corps, Ratomaranaina y mit le souffle de vie. Quand les Bara font des sacrifices, lorsque par exemple il y a un malade dans la famille, ils tuent un bœuf à l'Est de la case, puis tournent la victime vers l'Est, parce que, disent-ils, c'est la direction d'où viennent toujours les Zanahary. Puis ils font cette prière :

— Toi, Ratomaratompo, maître de tous les corps, nous te faisons une offrande avec ce bœuf, car c'est toi qui as fait les pieds et les mains ! Toi, Ratomarafefy, qui protèges de tout dommage, de toute maladie, protège-nous, protège nos vies, que les ennemis ne puissent nous atteindre ! Protège-nous, pour que nous vivions longtemps ! Toi, Ratomaranaina, nous t'appelons aussi, car c'est toi le maître du sang et du souffle de vie. Ne laisse pas s'en aller notre sang et le souffle de notre vie ! Voici un bœuf que nous t'offrons pour racheter notre vie et celle de notre parent malade. »

*Ratohanaranto*, « le soutien du commerce, » passe, chez les Antaimorona et les Betsimisaraka, pour le protecteur spécial des hommes qui vont chercher fortune au loin. Il les ramène sains et saufs dans leur pays.

*Randrianady*, « le Seigneur de la guerre. » Je n'ai trouvé le nom de ce Zanahary que dans les formules rituelles, et je ne connais rien de ses attributions autrement que par l'étymologie de son nom. (3)

(1) Je ne sais comment les Bara expliquent étymologiquement tomara- ; on peut considérer que tomara- (de taratra avec l'infixe-om-) signifie au propre le brillant, le lumineux, ou au figuré l'investigateur, le surveillant.

(2) Ratomarafefy apparaît aussi dans les prières Sihanaka (T. et D., 7).

(3) T. et D., 7.

*Andriantovoana* signifie d'après les commentaires indigènes « celui qui a poussé comme une plante, » c'est-à-dire qui n'est pas né d'une femme et qui n'a pas été créé par un autre Zanahary. C'est un des noms du Zanahary d'en bas, sorti de la terre, qui apparaît sous bien d'autres noms, Ratsivalanorana, Rahorohoro, Ihetsy, Matiaho, Kalalaontany. Ce Zanahary terrestre modèle les images humaines que peut seul animer un Zanahary céleste. Dans les contes populaires on trouve plusieurs doublets d'Andriantovoana.

*Ratovoantany*, « celui qui a jailli de la terre, » (1) déclare dans un conte Sakalava qu'il n'a pas été créé par le Zanahary, mais qu'il est sorti tout seul de la terre.

*Ratovoana* est appelé dans un conte Betsimisaraka (2) le Zanahary noir, par opposition au Zanahary blanc qui habite le ciel.

*Ranaivotovoana*, le maître de la terre, modèle avec du bois et de l'argile le premier couple humain, auquel Jaobinonoka, le maître du Ciel, donne le sang et la vie (3).

*Andriamitovoana.*

*Ratomoa.* Les exégètes indigènes ne s'accordent pas sur le sens de ce mot. On m'en a donné l'explication, suivante : *tomoa* serait la contraction de *te-homoana* (qui veut se rendre muet); cette expression s'emploie en parlant d'une personne très douce et très bonne, qui jamais ne proteste ni ne se plaint; *Ratomoa* serait donc un Zanahary bienfaisant. Mais il faut se méfier des fantaisies étymologiques Malgaches. Je préfère l'interprétation généralement donnée et rapprochant *tomo*-du Merina *tombo*-; *tomoana* (chez les côtiers *tomoa*) aurait donc approximativement le même sens que *tovoana* et signifierait « qui s'est accru, qui a grandi. » Divers noms de Zanahary sont apparentés à celui-là, par exemple :

*Andriantomoa*, dans un conte Sakalava (4), apparaît comme la fille du Zanaharibe. Elle se promène un jour sur la terre et y rencontre le premier homme, nommé Radisomiakanjo; elle consent à devenir sa femme, et plus tard elle apporte sur la terre le riz, qu'elle dérobe dans la maison de son père.

*Andriamitomoana*, dans un conte Antaimorona (5), est le roi du ciel, de l'air et de la terre. Il façonne successivement avec un morceau de ciel trois Zanahary célestes, puis avec de l'argile un Zanahary terrestre, nommé Ihetsy. On voit par ce double exemple que la légende des Zanahary était très peu fixée : l'imagination des conteurs populaires se donnait libre carrière, lorsqu'il s'agissait d'Êtres qui n'étaient pas des ancêtres connus, et qui n'avaient jamais été l'objet d'aucun culte spécial, mais qui figuraient seulement dans des énumérations rituelles.

(1) T. et D., 28. « Alors sortit de la terre un Être nommé *Ratovoantany*. »

(2) T. et D., 23.

(3) T. et D., 27.

(4) T. et D., 31.

(5) T. et D., 26. Cf. une variante, également Antaimorona, du même conte (T. et D. 24), où le maître du Ciel et de la Terre s'appelle *Andriamitomboana*, ce qui confirme la parenté étymologique de *tomo* et *tombo*.

*Ratomoaranana*, « qui enrichit et donne des biens de toutes sortes, » d'après une formule Sihanaka (1).

*Ratomoimbe*, d'après une formule Tsimihety (2).

*Rahanikovary*, « celui dont je mange le riz », ou « celui qui a fait que je mange du riz ». Cette spécialisation des Zanahary est intéressante. Le dieu malgache du riz est à rapprocher du dieu de la foudre (Ravarabe) ou du dieu maïs (Andrianakatsaka).

*Ravarifotsy*, « le riz blanc. » Cette explication très simple ne paraît faire aucune difficulté. Cependant M. Colançon, administrateur des Colonies et malgachisant distingué, dans des notes manuscrites qu'il a bien voulu me communiquer, cite une formule rituelle ainsi conçue : *Avia Ravarifotsy madio manal' aina* ; et il interprète, d'après des commentaires indigènes, *Ravarifotsy madio* comme signifiant la grêle, comparée à de gros grains de riz blanc bien pur ; elle enlève la vie (*manala aina*) parce qu'elle détruit les récoltes, et on l'invoque pour qu'elle épargne les rizières du clan et qu'elle s'abatte plutôt sur les plantations des voisins.

*Andrianakatsakatsa*, « le Seigneur maïs », est représenté dans une légende cosmogonique (3), comme le créateur du ciel, des astres et de la terre. Il modèle une femme pour être sa compagne, et cette femme, nommé *Andrianabolisy*, lui donne une fille, *Andriantomoa*.

*Ravoarabe*, « le grand figuier ».

*Ravodihazo*, « la souche de bois ».

*Rangidina*, « la libellule », figure dans les formules rituelles parmi les Zanahary. Un être portant un nom légèrement différent apparaît dans un conte, où il joue un rôle de demiurge. C'est *Angidikely*, « la petite libellule » (4).

*Rangidimola* ou *Rangidimaola* est envoyé sur la terre par le grand Zanahary céleste pour ramener à l'obéissance deux autres Zanahary révoltés, *Ravaratra*, « la foudre », et *Rahorohoro*, « le tremblement de terre » (5).

*Ratsimihetsiky*, « celui qui ne s'agite pas. »

*Randriodriotra*, « le seigneur à la course rapide. » C'est sans doute une allusion à la vitesse avec laquelle les Zanahary descendent par la chaîne d'argent et arrivent à l'endroit où l'on offre un sacrifice.

*Bevolontratra*, « à la poitrine velue. » C'est un signe de force et de puissance.

*Ratsivalanorana*, « celui qui n'a pas de mâchoire inférieure, » est le roi du pays souterrain où vont les cadavres des morts. Il n'a pas de mâchoire inférieure, parce qu'on se le représente sous la forme d'un ancêtre très lointain, d'un squelette dont les éléments sont déjà en partie dissociés. Il est le roi d'une région qui s'étend au dessous de la terre, où l'on descend en se laissant glisser par un trou très profond. *Ratsivalanorana* est cruel : il tue les hommes qui vont chez lui et avec leurs crânes il se bâtit un mur. C'est lui qui à l'origine habitait à la surface de la terre. Il modela les premiers hommes qu'anima le Zanahary céleste. Depuis ce temps il rentra sous terre,

(1) Recueillie à Ankazotsaravola, district d'Ambatondrazaka (T. et D., 7).

(2) T. et D., 16.

(3) Textes et Documents, 31.

(4) Cf. Renel, Contes de Madagascar, t. I, p. 114 sq.

(5) T. et D., 20 ; cf. 53. D'après ce dernier conte, c'est *Rangidimaola* qui façonne les premiers hommes, animés ensuite par le fils du Zanahary céleste.



et, quand les hommes meurent, il reçoit leur corps, tandis que leur souffle de vie retourne chez le Zanahary d'en haut.

*Rakalalaontany* est un Zanahary terrestre comme Ratsivalanorana. D'après un conte Betsimisaraka (1), il était le premier et le seul habitant de la terre. Pour distraire son ennui il fit des statues de bois auxquelles le Zanahary céleste vint donner la vie.

*Rahoetsilahy*, *Rahoetsy*, *Ihetsy* (2) sont des formes légèrement différentes d'un même mot. *Ihetsy* appartient à la même catégorie de Zanahary que les deux précédents. Chez les Betsimisaraka, Zanahary le maître du ciel et Rahoetsy le maître de la terre inventent un jeu : l'un modèle deux images d'homme et de femme et l'autre leur donne la vie. Chez les Antaimorona(3), *Ihetsy* est le dernier né des fils du Grand Zanahary, ou bien celui-ci le crée après d'autres Zanahary et d'une autre matière qu'eux, mais il lui donne le don de l'imitation, grâce auquel *Ihetsy* façonne une statue de femme que les Zanahary animent. *Ihetsy* l'épouse, et leurs enfants se multiplient sur la terre ; ce sont les hommes. Chez les Betsimisaraka et les Tanala, le thème du Zanahary terrestre revient continuellement dans la littérature populaire ; le nom du Zanahary change, mais la légende est la même dans ses traits essentiels :

*Andriamisazosazo* (4), « le Seigneur qui prend de force », a fait la terre ; c'est lui aussi qui tailla dans du bois le premier homme appelé *Andriampivelona*. Il reprend, qu'on le veuille ou non, au moment de la mort, les corps qu'il a façonnés.

*Raondiana* (5), « l'homme noble », sortit tout seul de la terre et fut le premier homme. Il modela des figures en terre et en bois, que le fils du Zanahary consentit à rendre vivantes. Mais ils s'en disputèrent la possession : le fils du Zanahary reprit la vie et *Raondiana* le corps.

*Inino* (6) sortit des profondeurs de la terre, puis, quand avec l'aide du Zanahary d'en haut il eut fait le premier couple humain, il s'enfonça de nouveau dans le sol et ne reparut plus jamais.

*Iriava*.

*Matiaho* (7). *Iriava* et *Matiaho* sont deux Zanahary terrestres. Ils essaient de fabriquer des hommes, mais ne peuvent les animer qu'avec l'aide du fils d'un Zanahary céleste. Comme ils refusent de partager les hommes avec lui, selon les conventions faites, le fils du Zanahary tue ça et là les hommes, et c'est l'origine de la mort. Chaque fois qu'un être humain meurt, il se souvient de celui qui a fait son corps et il s'écrie : « *Maty aho!* » (je meurs !) Ce calembour, qui a donné naissance au nom du Zanahary, est tout à fait dans le goût des primitifs Malgaches.

*Raberonerona*, « celui qui gronde fort. » (8)

*Ingodongodo*, *Andriangodongodona*, « le Seigneur dont le pas résonne. » Ces

(1) *Textes et Documents*, 24, 30.

(2) *T. et D.*, 25, 33.

(3) *T. et D.*, 24.

(4) Recueilli chez les Betsimisaraka, à Manambonitra, district d'Andovoranto.

(5) Recueilli chez les Tanala, à Ampasinambo, district de Mananjary.

(6) Recueilli chez les Betsimisaraka, à Ambodiatafana, district de Tamatave.

(7) *Textes et Documents*, 29.

(8) *T. et D.*, 20

deux Zanahary sont une personnification du tonnerre, considéré toujours par les demi-civilisés comme la manifestation d'une puissance supérieure et divine.

*Rabekodona* et *Rabekidona* (1), « celui qui résonne sourdement. »

*Rakotokotona*.

*Ramikotona*.

*Rakotokoto*. (2)

*Ravaratra*, « la foudre » (3).

*Ravarabe*, « la grande foudre. »

*Andriambaratra*, « le Seigneur foudre. »

*Ravaratranambo*, *Ravaratrambony*, « la foudre d'en haut. »

*Ratselintselina*, « l'éclair ». Ces Zanahary sont à rapprocher de Rabeeronerona et d'Andriangodongodona. Dans un pays où les orages sont fréquents et très violents, il est naturel que l'éclatement de la foudre et ses effets aient vivement frappé l'imagination des hommes. Dans le folk-Lore, le tonnerre est représenté souvent comme un Zanahary inférieur, serviteur ou messenger du grand Zanahary. (4)

*Rahorohoro*, « le tremblement de terre », apparaît dans un conte Antaimorona comme la femme de Ravaratra, « le Tonnerre. » Le grand Zanahary sépare le ménage, parce que les deux époux, envoyés par lui sur la Terre, s'amuse à terroriser les hommes. *Rahorohoro* est reléguée dans les profondeurs du sol, et *Ravaratra* retenu dans le ciel. Il n'a le droit de visiter sa femme que pendant une certaine partie de l'année, qui est précisément la saison des orages. (5).

*Ramadiovantsakoho*, « celui qui a les ongles bien propres », d'après les exégètes indigènes, c'est-à-dire celui qui ne fait rien, qui ne travaille pas, qui passe son temps à faire bombance (6).

*Andriamadio* « le Seigneur clair ou pur, apparaît dans le folk-lore comme l'envoyé du Zanaharibe.

*Andiamiamiamy*, « le Seigneur richement habillé ».

*Rantranofalafa*, « celui qui habite une case en *falafa*. » Autrefois, dit-on, chez les Betsimisaraka, les cases étaient faites de branchages entrelacés et de chaume; quand on se mit à construire des cases plus soignées, avec les nervures et les feuilles du palmier ravalala (trano *falafa*), ces habitations, considérées alors comme luxueuses, étaient réservées aux chefs. C'est ainsi que *Rantranofalafa* peut être regardé comme une appellation honorifique.

*Rantranovy*, « celui qui habite une case de fer. » Le fer est considéré par les

(1) T. et D. 37

(2) Ces cinq Zanahary apparaissent dans les formules rituelles; Je n'ai pu avoir sur les 3 derniers aucun détail; les noms des deux premiers sont à rapprocher de *Ngodongodona*, *Kidona* est formé du préfixe *ki* plus *dona* (son sourd).

(3) 32, 37.

(4) T. et D., 33.

(5) Voir T. et D., 22 et 32.

(6) M. Colançon explique autrement: d'après lui, *Ramadiovantsakoho* (dont les serres sont nettes) est le nom donné à la foudre, que les Malgaches se représentent sous la forme d'un oiseau, et plus particulièrement d'un coq rouge, aux plumes et aux serres brillantes.

Malgaches comme l'instrument du progrès ; il était rare autrefois et valait cher : dans le folk'lore indigène la « case en fer » (1) représente la maison d'or, avec un mobilier d'or, de nos contes populaires. Rantranovy exprime donc la même idée que Rantrano-falafa.

*Rafaneketra* ou *Rafanekitra* (2).

*Ramalemitahonanana*, « celui qui a des brèdes aux tiges tendres, c'est-à-dire de bonnes brèdes. » C'est une personnification des légumes ou brèdes, qui avec le riz constituent la principale nourriture des Betsimisaraka. Ramalemitahonanana peut donc être rapproché de Rahanikovary.

*Ravolataonana*.

*Rambarakoinona* (3).

*Andrianafotra*.

*Andriananana*.

*Rasahelintraly*.

*Raloharano*, « tête de l'eau », c'est-à-dire source, d'après l'explication banale. M. Colançon cite une formule ainsi conçue : Raloharano tsy anambo, tsy ambany (ni en haut ni en bas). Il commente de la façon suivante : il s'agit de la sueur ; l'eau provenant de la sueur, disent les Betsimisaraka, ni ne tombe du ciel (tsy anambo), ni ne sort de la terre (tsy ambany) ; elle est due à l'effort fait pour obtenir quelque chose d'utile ou d'agréable. Invoquer Raloharanotsianambotsiambany, c'est donc demander des biens, de la richesse, du bonheur.

*Rampananolona*, « celui qui possède les gens ». C'est une appellation du Zanahary terrestre, maître du corps des êtres qu'il a façonnés.

*Rampanakaitra*.

*Rajarobe* ou *Jaro*, Zanahary céleste des Sakalava ; c'est lui qui immobilisa la terre, au moment où elle voulait lutter contre le ciel. — Dans une formule Betsimisaraka (Maroantsetra) il est qualifié de « tohan' ny aina » soutien de la vie.

*Randriambolisy*, *Bodisy*, (4) *Randriambolisy* ou *Bodisy* est l'être féminin créé, selon la légende Sakalava, par le grand Zanahary pour être sa femme. Il eut d'elle une fille qui devint l'épouse du Zanahary terrestre. Dans un conte Antaimorona, *Bodisy* apparaît comme le serviteur d'Andriamanitra, un des Zanahary célestes.

*Andrianafetreha*.

*Andriaminiminy*.

*Ranantsindravola*.

*Ranidina*.

*Ramaleka*, « celui qui va vite. » Ce Zanahary est appelé dans un conte Antaimorona (5) le premier-né d'Andriamitomoana, le Seigneur du ciel et de la Terre. Il fut fabriqué par son père avec un morceau du ciel, et il est le maître du sang, comme son frère Zanahary est le maître du souffle de vie.

*Kotomalady*, « le petit rapide », est un messager du Zanaharibe.

(1) Voir par exemple Ch. Renel, contes de Madagascar, t. I., p. 22 sq.

(2) D'après M. Colançon, ce Zanahary serait une représentation symbolique des bœufs (?)

(3) Textes et Documents, 7.

(4) T. et D., 31.

(5) Textes et Documents, 26.

*Rajatovotsota*. C'est le serviteur du Zanahary céleste Ramaleka.

*Ratsikotokoto*, « le tout petit ». L'imagination populaire aime à se figurer un tout petit être doué d'une très grande puissance ; dans le folk-lore c'est un thème banal que celui du dernier né d'une famille, plus chétif que ses frères, et qui sort triomphant des aventures les plus périlleuses. A cette espèce appartient le Zanahary Ratsikotokoto : dans une formule recueillie dans la région de Tamatave il est appelé le « Zanahary aux sept yeux qui voit ce qui passe au Sud, qui voit ce qui se passe au Nord » (1).

*Jaobinonoka* est un Zanahary céleste. C'est lui qui, d'après un mythe dualiste des Betsimisaraka (2), crée les hommes en animant les statues façonnées par le Zanahary terrestre Ranaivotovoana.

*Radisomiankonjy* est l'être primordial placé sur la terre par le grand Zanahary du ciel, d'après une légende Sakalava. Il façonna les premiers hommes qu'anima la fille du Zanahary.

*Ratrehatrehavola*, « celui qui est fier de son argent, » sorte de dieu de la richesse, ou d'après un commentaire indigène, celui qui s'enorgueillit de descendre du ciel au moyen d'une chaîne d'argent pour s'approcher du sacrifice.

*Ratsotsorabolamena*, l'or qui s'élève, qui se dresse (?).

*Randriamisezavola*, « le seigneur au siège d'argent. » Ces trois Zanahary sont cités dans une formule Imérinienne de prière aux Vazimba. (3) On les appelle les ancêtres des Vazimba, les Zanahary « qui marchent au dessus de la tête » des hommes, les habitants de la maison de pierre et de la maison de falafa, j'ai déjà cité plus haut des Zanahary personnifiés sous les noms de Rantranovy, Rantranofalafa.

*Ramelokatovoana*, « le courbe qui a poussé comme une plante (?) » est, d'après une formule Tsimihety (4), un des Zanahary qui ont fait la terre.

*Ratratramby*, d'après un conte Betsimisaraka (5), fut le premier homme ; il était descendu du ciel par une longue chaîne d'argent ; on a vu que c'était le procédé généralement employé par les Zanahary.

*Ratokananivonirahona*, « celui qui est seul au milieu des nuages, » nom donné dans un conte Antakarana (6) au fils du Zanaharibe.

*Razanakanivonilanitra*, « l'enfant au milieu du ciel, » nom de la fille du Zanaharibe dans un conte Bezanozano (7).

*Andriamirika*, « le Seigneur décharné, qui a les os saillants » (?), est désigné dans la littérature populaire comme le dispensateur des eaux d'en haut, le dieu qui laisse couler la pluie à travers une sorte de crible.

*Raololampona*. Ce Zanahary est à rapprocher des Esprits malfaisants appelés *Kokolampo* chez les Tanala et *Angalampona* chez les Imériniens. (8)

(1) *Ratsikotokoto*, Zanahary fitomaso, mahita ny atsimo, mahita ny avaratra.

(2) T. et D., 27.

(3) T. et D., 5.

(4) T. et D., 16.

(5) T. et D., 34.

(6) T. et D., 44.

(7) T. et D., 56.

(8) Voir plus haut p. 103, 104.

*Rampanariatra* ou *Rampanariana* est le dieu des sorciers, d'après un commentaire qui m'a été fait d'une formule rituelle des Betsimisaraka (1).

Cette liste de Zanahary est loin d'être complète, j'ai indiqué seulement les principaux, ceux dont les noms reviennent fréquemment dans les invocations. La plupart sont empruntés à des formules rituelles Betsimisaraka (2) ou Tanala (3). Ce sont par exemple Rangidina, Rantomoa, Randranofalafa, Ramadiovantsakoho, Rahanikovy, Randriodriotra, Rantomoa, Rabeeronerona, Ramalemitahonanana, Rabengodongodona, Rabevolontratra, Ravaratranambo, Randriampanamboatra, Ratselintselina, etc. Chez les Tsimiety on retrouve quelques uns de ces noms, avec d'autres que ne connaissent pas les Betsimisaraka, par exemple Ratoahanaina, Ratsimihe-tsiky, Anantsindravola. Au contraire une autre série de Zanahary semblent communs aux Zafisoro (4), aux Bara (5), aux Sakalava (6). Ce sont Andrianaboabo, Andriamiamiamy, Maleka, Andriambolisy, Andrianafotre, Andrianakatsakatsa ; chez ces peuples on rencontre rarement les mêmes noms que chez les Betsimisaraka (Andriantomoa) (7).

Chez les Merina ces formes multiples des Zanahary paraissent avoir été remplacées par les Vazimba, les Ancêtres royaux, et les grands sorciers devenus des saints (olo-masina) après leur mort. Pourtant elles ont existé dans l'ancienne religion Imérinienne, comme le prouvent certaines survivances. Ainsi dans une invocation aux Vazimba de la région d'Arivonimamo on trouve les noms de Ratrehatrehavola, Ratsotsorabolamena, Randriamisezavola, « qui habitent la maison de pierre, la maison de falafa, et qui sont les Zanahary marchant au dessus de la tête des hommes » (8). De même une formule rituelle Sihanaka (9) fait mention de quatre Zanahary.

De ce que les Zanahary sont d'anciens hommes, il résulte qu'on se les figure avec une forme humaine, et dans la tradition populaire ils apparaissent comme menant une existence analogue à celle des hommes : ils habitent des maisons, se marient, ont des enfants.

Les Zanahary d'en haut demeurent en un lieu vague, difficile d'accès, mais non inaccessible, et situé au dessus de la terre. Les Zanahary d'en bas circulent, invisibles, parmi les humains, ou résident, comme les Ancêtres, dans les arbres, dans les rochers, dans les sources ; ou bien ils habitent sous la terre et dans ses

(1) Recueilli à Mahatsara, district d'Andevoranto.

(2) Recueillies à Sahavato, district de Nosi-Varika, à Mahatsara et Andevoranto, district d'Andevoranto, à Vohipeno et Tamatave, district de Tamatave, à Maroantsetra, district de Maroantsetra.

(3) Recueillies à Ampasimazava, district de Mananjary.

(4) Ambalakazaha, district de Farafangana.

(5) Ihosy, district d'Ihosy.

(6) Mandabe, district du Menabe central.

(7) Les innombrables petits Zanahary qui apparaissent dans les formules rituelles de la côte et dont les discoureurs habiles inventaient de nouvelles formes au cours de leurs improvisations, font penser aux dieux des Indigitamenta Romains.

(8) T. et D., 5.

(9) T. et D., 7.

profondeurs ; d'autres fois leur habitation est simplement très éloignée de celle des hommes vivants, et les héros des contes populaires y parviennent après plusieurs journées de marche et non sans avoir été soumis à de périlleuses épreuves. (1)

Quand les Zanahary d'en haut viennent assister à un sacrifice, ils se servent, d'après les formules rituelles des Betsimisaraka, d'une chaîne d'argent ou d'une corde d'argent. « C'est avec une corde d'argent que vous descendez, c'est avec une corde d'argent que vous remontez. » Quelquefois on les montre, esprits légers et subtils, glissant le long de ces fils tenus qui flottent dans l'air et que les Européens appellent *fil*s de la vierge. Il s'asseoient sur des sièges ou sur des lits d'or, naturellement invisibles (2).

Ils sont appelés « les maîtres de la Terre et les rois du Ciel », « les animateurs des hommes vivants. » « On (3) ne vous appelle pas en vain, car c'est vous qui avez mis le sang dans le corps des hommes vivants, (vous qui avez mis) le souffle et l'âme, et qui leur avez appris à sa vêtir. » Ou encore : « On vous invoque, Zanahary, parce que c'est vous qui avez donné le souffle, vous qui avez fait les pieds et les mains, et vous aussi qui avez fait toutes choses. » (4) La formule la plus banale, celle qu'on rencontre le plus souvent aussi bien chez les peuples de l'Est que chez ceux de l'Ouest ou du Sud, celle qui explique sans confusion possible l'origine et le sens du mot Zanahary, est la suivante : Zanahary nahary tongotr' aman-tanana, les *Procréateurs* qui ont créé les pieds et les mains.

Entre les Zanahary, comme entre les hommes, il y a une hiérarchie : l'un d'eux est le chef des autres, il s'appelle le Zanaharibe et n'est d'ailleurs l'objet d'aucun culte spécial. Plus il est haut et puissant, plus il est éloigné des hommes. Ceux-ci savent son nom, en parlent rarement, ne l'invoquent pour ainsi dire jamais dans leurs prières ; ils s'adressent de préférence aux Ancêtres proches qu'on connaît et qui vous connaissent.

C'est surtout dans les Contes populaires qu'on trouve quelques récits sur les Zanahary et quelques éclaircissements sur les conceptions cosmogoniques des Malgaches.

Généralement les Zanahary ne se dérangent pas eux-mêmes pour descendre sur la terre. Ils envoient quelquefois leur fils ou leur fille pour voir ce qui se passe dans leur domaine d'en bas ; ils ont aussi des messagers spéciaux pour leur servir d'intermédiaires avec les hommes : ce sont Vorombetsivaza et Ipapangobemavo, qui volent du ciel à la terre et de la terre au ciel pour renseigner le Zanahary ou pour porter ses ordres. On les représente nettement comme des oiseaux (oie et faucon), mais d'une espèce particulière, doués de parole et sans doute plus grands et plus forts que les autres. Dans une formule rituelle ils sont invoqués sous le nom de Rafaraketa : on dit qu'ils résident contre le ciel et la terre et on

(1) T. et D., 59, voyage du fils du Vazimba chez le Zanaharibe.

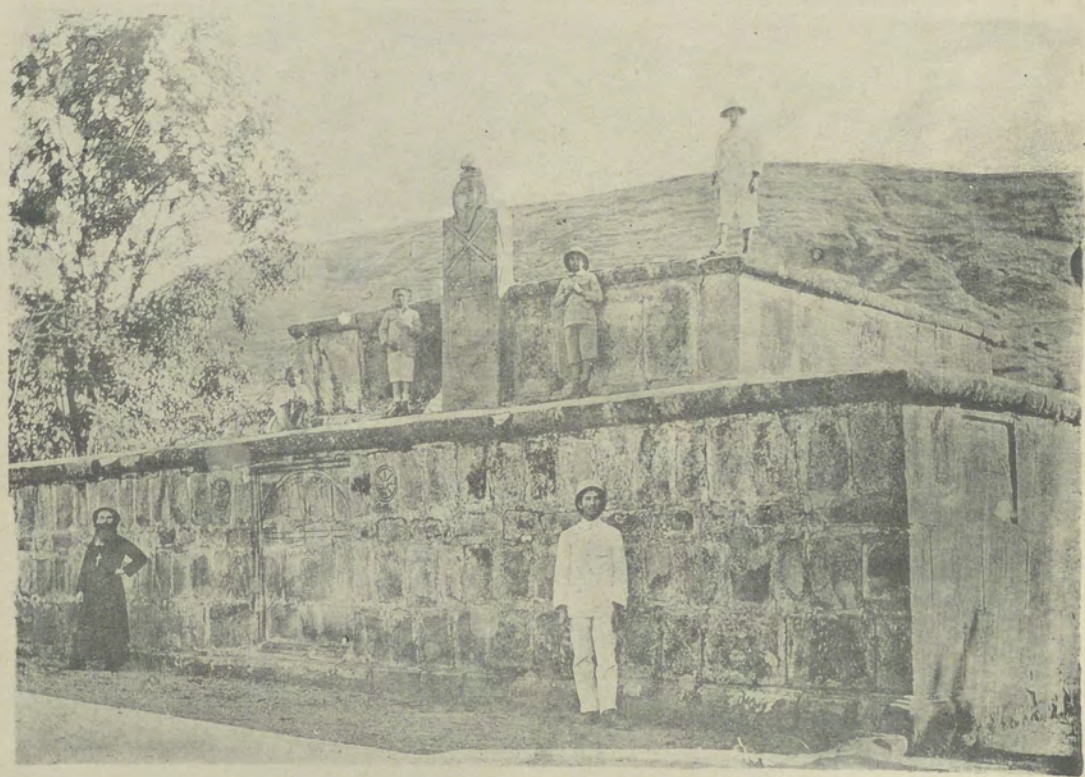
(2) Rojo vola ou tady vola ; faroratra ; tady vola no iakaranareo, ary tady vola no androroronareo.

(3) Mipetraka hianareo amparafara volamena.

(4) Hianareo no tompon' ny tany sy mpanjakan' ny lanitra, . . . Hianareo dia tsy antsoina foana fa nasianareo ra ny tenanolombelonna ary aina sy fanahy, ka mahalala mitafy (Recueilli à Fiadanana, District de Nosi-varika).



Pierre commémorative de Rainiasimbola à Betafo



Tombeau de Rainiasimbola à Ambohimana  
(district de Betafo)

leur demande de parler favorablement au Zanahary du sacrifice qu'offrent les hommes. D'après un conte Betsimisaraka, c'est la foudre Ravaratra qui est le messager du Zanahary ; elle va et vient du ciel à la terre. Je dois ajouter que presque tous les Malgaches se représentent la foudre sous la forme d'un grand coq rouge. Dans un conte Bezanozano, les envoyés du grand Zanahary s'appellent Kotomalady, « le petit rapide », et Andriamadio, « le Seigneur clair ou pur. »

Les explications cosmogoniques n'ont pas beaucoup tenté l'imagination des Malgaches ; en général ils admettent que le ciel et la terre existaient de toute éternité et ils racontent seulement comment l'homme est apparu. Les récits sur la formation du monde sont rares et très primitifs (1).

Voici par exemple un conte Antaimorona (2) : au cours des ans, les poussières emportées de très loin par les vents, s'amassèrent et finirent par former la terre. La pluie qui tombait modela les montagnes et les vallées, et dans les creux accumula les eaux pour former les rivières. Le hazomanga, le bananier et le maïs furent les premières plantes qui, ensuite, poussèrent à la surface de la terre. Un jour, dit-on, une tige de maïs, abattue par le vent, resta couchée sur le sol et se mit à pourrir. Peu après en sortirent des petits vers appelés *olitra*, qui grandirent d'une façon extraordinaire et se transformèrent en hommes (olona) (3).

Une tradition Betsimisaraka nous a conservé un mythe plus compliqué, où interviennent déjà des dieux.

## LE CIEL ET LA TERRE

### Conte Betsimisaraka (4).

Le Zanaharindahy et la Zanaharimbavy (couple divin primordial) formèrent en un seul jour le Ciel et la Terre. A la surface de la terre, ils mirent des êtres animés de toutes espèces et des plantes. Au ciel ils placèrent la lune et les étoiles. Le soleil n'existait pas encore à cette époque et la terre était toute plate.

Or un jour, dit-on, le Ciel et la Terre, qui jusque là avaient entretenu ensemble de bonnes relations, se disputèrent à propos du droit d'aînesse.

— Je suis l'aînée, disait la Terre, car je suis la mère de tous les êtres vivants, qui se nourrissent de moi.

— Je te dis que tu es ma cadette, répliqua le Ciel, car ceux qui se nourrissent de toi vivent au dessous de moi, et moi aussi je te suis supérieur.

— Non, reprit la Terre, tu n'es pas mon aîné, car nous avons été formés le même jour.

— Eh bien ! si tu as été faite vraiment au même moment que moi, luttons ensemble pour voir qui l'emportera de nous deux.

(1) *Anengehana anareo Zanahary, fa hianareo no namboatra ny aina, hianareo no namboatra ny tomboka sy ny tana, ary hianareo koa no namboatra ny raha rehetra. . . .* [recueilli à Ambalakazaha, province de Farafangana].

(2) *T. et D.*, 36, 38, 39, 19., 49.

(3) Recueilli à Mananjary, province de Mananjary.

(4) Rapprochement simple et confusion voulue des deux mots *olitra* et *olona* qui dans les dialectes côtiers se réduisent à *oli* et *olo* et sont accentés tous deux sur la première syllabe.



La Terre accepta le défi et fit aussitôt monter ses troupes ; mais celles-ci, selon qu'elles allaient plus ou moins vite, s'élevèrent inégalement, certaines parties se trouvant très haut, alors que d'autres étaient encore voisines du niveau primitif de la Terre. Le Ciel, pour arrêter leur ascension vers lui, fit tomber des projectiles de toutes sortes, pierres et rochers, grêle, pluie.

Lorsqu'ils apprirent que la guerre avait éclaté entre la Terre et le Ciel, les deux Zanahary intervinrent et leur ordonnèrent de cesser leur querelle et de rester chacun à sa place. Voilà pourquoi il y a maintenant sur la terre des montagnes et des vallées. Et les grosses roches qu'on voit au sommet de certaines montagnes sont les projectiles lancés autrefois par le Ciel.

— Vous ne pourrez plus bouger désormais, dirent les Zanahary, et nous allons vous donner des rois pour vous gouverner.

Ils firent alors le Soleil pour être le roi du ciel et façonnèrent un homme et une femme pour régner sur la Terre. Puis ils dirent aux nouveaux rois :

— Il faut que vous soyez soumis à la Mort. Mais nous vous permettons de choisir le genre de mort que vous préférez, celle de la Lune ou celle du bananier.

Le roi de la Terre choisit la mort du bananier.

— Vous mourrez donc complètement, ta femme et toi, au bout d'un long temps, mais vous aurez pour vous remplacer des enfants qui croîtront autour de vous comme les rejetons du bananier.

Le roi du Ciel au contraire préféra la mort de la lune.

— Puisque tu aimes mieux le sort de la Lune, dit le Zanahary, tu ne vieilliras pas, tu mourras dans ta force et ta jeunesse au bout d'un jour, et tu n'auras pas de descendants pour te remplacer, mais tu ressusciteras toi-même le jour suivant, pour mourir de nouveau le jour d'après, et il en sera ainsi indéfiniment.

\*  
\*\*

Il y a de nombreuses variantes de ce conte, mais toujours avec ce même thème de l'origine des montagnes due à un mouvement de la terre qui se soulève inégalement vers le ciel. D'après les Sihanaka, (1) la Terre et le Ciel auraient jadis été réunis et se seraient séparés à la suite d'une querelle. D'après les Antaimorona, (2) la Terre a été faite par le Zanahary appelé Rahorohoro, qui aujourd'hui encore montre souvent sa puissance en faisant trembler le sol. D'après les Bara (3), il y avait au commencement trois Zanahary. L'aîné s'appelait Ratomaratompo, le second Ratomarafefy et le troisième Ratomaranaina. « Ratomaratompo, qui avait le pas sur ses frères, fit d'abord l'eau, et à ce moment là il n'y avait pas de terre, mais de l'eau partout. Alors Ratomarafefy étendit les mains et déploya sa force pour tarir une partie de l'eau et faire les montagnes, qui se dressèrent hors de l'eau. C'est en frappant l'eau avec ses mains qu'il la dessécha en partie et fit surgir les hautes terres. Ratomaranaina, le dernier né, vint à son tour : il étendit les mains, déploya sa force et frappa une partie des montagnes ; elles s'aplatirent aussitôt et devinrent des plaines fertiles ».

(4) Recueilli à Sahavato, district de Nosivarika.

(1) Conte recueilli à Ambodionoka, district d'Ambatondrazaka,

(2) Conte recueilli à Marofody, district de Mananjary.

Quelquefois l'œuvre de la création est plus compliquée encore : il n'intervient pas moins de sept Zanahary pour la mener à bonne fin, d'après un conte Betsimisaraka (2).

#### RATSIVALANORANA

Il y a très longtemps, dit-on, les Zanahary, Ramadiovanzakoho, Ramahaiolona, Rafanamboatra, Rafanakaitra, Raololampona, et tous les autres n'avaient pas encore de demeure, car il n'existait ni ciel ni terre. Ils résolurent donc de se préparer une habitation, et ils firent le ciel. Leur puissance est telle qu'un seul mot prononcé par Ratanamboatra suffit pour le créer. Ils habitèrent donc le ciel. Mais bientôt ils s'y ennuyèrent et quelques-uns résolurent de préparer un endroit où ils pourraient se promener. Un jour Ramadiovanzakoho, Ramahaiolona, Rafanamboatra sortirent du ciel pour examiner où il conviendrait de placer la terre. Ils s'entendirent pour la mettre au dessous du ciel, afin de bien marquer l'infériorité du surveillant qu'ils enverraient. Rafanamboatra fit alors la terre et les eaux, puis les trois Zanahary envoyèrent Ratsivalanorana pour habiter cette terre. Celui-ci se trouvait malheureux d'être le maître d'un espace immense où il n'existait rien. Il pensa qu'il serait mieux d'habiter l'intérieur de la terre et de se réserver la surface comme lieu de promenade. Il s'enfonça donc dans la terre, y demeura, et ne parut à la surface que le jour où d'ordinaire les Zanahary venaient le visiter.

Or une fois Ratsivalanorana façonna un homme et une femme dont il serait le Zanahary. Il prit de la terre et la pétrit, mais il ne parvint pas à donner la vie à ses images. Peu de temps après arrivèrent les Zanahary d'en haut et Ratsivalanorana leur dit :

— Vous savez en quelle solitude je vis ; je vous en prie, animez ces êtres que j'ai façonnés et qui seront mes compagnons.

Ramahaiolona eut pitié de Ratsivalanorana, et consentit à animer les êtres façonnés par celui-ci. De son côté Rafanamboatra fit des plantes qui couvrirent et ornèrent la terre. Puis les Zanahary d'en haut remontèrent chez eux, après avoir recommandé à Ratsivalanorana de façonner des images d'animaux et d'oiseaux auxquelles ils donneraient la vie lors de leur prochaine visite. Ce qui fut fait.

Dans ce dernier voyage des Zanahary, Ratsivalanorana eut la chance de voir un grain de riz dans un ongle de Ramadiovanzakoho, car ce Zanahary avait des ongles très longs et crochus. Le grain tomba et Ratsivalanorana le ramassa précieusement, car le riz était la nourriture réservée aux Zanahary. Le grain de riz, mis en terre, poussa, et au bout de quelques années les hommes eurent une provision suffisante pour se nourrir.

Depuis ce moment les Zanahary d'en haut cessèrent de descendre sur la terre et de se faire voir aux hommes, car ils redoutaient les ruses de Ratsivalanorana. Voilà pourquoi les Zanahary se sont rendus invisibles.

Mais, lorsqu'ils virent la terre organisée, Rafanakaitra, Raololampona, et les autres Zanahary qui n'avaient pas voulu participer à sa création, en furent jaloux : ils résolurent d'accabler de maux les extraordinaires créatures qui l'habitaient,

(1) Conte recueilli à Vohibe, province de Betroka.

(2) Recueilli à Fetraomby, district d'Andevoranto.

et de gâter ainsi l'œuvre des trois Zanahary. Ils rendirent donc les hommes malades, infirmes, pauvres, et parfois même leur enlevèrent la vie. Ils firent de même pour les animaux et pour les plantes. Ils envoyèrent aussi la tempête, les cyclones, la grêle, la foudre, créèrent des animaux féroces ou nuisibles, comme les caïmans et les sauterelles, qui n'avaient pas existé jusque là. Ils furent en somme les auteurs de tous les maux qui nous accablent.

Quand Ratsivalanorana vit ses sujets réduits à ces cruelles extrémités, il leur dit :

— Vous voilà bien malheureux, à cause de ces cruels Zanahary, ennemis des Zanahary nos bienfaiteurs. Lorsqu'ils viendront vous enlever la vie, je vous recommande au moins de me rendre la partie de vous-mêmes que j'ai faite, c'est-à-dire vos corps. Lorsqu'il y aura des morts parmi vous, les survivants les enseveliront dans la terre, qui est ma demeure.

Telle est l'origine de la terre, des hommes, des animaux, des plantes, du riz, des maladies et des calamités de toute espèce. C'est depuis ce temps aussi qu'on enterre les hommes lorsqu'ils viennent à mourir.

\*  
\*\*

Le mythe dualiste, avec un principe bon et un principe mauvais, est beaucoup plus clairement exposé dans le conte suivant, recueilli chez les Betsimisaraka du Nord (1).

#### LE ZANAHARY D'EN BAS ET LE ZANAHARY D'EN HAUT

Il y a, dit-on, deux Etres extrêmement puissants ; l'un demeure en bas, l'autre en haut. Personne ne peut dire d'où ils viennent. Ils sont comme deux enfants habitant l'un à côté de l'autre : tantôt ils se disputent, tantôt ils se réconcilient et s'amuse ensemble.

Un jour le Zanahary d'en bas, en manière de jeu, façonna toutes espèces de figures avec de l'argile qu'il prit à la surface du sol. Il fit ainsi des hommes, des femmes, des plantes, des animaux, des poissons. Quand il eut bien perfectionné dans tous leurs détails les jouets fabriqués par lui, il leur infusa du sang pour essayer de les animer, mais tous demeurèrent immobiles, et le sang ne put leur donner la vie. Même à la première pluie, ils se déformèrent et beaucoup tombèrent par morceaux quand il les transporta dans la grotte qui lui servait de demeure. En ce temps-là, dit-on, le Zanahary d'en bas s'éclairait en allumant du feu, et le soleil, qui appartenait au Zanahary d'en haut, n'avait pas encore été vu de la terre.

Or, quand le Zanahary d'en haut vit les beaux jouets que s'amusa à fabriquer son voisin, il désira en posséder, et lui demanda ce qu'il voulait en échange.

— Nous sommes deux camarades, répondit l'autre ; je t'en donnerai de chaque espèce, à condition que tu les rendes vivants comme nous, car c'est là une chose que je ne peux pas faire.

— C'est très difficile ; je ne sais pas si j'y arriverai. Mais si tu veux, je ferai luire pour toi une lumière beaucoup plus commode que ton misérable feu, une lumière éclatante, dont les rayons suffiront pour éclairer tout ton domaine.

— Soit : Donne moi ta lumière, je te donnerai de mes jouets.

---

(1) Manakana, province de Vohémar.

Alors le Zanahary d'en haut fit voir le soleil (telle est, dit-on, l'origine du soleil), mais l'autre ne lui donna en échange que des poissons et des plantes. Or c'est des femmes que voulait le Zanahary d'en haut, car il trouvait ce genre de jouets particulièrement séduisants.

— Je t'en céderai, lorsque tu les feras vivre.

— Je vais donc essayer. Mais songe à tenir fidèlement ta promesse.

Il prit alors le souffle de la vie et le souffla dans les images, de sorte que celles-ci se mirent à vivre, chacun selon ses organes : les hommes travaillaient, les animaux cherchaient leur nourriture, les poissons nageaient, les plantes poussaient.

Puis le Zanahary d'en haut voulut emporter sa part, mais le Zanahary d'en bas s'y opposa, sous le prétexte qu'il fallait d'abord accoupler les femmes et les hommes, afin de les multiplier et d'en avoir beaucoup à se partager. Une dispute s'engagea entre eux, aucun ne voulut céder et leur querelle s'éternisa. Depuis ce temps, le Zanahary d'en haut s'efforce à tout moment de retirer la vie aux jouets du Zanahary d'en bas, car il regrette de la leur avoir donnée, et c'est là l'origine de la mort. Chaque fois qu'un homme ou un animal meurt, les deux Zanahary reprennent chacun ce qui lui appartient : l'un garde la matière dont sont faits les êtres, le corps ; quant au souffle de vie, il retourne en haut.

Le Zanahary d'en haut, furieux contre celui d'en bas, veut toujours ôter la vie à ses jouets ; c'est lui qui est la cause incessante des morts, des deuils, des maladies, des souffrances ; c'est lui qui suscite les guerres entre les hommes, les luttes entre les bêtes qui s'entre dévorent ; excités par le Donneur-de-vie, ils cherchent à s'exterminer, tandis que le Modeleur-des-formes favorise leurs unions, leurs accouplements, et suscite les naissances pour remédier aux morts. C'est lui aussi, dit-on, qui donna aux hommes les moyens d'organiser leur existence ; il leur apprit à se servir des outils, à utiliser les animaux, à construire des cases.

Mais le Zanahary d'en haut, jaloux de voir durer les jouets du Zanahary d'en bas, ne peut se tenir tranquille ; tous deux se battent souvent entre le ciel et la terre, et c'est là l'origine des tempêtes, du vent, de la foudre, de la grêle. Les étoiles, dit-on, sont des perles brillantes que l'Être-d'en-haut montre aux femmes pour les séduire et les attirer vers lui, et la lune est son œil droit, toujours ouvert ou entrouvert pour guetter son ennemi.

Quand les enfants s'amuse à fabriquer de petites figures en argile, c'est une réminiscence du jeu du Zanahary terrestre, lorsqu'il façonna les corps des êtres vivants.

\* \*

Ce qui fait l'originalité de ce mythe dualiste, c'est que le dieu bon et ami des hommes est le Zanahary terrestre, tandis que le Zanahary céleste est représenté comme méchant et destructeur. Il y a d'assez nombreuses variantes de ce conte (1). Le thème est toujours identique : à l'origine il y a deux êtres, un dans le ciel, un sur la terre. Celui d'en bas fabrique des statues de bois ou d'argile, qu'il ne réussit pas à animer. Seul le Zanahary d'en haut ou quelqu'un des siens peut leur donner le souffle. C'est ce qui explique qu'après la mort le corps retourne dans la terre, demeure du Zanahary d'en bas, tandis que l'âme s'en va vers le Zanahary d'en haut. L'animation des êtres

---

(1) Voir *T. et D.*, 47, 48.

vivants est faite tantôt par le Zanahary céleste à la suite d'une convention, tantôt par la fille de ce Zanahary, descendue sur la terre et devenue la femme du Zanahary d'en bas ou de l'Être primordial qui a façonné les statues. La fille du Zanahary apporte aussi aux hommes le riz, dont elle dérobe quelques grains dans la maison de son père. (1) D'autres fois c'est un fils du Zanahary qui épouse une fille des hommes, chez qui il emporte le riz, malgré la défense faite.

Voici, sous une de ses formes les plus ordinaires, le conte de la Fille du Zanahary.

#### NDRIANTOVOANA.

Autrefois, dit-on, le Zanahary était au ciel, et sur la terre il n'y avait encore aucun être vivant. Mais à l'intérieur de la terre vivait Ratsiavalanorana. Un jour qu'il était monté à la surface, il trouva préférable de vivre à la lumière que dans les profondeurs sombres, et il dit :

— Désormais je vais changer mon nom, puisque je suis venu sur la terre, et je m'appellerai Ndriantovoana.

Il demeura un certain temps, et, à force de rester seul, il s'ennuya. Il songea donc à fabriquer des êtres pour vivre avec lui. Mais auparavant il voulut faire des cases pour les loger. Il chercha des nervures et des feuilles de ravinale sur la colline, des roseaux au bord de la rivière, et il prépara des cases. Puis il abattit des arbres et avec le bois il façonna des statues d'hommes qu'il disposa dans les maisons. Les unes étaient à l'intérieur, se livrant à diverses occupations, les autres se tenaient debout sur le seuil des portes, ou bien elles étaient allongées sur des nattes.

Or, un jour qu'il faisait une chaleur accablante, les esclaves et les petits enfants du Zanahary vinrent sur la terre pour prendre un bain. Ils passèrent devant la case de Ndriantovoana, qui leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient. Ils répondirent :

— Nous sommes les esclaves et les petits enfants du Zanahary d'en haut. Comme il fait très chaud, nous sommes descendus sur la terre pour prendre un bain.

— Moi, je m'appelle Ndriantovoana. Je n'ai pas été fait par le Zanahary, mais je me suis fait moi-même.

Quand les petits enfants du Zanahary eurent pris leur bain, ils remontèrent au ciel et racontèrent à leur grand père tout ce qui leur était arrivé.

— Là bas sur la terre, dirent-ils, il y a un être à qui tu n'as pas donné la vie, mais il s'est fait lui-même.

Le Zanahary fut très étonné.

— Il y aurait donc des êtres à qui je n'ai pas donné la vie. Pourtant tous les êtres ont été créés par moi. Je vais bien voir si cet homme s'est fait lui-même, ou si c'est moi qui l'ai créé...

Alors il appela une petite esclave, lui donna de beaux vêtements et lui ordonna d'aller sur la terre trouver Ndriantovoana.

— S'il a été créé par moi, il ne reconnaîtra pas que tu es mon esclave ; si c'est lui-même qui s'est fait, il te reconnaîtra de suite.

La servante partit et s'en fut en bas, sur la terre, vers la case de Ndriantovoana. Mais celui-ci, du plus loin qu'il l'aperçut, s'écria :

(1) *T. et D.*, 47, 58, 59.

— Va-t-en ! Ne t'approche pas de ma porte, toi qui es l'esclave du Zanahary. Ne t'avise pas de gravir l'échelle de ma case. Va-t-en !

Et il cracha sur elle...

— Je ne suis pas l'esclave du Zanahary, dit-elle.

— Crois-tu que je ne te reconnais pas, malgré les beaux vêtements et les ornements d'or que tu portes ? Tu es et tu resteras toujours esclave.

Elle s'en retourna toute confuse vers le Zanahary et lui raconta comment elle avait été traitée. Alors il appela sa propre fille, lui donna de mauvais vêtements déchirés, et lui dit de descendre sur la terre et d'observer comment Ndriantovoana se conduirait à son égard.

La fille partit, et, dès que Ndriantovoana l'aperçut, il alla au devant d'elle, la salua et la pria d'entrer dans sa case pour manger et prendre du repos. Puis il prit un bambou creux pour chercher de l'eau, car il n'avait pas de servante. Mais la fille enleva le bambou des mains de l'homme et dit :

— Laisse-moi chercher de l'eau. C'est l'office des femmes d'aller à la rivière.

Elle partit donc avec le bambou sur l'épaule. Mais quand elle fut arrivée devant les cases du village, elle vit toutes les statues de bois debout sur les portes ou à l'intérieur des maisons et elle eut honte. Elle retourna aussitôt chez Ndriantovoana et lui fit des reproches.

— Pourquoi me fais-tu honte devant les esclaves ? Tu m'envoies puiser de l'eau, quand tu as de nombreuses femmes de caste servile ! Si je l'avais su, je ne serais pas allée là-bas.

Ndriantovoana répondit en souriant :

— Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des statues de bois. Si tu veux, allons voir et nous en ferons tomber une. J'ai voulu fabriquer des hommes, mais je n'ai pas pu leur donner la vie.

La fille ne dit plus rien, et s'en alla puiser de l'eau. Quand elle fut de retour, ils mangèrent, puis ils causèrent ensemble.

— Puisque tu ne sais pas donner la vie, laisse-moi faire : j'animerai toutes les statues et nous les partagerons !

— J'accepte. Nous partagerons tout, quand la vie leur aura été donnée.

— De plus, dit la fille du Zanahary, tu ne pourras pas prendre d'épouse parmi les femmes ; ce sera *fady* pour toi.

— Je veux bien accepter cette condition, mais je désire que tu restes avec moi pour être ma femme.

— Si tu veux, dit-elle, je resterai.

Alors elle s'en fut donner la vie. Elle parcourut tout le village, et, quand elle fut au Nord, les statues du Nord commencèrent à s'agiter ; elle continua vers l'Ouest, et les statues de l'Ouest se mirent à parler ; puis au Sud, puis à l'Est. Quand tout fut vivant dans le village, la fille du Zanahary revint vers la case de Ndriantovoana, qu'elle habita en qualité d'épouse.

Mais elle avait l'habitude de manger du riz, nourriture alors réservée aux Zanahary d'en haut, et elle en était fort privée sur la terre. Un jour qu'elle rendait visite à ses parents, elle supplia le Zanahary de lui donner du riz qu'elle voulait semer dans son nouveau domaine. Il refusa obstinément et donna seulement à sa fille comme présents un coq et une poule. Mais elle imagina une ruse. Elle fit manger aux deux oiseaux du riz en abondance, et, sitôt revenue sur la terre, elle les tua, prit le paddy

qui se trouvait dans leur jabot, et le sema. Après deux récoltes, les époux eurent de quoi manger. Quand le Zanahary d'en haut s'aperçut que le riz poussait sur la terre, il fut plein de dépit et s'écria :

— Je ne peux pas reprendre ce que m'a volé ma fille, mais tous les êtres vivants en auront leur part.

Voilà pourquoi beaucoup d'animaux sont friands de riz et prélèvent la part la plus grande possible sur les récoltes des hommes.

Cependant les gens du village de Ndriantovoana eurent tous des enfants, et parmi ceux-ci il y eut une jeune fille au beau corps, sans défaut, sans reproche. En la voyant, Ndriantovoana ne put résister au désir et il la posséda. Mais sa femme les vit et fut dans une grande colère.

— Tu n'as pas tenu ta parole et tu n'as pas observé l'interdiction. Je vais donc partir ; je ne veux plus rester avec toi et j'emporterai ce qui m'appartient.

En même temps la fille du Zanahary prit la vie de la femme, et celle-ci fut morte.

— Si tu remontes dans le ciel chez ton père, dit Ndriantovoana à son épouse, moi, je ne saurais plus vivre ici, sans toi. Je retournerai donc dans la terre d'où je suis sorti.

Et il creusa la terre et s'y enfouit. Alors les vivants se demandèrent où mettre le corps, privé de vie, de la femme. Quelqu'un d'entre eux dit :

— La vie est remontée au ciel avec celle qui l'avait apportée. Nous allons donc enterrer le corps ; car celui qui l'a fabriqué se trouve dans la terre.

On enterra donc le cadavre dans la demeure de Ndriantovoana. Si par hasard Ndriantovoana désire avoir quelqu'une de ses créatures, il la fait tomber contre la terre, car c'est dans le sein de la terre qu'il désire la faire rentrer. Cependant, si la fille du Zanahary ne désire pas encore lui ôter la vie, l'être humain ne meurt pas. De même, si la fille du Zanahary ou le Zanahary lui-même veut reprendre la vie, il rend l'homme malade ; mais, si Ndriantovoana ne veut pas de lui, le malade se rétablit et continue d'exister. Mais, lorsque les deux parties sont d'accord, la personne meurt : la vie remonte au ciel et le corps est mis dans la terre. Telle est, dit-on, l'origine des hommes, et voilà pourquoi on enterre les morts.

\*  
\*\*

Ce conte est caractéristique. On y trouve plusieurs des thèmes les plus habituellement développés dans le folk-lore malgache : le mariage du Zanahary terrestre avec la fille du Zanahary d'en haut, l'apparition du riz sur la terre, les premiers hommes modelés par l'Être d'en bas et animés par la fille du Zanahary céleste, l'origine de la mort.

Les Malgaches attachent une grande importance à cette idée que les premiers hommes ont été façonnés et doués de souffle par les Zanahary. C'est la loi de la vie, à laquelle aucun humain n'échappe. Un thème fréquent dans les contes populaires est le suivant : un être naît d'une façon mystérieuse, par exemple il sort du ventre de sa mère en le fendant avec un couteau et grandit en 28 jours comme un homme en 28 ans, ou bien il jaillit d'un bambou d'où le sang a coulé au premier coup de hache d'un bûcheron. Cet être anormal déclare qu'il n'a pas été créé par le Zanahary ; celui-ci, prévenu, entre aussitôt en lutte avec le héros du conte pour lui faire avouer qu'il est

une de ses créatures. L'aventure tourne tantôt à l'avantage du Zanahary, tantôt à sa confusion.

D'après certaines traditions Malgaches, une seule espèce d'hommes ne descend pas des statues animées par les Zanahary : ce sont les Vazaha, les hommes blancs et sages venus d'au delà des mers ; ils sont les descendants directs du Zanahary céleste. Voici comment est expliquée cette origine.

#### LA DEUXIÈME ÉPOUSE DU ZANAHARIBE (1).

Le Zanaharibe avait deux femmes ; un jour, dit-on, il s'apprêtait à donner une grande fête pour célébrer la circoncision du fils de sa seconde femme. Mais sa première épouse dit :

— Je ne veux pas que tu donnes pareille fête pour le fils de ta seconde femme. Moi seule j'y ai droit. De plus je ne resterai pas avec toi, si tu gardes deux femmes. Choisis entre elle et moi.

Le Zanaharibe fut bien ennuyé ; toutefois il garda sa première femme et fit descendre la seconde sur la terre avec son fils. Mais du haut du ciel, la première épouse les voyait encore. Elle obtint de son mari qu'il les exilât au delà des mers. De plus il défendit que le fils de sa seconde femme fût circoncis, ainsi que l'avait été celui de la première.

Or les Vazaha descendent du fils du Zanaharibe et de sa seconde femme, et c'est pour cela qu'ils savent faire tant de choses étonnantes. Ils habitent encore aujourd'hui au delà des mers, là où leur père les a exilés (2).

---

(1) Recueilli à Antanambao, district de Vatomandry.

(2) Cf. T. et D., 25 et 44.



## CHAPITRE IV

### LIEUX OU RESIDENT LES ANCETRES ET LES ESPRITS

#### CULTE DES PIERRES, DES ARBRES, DES EAUX, DES ANIMAUX, SYMBOLES.

D'une manière générale, les Ancêtres dont on a gardé la mémoire résident dans les sépultures ou dans leur voisinage immédiat, tandis que les Ancêtres immémoriaux et les Esprits inconnus ou anonymes sont répandus dans toute la nature, mais choisissent surtout comme demeure d'élection des rochers, des arbres, et parfois les corps d'animaux ou d'hommes.

Les Ancêtres dont les corps existent encore et seraient reconnaissables dans les sépultures ou ceux qu'on se rappelle avoir été ensevelis dans un tombeau déterminé, demeurent dans ce tombeau ou aux alentours. Les sépultures sont le plus souvent marquées par des pierres : amas de pierres brutes à même le sol, constructions en pierres sèches ou maçonnées, pierres levées. Ces pierres sont le signe à la fois extérieur et symbolique des morts ; c'est en elles qu'est censé résider le *hasina* des ancêtres, c'est-à-dire leur sainteté ou leur puissance efficace. Généralement une de ces pierres, remarquable par sa forme ou ses dimensions, représente l'ancêtre ou l'ensemble des ancêtres contenus dans le tombeau, et c'est à elle que s'adressent le plus souvent les rites cultuels.

#### CULTE DES PIERRES

Les pierres intentionnellement placées par les hommes vivants pour devenir le lieu des Esprits ancestraux, sont partout l'objet d'un culte et il importe d'en énumérer les différentes catégories.

Celle qui a surtout un caractère sacré est la pierre placée ou dressée à l'endroit où se trouve la tête du mort dans les tombes individuelles, et vers lequel sont orientés les cadavres dans les sépultures collectives. Elle est d'ailleurs à la place appelée la *tête* du tombeau, et à l'Est le plus souvent, la porte ou l'ouverture étant à l'Ouest, chez les Imériniens et les Betsileo par exemple. C'est auprès de cette pierre qu'on vient célébrer les rites en l'honneur de l'ancêtre ou des ancêtres qu'elle représente ; c'est elle qu'on oint avec la graisse, le miel, et le sang des victimes ; c'est à son pied qu'on dépose les offrandes. On lui donne généralement le nom de Pierre-debout (*tsangambato*) (1). On en trouve de toutes les dimensions et de toutes les formes. Généralement elles sont brutes ; quelquefois, surtout en Imerina, on en voit qui sont sculptées grossièrement, ou taillées en forme de pyramides, ou de colonnes surmontées d'une boule ou d'un fruste chapiteau. Mais ces pierres sculptées datent en général de l'époque contem-

(1) Voir pl. VII, tombeau Merina moderne, avec *tsangambato*.



Pierre commémorative de Rainimandaniarivo  
 (marché de Betafo)

poraine ou de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Anciennement le lieu de l'Esprit semble bien avoir été une pierre brute quelconque, placée à la tête du tombeau.

Ainsi le tombeau du vazimba Andriantsimandafika (XVII<sup>e</sup> siècle), situé sur le sommet de la montagne d'Ambohitrinariavo, à une vingtaine de kilomètres de Tananarive, est une sorte d'enceinte carrée surélevée, avec murs en pierres sèches. Sur le tombeau sont alignées quatorze petites pierres carrées et au coin Nord-Est se trouve une grosse pierre plate et arrondie qui est le substitut du Vazimba et qu'on appelle *Ingahibe* (Seigneur). A quelques pas du tombeau, il y a une autre grosse pierre en forme de disque, entourée de petites pierres et qui représente Ramaroanaka, l'enfant du vazimba.

Quand quelqu'un disparaît ou meurt loin de son pays, en voyage ou en expédition de guerre, et qu'on ne peut pas rendre à son cadavre les honneurs funèbres, on dresse une pierre commémorative, pour être le lieu de son Esprit et pour y célébrer les sacrifices rituels. (1) Cette pierre levée s'appelle Pierre-debout (*tsangambato*) chez presque tous les peuples de l'île et Pierre-Mâle (*vatolahy*) chez les Betsileo. Exceptionnellement elle porte une inscription et quelquefois des ornements peints ou gravés au trait (figures géométriques, arbres ou fleurs stylisées, figures d'hommes ou d'animaux). L'inscription rappelle le nom du défunt, les honneurs dont il était titulaire, les circonstances de sa mort et le nom des parents qui ont dressé la pierre commémorative.

Autrefois on dressait souvent des pierres levées pour commémorer le souvenir des gens qui avaient été enlevés par exemple en Imerina ou chez les Sihanaka par des pillards Sakalava. Ordinairement on ne revoyait jamais ces gens réduits en esclavage dans une région très éloignée. Les parents restés au pays attribuaient parfois les accidents ou les malheurs qui les frappaient à l'Esprit de ces disparus réclamant une pierre commémorative.

Les soldats morts en expédition, et dont les cadavres n'avaient pu être rapportés, étaient aussi honorés habituellement d'un *tsangambato*.

On trouve dans toutes les localités de l'Imerina des ces monuments, dressés souvent en l'honneur de morts obscurs. Ils ne sont plus l'objet d'aucun culte ; pour quelques-uns, l'appellation révélant l'origine a été conservée. Ainsi auprès d'Andramasina (2) on trouve plusieurs pierres dépourvues d'histoire, mais qui ont gardé leur nom : Ambatombabo, la « pierre du captif de guerre », Ambatondrafara, Ambatondramomoka, etc.

Mais souvent on élève des Pierres-debout ou des Pierres-mâles, à proximité des sépultures, en l'honneur des morts qui y sont ensevelis. En général les gens riches ont seuls de ces pierres commémoratives, car elles coûtent très cher à cause des nombreux bœufs qu'on sacrifie à cette occasion. Chez les Bara et les Betsileo, beaucoup de *tsangambato* sont surmontés d'une armature de bois, sur laquelle on dispose les boucranes des victimes. J'ai vu aussi dans le Betsileo des Pierres-mâles couronnées d'un cercle de fer auquel sont attachées de petites images de bœufs ou des représentations de cornes, également en fer.

Dans certains pays, vraisemblablement là où la pierre est rare, par exemple

(1) T. et D., 9. Cérémonie pour l'érection d'un *tsangambato*.

(2) A une trentaine de kilomètres de Tananarive.

chez les Antaifasy, les Antaisaka, les Maromena, les Antambahoaka, *tsangambato* ou *Vatolahy* peuvent être remplacés par des poteaux en bois, cylindriques et sans aucun ornement, érigés d'habitude dans le voisinage des tombeaux : ces poteaux commémoratifs portent le nom d'aloalo (1).

Chez les Mahafaly on appelle *aloalo* de grands bois sculptés mesurant de 2 à 4 mètres de hauteur et que certains clans dressent sur les tombeaux : leur partie inférieure est constituée par une image d'homme ou de femme, quelquefois de caïman, ou de caïman saisissant une femme, de un mètre à un mètre cinquante de haut ; cette première figure porte sur la tête une série de cercles et de croissants superposés et ornés de dessins géométriques ; le tout est surmonté d'autres sculptures représentant des oiseaux, un bœuf, un cavalier, deux femmes se coiffant, etc. Ces *aloalo*, propres aux Mahafaly, sont en nombre variable, mais ne dépassant pas en général huit par tombeau (2).

Chez les Betsileo enfin *aloalo* désigne une sorte de bâti en bois, rempli avec des pierres sèches, qu'on érige sur le tombeau à la place du *tsangambato* ; ce bâti porte aux angles et parfois sur les côtés des ornements en bois, au nombre de quatre, six, ou huit, surmontés assez souvent de figures d'oiseaux. Ces poteaux plus ou moins sculptés ou ornés rappellent évidemment les *aloalo* des Mahafaly (3).

#### TSANGAMBATO ET VATOLAHY

Il arrive fréquemment que les chefs ou les gens riches désignent eux-mêmes l'endroit où leurs enfants devront dresser en souvenir d'eux et pour fixer leur Esprit, une pierre commémorative.

Quelquefois ils l'érigent de leur vivant. Il y a de nombreuses pierres de cette espèce dans le Betsileo et l'Imerina, surtout dans le Vakinankaratra, soit sur le bord des chemins, soit dans les villages sur la place du marché.

Par exemple, près de la porte de Fenoarivo (province de l'Iltasy), il y a une pierre levée de 2 mètres de haut sur 0<sup>m</sup>80 de large, appelée Pierre-mâle-de-Rainivazahaboridia. L'inge de celui-ci est sculptée sur une des faces de la pierre : il est debout, vêtu du salaka et du lamba, et une longue canne à la main. Son nom est inscrit en haut du *Vatolahy* et répété en abréviation sur l'autre face. Ce Rainivazahaboridia avait été pendant sa vie un homme énergique, très influent dans son village ; il était renommé dans toute la région comme circonciseur d'enfants (*mpitsongozaza*) et il avait acquis dans l'exercice de cette profession une grosse fortune. Après sa mort, en 1891, ses enfants et les gens de son clan lui élevèrent la Pierre mâle ornée de son image et qui aujourd'hui encore est l'objet d'un culte.

Sur les places des marchés d'Ambohimasina et de Betafo (province du Vakinankaratra) il y a plusieurs pierres commémoratives remarquables par leurs sculptures et leurs inscriptions. Ces monuments datent tous de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>

(1) Alo, aloalo a en malgache le sens d'« intermédiaire » ou de « transvasement » : ce mot convient donc parfaitement pour désigner un objet dans lequel on fait passer l'esprit d'un mort ou qui sert à celui-ci de support. Renseignements dûs à l'obligeance de M. le Capitaine Sébelin.

(2) Voir pl. VIII, *aloalo Mahafaly*.

(3) Voir pour les aloalo : T. et D., 15, et planche VIII.

siècle. Ce sont à Ambohimasina, les Pierres-mâles de Rainiamboatiana, ancien gouverneur et VII Honneurs, mort en 1887, de Rainifenibola, homme influent du pays, mort en 1894, de Abrahama Rainisombola, VIII Honneurs et commandant militaire, mort en 1896. Sur cette dernière pierre est gravée l'inscription suivante :

« Abraham fait ses adieux au Gouvernement et à l'Eglise » (1).

Les Pierres-mâles du marché de Betafo sont plus remarquables encore. Au nombre de quatre, elles sont toutes sculptées et portent des inscriptions plus ou moins longues (2).

La moins ornée a la partie supérieure taillée en forme de champignon et la partie moyenne couverte de dessins géométriques grossiers. Elle a été dressée en commémoration d'un nommé Rainitongavola, fils d'Andriambalonjato et né à Tongafara, non loin de Betafo, vers 1790. Il fut recruté comme soldat sous la règle de Radama I, et devint rapidement VI honneurs, puis, après plusieurs campagnes, XII honneurs en 1857 sous Ranavalona I, enfin XIV honneurs sous Rasoherina ; il avait alors le 2<sup>e</sup> rang parmi tous les officiers du Vakinankaratra. Il mourut en 1869. Longtemps avant sa mort, il avait recommandé à ses enfants de lui élever un vatolahy sur le marché d'Alatsinainy à Betafo, à l'endroit où il avait maintes fois passé en revue les troupes du Vakinankaratra.

Le pierre commémorative de Rainimandaniarivo, un peu plus récente, a été dressée en 1888 ; taillée d'une façon moins grossière, ornée de plantes stylisées et de fleurs, elle porte sur ses deux faces une longue inscription. Rainimandaniarivo, né vers 1810 à Ambohijafy, devint soldat vers 1825, parvint au grade de XI honneurs et fut désigné par Ranavalona II pour commander les postes à l'Ouest de Betafo. Il mourut en 1886, non sans avoir recommandé à ses enfants de lui dresser une pierre commémorative sur le marché d'Alatsinainy.

Le vatolahy de Rainizafiniavo porte une image grossière, gravée au trait dans la pierre, du propriétaire en uniforme de général Houve, avec le sabre, les épaulettes et une étrange coiffure à cornes. Au dessous se trouve une assez longue inscription.

Né vers 1824 à Ambohijato, Rainizafiniavo fit partie en 1839 du corps de 7000 conscrits recrutés dans le Vakinankaratra. Promu au grade de X honneurs sous Radama II, il mourut en 1882. Il avait demandé à ses enfants un vatolahy situé de telle façon qu'il pût, de là, regarder sa grande rizière et voir passer ses bœufs.

La pierre de Rainiasimbola est en forme de statue extrêmement primitive, les bras et les jambes non dégagés du corps, les cheveux longs et tressés. Rainiasimbola, né en 1807, mourut en 1879.

\*  
\*  
\*

En pays Betsileo, les vatolahy (Pierres-mâles) commémoratifs de morts célèbres ou puissants, ou simplement riches, sont plus nombreux que partout ailleurs dans l'Ile. Dans certaines parties, jadis peuplées et aujourd'hui désertiques, il n'est pas de colline ou de monticule qui n'en présente à la vue, et ils sont d'un effet saisissant, dans la mélancolie d'un paysage dénué de maisons et d'arbres. Les uns sont frustes, simples éclats de rocher, détachés à l'aide du feu ; d'autres sont plus ou moins

(1) *Manao veloma ny Fanjakana sy ny fiangonana Abrahama.*

(2) *Voir pl. IX, X et XI.*

soigneusement taillés ; certains sont ornés de dessins géométriques en intaille, de figures de plantes, d'hommes ou d'animaux, en intaille ou en relief ; quelques-uns portent des inscriptions, comme celles qui viennent d'être décrites. Ces monuments sont tantôt isolés, tantôt réunis par deux, trois ou quatre. Dans ce dernier cas, ils sont souvent placés en ligne sur un soubassement en pierres sèches. Quelquefois ils sont accompagnés d'un poteau d'offrande à section carrée, de 2 mètres environ de hauteur et portant à son tiers supérieur une plate forme carrée et à jour, destinée à recevoir les boucranes. La partie supérieure du poteau est fréquemment surmontée d'un oiseau en bois ou d'un ornement en forme de quille. Le même ornement est en général répété aux quatre angles de la table. Les quatre faces du poteau sont ornées de dessins géométriques et parfois de figures d'hommes ou de bœufs (1).

Il semble que les Betsileo tiennent compte souvent pour les dimensions des vatolahy, soit de l'importance du mort, soit de la taille qu'il a eue réellement pendant sa vie. Certains vatolahy ont exactement la hauteur que mesurait le défunt. Quand plusieurs vatolahy appartenant à la même famille sont réunis, les proportions relatives des morts sont observées dans les dimensions des pierres.

Ainsi tout près du village de Soatanana, trois vatolahy ont été érigés en l'honneur de 3 anciens rois de l'Isandra. Le premier à droite et le plus archaïque appartient à Andriamanalimbetany ; il porte à sa partie supérieure une couronne de cornes en fer, qui symbolisent les hécatombes faites à l'époque de la mort du roi. Cette pierre mesure 3<sup>m</sup>50 de hauteur, et 0<sup>m</sup>55 de côté. La seconde appartient à Andriamanalina II : elle est moins longue que la 1<sup>re</sup>, parce qu'elle représente un roi plus jeune et moins illustre, mais elle est plus large, parce qu'Andriamanalina II était d'une taille plus élevée que son prédécesseur ; elle a 3<sup>m</sup>15 de haut, et 0<sup>m</sup>66 de côté. La troisième représente Rajoakarivony, petit-fils d'Andriamanalimbetany : elle a été dressée par Ramavo, sa sœur, en 1891. C'est la plus petite des trois : 2<sup>m</sup>75 de haut, 0<sup>m</sup>60 de côté.

Au village de Beraiketa, à quelques kilomètres de Faratsiho (2), il y a trois pierres levées qui ont été érigées dans les circonstances suivantes. Un homme riche du pays nommé Rainiantoandro fut désigné pour faire partie d'une expédition militaire dans l'Ikongo chez les Tanala. Il emmena avec lui un de ses amis, de caste libre, et un esclave en qui il avait confiance. Avant de partir, il recommanda à son fils Rainijoary de dresser 3 vatolahy, si aucun d'eux ne revenait vivant de cette guerre. Tous trois furent tués et le fils exécuta les dernières volontés de son père. Il érigea 3 vatolahy en pierre blanche, soigneusement taillée, en forme d'hommes, géométriquement stylisés, et de dimensions inégales, proportionnées à la caste de chacun. Celle du noble Rainiantoandro a 2<sup>m</sup> de haut et 0<sup>m</sup>80 de large, celle de l'homme libre a 1<sup>m</sup>40 sur 0<sup>m</sup>60 et celle de l'esclave 1<sup>m</sup> sur 0<sup>m</sup>45. Ces pierres sont restées toutes trois l'objet d'un culte dans la famille de Rainiantoandro.

Les Merina ont suivi de tout temps cette coutume de consacrer des pierres levées (tsangambato) aux morts illustres ou simplement connus, soit de leur vivant et sur leur propre instigation, soit après leur mort.

Dans l'ancien Rova d'Ambohidratrimo, appelé Ambonivohitra, à côté des tombeaux des anciens rois du pays (XVII<sup>me</sup> et XVIII<sup>me</sup> siècle), il y a une pierre levée tétrago-

(1) Voir planches VIII, XII, XVI et XVII.

(1) Dans le Vakinankaratra.

nale, bien taillée et mesurant 0<sup>m</sup>70 de hauteur. Sur une des faces larges sont représentés deux seins ayant les dimensions de seins de femme. On l'appelle la Pierre-de-Ramorabe, et elle fut consacrée vers 1787 par Rambolamasoandro, fille de Ramorabe et dernière reine d'Ambohidratrimo.

Voici encore quelques pierres levées dressées aux environs d'un même village (1) en commémoration de morts connus. Elles portent des appellations tantôt tirées des circonstances de leur création, tantôt rappelant quelque trait de la vie du défunt.

Ainsi Ambatomila est un «vato» (2), érigé à environ un kilomètre au N.E. d'Antokazo, à une époque assez ancienne par un riche habitant nommé Andriantompo, dont les descendants vivent encore. Cet Andriantompo était très pauvre ; il s'enrichit par la culture du riz et la vente de certaines liqueurs fermentées que les indigènes fabriquent avec des fruits sauvages. Devenu possesseur de nombreuses rizières et de grands troupeaux de bœufs, il dressa, pour éterniser sa propre mémoire, une pierre levée, à laquelle il donna le nom de Ambatomila, « parce que, dit-il, j'ai été dans le besoin (3) jadis, et il m'a fallu beaucoup de peine pour acquérir mes biens. Aussi, lorsque je ne vivrai plus parmi vous, mais que je serai devenu *razana* et *Zanahary*, je demanderai à mes descendants quelques uns des bœufs que je leur aurai laissés en héritage et ils viendront les sacrifier en mon honneur auprès de cette pierre ».

Ambatomihaingo, pierre levée située non loin de la précédente, a été consacrée par le même Andriantompo, après la mort d'une de ses filles. Cette enfant était, dit-on, merveilleusement belle et idolâtrée de ses parents qui lui passaient tous ses caprices. Elle mourut à la fleur de l'âge, et, quelques mois après, son père lui éleva une *pierre* qu'il appela Ambatomihaingo, la pierre-qui-se-pare, pour rappeler la jeune fille vêtue de riches atours.

Ambatotsimanarifazy, à quelques centaines de mètres à l'Est d'Antokazo, commémore un homme riche nommé Njakatany, qui appartenait à une famille très féconde. Actuellement ses descendants sont extrêmement nombreux. Il fit élever cette pierre de son vivant, pour symboliser la multiplication des enfants de sa race, et c'est pourquoi il la nomma Ambatotsimanarifazy, « la Pierre qui ne renie pas ses descendants. »

Ambatomanasoasa a été élevée en souvenir d'un ancien esclave de la famille d'Andriantompo, précédemment cité. Gardien de bœufs dans cette famille, il n'abandonna point ses maîtres lors de la libération des esclaves par le gouvernement français, mais il continua de veiller sur leurs troupeaux. Il empêcha que leurs bœufs fussent volés, au moment de l'insurrection des *marofelana*, en 1896 et 1897. Quand ils mourut, ses maîtres lui consacrèrent une pierre, en souvenir des services qu'il leur avait rendus, ainsi que l'indique le nom de Ambatomanasoasa, la Pierre-bienfaitrice.

Ambatonandihizana (4) est, dit-on, la plus haute des pierres du pays Sihakana. Elle se dresse à 6 ou 7 mètres. Un homme très riche, du nom de Fanambony,

(1) Antokazo, district d'Ambatondrazaka.

(2) Pierre ; abréviation de *tsangambato*.

(3) Mila signifie avoir besoin.

(4) Il y a à Madagascar d'assez nombreux lieux dits Nandihizana, ou Ambatonandihizana, ou Ambatomandihy. Cette pierre est à environ 5 kil. au Nord d'Antokazo.

l'a consacrée autrefois en son propre honneur et pour faire parade de sa fortune. Le bloc de gneiss était couché dans une vallée assez profonde au bord d'un ravin. Pour le monter à l'endroit choisi, on dut faire des terrassements importants, et, jusqu'à ce qu'il fût en place, Fanambony ne tua pas moins de 200 bœufs pour nourrir les travailleurs. Les fêtes de consécration durèrent plus de huit jours; on sacrifia encore une centaine de bœufs et il y eut des orgies de toaka et de grandes réjouissances. Comme on avait beaucoup dansé à cette occasion, la pierre reçut le nom de Ambatonandihizana (roche de la danse).

Voici enfin une pierre commémorative dressée dans des circonstances toutes particulières en pays Sakalava (1). Un chef nommé Tsihevy s'était rendu célèbre par ses brigandages et sa cruauté. Il se savait haï des habitants de toute la région. Aussi, lorsqu'il se sentit près de sa fin, il appela ses enfants, et leur recommanda de mettre son cadavre, après sa mort, dans une double pirogue, et d'immerger le tout dans le lac de Matsaborilava. Ainsi ses ennemis ne pourraient pas violer sa sépulture. La famille de Tsihevy exécuta ses dernières volontés et de plus elle érigea en son honneur une pierre commémorative.

Dans le pays des Antaimorona (2), les pierres d'offrande (vato fisaofana) (3) érigées en l'honneur d'un mort, sont extrêmement nombreuses. Il n'est pas de famille qui n'en possède. Généralement le lieu où elles se dressent, le plus souvent au voisinage d'un sentier, a été désigné de son vivant par l'ancêtre lui-même. Elles sont de hauteur variable, de 0m. 30 à 1m.; beaucoup portent à leur sommet une petite plate-forme faite en branchages entrelacés (lakalaka). Quelquefois le monument consiste en deux, trois, ou quatre pierres sur lesquelles on couche une dalle plate, destinée à recevoir les offrandes.

Les pierres commémoratives soit d'un mort connu, enseveli dans le tombeau de famille, soit d'un mort décédé en pays lointain et dont le cadavre n'a pas été retrouvé, sont tout à fait indépendantes des tombeaux. Elles peuvent être dans leur voisinage immédiat, ainsi qu'il arrive souvent chez les Betsileo et les Merina, mais aussi à une distance plus ou moins grande. Parfois on dresse une pierre commémorative à un endroit préféré par le défunt et où il a passé une partie de sa vie, mais qui se trouve très éloigné de son pays et de sa sépulture. Chez les Betsimisaraka, les Sihanaka, les Bezanozano, les Tanala, tombeaux et pierres sont en général nettement séparés, parce qu'on ne se rend aux tombeaux que pour les enterrements ou dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, et toujours en grande pompe. Au contraire on peut tous les jours aller aux «vato» et individuellement, soit pour y faire un vœu, soit pour s'acquitter d'une offrande ou d'un sacrifice, tandis que, si on allait seul aux tombeaux, on serait facilement soupçonné d'être un jeteur de mauvais sorts, un mpamosavy.

#### TATAO.

Souvent les pierres levées, commémoratives d'un mort, sont remplacées

(1) Cette pierre est sur une colline boisée au sud du lac de Matsaborilava, près du village de Belalitra, province d'Analalava.

(2) Recueilli à Ambila, district de Vohipeno.

(3) de saotra, remerciement, offrande. Voir T. et D., 11.



par des tas de pierres appelés *tatao*. Ces *tatao* ont été généralement demandés par le mort, de son vivant, et quelquefois commencés par lui. Il promet en ce cas à ses descendants et aux habitants du pays d'accomplir leurs vœux, s'ils viennent réclamer son assistance. Les *tatao* sont constitués par des amoncellements de pierres, de dimensions très diverses, depuis la grosseur d'un poing d'enfant jusqu'à celle d'une tête d'homme. Certains de ces amoncellements ont jusqu'à 1m. et 1m. 50 de hauteur. Ils existent dans presque toute l'île, mais sont surtout fréquents dans l'Imerina et le Betsileo. Ils se trouvent généralement à la cime d'un haut lieu. Quelquefois les gens qui passent, par un geste de piété, ajoutent une pierre au tas. Des bourjanes demandent ainsi à un Esprit anonyme l'heureuse terminaison de leur voyage et le retour dans leur pays d'origine ; ou bien ils se prémunissent contre la rancune toujours possible d'un Esprit inconnu, dont ils ont foulé le domaine. Le plus souvent ce sont les parents du mort ou les gens du pays qui apportent une pierre chaque fois qu'ils viennent formuler un vœu. Quelquefois le *tatao* est constitué tel quel au moment de sa fondation, et ne s'accroît plus par la suite.

Chez les anciens Imériniens, ces tas de pierres, objet d'un culte, s'appelaient « pierres en amoncellements » (*vato-ampanataovana*). Les gens obsédés en songe par l'Esprit du *tatao* y apportaient une pierre, et tout passant dévot en ajoutait une, car ces amoncellements se trouvaient d'ordinaire à un croisement de chemins ou en haut d'une côte. Ils portaient le plus souvent le nom de la personne qui la première avait institué le rite, par exemple *fanataovandralambo* ou *fanataovandratri* (1), l'amoncellement de Ralambo ou de Ratri.

Une autre origine des *tatao* était la suivante : quand la grande pierre d'un foyer était brisée, on la portait à un carrefour de chemins, on jetait sur elle de l'herbe et une pierre, et elle devenait Pierre-d'amoncellement. Car elle possédait, en tant que pierre principale du foyer, un caractère sacré : au moment où on la mettait en place, on immolait un coq rouge, et on l'oignait avec le sang de la victime.

Le *tatao* d'Andrianiaviana est situé à l'Est de Soatanana, près du petit hameau d'Andohony (2). Jadis un habitant de ce hameau nommé Andrianiaviana, à la fois marchand et sorcier, exerça pendant de longues années sa double industrie chez les Betsileo, les Bara et les Tanala. Chaque fois qu'il entreprenait un voyage, il montait une grosse pierre depuis le pied de la montagne Andohony jusqu'à son sommet et constituait ainsi un *tatao*. En déposant sa pierre, il faisait le vœu de sacrifier une poule, s'il revenait sain et sauf, après avoir bien vendu ses produits. Or cet Andrianiaviana fit d'excellentes affaires et mourut très riche. Aussi son *tatao* devint-il célèbre, et, après sa mort, les gens du pays prirent l'habitude d'y venir faire des vœux et de s'adresser à l'Esprit d'Andrianiaviana. Sa principale réputation est de donner des enfants. Une femme exaucée doit faire trois sacrifices, le premier, lorsqu'elle est enceinte, le 2e après l'accouchement, le 3e lorsqu'elle est grandelet. Elle sacrifie un coq ou une poule, la première-fois, selon le sexe de l'enfant qu'elle désire, ensuite selon le sexe de l'enfant qu'elle a eu.

(1) T.A., p, 946

(2) District de Fianarantsoa.

Dans la même région, le *tatao* appelé *tataondramatindefona*(1) a une spécialité assez curieuse : il rend heureux en amour les hommes ou les femmes qui s'adressent à lui. Voici l'origine de ce *tatao*. Il y a très longtemps, un parti Bara vint faire une incursion dans l'Isandra.(2) Un combat eut lieu à Soatanana. et un des Bara fut tué à coups de sagaie. Avant de mourir, il demanda aux gens du pays de faire un *tatao* sur l'emplacement où son sang avait coulé ; il leur promit toutes espèces de satisfactions sexuelles, car lui-même, dit-il, avait beaucoup aimé les femmes. Son désir reçut satisfaction et on appela ce lieu devenu sacré *Tataondramatindefona*, c'est à dire le *tatao* de l'homme tué à coups de sagaie. Quand on vient y faire un vœu, on y dépose des ex-voto singuliers : ce sont des images des parties sexuelles, sculptées dans du bois, masculines pour les hommes, féminines pour les femmes. Il y a dix ans, le *tatao* et le terrain avoisinant étaient encore jonchés d'objets de ce genre.

#### VATOMASINA

L'importance du culte des Pierres dans l'ancienne Imerina est attestée par ce fait que les souverains, à leur avènement, étaient sacrés par le contact de Pierres saintes à Ambohimanga et à Tananarive. Ces *vatomasina* incarnaient les génies des lieux et concentraient pour ainsi dire en elles toute la sainteté des 12 montagnes où reposaient les corps des Ancêtres-rois.

La plus ancienne et la plus célèbre de ces pierres à Ambohimanga avait été consacrée par le roi *Andriantsimitoviaminandriana* dans le quartier appelé *Fidasiana*(3). Sous cette pierre avaient été placés de l'argent non coupé, des perles de corail, d'autres dites *tsileondoza*, un bœuf *volavita* avait été offert en sacrifice et on avait arrosé la pierre de son sang. Puis le roi avait bien spécifié que c'était le symbole de son héritage et que ses descendants viendraient là pour en prendre possession(4). Une autre pierre levée avait été consacrée de la même manière par le même roi au nord d'Alakamisy, toujours à Ambohimanga : celle-ci portait le nom de *Manganihany*.

A Tananarive, il y avait deux pierres sacrées du même genre, dans le quartier d'Andohalo. Elles s'appelaient *Vatomasina* (Pierre-sainte) et *Vatomenaloha* (Pierre à la tête rouge), et étaient situées à l'Est et à l'Ouest de la place. Le roi qu'on sacrait se plaçait successivement sur l'une et sur l'autre pour prendre possession des deux moitiés de son royaume, dans l'une et l'autre direction. Une autre pierre levée fut érigée plus tard à Mahamasina, au bas de la ville, et servit également à la consécration solennelle des rois. Tous ces rites, par lesquels les pierres sacrées étaient censées communiquer aux rois la sainteté de leurs ancêtres, furent observés très strictement jusqu'au règne de *Ranavalona III*, et celle-ci, malgré sa conversion au christianisme, fit les deux stations prescrites par la coutume des ancêtres sur les *vatomasina* d'Andohalo et de Mahamasina.

Les *Betsimisaraka* ont aussi l'habitude de dresser des pierres en l'honneur des ancêtres et pour fixer leur Esprit, soit après la mort, soit même pendant la vie de

(1) *Au Sud de Soatanana, district de Fianarantsoa.*

(2) *Région voisine de Fianarantsoa.*

(3) *Loc. cit. : Ho lovan' ny zanako, izay avy dia mipetraka eo handovà ny fanjakako.*

(4) *T.A p. 384,385.*

ceux qu'on veut particulièrement honorer. Ces pierres sont presque toujours groupées dans le voisinage plus ou moins immédiat des tombeaux, souvent sur le bord d'un chemin, de façon que les passants puissent y faire leurs dévotions. J'ai vu fréquemment jusqu'à trente ou quarante de ces pierres levées rangées en deux ou trois lignes. Beaucoup sont entourées d'un morceau d'étoffe, et à leur pied, ou dans leur voisinage, il y a toujours de nombreuses traces d'offrandes. Ces villages d'Esprits, constitués par des Pierres levées, existent dans le voisinage de presque tous les cimetières Betsimisaraka. On rencontre aussi de nombreuses pierres isolées, d'origine et de signification analogue. Elles sont généralement entourées soit d'une palissade, soit plutôt d'un bati en bois de quatre poteaux réunis par des traverses (1).

Certaines de ces pierres commémoratives, appelées Pierres-des-dents (*vatonify*) sont érigées de la manière suivante : il était d'usage autrefois que les vieillards, pères d'une nombreuse lignée, conservent soigneusement dans une petite corbeille leurs dents, au fur et à mesure qu'elles tombaient. Lorsqu'ils les ont toutes perdues, ils convoquent leur descendance et réclament le *Vatonify*. On célèbre alors une grande fête, on immole des bœufs, et on dresse la Pierre qui deviendra la demeure de l'ancêtre à sa mort, et sous laquelle on enterre les dents. Chez les Betsimisaraka, toutes les pierres érigées en l'honneur d'hommes vivants ou morts portent le nom de pierres-d'ancêtres (*vatondrazana*), tandis que les pierres objets d'un culte ne se rapportant pas à un mort connu s'appellent Pierres de Zanahary (*vatonjanahary*).

Les croyances des Bezanozano sont tout à fait analogues à celles des Betsimisaraka. On trouve aussi chez eux les rangées de pierres levées, lieux des Esprits. Elles sont souvent érigées à l'occasion d'une fête commémorative célébrée en l'honneur des morts un an après le décès. On entoure ces pierres de morceaux d'étoffe, qu'on attache aussi quelquefois à des perches mesurant deux à quatre mètres de haut et fichées en terre près du *tsangambato*.

#### ORIMBATO.

Telle est la signification de la plupart des innombrables pierres levées qu'on rencontre dans toutes les régions de Madagascar, et particulièrement sur les hauts plateaux et dans les provinces de l'Est. Il faut ajouter cependant qu'un certain nombre de ces menhirs malgaches ne sont pas en rapport avec les morts ; les Ancêtres ou les Esprits. Les Merina surtout avaient l'habitude d'ériger des pierres pour commémorer divers événements ou pour confirmer une convention, une délimitation de terrain. Ces monuments s'appelaient Pierres-plantées (*orimbato*) (2), elles marquent souvent les limites de deux territoires, ou rappellent la fondation d'un village, le passage d'un roi vainqueur. Andrianampoinimerina et Radama, les conquérants Imériniens, ont érigé dans beaucoup de régions de Madagascar des pierres de cette catégorie.

Je citerai la Pierre-levée bien connue d'Andrianampoinimerina à Ambohidrimo : elle est située à l'Ouest du village, à une cinquantaine de mètres de l'école. Elle a été plantée verticalement, mais aujourd'hui elle est inclinée vers le Nord ;

(1) Voir pl. XIII.

(2) Voir pl. XVI.

elle mesure quatre mètres environ de hauteur, 0m.80 de large et 0m.15 à 0m.20 d'épaisseur. Elle est taillée grossièrement et la surface en est rugueuse.

Andrianampoinimerina la dressa vers 1797 pour consacrer et commémorer son mariage avec Rambolamasoandro, sa cousine, reine d'Ambohidratrimo et en même temps pour sceller l'union politique des Tsimahafotsy, gens d'Ambohimanga, ses sujets, avec les Marovatana, gens d'Ambohidratrimo, sujets de sa femme. La pierre fut extraite d'une carrière d'Antongona, à environ une demi journée de marche : la taille et le transport durèrent deux mois et coûtèrent une centaine de bœufs. Pour la consacrer, on attendit le jour faste; ce fut le premier du mois lunaire d'Adijady. Andrianampoinimerina prononça d'abord l'invocation suivante :

— O Sainteté de mes Ancêtres ! O Sainteté des 12 montagnes ! O Sainteté du ciel et de la terre ! Je vais dresser cette pierre en mémoire de mon union avec Rambolamasoandro et de celle des Tsimahafotsy avec les Marovatana !

On fit ensuite un trou d'un peu plus d'un mètre de profondeur (1) et le roi y jeta une piastre d'argent et des perles de corail rouge. Quand la pierre fut érigée, on tua un bœuf *volavita* (noir avec une tache blanche au front) et un taureau *mitrongitany* (qui laboure la terre de ses cornes, c'est-à-dire ardent). Le roi prit un peu de leur sang, s'en oignit le front, la nuque et le bout de la langue, puis en versa au pied de la pierre, en disant :

— Andriamanitra, Andriananahary ! Puisse l'union être sainte !

Enfin il s'adressa au peuple et dit :

— C'est pour vous, Marovatana et Tsimahafotsy, et pour moi aussi que je dresse cette pierre. J'ai choisi une seule pierre longue, car je veux que vous, Marovatana, et vous, Tsimahafotsy, vous ne fassiez qu'un, comme je suis un avec Rambolamasoandro, et comme Rambolamasoandro est une avec moi. La pierre est longue, car je veux que l'union dure longtemps !

« De même que Rambolamasoandro et moi nous sommes sœur et frère (2), de même seront frères à l'avenir les Marovatana et les Tsimahafotsy, et je ferai le vady omby (3) pour ces deux tribus : si un Marovatana prend la femme d'un Tsimahafotsy, il ne sera pas coupable ; je ne le punirai pas ; de même, si un Tsimahafotsy prend la femme d'un Marovatana. Mais si des Tsimahafotsy se rendent à Ambohidratrimo et que les Marovatana ne quittent pas leurs lits en y laissant leurs femmes pour les voyageurs, ceux-là seront coupables et punis par moi ; et réciproquement.

« Aux Marovatana et aux Tsimahafotsy, j'impose une seule et même corvée : c'est de cultiver mes rizières d'Ankonabe » (4).

Puis le roi fit tuer beaucoup de bœufs pour le peuple et il y eut de grandes réjouissances.

(1) Hahelika : hauteur du pied jusqu'à l'aisselle.

(2) Chez les Malgaches, les enfants de deux sœurs sont appelés frères et sœurs, de même que les tantes reçoivent le nom de mères.

(3) Littéralement « mariage entre bœufs », c'est-à-dire accouplement entre taureaux et vaches de deux troupeaux différents.

(4) Au sud d'Ambohimanga.



Pierre commémorative de Rainizafiniarivo  
(marché de Betafo)

Les pierres dites de Radama sont extrêmement nombreuses dans toute l'île, depuis Vohémar jusqu'à Ambohibe et d'Anorontsangana à Vangaindrano. Dans les localités importantes, nominalement ou effectivement soumises par le conquérant Merina, celui-ci marquait son passage ou affirmait sa domination en faisant ériger une pierre levée. Parfois ces pierres n'avaient que 0.30 à 0.40 de hauteur ; certaines mesuraient bien davantage. Tantôt ces *orimbato* étaient dressées en présence même du souverain, tantôt elles étaient placées, après son passage, par les soins d'un représentant de l'administration hova. Voici par exemple l'histoire d'un *orimbato* dressé en pays Sihanaka après la conquête de Radama. La pierre est à 1 kilomètre environ d'Antokazo ; elle se trouve au lieu dit Andava, sur l'emplacement d'un ancien village de ce nom, aujourd'hui abandonné, mais qui, du temps de Radama, était un des principaux villages de la tribu des Zafimpanontany, et où siégeait un andriambaventy, sorte de magistrat. Un messenger spécial vint de Tananarive à Andava, réunit toute la population en un kabary solennel, et dit : « Au nom de Radama roi, maître de la terre et du pouvoir, je viens parmi vous, pour que vous dressiez une pierre indiquant que tout ce territoire s'est soumis à lui, et pour que vous vous souveniez de l'entière puissance qu'il a sur vous, placés au nombre de ses sujets. C'est dorénavant autour de cette pierre que vous vous réunirez pour écouter attentivement les kabary royaux ou administratifs. Vous attribuerez à cette pierre la même sainteté qu'à la personne du roi. » Ensuite les habitants érigèrent la pierre avec les rites habituels, puis ils présentèrent l'offrande au souverain (*hasin' andriana*), qui fut remise solennellement devant la pierre au messenger spécial<sup>(1)</sup>.

Voici quelques autres exemples de pierres levées qui n'ont aucun rapport avec le culte des ancêtres ou du moins qui n'ont pas été érigées avec l'intention de les honorer.

Dans la région du fleuve Bemarivo, à une demi-journée de marche au Sud de Port-Bergé (2), dans le village de Besisika, il y a un *tsangambato*, objet d'un culte. C'est une pierre d'un demi-mètre de haut, entourée d'une palissade en bois. L'intérieur de la palissade contient une grande quantité de cailloux et de petits blocs de pierre. Le *tsangambato* a été consacré, dit-on, par un Tsimihety nommé Ianjany, en commémoration de la fondation du village. Cet Ianjany, après consultation du sikidy, avait prédit que le nombre des habitants s'accroîtrait considérablement, si on consacrait une pierre. D'après les gens du pays, plus on entasse de petites pierres autour de la grande, plus l'augmentation est forte. La région est maintenant très peuplée ; aussi les riverains du Bemarivo ont-ils voué une vénération profonde à ce *tsangambato*. On lui attribue toute espèce de pouvoirs ; par exemple on lui demande de chasser les maladies et de conjurer les mauvais sorts.

Non loin d'Ampasimantera (3), à l'Est, se dresse une pierre levée qui a donné son nom à l'endroit : Ambatomitsangana. Elle a été consacrée vers le milieu, du XIXe siècle par des esclaves Sihanaka fuyant la domination Houve, en commémoration de leur délivrance et de la fondation en ce lieu d'un village. Depuis, elle est devenue l'objet d'un culte général : les femmes qui désirent être mères

<sup>(1)</sup> Recueilli à Antokazo, district d'Ambatondrazaka.

<sup>(2)</sup> District de Port-Bergé, province de Majunga.

<sup>(3)</sup> District de Port-Bergé.

les malades qui demandent la guérison, les pauvres qui voudraient être riches, viennent y faire des vœux.

Dans presque tous les villages des Antaimorona, sur la place appelée *am-patrange*, se dresse une pierre dite *fatora* qui commémore la fondation du village (1) ; en général ces pierres ne sont pas très hautes (0<sup>m</sup>30 à 0<sup>m</sup>50). Souvent elles sont entourées d'une palissade. Elles servent aussi de *vato fisaofana* (pierres d'offrande) pour tous les habitants et on leur adresse les mêmes vœux qu'aux pierres de Majunga.

Un exemple tout à fait caractéristique pour le culte des pierres est celui du Tsangambato de Masindrano à Mananjary. Cette pierre sacrée (2) est à la fois le lieu où résident les Ancêtres ou les Esprits, et le signe d'une commémoration. En voici l'histoire. Autrefois la tribu des Antambahoaka ou des Zafiraminia était gouvernée à Masindrano (3) par des rois très respectés à cause de la puissance de leurs amulettes. La maison royale était considérée comme participant à la sainteté des *mpanjaka* ; c'était en somme une sorte de temple, appelé *tranomena* (maison rouge) (4), *tronobe* (grande maison), ou *tranomasina* (maison sacrée). Lorsqu'elle tomba de vétusté, elle ne fut pas reconstruite, mais on planta sur son emplacement quatre poteaux marquant les quatre coins de la case et reliés par quatre barres de bois. Au pied du poteau de l'Est, Sud-Est, une pierre levée cylindrique fut érigée. Les poteaux ainsi que la pierre étaient toujours enveloppés d'étoffes blanches et surtout rouges, cette dernière couleur étant le symbole de la royauté. A cette époque la puissance des rois s'était affaiblie, et les descendants de la famille royale n'étaient plus guère que les gardiens du lieu consacré et les prêtres du culte voué aux ancêtres. Une case fut édifiée pour eux à l'Ouest de l'emplacement de la *tranomasina*. Aujourd'hui encore on y vient faire des vœux et des sacrifices.

Analogue est le culte qu'on rendait en Imerina à la pierre levée d'Andriamanindrianjaka, le premier roi d'Ambohidratrimo. Elle fut érigée par lui vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, probablement pour commémorer sa propre mémoire. Elle est grossièrement taillée et mesure 3<sup>m</sup> de haut sur un mètre de large et 10 à 15 centimètres d'épaisseur. Elle est placée à flanc de côteau, au Nord du village d'Ambohitratahara. Un peu plus haut que le *tsangambato*, se trouve un groupe de deux rochers naturels objets d'un culte. C'est sans doute intentionnellement que le roi d'Ambohidratrimo éleva sa pierre dans le voisinage de ce lieu hanté par des Esprits. Il la fit chercher à Ambohimasina, à 3 heures de marche de son village. Elle est qualifiée de pierre-sainte (*vatomasina*) et on peut lui demander l'exaucement de toutes sortes de vœux. C'est aussi une pierre de *kabary* (discours) et les anciens rois aimaient à y haranguer leurs peuples, afin que leurs ordres fussent fortifiés par la sainteté du lieu. Il était de tradition de s'y réunir pour recruter des soldats. Les rois et les reines avaient coutume de s'y rendre après leur avènement pour demander l'appui et la bénédiction des 12 montagnes sacrées et des ancêtres royaux.

(1) Voir T. et D., 12.

(2) Voir T. et D., 10.

(3) Quartier de Mananjary.

(4) Le rouge était la couleur réservée aux rois et symbolisant leur puissance.

## PIERRES SACRÉES DIVERSES

Il existe aussi des pierres levées, dont on a oublié l'origine, par suite de la disparition des familles qui les ont dressées ; on suppose presque toujours, par analogie avec les autres pierres semblables, qu'elles sont la demeure d'Esprits d'autant plus redoutables qu'on ne les connaît pas.

Les lieux déserts jonchés de pierres, les gros rochers dénudés par les érosions, ceux surtout qui présentent un aspect remarquable soit par leur forme (aiguilles, rochers ronds ou ovales, roches détachées en équilibre instable, etc.) passent aussi pour être lieux d'Esprits (1). Ces endroits sont appelés souvent tombeaux-de-vazimba (*fasambazimba*) et qualifiés de « hantés-par-des-êtres-dangereux » (*sarojavatra*). Les pierres sacrées qui s'y trouvent et sont l'objet d'un culte, portent divers noms : Pierre-sainte (*vatomasina*) sur les Hauts Plateaux, Pierre-de-Zanahary (*vatonjanahary*), par opposition aux Pierres-d'ancêtres (*vatondrazana*), dans les régions côtières, ou encore Pierre-où-on-demande-des-enfants (*vatofangatahanjaza*), Pierre-de-grossesse (*vatobevohoka*), Pierre-à-prières (*vatofirarazana*).

Voici, brièvement décrits, quelques uns de ces monuments : près d'Ambohijanaka, à quelques kilomètres au Sud-Est de Tananarive, sur une montagne appelée Ambohijanahary (la montagne de l'Esprit), on voit une grosse roche ronde placée en équilibre instable sur un soubassement de pierre concave ; dans la concavité, il y a presque toujours de l'eau. Cette pierre-sacrée (*vatomasina*) est l'objet d'un culte ; les habitants de la région viennent demander toute espèce de biens à l'Esprit qui l'habite, lui offrent des sacrifices et oignent de graisse ou de miel la partie inférieure du rocher.

Près de la grande route du Sud, à 14 kilomètres de Tananarive, au lieu dit Ambatobevohoka (à-la-pierre-de-grossesse), il y a un exemplaire remarquable de ces Pierres-de-fécondité qu'on rencontre partout à Madagascar : celle-ci est un gros rocher rond de gneiss, semblable à un bloc erratique ; il a la forme d'un fuseau très court et mesure environ 4 mètres de long sur deux mètres de diamètre. Il est couvert de petites pierres que les femmes viennent y jeter d'après le rite qu'on trouvera décrit plus loin et ses flancs sont tout maculés par les onctions de graisse et de miel.

Dans la province de Vatomandry, à quelques kilomètres d'Ampandroatraka, la Pierre-de-la-Forêt-célèbre se dresse à l'orée de la forêt d'Analamazava. Elle a sensiblement la forme d'une pyramide tronquée et porte trois cupules régulières à son sommet, et une sur une des faces latérales. Tous ces trous sont naturels. Cette pierre sacrée est l'objet d'un culte : on lui adresse des vœux et on lui fait des sacrifices et des offrandes.

Près de Tananarive, au bord de la route conduisant à Mahazoarivo, se trouve une roche appelée la Pierre-aux-nombreuses-mamelles (Ambatomaronono). C'est une grosse roche ronde de gneiss, de plus de deux mètres de diamètre, sous la roche il y a une anfractuosité assez profonde présentant une dizaine de protubérances, dont plusieurs ont assez nettement la forme de seins de femme. Cette disposition semble due à un hasard et il n'y a pas trace de taille intentionnelle. Toute l'anfractuosité et même l'extérieur de la roche sont oints de graisse. Les femmes

---

(1) Voir pl. XIV.



viennent là demander des enfants : après avoir oint les mamelles de la roche, elles touchent leurs propres seins, puis jettent une pierre ; si elle touche une des grosses protubérances, la femme aura une fille, si elle touche une des petites, un garçon.

Dans une région désertique, à l'Ouest de la petite chaîne rocheuse appelée Vavavato (1), on vient de très loin rendre un culte à un grand rocher, de 4 ou 5 mètres de hauteur, et en forme d'œuf. On y fait un vœu, puis on jette des cailloux vers son sommet ; si l'un des cailloux ne retombe pas, le vœu sera exaucé. Les vœux qu'on adresse sont très précis et constituent un véritable marchandage avec l'Esprit du lieu. Ainsi un homme qui veut devenir riche promettra de sacrifier un coq rouge, s'il arrive à amasser cent piastres, un mouton roux, pour cinq cents piastres, un taureau batailleur, pour mille piastres. Quand il s'agit de petites victimes, on attache les pattes et la tête à des plantes aux environs du rocher sacré ; quand on immole un taureau, on en brûle toute la graisse en l'honneur de l'Esprit ; la viande est consommée sur place. Le rocher s'appelle Ambatoharanana, c'est-à-dire la Pierre sur laquelle on jette des cailloux (2).

D'après le Tantara ny Andriana, ce genre de pierres était appelé aussi par les anciens Imériniens Pierre-contre-laquelle-on-lance (Vato-filokana) (3).

« C'est une pierre contre laquelle, pour faire un vœu, on lance deux fois sept cailloux, et celui qui lance dit :

— Je t'adresse un vœu : si j'obtiens un enfant, si j'obtiens des gains dans mon commerce, etc., je lancerai ici (des cailloux) : si tu apportes chance et bonheur par (ton) Andriamanitra, alors entre facilement (dans le trou), pierre que je lance ! ».

Il y a en effet un petit trou dans la Pierre, c'est pourquoi on l'appelle pierre contre laquelle on lance... « Ce sont des gens qui ont troué ces Pierres, soit mpisikidy, ou mpanandro, ou mpanaohitsakandro, ou gens obsédés par des Esprits (4). »

Dans la même région, près de la rivière Sahasarotra, se trouve un rocher de forme irrégulière, de 5 à 6 mètres de hauteur, qui présente sur sa face Ouest, à 1m.60 de terre, un trou assez profond à ouverture circulaire de quatre centimètres de diamètre. Les malades viennent y demander la guérison, puis, se reculant à deux mètres cinquante ou trois mètres environ, ils visent le trou avec l'index de la main droite étendue, fermant les yeux et se dirigeant vers la pierre : s'ils entrent directement le doigt dans l'ouverture, leur vœu sera exaucé ; sinon, ils ne pourront jamais se guérir. Après guérison, ils viennent offrir le sacrifice promis. La victime est souvent une chèvre blanche, quelquefois un bœuf noir, taché de blanc. On oint de sang et de graisse le trou sacré et ses abords. Le nom de la pierre sacrée est Ambatotondroina, c'est-à-dire la Pierre qu'on montre au doigt.

(1) Les Bouches-de-pierre, ainsi nommées par allusion aux larges brèches rocheuses qui la coupent par endroits. C'est une petite chaîne de montagnes qui sépare l'Itasy du Vakinankaratra.

(2) Recueilli à Miandrarivo, district du Kitsamby.

(3) Ou plutôt pierre à trou (Vato lokana). Loka est un doublet de lavaka et avait sans doute à l'origine un sens analogue (trou, ouverture). Il a pris en malgaché moderne le sens de lancer, jouer au palet, probablement parce qu'on lançait des cailloux dans le trou.

(4) T.A., p. 246.

On consulte les « pierres touchées » (vato tsapaina) avec un rite analogue, « On rend un culte aux *Sampy* (1), à cette pierre sacrée dite *tsapaina*. et c'est à cause des *sampy* qu'on l'a érigée. Elle est placée à une croisée de chemins. On se tourne vers l'Est, on appelle l'Andriamanitra et les *sampy* sacrés », puis on ferme les yeux et on marche à tâtons vers la pierre. Si on la touche du premier coup, le vœu qu'on fait sera exaucé. Alors on oint la pierre avec de la graisse de bœuf et l'on se frotte le corps contre elle. Puis on prend de la terre au pied de la pierre sacrée, à l'endroit où a coulé le sang des victimes précédemment immolées, on mélange cette terre avec les *volontsikidy* et on en fait une amulette, qu'on emporte à la maison (2).

Dans le faritany de Miandrarivo (3), au lieu dit Tompoimbonahitra, sur la pente de la colline, il y a un gros rocher rond, comme on en rencontre souvent en Imerina. Sa circonférence est d'environ quinze mètres. Il est l'objet d'un culte tout particulier de la part des gens qui se proposent de chasser les bœufs sauvages (*ombimanga*). Les chasseurs adressent d'abord une prière à la *vazimba Rasoalao*, propriétaire de tous les bœufs sauvages (4), au rocher sacré et à toutes les montagnes saintes, Ankaratra, Andringitra, Fanongoavana, Ambohitrakoholahy, etc. Puis chacun à tour de rôle fait en sifflant le tour de la pierre. S'il peut ne pas s'arrêter de siffler, il est sûr de réussir à la chasse; si au contraire il interrompt son sifflement, c'est signe qu'il ne prendra rien, et peut-être sera blessé ou tué par les bœufs. Ne vont donc à la chasse que ceux qui ont réussi dans l'épreuve: au retour ils sacrifient devant la pierre le plus beau bœuf qu'ils ont pris, et dont toute la graisse doit être brûlée au pied du rocher, avec le foie. On oint aussi de graisse et d'huile de ricin toute la face Ouest, qui regarde le pays où vivent les bœufs sauvages. La viande est mangée sur place par les chasseurs et leurs familles. Ce rocher s'appelle *Ambatosiahina*, c'est-à-dire la Pierre où l'on siffle. Tout autour il y a une sente très nettement tracée par les pas des siffleurs (5).

A l'Est du village de Fenoarivo (6), dans la petite vallée du Lefamaty, deux rochers dressés surmontés d'un troisième laissent entre eux un étroit couloir de 3 mètres environ de longueur. Les femmes désireuses d'être mères viennent

(1) La relation de la *vato tsapaina* avec les *sampy* est assez obscure et difficile à expliquer: elle résulte peut-être tout simplement d'un jeu de mots sur *tsapaina*, *sampy* et aussi *sampana*, parce que cette pierre est placée à un carrefour, (*sampandana*). Il est à remarquer que *sampy* et *sampana* sont deux mots apparentés étroitement et de même signification primitive.

(2) T.A., p. 247.

(3) District du *Kitsamby*.

(4) Voir p. 43, 49.

(5) A 2 kil. environ d'Andramasina (au lieu dit *Anosibe*), dans la province de Tananarive, il existe une roche ronde assez grande, objet d'un culte analogue. C'est une pierre de fécondité: les femmes qui désirent être mères oignent la pierre avec de la graisse de bœuf, puis en font le tour, les yeux fermés et en sifflant. Si elles ne se cognent pas, leur vœu sera exaucé.

(6) Voir aussi T. et D., 6.

prier les trois pierres saintes qu'on appelle aussi les trois sœurs. Leur vœu fait, elles s'engagent dans le couloir : si elles passent sans encombre, elles seront exaucées ; si au contraire elles ne peuvent passer, c'est qu'elles n'auront jamais d'enfant ; et les gens du pays prétendent que les Pierres-sœurs se rapprochent et meurtrissent même la suppliante, lorsqu'elle ne doit pas sortir victorieuse de l'épreuve. Le nom du lieu sacré est Ambatofidirana, c'est-à-dire les Pierres-Portes.

Dans la province de Tananarive, près de l'ancienne léproserie d'Ambohidratrimo, il y a trois roches naturelles, dont l'une se distingue par un bourrelet de pierre assez régulier qui en fait le tour : elle est ovale, mesure 3m. de long sur 1m. de large et om. 50 de haut. C'est une pierre de fécondité, dite *vatosafoina* (pierre qu'on carresse ou qu'on frotte). Lorsqu'une femme désire un enfant, elle va faire un vœu auprès de la pierre, oint de miel et de graisse le pourtour et surtout le bourrelet de pierre, se couche dessus et s'y frotte un certain temps, puis rentre chez elle. Si elle devient enceinte, elle retourne à la roche sacrée avec un coq rouge, remercie la sainteté de la pierre, devant laquelle elle dénude son ventre, pour bien montrer que le vœu a été exaucé. Puis le coq est sacrifié, le sang en est répandu sur la pierre, la tête et les pattes y sont déposées ; j'ai encore pu voir sur ce rocher des traces d'offrandes, mais depuis une dizaine d'années le culte s'en est complètement perdu. Elle sert seulement aujourd'hui à aiguiser les *angady* des paysans et les couteaux des bouchers qui se rendent au marché d'Alakamisy.

On a vu plus haut, dans le chapitre des Vazimba, combien fréquemment le culte de ces *génies du lieu* est lié à celui d'anciennes pierres tombales ou de rochers naturels. Les pierres *vazimba* sont très nombreuses en Imerina, ainsi que les eaux *vazimbà*.

Par exemple, aux environs d'Ambohidratrimo (1) à l'Est, il y a un assez grand étang qui alimente les rizières. A dix mètres de la rive droite, au milieu de l'eau, émerge une roche de 60 mètres de pourtour environ et qui, en moyenne, domine de 1<sup>m</sup>.50 la surface de l'étang ; elle est entourée de roseaux. Elle est pierre sainte ou pierre *vazimba*, mais l'Esprit qui la hante est anonyme. On l'appelle *Vatotsimanankavana*, la Pierre-sans-famille, par opposition à une autre pierre sacrée toute proche, que je décris plus bas et qui, elle, est accompagnée de plusieurs enfants. D'après la tradition, elle ne serait jamais submergée par les eaux de l'étang, quelle que soit leur hauteur, à moins qu'il n'y ait menace de famine : en ces cas, elle se couvre d'eau même en saison sèche. Le culte de cette pierre est abandonné depuis longtemps : si on doit en croire les gens du pays, c'est uniquement parce qu'on ne peut l'aborder qu'en pirogue.

L'autre pierre *Vazimba* est près de là, en contre bas du village d'Amboniloaka : elle barre le petit ruisseau qui sert d'émissaire à l'étang et en déverse le trop plein dans la rivière *Ikopa*. Elle a un pourtour d'une douzaine de mètres et un mètre de hauteur moyenne, et est surmontée d'une autre roche plate un peu plus petite. Elle s'élève en pente douce depuis le ruisseau, et en haut, à son pied, il y a une source qui forme une petite vasque d'eau contre l'une de ses parois. Tout autour croissent des joncs et des roseaux. A l'Ouest trois roches beaucoup plus petites et qu'on appelle les enfants de la grande, sont aussi sacrées que celle-ci. La pierre principale

(1) A 13 kilomètres de Tananarive.

sert de demeure à l'Esprit d'un Vazimba descendant de Ranoro (1) et dont je n'ai pu savoir le nom. Les trois autres représentent les enfants de ce vazimba (2).

#### CULTE DES GROTTES, DES HAUTS-LIEUX ET DE LA TERRE

On rencontre souvent, en Imerina, sur le flanc des montagnes, des grottes assez spacieuses constituées par d'énormes blocs de gneiss arcbutés. Elles sont en général d'accès très difficile, la dépression où se trouve leur entrée est pleine de buissons et d'arbres ; elles contiennent presque toujours une source ou au moins une vasque remplie d'une eau intarissable et qui est considérée comme sacrée. J'ai eu l'occasion de visiter un certain nombre de ces grottes, où est censé résider un vazimba ou un Ranakandriana. Il y en a une sur le flanc méridional de la grande montagne de l'Andringitra au nord-ouest de Tananarive, une autre dans un des ravins débouchant dans la vallée de la Sisaony, une autre à l'extrémité sud du massif montagneux de l'Angavokely. Dans toutes j'ai vu des offrandes et des traces de sacrifices récents.

Les sommets de certaines montagnes sont aussi des lieux de culte : c'est une extension du culte des pierres, car beaucoup de montagnes, en Imerina surtout, sont couvertes de blocs ronds de gneiss, d'autres ont été occupées anciennement par des villages aujourd'hui disparus : on y trouve alors soit d'anciens tombeaux, soit des pierres levées, soit des pierres brutes intentionnellement disposées dans un certain ordre, en ligne ou en cercle. Ainsi, au sommet du mont Andringitra, la tradition place deux villages de vazimba, sur lesquels on ne possède aucun renseignement historique précis, mais dont subsistent encore quelques traces : enceintes circulaires en pierres sèches et pierres objets d'un culte.

Sous les rois Imériniens, le culte des hauts lieux, synthétisé en une formule en quelque sorte symbolique, s'exprimait par l'invocation à la *Sainteté des Douze Montagnes*. Ces douze montagnes sacrées sont les principales acropoles de l'ancienne Imerina, toujours bâties sur le sommet d'une montagne, pour faciliter la défense contre les ennemis, et qui, renfermant les tombes des aïeux royaux, participent ainsi à la sainteté de ces ancêtres divins. Dans une prière recueillie à Andramasina (province de Tananarive) et adressée à une pierre sacrée, se trouve en effet la formule suivante : « Je vous appelle, Andriamanitra, Andriananahary, et Lalangina (lieu d'un très ancien tombeau (3), et la sainteté du ciel et de la terre, et les Ranakandriana, et les Saints Vazimba, et la *Sainteté des Ancêtres qui sont sur les douze montagnes* (4)..... »

Le culte des 12 montagnes fut institué d'une façon précise par Andrianampoinimerina.

« Je me souviens de mes ancêtres, dit-il, car c'est moi qui suis le maître de ce qui est sur la terre et dans le ciel. Et mes ancêtres, je m'en souviens : ceux d'Ampandrana, où est Rafandrana ; ceux de Merimanjaka, où sont Rangita et Rafohy ;

(1) Voir plus haut, p. 41, 54.

(2) Pour les rites du culte de cette pierre Vazimba, T. et D., 47.

(3) Misy ny fasan' ny ntaolo tety.

(4) Ary ny hasina ny razana amin' ny tendrombohitra roa ambin' ny folo.

ceux d'Alasora, où est Andriamanelo; ceux d'Ambohidrabiby, où est Ralambo; ceux de Tananarive, où sont Andrianjaka, Andriantsitakatrandriana, Andriantsimitoviaminandriandehibe, Andriamasinavalona le grand et Andriamasinavalona son enfant, ceux d'Ambohimanga, où sont Andriantsimitoviaminandriana et Andriambelomasina. Je suis leur successeur à tous, c'est moi qui ai maintenant leur héritage, à ces 12 qui ont régné.»

« Il fit arranger aussi les Cases-saintes (*tranomasina*) où sont ensevelis les Ancêtres des Andrianes à Ambohidratrimo, à Ilafy, à Namehana, à Amboatany, etc. Il les mit au nombre de ces montagnes où sont enterrés les 12 rois. Et il dit :

— Quand commence l'année, qu'on sacrifie des bœufs volavita et des bœufs malaza à mes ancêtres sur les 12 montagnes" (1).

Mais il est à remarquer que dans ce passage du Tantara, 12 rois sont énumérés en effet, et seulement 11 montagnes. Un peu plus loin le narrateur, ressassant les mêmes histoires, cite encore 10 montagnes, puis 15, puis 13. En somme des traditions assez diverses et mal fixées avaient cours à ce sujet, et probablement il en est des 12 montagnes comme des 7 sages de la Grèce. D'après les passages du Tantara cités plus haut, on peut dresser une liste de 15 montagnes sacrées. Ce sont :

Ampandrana, berceau de la dynastie au XVe siècle, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une colline déserte ;

Imerimanjaka, où régnèrent les reines Vazimba Rangita et Rafohy ;

Alasora, la ville d'Andriamanelo l'inventeur du fer ;

Ambohidrabiby, la capitale de Ralambo, appelée du nom de hasin' i Merina (Sainteté des Merina) ;

Tananarive, où régnèrent des rois Imériniens depuis l'époque d'Andrianjaka, au XVIIe siècle ;

Ambohimanga, la ville sainte d'Andrianampoinimerina ;

Ambohidratrimo, Ilafy, Namehana, Imerimandroso, sièges à diverses époques de fiefs royaux ;

Amboatany, non loin d'Ambohimanga, et où régnèrent des descendants de Ralambo ;

Ambohitrontsy, où il n'y a pas de tombeaux royaux, mais qui fut sanctifié à cause de la naissance d'Andriambelomasina ;

Kaloy, où régna un fils d'Andrianampoinimerina ;

Ambohiniazy et Ambohitrondrana, localités du pays Mamo, où régnèrent les descendants des rois Vazimba apparentés aux premiers souverains de l'Imerina.

Les cérémonies qu'on devait accomplir tous les ans, à l'époque du fandroana, sur les montagnes sacrées, sont décrites dans le Tantara ny Andriana(2).

La terre prise dans le voisinage immédiat des ancêtres, la terre des tombeaux est particulièrement sacrée: elle sert à fabriquer des talismans pour la fécondité des femmes et la protection des personnes et des biens. Partout où est censé résider un Esprit, le sol, dans un certain périmètre, est considéré comme saint : il est interdit d'y marcher, de crainte de fouler l'Esprit ou de lui déplaire ;

(1) T. A. 252.

(2) T.A., loc. cit., p. 252-254.

surtout il est défendu d'y faire quoi que ce soit de malpropre, d'y satisfaire des besoins naturels, ou d'y introduire un certain nombre de choses, objets d'une prohibition rituelle. Si on contrevient à quelqu'une de ces défenses, l'Esprit du lieu, irrité, tord le cou du violateur ou le rend malade, ou suscite contre lui quelque calamité.

Très fréquemment on rencontre de ces parcelles de terrain, réputées tany masina (terre sacrée) ou tany fady (terre interdite). Il est défendu de les fouler, d'y cultiver quoi que ce soit, d'y construire.

La sainteté des tombeaux et des lieux séjours d'Esprits a été étendue parfois à la terre toute entière, si on en juge par certaines formules rituelles où est invoquée la *Sainteté de la Terre*. Il y a là une imagination mythologique, assez curieuse à constater chez les Malgaches. Dans ces formules on pourrait croire qu'il s'agit d'une parcelle de terre déterminée, consacrée par la présence d'Esprits ou d'Ancêtres, si la Terre n'était pas invoquée conjointement avec le Ciel. Parfois même on indique nettement qu'on les considère comme un couple. Par exemple les Sihanaka d'Amboavory, dans la cérémonie de la circoncision, invoquent en premier lieu « le Zanahary d'en haut qui est au sommet du ciel », puis « le Soleil et la Lune, la Terre et le Ciel, le Ciel qui enveloppe et la terre où on habite, et les quatre coins de la terre (points cardinaux), le cinquième étant au milieu ». Chez les Sakalava de Kandreho, province de Maevatanana, dans la cérémonie du fatidra, on emploie la formule suivante : « Lève-toi, ô Terre, grande épouse du Ciel ; abaisse-toi, ô Ciel, grand époux de la Terre ! » Chez les Sakalava du Sambirano, dans plusieurs prières, il est question de la terre femelle et du ciel mâle. Chez les Antaimorona, le Ciel et la Terre sont tantôt deux frères (1) qui d'abord s'entendaient bien, mais qui finirent par se battre, tantôt deux ennemis (2) irréconciliables. Leurs querelles et leurs combats donnent naissance aux montagnes, aux eaux et à divers phénomènes météorologiques. Chez les Betsimisaraka, ce sont deux rois, rivaux l'un de l'autre. Ils s'appellent l'un Zanaharibe (le grand Zanahary) ou Ralanitra (le Ciel), et l'autre Ratany (la Terre) ou Ratanimasina (la terre sacrée). Plusieurs fois ils sont confondus avec le Zanahary d'en haut et le Zanahary d'en bas dans le mythe dualiste (3) où l'homme est successivement modelé, puis animé. C'est la terre qui façonne le corps et le ciel qui donne le souffle de vie.

#### CULTE DES EAUX

Les eaux, comme la Terre, sont sanctifiées par les Ancêtres ou les Esprits qui les habitent ou hantent leur voisinage. On considère comme sacrés les lagons situés près des tombeaux de Vazimba, les vasques d'eau des grottes où sont célébrés des rites, les cascades, les cours d'eau ou les lacs qui servent de demeures aux Esprits-des-eaux (4) et aux Enfants-des-eaux (5). Les premiers sont redoutables et malfaisants. Ils peuvent entraîner et noyer les nageurs ou les piroguiers ; on se prémunit contre eux en portant des talismans spéciaux, en leur offrant des dons,

(1) *Textes et Documents*, 38.

(2) *T. et D.*, 39.

(3) *T. et D.*, 40, 41, 42.

(4) *Lolondrano*.

(5) *Zazandrano, Zazavavindrano*.

en leur adressant des prières. S'ils se manifestent, c'est sous la forme de petits êtres aux yeux rouges, aux cheveux pareils à des algues, aux ongles longs et crochus. Les ondines malgaches au contraire sont en général bienfaisantes et souvent elles procurent la richesse aux hommes qu'elles veulent favoriser. On a vu plus haut que chez les Sihanaka et les Betsimisaraka maint propriétaire de bœufs passe pour avoir obtenu d'une Fille d'Eau un troupeau entier de beaux animaux, amenés mystérieusement la nuit dans son parc. D'autre part le culte des ondines, sur les Hauts-Plateaux, est fréquemment en rapport avec celui des Vazimba. Ainsi les Antairoka vouent un culte particulier à Ranoro la Fille d'Eau, femme de leur grand ancêtre Andriambodilova.

Mais les eaux des sources, des lacs ou des rivières sont beaucoup moins objet de culte, de la part des Malgaches, que les rochers ou la terre. On vénère seulement les eaux auxquelles demeure attaché le souvenir d'un ancêtre ou le culte d'un Esprit. De même qu'il ne faut pas fouler ou salir la terre où réside un Vazimba, de même il ne faut traverser qu'avec précaution l'eau habitée par des *lolondrano*. Il est bon en ce cas de porter une amulette protectrice, de faire une prière, et de jeter dans les eaux une offrande, par exemple une pièce d'argent. Il est interdit aussi de faire naviguer des pirogues à la surface de certaines eaux ; mais les radeaux en roseaux ou en bambous sont presque toujours tolérés. Cette interdiction de l'emploi des canots ou des troncs d'arbres creusés a été observée jusqu'à l'arrivée des Français dans la région du lac Itasy ; elle l'est encore pour certaines rivières de l'Ouest.

L'endroit où quelqu'un s'est noyé devient généralement fady, soit qu'on se méfie du fantôme du mort, soit qu'on attribue la noyade à quelque esprit malfaisant qui a révélé ainsi sa présence. Quand le noyé est un chef ou un personnage important, la sainteté de l'eau est accrue. Voici, d'après les récits Sakalava, comment est devenue sacrée la rivière *Loza* (1).

Lorsque Radama vint conquérir le pays Sakalava, les rois de la région d'Antonibe se soumirent tous sans combattre, à l'exception de Kotonaniarivo et de sa sœur Kalofanjava. Trois fois ils livrèrent bataille, trois fois ils furent battus et repoussés. Après le dernier combat, ils se trouvèrent acculés sur un promontoire boisé de la *Loza*, dont la traversée était rendue dangereuse par un grand vent. Ils s'embarquèrent dans une pirogue large et longue. Pourtant ils ne purent passer. Réduits à regagner la rive et à tomber ainsi entre les mains des Hova, ils préférèrent la mort et se précipitèrent dans le fleuve, où ils furent engloutis. Depuis cette époque, cette eau a pris chez les Sakalava le nom de Anantambo et chez les Merina celui de Loza, ce qui dans les deux dialectes signifie *infortune*. Le promontoire boisé, ainsi que les eaux devenues le tombeau du *mpanjaka* et de sa sœur, furent considérées comme sacrées. Quand les Sakalava passent en cet endroit, ils évitent tout geste malséant, ne crachent pas à terre ou dans l'eau, n'emènent avec eux aucun animal fady, porc ou chien par exemple. Avant de s'embarquer, ils prononcent la formule suivante :

— Salut à vous, *mpanjaka* ! Nous vous prions, ô Zanahary ! de nous donner un vent favorable pour passer sains et saufs.

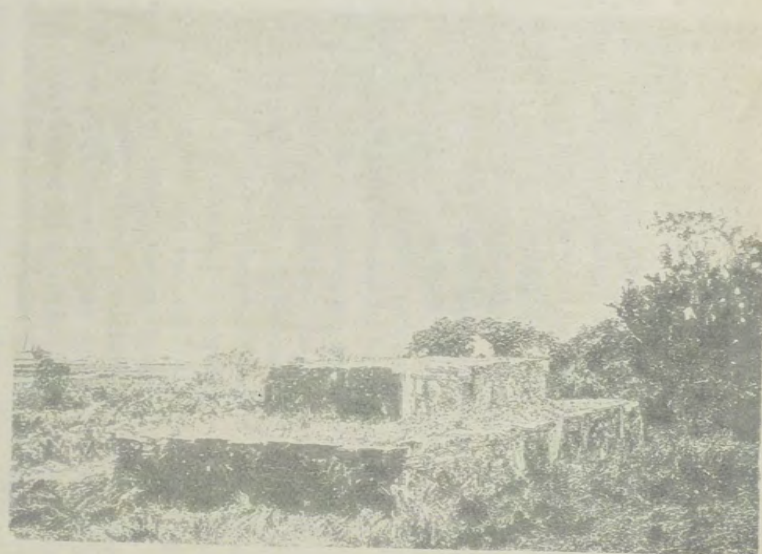
Au lieu où disparurent les rois, il est d'usage de jeter dans l'eau, comme

---

(1) Large estuaire marin du fleuve Anantambo, dans la province d'Analalava. Quand le vent est fort, cet estuaire est assez dangereux pour les pirogues.



Ancien tombeau Betsileo



Tombeau Merina à étage



Vatolahy du Betsileo



Pierres Sacrées et Table d'offrandes Tanala



offrande, une piécette d'argent. Beaucoup de Hova observent cette coutume, et la plupart d'entre eux quittent leur salaka (1) pour traverser la rivière, car ils craindraient d'être reconnus ainsi comme Merina par les Esprits des Rois, à qui pourrait venir la velléité de se venger sur eux.

Les lacs et lagons sacrés sont très nombreux à Madagascar. Au nord de l'île le lac d'Anivorano (2), dans un ancien cratère ovale, est considéré comme sacré, ainsi que les caïmans qu'il contient. Dans la région de Port-Bergé, près du village de Befotaka, il y a deux lagons circulaires (matsabory) : l'un est l'objet de la vénération des habitants, il est défendu d'y jeter rien de sale, et les caïmans qui le peuplent ne font jamais de mal à personne, ils ne cherchent même pas à enlever les bœufs qui viennent boire ; au contraire le lagon voisin a des caïmans très méchants et que les gens du pays redoutent beaucoup. A Mantasoa, à quarante kilomètres de Tananarive, il y a plusieurs étangs, dont l'un inspire aux habitants une crainte superstitieuse : personne n'oserait y pêcher ou s'y baigner. En Imerina, presque tous les lieux où sont censés résider des Vazimba, ont dans leur voisinage immédiat une eau sacrée, marais, étang, lagon, vasque ou source. On en a vu plusieurs exemples dans un des chapitres précédents. Tout près des tombeaux d'Andriantsimandafika et d'Andriambodilova, il y a des sources emplissant des vasques au milieu de rochers, et où on se lave pour se purifier avant d'accomplir les rites. Aux environs de Mandiavato (3), il y a plusieurs eaux sacrées, désignées non pas sous le vocable d'un saint, mais sous celui du sorcier ou devin qui le premier les a, si je puis dire, exploitées. Ces eaux sont celles de Raininala (au Nord-Ouest de Mandiavato), de Rafarahitehatehaka (au sud), de Randriambola (à l'Ouest) et de Randriamena (au Nord).

Raininala était un devin d'autrefois, célèbre par son habileté à guérir les malades. Une nuit, dit-on, il vit en songe un Esprit, probablement un Vazimba, qui lui parla en ces termes :

— Raininala, demain matin tu te lèveras avant le jour et tu iras au petit lac qui se trouve au Nord-Ouest du village ; tu y planteras des herana (roseaux) et des hazondrano (joncs) pour m'en rendre le séjour agréable, et cette eau t'appartendra. Quand une personne viendra se faire soigner par toi, tu la feras baigner dans cette eau et elle guérira ; si une femme veut être mère, tu feras de même, et elle enfantera. Fais seulement attention à mes *fady* que je vais t'énumérer : le cochon, les oignons, la viande des funérailles. Si tu observes scrupuleusement ces interdictions, tu obtiendras tout ce que tu demanderas en mon nom. »

Aujourd'hui encore beaucoup de gens de Mandiavato croient à l'efficacité de cette eau, bien que Raininala soit mort depuis longtemps.

Rafarahitehatehaka était un homme en relation avec les esprits, *olonjavatra* ; il guérissait les malades par attouchements ou massages, ce qui lui avait valu son surnom (4). Un jour il était assis au bord de la rivière Ivarahina sur le sommet d'un

(1) Longue bande d'étoffe passée entre les cuisses et autour des reins.

(2) Province de Diégo-Suarez, à 70 kil. au Sud d'Antsirane.

(3) Province de l'Ifasy.

(4) *tehatehaka*, qui palpe, qui tapote.

grand rocher qui présentait une anfractuosité pleine d'eau. Un Etre lui apparut et lui dit :

— Sacrifie sur ce rocher un mouton blanc à tête rouge et fais couler le sang dans l'eau de cette vasque : l'eau devindra sacrée et t'appartiendra. Tu amèneras ici les malades et ceux qui demandent quelque chose. Ils se laveront avec l'eau et leurs désirs seront exaucés.

Beaucoup de personnes y viennent encore maintenant, surtout aux jours forts (*andro mahery*).

Je pourrais multiplier ces exemples ; mais il est à remarquer que dans tous ces cas la sainteté n'est nullement inhérente à l'eau, mais provient des Etres qui l'habitent, *lolo*, *zazavavindrano*, ancêtres sous forme d'animaux, ou bien qui ont choisi un domicile dans son voisinage, en quelque arbre, rocher, ou tombeau.

Un mode de sépulture usité à l'époque préhistorique ou protohistorique chez les Sakalava et les Merina ou plutôt les Vazimba leurs prédécesseurs consistait à immerger les cadavres inclus dans deux pirogues se recouvrant l'une l'autre et formant cercueil. L'immersion se faisait dans un lagon ou dans un marais, dont l'eau devenait sacrée et restait l'objet d'un culte pour les générations postérieures. Maintes traditions de ce genre ont été conservées soit dans l'Ouest, soit dans le centre de l'île. A l'Est de Mahabo, le petit lac où avait été coulé jadis le cercueil d'Andriamahafay et qui a conservé son nom, est encore aujourd'hui l'objet d'un culte. Au Nord d'Imerimanjaka se trouve un marais qui porte le nom de marais de Rangita. C'est là, dit-on, que fut immergé le corps de la reine vazimba, parente de Rahofohy, et grand-mère ou tante d'Andriamanelo ; depuis cette époque le lac devint sacré et on allait y puiser de l'eau pour la cérémonie de la circoncision des enfants royaux, descendants de Rangita. Les parents du roi pouvaient seuls s'approcher de l'endroit où reposaient les restes de la reine vazimba, les gens de caste noble n'avaient accès qu'à une certaine distance, les Hova, plus loin encore ; quant aux esclaves, ils ne pouvaient prendre l'eau que sur les bords du lac. Ranavalona I, à son avènement, fit faire une petite pirogue d'argent qu'elle immergea elle-même en grande pompe dans l'eau sainte, en commémoration de son ancêtre (1).

Une mention particulière doit être faite pour Madagascar des superstitions relatives aux confluent et aux cascades. Il suffira de donner quelques exemples de ces croyances extrêmement répandues.

Les Tsimihety rendent un culte aux confluent ou aux embouchures (*vavaranol*) des rivières. Voici la tradition répandue chez eux à ce sujet (2). Un jour un pêcheur attrapa un des Etres vivant dans l'eau et qu'on appelle Zazavavindrano. Très effrayé, il s'appretait à fuir, mais l'Etre, marchant sur les eaux, lui dit :

— Le Zanahary d'en haut ne vient pas à bout des hommes qui vivent sur la terre et il en est très fâché. Il songe à empêcher la pluie de tomber, de sorte que vous mourrez de soif. Pour apaiser sa colère, il faut que les hommes sacrifient, à tous les confluent des cours d'eau, une vache à la tête blanche.

(1) Savaron, notes sur le *farihindrangita*, dans *Bull. de l'Acad. malg.*, 1912, t. V. p. 10.

(2) Recueilli à Port-Bergé, district du même nom.

Les paroles de l'ondine furent répandues partout et c'est depuis cette époque que les Tsimihety rendent un culte aux confluent. La vache à tête blanche est sacrifiée un lundi au lieu même du confluent, on jette dans la rivière une partie des chairs de la victime, puis on puise de l'eau qu'on emporte au village : cette eau guérit les malades et procure toutes sortes de biens (1).

Chez les Sihanaka, près du village de Manga!aza, il y a une cascade appelée Andrianambo : c'est le déversoir de deux étangs qui servent à l'alimentation en eau des rizières. Le Zanahary de cette cascade se nomme Andriampanazava. Les malades se rendent là, chantent et dansent jusqu'à ce que le Maître de l'eau leur parle et leur révèle les remèdes nécessaires ; alors ils versent un peu de toaka (rhum) dans la cascade et s'y baignent. Puis ils vont jusqu'à un arbre *hasina* qui se trouve sur la rive gauche, versent au pied le reste du toaka et y déposent une pièce d'argent. On emporte aussi à la maison l'eau sacrée prise à la cascade et on peut s'en servir pour guérir les malades. En ce cas le chef de la famille, tourné vers le coin des ancêtres et tenant à la main un vase contenant l'eau sacrée, invoque la sainteté (*hasina*) d'Andriampanazava, le maître-de-la-cascade, en même temps il asperge d'eau le malade qui au bout de peu de temps doit recouvrer la santé.

A Antokazo, dans le même district, la cascade d'Andrangorona est l'objet d'un culte analogue. Son eau est réputée guérir les gens atteints d'une maladie nerveuse spéciale et qu'on dit *possédés par la soratra* (2) (*azon-tsoratra*) ou *violentés* (*mpianjaka*), c'est-à-dire les personnes en proie aux esprits, celles que les Merina appellent *olonjavatra* et les Betsimisaraka *mararinjanahary*. Elles se rendent, pour être délivrées de l'esprit qui les obsède, à la cascade d'Andrangorona et accomplissent les rites suivants. Le malade se place sur une roche au milieu de la chute et, debout, il reçoit toute la masse d'eau, en murmurant des paroles entrecoupées et incompréhensibles ; on dit alors qu'il s'entretient avec le Zanahary. Puis il se laisse renverser par la chute, tombe dans la rivière et la traverse pour regagner la rive. Là il vaticine au nom de l'Esprit, dit les remèdes à employer, les sacrifices à faire et engage les assistants à se débarrasser des destins funestes (3) ; ceux-ci aussitôt se précipitent tout nus dans l'eau, tandis que le *mpianjaka* se rend à une pierre plate sacrée au bord de la rivière et y dépose des offrandes contenues dans un bol.

Les Malgaches croient que non seulement les cascades, mais encore toute eau courante, toute eau vive (*rano velona*) possède une vertu purificatrice. De même qu'elle enlève les impuretés matérielles, elle lave les souillures morales, celles par exemple qu'on a contractées en touchant un cadavre ou en s'approchant de lui, celles aussi qui proviennent de la violation des Interdictions.

L'eau employée dans ces rites de purification est en général l'eau vive, celle d'une cascade, ou de la rivière la plus proche, ou encore celle de sources, de vasques, de lagons, voisins des lieux hantés par les esprits, ou enfin l'eau consacrée par des amulettes.

(1) T. et D., 16.

(2) *soratra* signifie écriture. Il s'agit sans doute de caractères d'écriture faisant partie d'un maléfice.

(3) *Manala vintamavo*.

## CULTE DES ARBRES

Les âmes des morts et les esprits des Zanahary, les Zavatra ou les Raha, c'est-à-dire tous les êtres invisibles aiment à fixer leur demeure dans les arbres aussi bien que dans les rochers ou les eaux. On trouve des arbres saints dans toutes les régions de Madagascar, et la croyance au caractère sacré des Arbres hantés par des Esprits constitue la base même du culte des Amulettes, si développé dans toute l'île (1). En effet les ody et les sampy sont toujours liés à des arbres ou à des plantes, et leur part essentielle, celle qui leur confère la sainteté et la puissance efficace, consiste en menus morceaux de bois, en racines, en feuilles d'arbres (2).

Un mythe dualiste, conservé par les contes populaires, explique ainsi l'origine de la sainteté des arbres : Andriamanitra et Andriananahary, les deux dieux primordiaux, entrèrent en lutte, Andriananahary vaincu fut forcé de se soumettre, et, plein de dépit, il alla se cacher dans un tronc d'arbre dont il ne voulut pas sortir. C'est pourquoi les arbres sont sacrés et servent à fabriquer les amulettes. D'après un autre conte, c'est entre les premiers hommes et les arbres qu'il y eut à l'origine une guerre : les hommes arrachaient, pour les manger, les fruits des arbres, et cassaient les branches pour faire du feu ; les arbres irrités entrèrent en lutte avec les hommes ; ceux-ci, avec des haches, coupaient et fendaient les arbres ; beaucoup furent abattus, surtout ceux qui étaient près des villages ; mais les autres se vengèrent en envoyant aux humains toute espèce de mauvaises chances et de maladies ; les hommes s'avouèrent vaincus et demandèrent grâce. Les arbres leur indiquèrent alors quels bois ils devaient prendre dans la forêt pour servir de remèdes. Et c'est de ce moment que date la fabrication des ody (3).

D'après le folk-lore le couple humain primordial est façonné avec des arbres par le Zanahary d'en bas qui fabrique ainsi des statues humaines auxquelles le Zanahary d'en haut donne la vie (4). Ces deux premiers êtres vivent mille ans et lèguent à leurs enfants le hazo mampanenina — le bois qui donne du regret : ils le partagent entre eux par petits morceaux qui se transforment en animaux, en plantes, en ustensiles et en objets de toutes espèces. D'après un autre conte, c'est un morceau de bois donné par le Zanahary au premier homme qui produit toutes les choses nécessaires à la vie : planté dans la terre, il pousse et devient un grand arbre qui donne naissance aux autres plantes et aux animaux.

La littérature populaire offre de nombreux exemples d'arbres magiques et bienfaisants. Des femmes fugitives, poursuivies par des monstres, rencontrent sur leur chemin un grand *merabe* et le supplient d'abaisser ses branches pour leur donner asile (5). L'héroïne d'un autre conte plante une graine magique d'où sort un grand arbre qui, au lieu de fruits, se couvre d'argent, de corail, de perles et d'étoffes merveilleuses ; l'arbre courbe ses branches pour mettre tous ces trésors à portée des

(1) cf. Renel, *les amulettes Malgaches*.

(2) T. et D., 46, 47 et 48.

(3) T. et D., 47, 48.

(4) T. et D., 49.

(5) Ch. Renel, *Contes de Madagascar*, t. I, p. 20, 21.

main de la jeune fille (1). Un autre thème très connu dans le Folk-lore malgache est celui de la magicienne qui recommande à sa fille de l'enterrer dans le coin N-E de sa case et de prendre soin de l'arbre devant sortir d'elle ; cet arbre se couvre de fleurs blanches merveilleuses qui donnent comme fruits des perles et de l'argent (2). Le thème banal d'une vie humaine liée au sort d'une plante se rencontre fréquemment dans la littérature populaire de Madagascar. Ainsi, dans un conte Antankarana (3), le héros partant à la recherche d'une femme dit à son frère cadet :

— « Cher frère, je te donne cette citronnelle. Tu la planteras dans une bonne terre et tu la soigneras de ton mieux. Si elle se fane, c'est le signe que je serai malade ; si elle meurt, c'est le signe que je serai mort. Si tu la vois desséchée, tu partiras donc pour chercher mon cadavre ».

Plus tard, le cadet, quand la citronnelle se dessèche, connaît ainsi la mort de son frère.

Le héros d'un conte Imérinien (4) plante lui même un arbre avant de quitter la maison de ses parents ; par l'état de cet arbre, ceux-ci pourront connaître la destinée de leur fils.

Enfin dans d'autres contes (5), un enfant miraculeux, « non créé par le Zanahary », sort d'un bambou de la forêt, sous le coup de hache d'un bûcheron.

Toutes ces histoires correspondent parfaitement aux cultes contemporains encore en honneur chez les indigènes de toutes les parties de l'île. Les arbres sacrés sont souvent liés à un roi ou à un sorcier d'autrefois, soit que ceux-ci les aient plantés ou sanctifiés à la suite d'un rêve, soit que l'arbre ait poussé sur leur tombeau. C'est en somme l'esprit d'un ancêtre qui survit dans l'arbre et donne à celui-ci sa sainteté, son *hasina*.

C'est dans les parties boisées du pays Betsimisaraka, peu touchées encore par les missionnaires, qu'on trouve dans toute sa pureté le culte des arbres, demeure des esprits.

Dans la région d'Andevoranto, on appelle *ampirarazana* (6) les endroits où se font les vœux. C'est toujours au pied d'un arbre dru et fort. Les branches sont enveloppées de morceaux d'étoffe qui flottent au vent ; sur les racines, des perles de couleur sont déposées en offrande, et au pied on enterre des pièces d'argent. Dans les prières qui accompagnent les vœux, on associe le *hazo masina*, c'est-à-dire l'arbre sacré, aux Zanahary mâles et femelles et aux Ancêtres. J'ai vu bien souvent de ces arbres saints, signalés à l'attention des passants par les bouts d'étoffe attachés aux branches et qui claquent au vent comme des drapeaux. Parfois les bourjanes peu scrupuleux et déjà trop civilisés de l'Imerina fouillent sous les racines et s'emparent de la monnaie blanche destinée au dieu. (7).

(1) Ch. Renel, *Contes de Madagascar*, t. I, p. 158, 159.

(2) id. p. 44, 45.

(3) id. p. 97.

(4) id. p. 170 sq.

(5) id., 161 (conte Betsimisaraka), et p. 215 (conte Tanala),

(6) « Lieu où l'on prie » de rary. Zorofirarazana désigne en général le coin N.E. de la case, où l'on invoque les ancêtres.

(7) Voir planche XV.

Dans la campagne autour de Tamatave et de Maroantsetra, les *raha* ou êtres élisent surtout domicile dans les arbres isolés ou remarquables par leur grosseur, ou dans ceux qui ont poussé sur une sépulture réelle ou supposée. Quand le vœu fait au pied de ces arbres est accompli, on remercie l'Esprit par un tsikafara ou sacrifice d'un bœuf, on verse sur les racines du toaka, on asperge également avec du toaka les feuilles de l'arbre; le tronc et les grosses branches sont enveloppés de toile blanche; aux petites branches on attache des chiffons. En dédiant ces morceaux d'étoffe, on dit qu'on apporte la part de richesse des ancêtres (*zara harena ny razana*), car il y a des ancêtres appelés *kafiro* (1), qui sont méchants et envieux, et ne cherchent qu'à détruire et à disperser les biens de leurs parents vivants; c'est pourquoi on leur assigne d'avance une part.

Dans la région de Mananara (province de Maroantsetra) les arbres sacrés abondent. « En Imerina, on voit partout des collines et des montagnes dénudées avec ça et là des pierres debout érigées par les anciens en souvenir des morts dont le corps n'a pu être enterré dans le tombeau de famille. Ici ce n'est pas comme en Imerina: sitôt qu'on sort du village, on est dans la forêt et on ne voit pas grand chose, mais au bord des sentiers, on rencontre souvent des arbres saints avec des chapelets de têtes et de pattes de poulets sacrifiés; les *hazo masina* sont oints aussi de graisse et de miel. C'est à eux que les femmes viennent demander des enfants; ceux qui partent en expédition ou en voyage viennent également y faire des vœux; enfin n'importe qui peut y aller pour demander ce qu'il désire. Si les gens sont exaucés, ils croient qu'ils le doivent au *hazomasina*, et ils s'acquittent par des offrandes.... Ceux qui failliraient à leur promesse tomberaient malades.... Ici les habitants s'engagent souvent entre eux à immoler tous les ans un bœuf *pour prix de l'herbe produite par la terre*, si les gens du village se portent bien et voient s'accroître leur famille et leur richesse. On annonce la fête dix jours à l'avance, et c'est au *hazomasina* qu'elle a lieu.... D'après la coutume des gens d'ici, lorsqu'on mange à côté de ces *hazo masina*, on doit laisser une petite part qu'on offre *au raha*, en disant :

— Voici ta part, Zanahary masina! Ne nous réclame plus rien!

« L'homme qui passe à côté d'un *hazo masina* ôte sa coiffure et prie le *raha* de ne pas le suivre » (2).

Le clan Betsimisaraka des Zafinandrianambo, à Ambodilazana, province de Tamatave, est intimement lié à l'espèce des arbres *lazana*. Leur village s'appelle Ambodilaza, ce qui signifie « au pied du ou des lazana », et il est en effet entouré de ces arbres. Tous sont sacrés, mais particulièrement celui situé à l'Est du village et qui porte le nom de « grand'mère ». Quand un Zafinandrianambo est près de mourir, une branche d'un de ces *lazana* se casse avec un bruit sec: c'est une grosse branche pour un vieux, une moyenne pour un jeune, un rameau pour un enfant. Les habitants font au pied de ces *lazana* les vœux et les tsikafara habituels chez tous ces peuples. Si on les abat ou qu'on en coupe une branche, l'arbre saigne; quant à l'homme coupable, il mourra bientôt, ou éprouvera tout au moins une grande infortune. Des serpents, qui hantent le pied de ces arbres, sont considérés aussi comme sacrés.

(1) En dialecte merina *Kafiry* et non *Kafiro* est employé surtout dans le sens de ladre, parcimonieux.

(2) Recueilli à Mananara.

Dans une autre province Betsimisaraka, à Mahatsara, non loin d'Andevoranto, on croit aussi que saignent, quand on les coupe, avec de la sève pareille à du sang humain, les arbres sacrés qui poussent dans les terres hantées par les raha (1).

Ces cultes Betsimisaraka correspondent tout à fait au culte des Vazimba chez les Imériniens ; souvent en Imerina les amulettes sont données par les Vazimba ; les hazo-masina sont de même les dispensateurs des talismans faits avec leurs racines, leurs feuilles ou leurs branches.

Les Tsimihety sont apparentés de très près aux Betsimisaraka. Peuple migrateur, ils ont essaimé du district montagneux de Mandritsara vers l'Orient jusqu'aux plages de Maroantsetra, vers l'Occident dans la direction d'Analalava et jusqu'aux rives de la Mahajamba. Le culte de l'arbre a subi chez eux une transformation intéressante. Au lieu d'adorer un arbre de la forêt, ils transportent leur *hazo-masina* au milieu de la place de leur village. C'est le plus souvent un manguier, un *bois-noir*, un *mandresy* ou un *madiro*. (2) L'arbre est planté, au moment de la fondation du village, au centre d'une aire, et autour de lui les cases se groupent sous sa protection. En même temps que le *hazo-masina* et à côté de lui, on plante toujours un *hasina*. Le plus vieil homme du clan verse ensuite du miel sur les deux arbustes et dit :

— « Arbre, sois saint à partir d'aujourd'hui, pour nous protéger, pour accroître nos famille, nos troupeaux, et nos biens. »

Puis on fait un tsikafara au pied des *hazo-masina*. Souvent on les entoure d'une palissade.

J'ai vu maintes fois dans la province d'Analalava des villages tsimihety avec l'arbre sacré accompagné d'un arbuste *hasina* et protégé par une barrière à claire-voie. Un frontal de bœuf avec ses cornes, fixé aux branches, ou des sabots de bovidés déposés près des racines attestaient de récents sacrifices, ou encore des nœuds de bambous, pleins de miel ou de toaka, étaient déposés au pied du tronc.

Les Antaimorona connaissent aussi l'arbre sacré planté au milieu de la place du village, et ordinairement entouré d'une barrière. Il s'appelle *fatora* et on le plante au moment de la fondation du village. Les rites qui accompagnent cette cérémonie sont décrits dans les manuscrits arabico-malgaches, avec les *fady* ou interdictions qu'il importe d'observer.

Chez les Sakalava, les principaux lieux de culte sont les *doany*, sépultures des rois, toujours marquées par un arbre ou un bouquet d'arbres sacrés, objet de la même vénération que les *hazo-masina* chez les Betsimisaraka. Les Sakalava appellent ces arbres des Zanahary et croient qu'ils peuvent donner tout ce qu'on leur demande. Ce sont presque toujours des *madiro* ou des *mandresy*, quelquefois des *ramy*.

Chez les Tanala, dans la région d'Ambohimanga du Sud, certaine espèce de liane, dans la forêt, passe pour être la demeure préférée des Angalampona, qui sont une sorte de Fahasivy (3). Ces lianes forment souvent pas leur entrelacement des nœuds, particulièrement sacrés. Les arbres qui les supportent ne peuvent être abattus qu'après une cérémonie.

(1) *Tany fady*.

(2) L'arbre sacré donne alors son nom au village, qui s'appelle *Ambodimadiro* (Au-pied-du *madiro*), *Ambodimandresy*, *Ambodiboanaro*, *Ambodimanga*.

(3) Nom donné aux ancêtres chez les Tanala.

Une liane vénéneuse désignée sous le nom de *nala* est objet de vénération et de culte chez presque tous les peuples de l'île. Les indigènes répugnent en général à s'en approcher et racontent que les oiseaux qui s'y perchent ou les animaux, même les bœufs, qui passent auprès, tombent morts. Mais on s'en sert aussi pour guérir. Quiconque veut en couper pour faire une amulette procède de la manière suivante : on lance une sagaie dans la direction de la liane ; si elle atteint le *nala*, on peut s'en approcher et en couper ; sinon, il est prudent de s'enfuir au plus vite. Les Sakalava de Kandrehô (Province de Maevatanana) croient que la liane *nala* est ardente et qu'on ne peut s'en approcher, car elle brûle comme le feu. Elle est le séjour d'un être (*raha*) extrêmement dangereux, qui sort de la plante surtout le matin, au moment du lever du soleil. Les Sakalava du Nord, dans la région d'Ambilobe, recherchent particulièrement le *nala* pour la fabrication d'amulettes ; parfois, quand on le coupe, il en découle une sève rouge : on dit alors que c'est le souffle d'un roi moribond qui est venu animer la liane, et l'amulette acquise à ce moment possède une vertu spéciale.

Dans la vallée de la Mandraka, où passent la route de l'Est et le Chemin de fer de Tananarive à la mer, il y avait un *nala* très célèbre. A 15 ou 20 mètres tout autour on ne voyait aucune plante, et, au pied, le sol était jonché d'ossements, ceux, disait-on, des animaux ou des oiseaux qui s'en étaient approchés. Ce *nala* se trouvait précisément sur le tracé de la route ; quand il s'agit de l'abattre, on ne trouva aucun indigène qui osât s'y risquer ; on fut obligé de le brûler.

Chez les Mahafaly, au bord du fleuve Onilahy, on croit que le tamarinier, grand arbre très branchu et touffu, appelé dans le pays *Kily*, est le plus souvent l'habitation des Esprits ou *helo*. Un énorme *kily* ombrage habituellement la place des villages Mahafaly, et c'est sous ses longues branches feuillues que s'accomplissent toutes les cérémonies.

Chez les Mahafaly et chez les Tanala, les personnes qui ont commerce avec les Esprits dressent au pied de l'arbre sacré qui leur a été désigné en songe une petite plante-forme en roseaux soutenue par des pieux et destinée aux offrandes. J'ai vu très fréquemment de ces tables d'offrandes dans la forêt tanala des provinces de Vatomandry et de Mananjary, ou du District d'Ambohimanga-du-Sud.

Hazomanga, le bois excellent, ou hazomanitra, le bois parfumé, sont des termes employés fréquemment chez les peuples du Sud ou de l'Ouest pour désigner des arbres sacrés, particulièrement propres à la fabrication des ody, et aussi les ody tirés de ces arbres. Ces deux mots s'appliquent aussi aux pieux teints du sang de la victime et supportant certaines de ses parties (tête avec les cornes, cartilages du cou, bosse, peau, partie des viscères), pieux qu'on fichait près de la case ou sur la place du village en commémoration d'un sacrifice. Dans ces mots, *manga* et *manitra* ont un sens symbolique, comme dans *Ambato-manga*, *Andria-manitra*. Chez les Bara, on donne aussi le nom de *hazomanga* aux pieux sacrés, taillés en forme fruste d'homme ou de femme.

En Imerina, la religion de l'arbre apparaît d'une façon moins sensible que dans les régions côtières, à cause de la destruction presque totale des forêts sur les Hauts-Plateaux, et aussi en raison de la conversion nominale ou réelle d'une partie de la population au christianisme. Toutefois ce culte a laissé des traces nombreuses et profondes, et il est pratiqué encore çà et là par les habitants des campagnes.

La plupart des ody et des fanafody (amulettes) employés actuellement sont



empruntés aux arbres et aux plantes, et leur utilisation comporte presque toujours des rites de caractère magique.

Jadis, en Imerina, quand on plantait un arbre, on devait dire, pour éviter le mauvais sort :

— Que cet arbre ne tue pas, mais qu'il soit tué !

Il y avait dans beaucoup de lieux sacrés des arbres de l'espèce *hasina*, objets d'un culte, particulièrement aux alentours des grottes, demeures des Rana-kandriana, ou des tombeaux et des rochers hantés par les Vazimba. J'ai eu l'occasion de visiter plusieurs grottes de ce genre : à l'entrée de celle qui est au pied de l'*Andringitra*, et près d'une autre, située dans un vallon désertique au Nord-Ouest de Tsiafahy, de gros *hasina* portaient les traces d'onctions récentes faites sur le tronc. L'endroit réservé aux onctions était du reste marqué par une véritable usure de l'écorce sur un espace circulaire d'environ 0,25 centimètres de diamètre.

Au village de Morafeno, près de Manjaka (District d'Andramasina) se trouve un grand arbre *fano*, très touffu, qu'on n'ose ni toucher, ni même approcher, de peur d'attraper « le mal des Vazimba. » On l'enduit de graisse et de miel, et on y fait fréquemment des vœux, avec offrandes de perles et de pièces d'argent, et sacrifices de poulets ou de moutons.

A cinq kilomètres environ à l'Est d'Amohidranomanga (District d'Arivonimamo), se dresse une montagne couverte de rochers abrupts et couronnée par un bouquet d'arbres. Au sommet il y a deux petits lagons, où les gens du pays, fidèles aux anciennes coutumes, viennent se baigner au premier jour du mois d'Alakaosy. Sur le bord d'une des vasques croissait un arbre sacré appelé *Ramatsatso* : c'est aussi le nom d'une amulette capable de neutraliser tous les poisons malgaches, c'est-à-dire de protéger contre tous les sortilèges. Or de l'arbre il ne reste plus que le tronc déchiqueté, car toutes les branches ont été découpées, morceau par morceau, pour fabriquer des ody.

Le nom du village d'Ampanotokana, à 6 kilomètres au delà de Mahitsy, (Au-fano-isolé) provient d'un grand et vieil arbre *fano*, aujourd'hui détruit, et qui était adoré jadis. On raconte à ce sujet l'histoire suivante : près du village se trouve un tombeau de Vazimba qui existe encore aujourd'hui et est l'objet d'un culte, c'est là, dit-on, que fut enterrée la Vazimba Rasoalao, qui possédait les bœufs sauvages (*ombimanga*) remis par elle en liberté avant sa mort. Un jour Ramatoa Ranoro, la Vazimba de la Mamba, passant dans ce village et sollicitée par les habitants, leur montra un grand arbre *fano* qui poussait près du tombeau et leur conseilla de s'adresser à cet arbre pour l'exaucement de leurs vœux. Dès lors il fut l'objet d'un culte, surtout de la part des femmes qui voulaient un enfant ou un mari. Les offrandes consistent en pièces d'argent, perles, fruits, miel, graisse. En 1896 le *fano* fut abattu par des Européens et transformé en bois de construction. Un rejeton, actuellement assez petit, a poussé à côté, mais ne semble plus être vénéré par les habitants : du moins il n'y a dans son voisinage aucune trace de sacrifices.

Hazoandriampianinana est un grand arbre au feuillage touffu, en forme de parasol, situé à l'ouest de l'école officielle d'Andakana, et qui a donné son nom au village d'Ankazonandriampianinana. C'est un arbre de l'espèce *hitsikitsika*.

Andriampianinana vivait, dit-on, du temps d'Andrianampoinimerina et de Radama. C'était un « faiseur d'amulettes » célèbre. Il prit un jour une graine dans son sac à ody et la mit en terre. La graine germa, il donna tous ses soins à l'arbre qui

en sortit. Sur ces entrefaites, il fit partie d'un corps de miaramila partant en expédition contre les Sakalava. Avant son départ, il réunit sa famille devant l'arbre et dit : — Vous voici, vous mes parents, groupés autour de moi et de cet arbre que j'aime. Je vais aller très loin combattre avec les autres soldats contre les Sakalava. Je vous laisse cet arbre qui est une part de mes amulettes les plus efficaces. Soignez-le, car il est comme l'image d'un homme qui vous est cher. Tant qu'il croîtra vigoureusement comme maintenant, je me porterai bien dans le pays lointain où je vais ; si vous le voyez dépérir, je tomberai dans le malheur ; s'il meurt, c'est que j'aurai été tué. Veillez donc constamment sur lui. »

Andriampianana partit. L'arbre continua de pousser merveilleusement, à la grande joie de tous ses proches. Longtemps après, revenu sain et sauf, il vanta l'efficacité de ses talismans et les succès qu'il avait remportés. Car la plupart des soldats étaient morts dans les combats ou à la suite des privations et des maladies, mais lui avait été protégé par la force de ses ody.

« Voyez, disait-il, ce bel arbre qui est à moi, qui est une partie de mes amulettes ; c'est lui qui m'a protégé contre les baïes, qui m'a fait réussir dans mes entreprises et m'a accordé le retour dans la terre de mes ancêtres. »

Quand il mourut, il fut enterré à côté de l'arbre qui porte encore son nom. Actuellement c'est un lieu de culte. Beaucoup de gens viennent y faire des vœux et y demander des enfants. On y sacrifie des coqs, des moutons ; on y offre de l'argent, du miel, du toaka, des fruits, des perles. On l'oint de graisse.

Autrefois, dans l'Ankaratra, à côté du tombeau du roi Vazimba Andriampénitra, se dressait un grand arbre sacré qu'on appelait Andrianakanjo. On lui apportait des offrandes et on lui sacrifiait des victimes, entre autre l'*ombiberano*, c'est-à-dire la vache donneuse d'eau, quand on craignait la sécheresse. Les rameaux et les feuilles de l'arbre sacré constituaient des talismans. Ainsi Lambomanjaka, fils d'Andriampénitra, dirigeant une expédition contre les Betsimisarakas, marcha seul vers le camp ennemi, armé seulement de feuilles prises à Andrianakanjo, et aucune des sagaies lancées contre lui ne le toucha : ses adversaires prirent la fuite en criant : « C'est un Andriamanitra visible (1) » Et il fit quatre grands tas avec les sagaies ramassées autour de lui.

Le plus célèbre talisman des Bezanozano du Nord était Rabehaza. Or voici ce que racontent les vieillards dans la région des sources du Mangoro : Rabehaza avait été autrefois un homme possédé par les esprits, sachant dire l'avenir et dont la parole était vraie. Aussi les gens qui vivaient de son temps avaient très peur de lui. Il mourut au pied d'un grand figuier de l'espèce *aviavy* et fut enterré à l'endroit même où il était mort. Or maintenant les habitants croient que Rabehaza a passé en cet arbre, qui continue de pousser toujours aussi vigoureux et aussi touffu, au milieu d'une plaine où se trouve la source d'un fleuve (le Mangoro) (2).

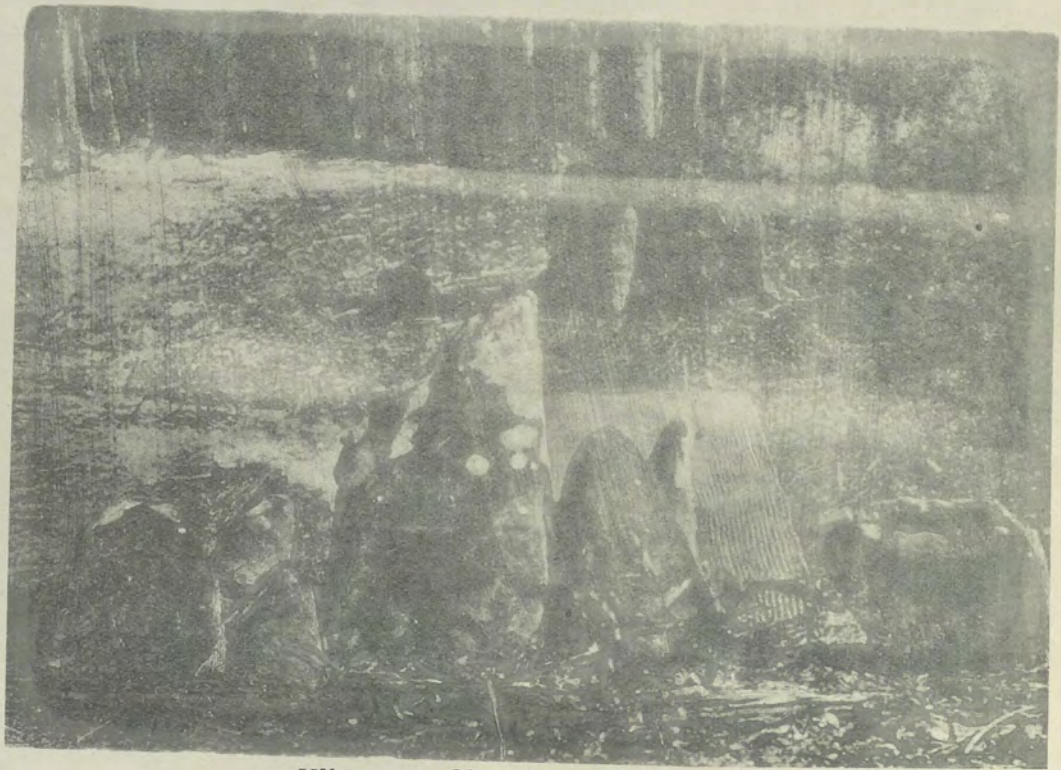
L'origine du talisman appelé Andriandahimafy est tout à fait pareille ; son premier gardien, Andriamidasy, l'obtint de la manière suivante : Un jour qu'il revenait du marché, une branche d'arbre qui gisait à terre, s'accrocha à son lamba ;

(1) *Andriamanitra hita maso.*

(2) *Recueilli dans la région des sources du Mangoro.*



Pierres commémoratives chez les Betsimisaraka



Kibory ou Cimetière Antaimorona  
*(District de Vohipeno)*

la nuit, en rêve, un « Etre » lui enjoignit de planter cette branche, ce qui fut fait. Elle devint un grand arbre, auquel fut donné le nom Andriandahimafy. Quand Andriamidasy mourut, on l'enterra au pied de l'arbre sacré. Récemment encore on s'adressait à ses descendants pour obtenir des ody cueillis avec certains rites sur l'arbre Andriandahimafy. L'endroit, appelé Ambazimba, était situé non loin d'Ambohimangakely (District d'Arivonimamo).

Le sampy Ravololona, un des principaux de l'Imerina, nous apparaît aussi sous la forme d'un arbre sacré (1) appelé d'après une tradition d'Ampananina l'Arbre — Soleil (masoandro) à cause des particularités suivantes : les feuilles, sur chaque rameau, étaient toujours en nombre impair, et il n'y en avait jamais plus de onze ; elles se tournaient continuellement du côté du soleil (2).

Dans le Betsileo, certains arbres qui croissent près de l'entrée des villages sont des ody famato, c'est-à-dire qui préservent des voleurs (3).

Dame Rakapila (4) était une célèbre faiseuse d'amulettes du milieu du XIXe siècle. Ranayalona I apprécia fort ses services et l'attacha même à sa personne. Elle avait été élue comme intermédiaire (5) par l'Esprit d'une source qui lui ordonna de planter un arbre à un certain endroit et d'en tirer ses ody. Un jour elle monta sur cet arbre et ne reparut plus jamais. Depuis ce temps l'arbre devint l'objet d'un véritable culte et l'Esprit de Rakapila accomplit par lui des miracles.

De même Andriamamilaza, grand mpimasy des Zafimamy (6), disparut un jour sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Mais il apparut en rêve à un de ses descendants et lui fit savoir qu'il avait établi sa demeure au sommet d'une montagne, à quelque distance du village, là où il y a beaucoup d'arbres.

Les récits de ce genre abondent chez les Malgaches : un vieillard, près de mourir, indique à sa famille l'endroit, arbre ou rocher, où son Esprit élira domicile, et qui devient l'objet d'un culte après la mort de l'inspiré. Parfois le lieu choisi est quelque monticule dénudé, alors on y dresse un simple tas de pierres, et c'est là que se font les offrandes.

(1) Je connais deux versions de cette légende imérinienne, recueillies l'une à Ampananina, l'autre à Antenimbe.

(2) Les Sakalava de la région de Kandrehô (province de Maevatanana) avaient été vivement frappés aussi par la propriété qu'avaient les feuilles d'un certain arbre (le même sans doute) de se tourner toujours dans la direction du soleil. C'est pourquoi d'anciens rois Sakalava l'avaient considéré comme un « Etre » vivant et choisi pour sampy protecteur en lui donnant le nom de Masoandro.

D'autres rois Sakalava de la même région avaient nommé Kelimeva (le Petit fort) et pris pour leur sampy une certaine plante de la forêt, une liane, qui, en se développant, grimpe par une seule tige sans feuilles jusqu'au sommet des arbres et ne s'épanouit que tout à fait à l'extrémité des branches, où on ne peut l'atteindre que difficilement.

(3) Des croyances analogues existaient en Imerina, par exemple à Andranomitrena (District d'Andramasina).

(4) Presque toujours il est question d'elle sous le nom de Ramatoa Rakapila.

(5) Tsindrian-javatra.

(6) Clan Imérinien établi dans la région d'Ambohidratrimo-Anala, sur la limite du pays Bezanozano,

Le lieu des Vazimba est fréquemment là où se trouvent des arbres touffus. « Au dire des gens, c'est dans les anciens tombeaux-Vazimba, dans les grandes roches, mais surtout dans les vallons où poussent des arbres touffus, qu'est la demeure des Vazimba. »

J'ai constaté fréquemment, surtout à l'Ouest et au Nord de Tananarive, que les lieux appelés *ampasambazimba* ou réputés comme étant la demeure de *zavatra* avaient un ou plusieurs arbres de l'espèce *hasina*. Toutefois il ne faudrait pas généraliser cette remarque, en tous cas le sens même du mot *hasina* semblerait indiquer que cet arbre a joué un rôle important dans les cultes de l'Imerina ancienne. Dans certaines régions, au premier jour des mois Alahamady et Alakaosy, on déracinait un petit *hasina* qu'on transplantait dans le coin des ancêtres, là où étaient placées les amulettes ; puis on chantait et on dansait devant l'arbuste jusqu'à ce que l'un des assistants fût possédé par l'Être.

L'histoire suivante montrera combien les anciens cultes païens et en particulier celui de l'arbre sont demeurés vivaces même dans les régions les plus civilisées du haut pays. Les faits se sont passés en 1921 dans le canton de Tsinjoarivo (1). Dans les fossés d'un ancien village, Ankadivorindramazava, près du hameau actuel d'Ankazotokana (2), avaient poussé jadis trois arbres de l'espèce dite *lalona* : ils étaient très gros, mesuraient 10 à 12 mètres de hauteur et plus d'un mètre de diamètre à la base ; tous trois étaient l'objet d'un culte. Deux d'entre eux furent coupés il y a très longtemps. Or celui qui abattit le premier ne reparut jamais, dit-on, dans le pays. Celui qui coupa le second était un nommé Rainisoarasikina d'Antanetibe ; la nuit qui suivit la chute de l'arbre, la mère du sacrilège et sa tante maternelle moururent subitement toutes deux, et deux ans après lui même succomba d'une maladie mystérieuse. Les gens du pays furent persuadés que cette disparition et ces morts avaient été causées par la vengeance des Esprits hantant les arbres saints, et le culte rendu au troisième et dernier arbre en avait été affermi. Les habitants du pays croyaient tous qu'il avait la vertu de donner des enfants, d'écarter la grêle de guérir les maladies et d'annihiler les sortilèges. Pendant la terrible épidémie de grippe de 1919, on était venu demander en grande pompe au *hazo masina*, d'écarter la maladie. Voici quels étaient les rites célébrés chaque mois à des époques déterminées et particulièrement au premier jour des mois Alahamady et Alakaosy ; on apportait des offrandes consistant en miel, en toaka, en perles, on faisait brûler du jabora, et on sacrifiait une victime, le plus souvent un coq rouge, quelquefois un bélier d'une seule couleur, exceptionnellement un bœuf. Pour finir, on devait se baigner à la petite cascade située à l'Est d'Ankadivorindramazava. Le premier jour du mois d'Alakaosy 1921, en Mars, 150 personnes environ, venues de tout le voisinage, avaient sacrifié un bœuf, dont elles s'étaient partagé la chair. Plusieurs hommes du pays étaient réputés pour connaître particulièrement les rites concernant le hazomasina et c'était à eux qu'on s'adressait en général pour faire les prières consacrées : ils étaient comme les prêtres et les gardiens de ce culte. Le plus connu, celui à qui on avait le plus souvent recours, s'appelait Rabetsizaraina et habite encore

(1) District d'Ambatolampy.

(2) Ankazotokana signifie A-l'arbre-isolé, nom évidemment tiré du grand arbre sacré qui s'élevait tout près de là.

Tsinjoarivo.

Or, non loin d'Ankazotokana, à Sarobaratra, est installé un missionnaire catholique, que ce culte gênait. A la fin de Mars 1921, à la suite du sacrifice d'un bœuf fait au *hazo masina*, il donna l'ordre aux chrétiens de Sarobaratra de couper le bois *lalona* objet d'un « culte idolâtrique, » et d'en faire des portes et fenêtres pour la maison de la mission. L'ordre fut exécuté par deux catéchistes, mais la chute de l'arbre eut un grand retentissement dans le pays et l'Administrateur dut intervenir. Il poursuivit et condamna les deux indigènes pour coupe illicite de bois. Le père protesta et accusa les adorateurs du *hazo masina* de ne jamais s'être conformés au décret qui régit toute réunion cultuelle. Une enquête fut ouverte à ce sujet. Cependant on s'attendait dans le pays à la mort prochaine des deux sacrilèges. Les 10, 11 et 12 Mai, de gros orages de grêle détruisirent une bonne partie de la récolte du riz dans les cantons de Tsinjoarivo et de Belanitra : on ne manqua pas d'attribuer ce désastre à la colère de l'arbre sacré, et on s'attendait à d'autres malheurs. Au bout d'un an, l'effervescence n'était pas encore calmée dans le pays.

#### CULTE DES RELIQUES

L'esprit du mort, ainsi qu'on l'a vu, élit domicile soit dans la pierre levée du tombeau, soit dans une pierre érigée en un lieu voisin ou en un endroit désigné par le défunt, soit dans un rocher naturel ou dans un arbre proche de la sépulture.

Mais le cadavre lui-même peut continuer à servir de support à l'âme et dans ce cas il est considéré comme une sorte de relique comparable aux reliques chrétiennes des saints. Ces cadavres, en qui vit l'esprit de l'ancêtre, accomplissent aussi des miracles, surtout quand il s'agit d'un chef de clan, d'un ancêtre éponyme de tribu ou de caste, d'un *ombiasy* réputé.

La puissance miraculeuse des cadavres ancestraux en général apparaît dans l'un des rites qui accompagnent en Imerina le *retournement* (1) des morts, ou leur translation d'un tombeau dans un autre. A cette occasion, pour les envelopper dans des suaires neufs, on délie les nattes qui recouvrent les corps. Les femmes qui désirent un enfant s'étendent sur ces nattes et ce seul geste doit suffire à les féconder. C'est en somme l'ancêtre lui-même qui se réincarne sous la forme d'un descendant.

Les reliques des ancêtres royaux sont gardées par la tribu et deviennent en quelque sorte son palladium. On pourrait presque les ranger dans la catégorie des amulettes et, comme on le verra plus loin, c'est bien ainsi que les considèrent certaines peuplades de Madagascar (2).

Les corps des souverains de l'Imerina constituent de véritables reliques, désignées pendant les cérémonies des funérailles sous le nom de *ny masina*, les « choses saintes ». Jusqu'à la conversion de Ranavalona au protestantisme en 1869, un culte solennel était rendu par les rois et par le peuple tout entier aux reliques des ancêtres royaux conservées dans les sept tombeaux du Rova de Tananarive et

(1) Ce mot barbare est communément employé par les Français à Madagascar pour désigner la cérémonie du famadihana (action de retourner, de changer).

(2) Voir pour exemple le talisman lambohambana des Tanala.

dans les tombeaux d'Ambohimanga. Les « Sept-maisons-alignées » (1) de Tananarive contiennent les restes d'Andrianjaka, d'Andriantsitakatrandriana, d'Andriantsimiviaminandriandehibe, d'Andriamasinavalona, d'Andrianjakamandimby, d'Andrian-tomponimerina et d'Andrianaivalobemihisatra. Dans les tombeaux d'Ambohimanga reposaient les corps sacrés d'Andrianampoinimerina, de Ranavalona I, de Ranavalona II et d'Andriambelomasina. Radama I, Rasoherina et Radama II avaient leurs tombeaux à Tananarive près de la Maison-d'argent (2).

Ces reliques royales avaient une telle importance aux yeux du peuple que le Général Gallieni, après avoir déporté à la Réunion la reine Ranavalona III et déclaré Madagascar colonie française, compléta cette mesure, un mois après (3), en transportant à Tananarive les restes des souverains ensevelis à Ambohimanga. Ce transfert avait une double signification : il attestait la suprématie de la France sur les ancêtres divins des rois de l'Imerina, et il faisait passer d'Ambohimanga, ville sainte sous le régime hova, à Tananarive, siège du gouvernement français, la *sainteté* d'Andrianampoinimerina et de ses successeurs. On portait en même temps un coup direct à l'insurrection, car les reliques royales communiquaient une vertu miraculeuse à la terre qui les contenait et avec laquelle on fabriquait quantité d'amulettes. Tous les souverains Imériniens, y compris Radama II qui avait été enterré sans honneur à Ifafy, reposaient donc au pied du grand palais de Manjakamiadana, à l'ombre du drapeau français et semblaient reconnaître ainsi l'autorité du vainqueur.

La croyance à la sainteté des cadavres royaux reste aujourd'hui encore profondément enracinée dans l'imagination populaire. Je n'en veux pour preuve qu'un incident qui eut lieu en 1913. Cette année-là, à la suite de pluies exceptionnelles, le grand tombeau du Rova contenant les restes d'Andrianampoinimerina, et de quelques-uns de ses successeurs, se lézarda. Il menaçait ruine, mais pour le restaurer on dut le démolir en partie et, pendant le temps des réparations, entreposer les reliques dans une salle du palais voisin de Manjakamiadana. Les Malgaches considéraient ce déplacement, non accompagné de rites expiatoires, comme une sorte de sacrilège, et on trouva très difficilement des bourjanes qui voulussent bien s'en charger. J'assistais à cette translation. Il s'y produisit un incident inattendu : le cercueil d'argent où étaient enfermés les restes se disjoignit, le fond céda et par l'ouverture les reliques se répandirent sur le sol. Aussitôt tous les porteurs s'enfuirent épouvantés et on ne les revit pas : ils croyaient à une manifestation de colère des souverains dont on violait la sépulture et redoutaient leur vengeance divine.

Le corps du grand ancêtre de la tribu Hova des Zanakantitra sert encore aujourd'hui de relique et de palladium à tous ses descendants. Les Zanakantitra peuplent, entre Fenoarivo et Arivonimamo, la haute vallée de la Katsaoka, les régions d'Amboanana et d'Andranovelona, jusqu'aux confins du Kitsamby. On évalue leur nombre à environ 30.000 et ils se prétendent tous issus d'Andriantsihanika, qui

---

(1) *Trano fito miandalana* : ainsi appelées à cause des sept cabanes en bois ou *tranomasina* qui surmontaient ces tombeaux. Restaurées sous la domination française, parce qu'elles menaçaient ruine, elles sont encore visibles dans la cour du Rova, au Nord-Est.

(2) *Tranovola*.

(3) *Exactement le 15 Mars 1897.*

habitait le village, aujourd'hui complètement disparu, d'Analanakoho, et vivait approximativement au temps d'Andrianjaka ou un peu auparavant (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle). Le tombeau de ce grand ancêtre, situé dans une vallée actuellement désertique, auprès de l'emplacement d'Analanakoho, à quelque distance d'Imerintsiatosika, est un objet de culte et de pèlerinage pour tous les Zanakantitra. En cas d'épidémie, de famine ou de toute autre calamité publique, la coutume veut qu'on ouvre le tombeau et qu'on demande à la relique du grand ancêtre d'écarter les maux loin de ses enfants. Au dire des Zanakantitra, ce *retournement* solennel eut lieu trois fois depuis l'occupation française, en 1896, au moment de l'insurrection, en 1905, à l'occasion d'une épidémie de paludisme, et en 1913 pour une épidémie de méningite cérébro-spinale. J'ai pu assister, seul européen présent, à la dernière de ces cérémonies qui avait réuni plus de 5000 Zanakantitra. Le tombeau ouvert, on en sortit le corps sacré, fort réduit d'ailleurs et ne consistant plus qu'en quelques ossements mêlés à de la terre et enveloppés dans plusieurs suaires de soie. On pria l'ancêtre d'écarter la contagion ; les femmes présentes qui désiraient des enfants, vinrent à la file, au nombre de plusieurs centaines, toucher les reliques : avec la poussière qui leur restait au bout des doigts, elles se faisaient des marques rituelles sur le front et sur les joues. La cérémonie terminée, on ajouta un suaire neuf en soie à ceux qui enveloppaient déjà les restes et on sacrifia plusieurs bœufs qui furent partagés entre les assistants.

Les exemples les plus curieux et les plus vivaces du culte des reliques, particulièrement des reliques royales, sont fournis par les Sakalava et les Tanala.

Chez les Sakalava du Nord-Ouest, quand meurt un roi de la famille des Zafimbolamena (dynastie des fils-de-l'or), on garde son cadavre pendant trois ans avant de lui donner la sépulture définitive. Au dessous du corps on dispose unealebasse pour recueillir les sanies et, à intervalles réguliers, on les verse soit dans un trou creusé à cet effet et qu'on a soin de combler ensuite, soit dans un lac ou un lagon (*matsabory*). Cette terre ou cette eau deviennent sacrées et prennent le nom de *tany faly* (terre interdite) ou de *rano tsy nomina* (eau qu'on ne boit pas). Quand les trois ans sont écoulés, on enlève au cadavre les ongles, les cheveux et les dents, et on les place dans une boîte. On enterre solennellement le corps dans le *Mahabo* ou tombeau des ancêtres royaux. Quant au coffret contenant les reliques, on le conserve en un autre lieu sacré appelé *tsizoizoy*. Ce *tsizoizoy*, construit en bois à l'intérieur de l'enceinte où se trouve la case royale, est entouré d'une palissade. Il a la forme d'une case de dimensions ordinaires, et ne contient, avec les offrandes et les ustensiles du culte, que les reliques ancestrales, cheveux, ongles et dents, désignés sous le nom de *mitahy* (1) (ce qui aide). J'ai vu extérieurement le *tsizoizoy* de la reine Binao à Ampasimena (district Sakalava), mais je n'ai pas pu le visiter à l'intérieur, ni voir le *mitahy*.

Chez certains clans Sakalava, les ongles seuls sont ainsi conservés. On les enlève au cadavre au bout d'une année : les ongles droits et les ongles gauches sont enfermés séparément dans une corne en argent appelée *moharavola*. Le reliquaire contenant les ongles droits appelés « les aînés » est placé dans le *doany* (tombeau), et le reliquaire des ongles gauches ou « cadets » dans le *tsizoizoy*. Les

(1) Ce mot est employé aussi pour désigner les ancêtres, en tant que « secourables »



*mitahy* ou ancêtres apparaissent parfois en songe à leurs descendants pour réclamer la « corvée froide ou facile » *fanompoamangatsiaka* (1). Ils demandent qu'on les débarrasse de leur poussière et qu'on les baigne. Les *mpibohy*, gardiens des reliques, portent alors solennellement la corne d'argent contenant les ongles gauches jusqu'à une rivière ou jusqu'au bord de la mer et ils la plongent dans l'eau profonde. On sacrifie ensuite un bœuf noir avec une tache blanche sur le front et on reporte le reliquaire dans la case qui lui est réservée. La cour qui l'entoure est rituellement balayée et la palissade qui lui sert de clôture est refaite à neuf.

Le « *Tantara ny Andriana* » (2) décrit ainsi la case sainte des rois Sakalava de Majunga, contenant les reliques royales. Au Nord du Rova est situé le *zomba*. C'est une maison entourée d'une palissade appelée *valamena* (clôture rouge). *Zomba* est le nom de la case qui est à l'intérieur. L'espace entre les piliers et la partie Est se trouve clos (à l'intérieur) par des étoffes de cotonnade. Dans ce compartiment est suspendu le catafalque (3) contenant les cadavres. Et il y a quatre petites boîtes, d'un empan de long et d'un « poing » de large; elles contiennent les ongles et les cheveux des morts. Des chapeaux de métal précieux surmontent chaque boîte: l'un est en or, les trois autres en argent, et chacun d'eux pourrait coiffer une tête. Tout autour, il y a des sagaies, des couteaux, des haches, etc., en grande quantité.

Tous les *zoma*, les Sakalava et certains Amboalambo se réunissent là pour chanter et adresser des prières aux ancêtres des Andriana, et ce rite porte le nom de *manompo* (servir).

Dans les cérémonies solennelles qui ont lieu une fois par an au mois Alakarabo, on oint les quatre boîtes avec du miel, et les sagaies, les couteaux et les haches avec de la terre blanche. On appelle ce rite *misaiika* (puiser).

Chez les Tanala de l'Ikongo, on arrache une dent canine à chaque roi mort et la série de ces dents constitue un talisman pour la famille royale et la tribu. Cette amulette porte généralement le nom de *lambohambana* (les Sangliers jumaux) (4); on l'appelle aussi *kovavy* (qu'on porte sur le dos) (5) et *Zanaharibe* (le dieu suprême) (6). Chaque fois qu'un roi meurt, son fils, ou tout au moins un homme de caste noble, un *Zafirambo* ou un *Antaimanga* arrache sa canine droite; ordinairement on l'enfonce dans une grosse dent de caïman (7). Les dents successives sont conservées soit dans un petit sac de soie rouge (*iaky*) placé dans une petite corbeille plate (*tanty*), tressée par une jeune fille dont les seins commencent à pointer (*somondrara*) (8), soit dans un bout de corne de bœuf (*mohara*) enfermé dans des corbeilles rentrant les unes dans les autres, au nombre de douze (*kiraki-*

(1) Par opposition à la corvée chaude ou difficile (*fanompoamafana*) qui est celle de l'enterrement d'un roi, cérémonie comportant des rites très pénibles et des sacrifices humains

(2) T.A., p. 250, note.

(3) *Trano vorona*, littéralement la « maison de l'oiseau ».

(4) Clans de Sahalanony, Anivorano, Marohala.

(5) Clans des gens de Manambondro et d'Ambinanindrano.

(6) Clans de Fort-Carnet, Iaborano, Antaranjaha, Tamotamo.

(7) Clans de Sahalanony, de Iaborano et d'Antaranjaha.

(8) Clans de Sahalanony et d'Ambinanindrano.

*drakitra*) (1), soit encore dans une simple corbeille à couvercle. Dans le clan d'Ambatofisaka, la coutume était d'enfiler en chapelet les dents de caïman contenant les canines royales ; ce chapelet (*sampy*) était placé dans une corbeille double. Les *lambohambana* étaient déposés sur une planchette fixée à la paroi de la case dans le coin des Ancêtres. Les villages où on les gardait étaient qualifiés de sacrés (*masina*), et la case construite pour le talisman protecteur représentant les Ancêtres royaux s'appelait la Grande-Maison (*tranobe*) ; elle était ornée aux deux pignons de longues cornes en bois.

On célébrait chaque année, en l'honneur de ces reliques royales, la fête du bain (2) au bord d'une rivière : le gardien prenait le *sampy* sur son dos et avec lui se plongeait dans l'eau. On sacrifiait à cette occasion un bœuf *volavita* (noir à taches blanches). Un autre rite destiné à s'attirer la protection du *lambohambana* consistait à dresser au milieu de la place ou à l'entrée du village, au commencement du mois d'Alahasaty, un arbre appelé *fontsimavo*. On y suspendait de minuscules corbeilles contenant du paddy pris dans toutes les rizières de montagne. Si l'arbre est conservé intact avec ses offrandes depuis le moment où on a défriché le *tavy* jusqu'au jour de la récolte, les Tanala croient fermement que la protection du *lambohambana* leur est assurée.

Le rite qui consiste à conserver une dent comme symbole et substitut de l'ancêtre mort a sans doute été très répandu autrefois à Madagascar. S'il est encore en vigueur aujourd'hui dans les familles royales chez les Sakalava et les Tanala, il a été pratiqué jadis par les Betsimisaraka, comme en témoignent les pierres levées appelées *vatonify* (3). On conservait soigneusement les dents perdues par certains chefs de famille, et, lorsqu'ils étaient tout à fait vieux et près de mourir, on enterrait ces dents et on dressait par dessus une pierre destinée à fixer plus tard l'esprit du mort.

Chez les Imériniens, je n'ai recueilli aucune coutume analogue. Cependant on connaît aussi chez eux des substituts des ancêtres royaux (*solon' andriana*), constitués non par une partie du cadavre, mais par de la terre prise aux tombeaux des rois (4). Cette terre, partie fondamentale d'un talisman dans lequel est censée résider la puissance ou la sainteté de l'ancêtre, est recueillie à la tête du tombeau et enfermée dans un petit sac de soie rouge, garni de perles rouges et blanches, d'aiguilles, d'anneaux d'argent, de bœufs d'argent et d'ornements de toutes sortes. Ces ornements ont une signification symbolique et magique : les perles représentent le tombeau et son entourage, le galon d'or correspond au pouvoir royal, les fils d'or aux franges des lambas de soie qui enveloppent le cadavre ; les figurines de bœufs symbolisent les richesses du Seigneur, particulièrement ses troupeaux, et les anneaux d'argent sont les yeux du maître, toujours ouverts et qui voient tout.

Le musée de Tananarive possède six de ces *solo* (5) représentant soit des Vazimba, soit des rois ou des personnages de la famille royale : Andriantsimandafika

(1) Clans d'Antaranjaha.

(2) Fampanandroana ny lambohambana.

(3) Voir p. 103.

(4) Ces *solo* ou substituts ont été signalés et décrits pour la première fois par M. Fontoyfont, administrateur des Colonies. Je ne fais que résumer ici l'étude qu'il a publiée dans le Bulletin de l'Académie Malgache, 1913, vol. XXII, p. 115 à 137.

(5) Offerts par M. Fontoyfont.

et Andriambodilova, les fils d'un ancien roi Vazimba de Tananarive, Andriambolanambo, chef Vazimba du village de Namehana, Andrianampoinimerina le plus grand des rois Imériniens (fin du XVIII<sup>e</sup>, commencement du XIX<sup>e</sup> siècle), son ancêtre Andrianjaka (commencement du XVII<sup>e</sup> siècle) qui conquiert Tananarive sur les Vazimba, et le frère de celui-ci, Andriantompokoindrindra. Le tombeau de ce dernier, qui ne régna pas, mais, malgré son droit d'aînesse, abandonna le pouvoir à son cadet Andrianjaka, existe encore sur la montagne d'Ambohimalazabe, à 14 kilomètres environ de Tananarive. Ce tombeau continue d'être l'objet d'un culte de la part des gens de la région ; il a été restauré par un des descendants d'Andriantompokoindrindra, actuellement médecin de colonisation ; la *tranomanara* ou « maison froide », petite case en bois, à laquelle n'avaient droit que les nobles des premières castes, a été rebâtie par ses soins ; j'ai pu y entrer avec lui ; elle est garnie d'étoffes rouges et de rayonnages sur lesquels sont placées les offrandes des fidèles, particulièrement des coupes en terre avec revêtement de plombagine, qui contiennent du miel ou du toaka.

Voici la description donnée par M. Fontoyoung (1) du *solo* d'Andrianampoinimerina, d'après les renseignements fournis par les *mpisorona* ou sanctificateurs. « Composé d'un sac de pourpre rempli de terre prise à l'ancien tombeau d'Ambohimanga du côté de la tête, le *solo* entre autres ornements comporte des rangées de perles blanches et rouges, et des torsades dorées. Les perles blanches représentent le contour du village d'Ambohimanga, où demeura le roi, les perles rouges sont la représentation de l'enceinte du *rova* royal contenant le *lapa*, la triple rangée de torsades indique la noblesse de celui qui fut le roi par excellence. Le sommet est terminé par un rang de perles bordé d'une petite torsade de laquelle part perpendiculairement en arceau une autre rangée de perles, l'ensemble représente la couronne, insigne de la royauté. L'aiguille ornée de perles qui se dresse au sommet sur un des côtés, tout garni de fils d'or qui vont se rattacher sur les aiguilles croisées sur les côtés et ayant à leur base des figurines de bœufs en argent, est censée représenter plus particulièrement la pierre se trouvant à la tête du tombeau, c'est-à-dire le roi lui-même qui étend sa puissance sur les richesses et sur les guerriers représentés respectivement par les figurines de bœufs et les aiguilles croisées.

Sur le côté opposé on voit une perle cubique de grande taille, noire et blanche. Cette perle dénommée *tongarivo* est censée représenter Tananarive, la ville des mille. Enfin les anneaux d'argent désignent le regard du roi à qui rien ne peut être caché. Quand on vient consulter le *solo*, on ne peut se présenter devant lui sans s'être au préalable purifié avec de l'eau sacrée provenant de la source d'Ankazomalaza, et l'on doit porter les vêtements les plus propres qu'on possède, à l'exclusion de ceux de couleur noire. En arrivant devant le *solo*, on doit d'abord saluer par trois fois, en se courbant profondément, les bras étendus et levés, la paume des mains tournée en dehors, puis on présente au détenteur du *solo* l'eau parfumée dont on doit l'asperger, ainsi que la résine de *ramy* qu'on doit brûler devant lui.... Avant d'adresser les prières on dépose les offrandes consistant en miel, argent non coupé, perles rouges, anneaux d'argent, bijoux d'argent, morceaux de bosse provenant d'un bœuf de couleur rouge... Les périodes favorables pour la

(1) *Op. cit.*, p. 132. sq.

consultation sont les mois Alahamady, Adaoro, Asorotany, Alahasaty, de la nouvelle lune à la pleine lune.»

La sainteté des reliques royales s'étend à la terre qui les contient ou qui les a contenues. Cette terre des tombeaux royaux était employée dans le rite appelé *misotro vokaka* (boire le vokaka) qui accompagnait la prestation du serment de fidélité aux nouveaux princes. Cette cérémonie avait été instituée par Andriantsimitoviaminandriana, roi d'Ambohimanga au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle avait lieu à Ambatorangotina. On prenait de l'eau à deux sources sacrées et on en emplissait une pirogue ; puis on allait chercher de la terre aux tombeaux des rois appelés *tranofitomiandalana* ainsi qu'au tombeau de Ralambo ; on mélangeait cette terre à l'eau contenue dans la pirogue, puis le peuple s'approchait, puisait l'eau dans les deux mains réunies en forme de coupe, buvait le mélange sacré et s'en aspergeait la tête, pendant qu'un Andriamasinava'ona prononçait une formule d'imprécation, en cas de violation du serment (1).

#### CULTE DES ANIMAUX

Parfois les âmes des ancêtres passent dans les corps de certaines espèces animales. Par exemple beaucoup de clans Sakalava croient que leurs morts deviennent caïmans ou serpents. Ces animaux sont alors considérés comme sacrés : il est interdit de leur faire du mal, de les tuer, de manger leur chair. Une sorte d'alliance, avec réciprocité de services, est même instituée entre le clan humain et l'espèce animale apparentée et des sanctions sont prévues pour quiconque, homme ou bête, rompt le pacte.

De telles croyances n'offrent rien d'extraordinaire pour des Malgaches, car le Zanahary qui a donné la vie aux images de glaise ou de bois a animé du même souffle les corps des animaux et des humains ; aussi quand la première âme s'échappe de la bouche des morts, elle peut aussi bien se réfugier dans l'enveloppe d'une bête que se cacher dans la fissure d'un rocher, dans l'eau d'une source, ou sous l'écorce d'un arbre.

Souvent les bêtes dont le corps est supposé servir de résidence aux esprits ancestraux sont celles qui hantent habituellement les tombeaux ou les cimetières, par exemple des serpents, des papillons, des singes nocturnes. Mais on trouve aussi d'autres animaux, tels que des oiseaux, des lémuriers diurnes, des caïmans, des anguilles.

Chez les Merina et les Betsileo, les bêtes qu'on voit sortir d'un tombeau ou séjourner d'ordinaire dans son voisinage sont fréquemment considérées comme incarnant des ancêtres. Dans l'Imerina il y a une espèce très commune de papillon nocturne aux ailes d'un gris presque noir : ces bestioles se réfugient souvent dans les cases pendant la journée ; on se garde de les tuer ou même de les chasser, car ce sont, dit-on, des âmes d'ancêtres et on craindrait, en leur faisant du mal, de nuire à ses propres parents. Dans la langue courante, on appelle « ancêtre-vivant » (*razambelona*) toute bête qui sort d'un tombeau et on prend grand soin que les petits enfants par exemple ne la tuent point par jeu. Un adulte qui contreviendrait à cette interdiction risquerait de se faire passer pour sorcier.

(1) *Tantara ny Andriana*, p. 388.

Le caractère sacré du serpent est presque général dans l'île. Chez les Be-tsileo, les hommes de caste noble sont censés se transformer en serpents appelés *fananina*. Pour faciliter cette métamorphose, on conserve le cadavre un long temps, on recueille les sanies qui s'en écoulent et qui doivent donner naissance à l'animal sacré. Les rites varient selon les clans, quelquefois c'est une partie du cadavre seulement qui est mise à part, soit les entrailles, soit tous les viscères, soit le cœur. Mais le plus souvent c'est le pus, dont on provoque l'écoulement en serrant le corps dans une peau ou dans des lanières de bœuf, ou bien dans une gouttière en écorce de *fontsy*. Le pus ou la partie du corps devant donner naissance au *fananina* tantôt est conservé dans un vase, tantôt porté dans une eau profonde où on l'immerge. Le récipient contenant les viscères ou les sanies est placé dans le tombeau et on y met un bambou dressé dont l'extrémité, traversant le toit, sort entre les pierres recouvrant le tombeau. C'est un passage qu'on réserve pour la sortie du serpent sacré. Les viscères ou les sanies produisent des vers, dont l'un, prédestiné, dévore tous les autres, grandit miraculeusement et devient un *fananina*. Lorsqu'il est gros, il sort soit du tombeau, soit de la rivière ou de la vasque d'eau où il est né. Parfois il entre dans les maisons et vient visiter ses parents. Les gens de la case doivent alors prononcer le nom d'un mort, celui qu'ils supposent représenté par le serpent. Celui-ci, s'ils tombent juste, dit « oui » en inclinant la tête; la personne qui a deviné doit alors immoler un bœuf: on oint avec le sang de la victime la tête du *fananina*, et on lui offre du sang à boire dans un bol. Quand il est rassasié, on le reporte cérémonieusement dans l'eau où il est censé être né, ou dans le voisinage du tombeau d'où on le croit sorti.

D'après une légende très répandue, ce serpent ancestral peut grandir démesurément et devenir un monstre à sept têtes (*fananimpitoloha*), dont les replis enveloppent un village et dont chaque gueule engloutit un bœuf. Une tradition des environs d'Ambositra raconte que, lorsque le *fananina* est suffisamment grand, il entoure une montagne avec son corps, et, s'il se développe par la suite, il dévore la partie de lui-même qui est en surplus. C'est de là qu'est venu le proverbe: « Se manger soi-même, comme le serpent à sept têtes » (1). D'après d'autres récits, le *fananimpitoloha* arrivé à des dimensions anormales s'en va vers la mer où il se plonge. « Quelquefois, dit un narrateur, plusieurs de ces serpents habitant la mer se chauffent ensemble au soleil à la surface des flots. Ils ne sortent de l'eau que leurs têtes qu'ils superposent les unes aux autres et c'est de là qu'est venu le nom de serpent à sept têtes ».

Le *fananimpitoloha* apparaît dans de nombreux contes populaires: c'est souvent un roi qui se transforme ainsi après sa mort; il entoure le village de ses replis et en dévore tous les habitants, mais le héros du conte, après beaucoup de péripéties, arrive à le tuer, il ouvre le ventre du monstre d'où sortent toutes ses victimes encore vivantes; un nouveau village est fondé et le vainqueur du *fananimpitoloha* en devient le roi.

Dans un conte Marofotsy, recueilli à Andriamena (2), il est dit qu'un jour un roi, possédant d'immenses richesses supérieures à ses besoins fit appeler, pour

(1) *Mihinantena hoatra ny fananimpitoloha.*

(2) *Province de Maevatanana.*



Vieux tombeau Merina près du lac Itasy



Rochers Sacrés avec tombeau en Imerina

l'aider à les dépenser, le *fananimpitolo*. Celui-ci sortit de l'eau et vint au village royal. Andriambahoaka plaça près d'une de ses gueules un troupeau de bœufs : le serpent les avala tous. Il restait trois troupeaux qui furent avalés par trois autres gueules. Le roi n'avait plus un seul bœuf dans ses quatre parcs. Il fit mettre tout son argent devant une autre gueule : celle-ci l'absorba. Le serpent avait encore deux gueules à remplir. Devant la sixième, Andriambahoaka plaça tous ses esclaves : ils furent dévorés. Mais le roi n'avait plus rien à mettre devant la septième. Alors lui et les gens de sa famille s'enveloppèrent dans des lambamena, et entrèrent dans la dernière gueule comme en un tombeau.

Des croyances analogues ont certainement existé autrefois en Imerina et y ont laissé des survivances.

A Amboijoky (district d'Andramasina), on montre la source sacrée des Andriana du pays, hantée, dit-on, par un serpent *fananina* de couleur jaune et rouge, qui est le substitut de l'ancêtre Rafotsirabodo. S'il est vu par une femme qui vient puiser de l'eau, celle-ci deviendra mère. Il apparaît aussi lorsque quelqu'un doit mourir ou tomber gravement malade parmi les descendants de Rafotsirabodo.

Les Imériniens croient que le serpent *holapata*, de couleur rougeâtre, donne des signes analogues (1). S'il est rencontré par un homme, c'est que la femme de celui-ci aura un enfant mâle, et, s'il est vu par la femme, elle concevra une fille.

Le serpent appelé *bibimora*, sorte d'orvet, commun en Imerina et très-peu farouche, est aussi un animal de présage : il annonce chance et bonheur ; si une femme portant quelque chose sur sa tête le rencontre, elle pose sur l'animal son coussinet d'herbe, en disant : « Bon signe ! Bonne fortune ! »

Les Malgaches d'aujourd'hui sont assez embarrassés pour expliquer d'une façon précise l'origine de ces croyances : ils disent tantôt que ce sont les ancêtres eux-mêmes qui se manifestent ainsi sous la forme d'un animal, tantôt que les serpents sont les messagers des ancêtres. Si on se reporte aux croyances des Betsimisaraka relatives aux *fananina*, nés de la décomposition du cadavre, il est permis de supposer que les Imériniens ont pu croire aussi à la transformation des morts en serpents. La vie mystérieuse des serpents dans les crevasses du sol ou entre les pierres des tombeaux favorisait la naissance de telles idées. De fait les serpents étaient très respectés ; il était interdit de leur faire du mal et surtout de les tuer. Un vieux proverbe Imérinien disait : « Serpent mis à mort : il n'a ni mains pour répondre, ni pieds pour se débattre, ni bouche pour demander grâce, mais il faut s'attendre à l'action en retour ».

Trois espèces de gros serpents, communs à la côte, sortes de petits boas ou d'énormes couleuvres, sont aussi considérés comme des ancêtres et très respectés par beaucoup de clans : ce sont les *menarana* et les *ankona* chez les Betsimisaraka, les *do* chez les Sakalava. Quiconque ferait du mal à un de ces serpents s'exposerait aux pires malheurs. En route, quand les bourjanes en rencontrent un, ils se gardent de le déranger et font souvent un détour pour l'éviter. Assez souvent il arrive que ces gros serpents ne bougent pas, en voyant des hommes. Du reste beaucoup de Sakalava croient que si on rencontre un *do* qui s'agite ou qui rampe, c'est signe de mort. Au contraire, dans plusieurs clans Betsimisaraka, on considère

(1) Recueilli à Soavinarivo, district de Manjakandriana.

comme un bon signe la présence, assez fréquente, d'un serpent *menarana* sous le toit de la case. L'animal ne bouge guère dans la journée, mais, la nuit venue, il descend, fait la chasse aux rats, souvent passe sur le corps des habitants endormis. Il est d'ailleurs inoffensif.

Un jour, aux environs de Foulpointe (1), je passais avec des bourjanas Betsimisaraka près d'un cimetière indigène : c'était une excavation dans le sable, surmontée d'un hangar à toit en feuilles de *ravinala*. Les cercueils, en forme de pirogues à couvercles, étaient entassés à même le sol, et les plus anciens se disjoignaient de toutes parts. Deux serpents *menarana*, de 1<sup>m</sup> 50 à 2 mètres de longueur, dormaient au soleil sur le sable. Réveillés à notre passage, ils disparurent au milieu des cercueils. Mes bourjanas, à leur vue, avaient déposé mon filanzane à terre fort brusquement, et s'étaient enfuis, très effrayés d'avoir dérangé le repos des ancêtres.

D'après la croyance des peuplades de l'Est, les ancêtres s'incarnent aussi très fréquemment dans les grosses anguilles appelées *tona* ou *driatra*, selon qu'elles sont d'une seule couleur ou bien rayées. A environ une heure de marche de Saivaza (province de Vatondranza), dans la vallée du Manandra, on trouve de vastes cuves sculptées en pleine roche par le fleuve, et où bouillonne une eau très claire. D'énormes anguilles, qui y vivent, sont regardées par les gens du village voisin comme servant d'enveloppe corporelle aux esprits ancestraux. On leur fait des sacrifices et on leur apporte de la nourriture. J'ai pu assister à la célébration de ces rites. Le village tout entier se rend au bord d'une des cuves, les femmes battent des mains, les hommes font retentir les amponga, et les vieillards s'approchent tenant en leurs mains une sorte de pâtée faite avec des escargots pilés. Ils invoquent les ancêtres et les prient d'agréer l'offrande. Les anguilles, habituées à recevoir cette nourriture, et attirées par la musique et les battements de mains, viennent à la surface de l'eau et montent sur la berge, en balançant la tête; les indigènes disent alors qu'elles « dansent ». Certaines viennent manger jusque dans la main des vieillards, et les gens du village croient que tous les vœux qu'ils formulent à ce moment seront exaucés.

Beaucoup de clans, chez les Bara, les Mahafaly, les Antaimorona, les Antaisaka, les Betsimisaraka et les Sakalava, ont la ferme croyance que leurs morts se transforment en caïmans. Pour ces peuples, tous les caïmans ne sont pas des ancêtres, mais seulement ceux de tel lac ou de telle portion de rivière. On les reconnaît à ce qu'ils respectent les personnes de leurs descendants; ceux-ci, par réciprocité, s'abstiennent de les tuer et accomplissent en leur honneur certains rites. Maintes légendes se sont développées à la faveur de cette croyance : caïmans servant de monture à leurs anciens parents pour traverser des fleuves, sorciers et sorcières se mariant avec des caïmans femelles ou mâles, meneurs de caïmans faisant happer leurs ennemis, etc.

Les Bara du clan des Zafimarozaka, dans la région de Midongy-du-Sud, croient que les caïmans-ancêtres demeurent cachés dans les eaux ou ne se montrent que rarement, et à des endroits connus d'avance, tandis que les caïmans ordinaires errent partout à la recherche de proies; aussi a-t-on le droit de leur tendre des pièges et de les tuer; mais, une fois morts, on les enterre.

Chez les Antaimorona, certaines personnes annoncent, avant de mourir,

(1) Province de Tamatave.



qu'elles se mueront en caïmans, et indiquent la mare ou l'étang qu'elles éliront comme domicile.

Chez les Sakalava on trouve des croyances analogues. Un jour, arrivant au village d'Ampombilava, situé sur un affluent de la rivière Betsiboka, je vis les gens en émoi, parce qu'un caïman venait d'enlever un bœuf. Je montai aussitôt dans une pirogue, retrouvai le cadavre du bœuf, et, peu après, tuai le caïman. Bœuf et caïman furent ramenés triomphalement par mes hommes et hissés sur la berge dans le village. Mais tous les habitants s'écartèrent ou détournèrent les yeux, et, comme je m'en étonnais, l'un deux me dit que j'avais peut-être par mégarde tué un de leurs ancêtres ; pendant la nuit, ils rejetèrent à l'eau les cadavres et firent une cérémonie expiatoire pour faire tomber sur moi seul la responsabilité du meurtre.

Dans la province de Diégo-Suarez, les Antankarana du village d'Anivorano, au Sud de la montagne d'Ambre, racontent l'histoire suivante : Jadis leur village n'était pas, comme aujourd'hui, au bord de la rivière, mais au sommet d'une montagne à quelque distance. Un jour la plupart des gens s'en allèrent à une fête de mariage qui avait lieu aux environs. Lorsqu'ils revinrent le lendemain, le sommet de la montagne s'était effondré, leur village avait disparu, et dans l'excavation, au lieu de leurs cases, ils virent un grand lac (1) ; à fleur d'eau nageaient des caïmans déjà gros, qui n'étaient autres que les habitants restés dans leurs maisons et transformés en *voay*. Aussi les gens d'Anivorano continuent de vénérer ces caïmans ancestraux et célèbrent fréquemment des cérémonies en leur honneur. A cette occasion ils les appellent et les caïmans sortent du lac pour venir prendre leur part d'offrandes. J'ai pu, au cours d'une tournée, visiter ce lac situé dans un ancien cratère, entouré de forêts et très pittoresque, et j'ai assisté au rite de l'évocation des ancêtres caïmans : trois *voay* de belle taille sortirent en effet des eaux, après quelques hésitations, allèrent droit aux offrandes préparées pour eux sur la rive (tête, pattes et viscères d'un bœuf sacrifié), et, les ayant saisies, se replongèrent aussitôt dans le lac. Ces caïmans, habitués à ne rien redouter de la part des humains, associaient évidemment, dans leurs obscurs cerveaux, les sons des *amponga* et les chants rythmés avec l'image d'une proie offerte. Quant aux habitants, ils avaient un tel respect de ces animaux et une telle crainte de leur voir faire quelque mal, qu'ils consentirent à me mener au lac seulement après que je leur eus promis de laisser mon fusil au village.

Plusieurs clans côtiers, particulièrement chez les Betsimisaraka, considèrent aussi certains lémuriens comme des *ancêtres vivants*. Sur la côte Est, entre Maroantsetra et Vatomandry, on appelle « petit grand père » (baba koto) l'*endrina* (2), grand lémurien assez semblable à un singe. C'est surtout la tribu des Zafinambo (provinces de Vatomandry et de Tamatave) qui se croit apparentée aux *endrina* et leur voue le culte dû aux ancêtres (3). Si un homme de ce clan rencontre un *endrina*

(1) Lac d'Antanavo ; d'après une autre tradition, le village aurait été englouti une nuit et son emplacement occupé par un lac. Tous les habitants disparus auraient été changés en caïmans, à l'exception d'une femme avec son enfant, qui avaient quitté le village la veille pour aller consulter un sorcier.

(2) *Indris brevicaudatus*.

(3) T. et D., 167 ; conte explicatif de l'origine des *endrina*.

emmené en captivité par un autre Malgache ou par un Européen, il cherche à l'acheter, à quelque prix que ce soit, pour le remettre en liberté. Il se détourne avec horreur d'une marmite dans laquelle on a fait cuire la viande, d'ailleurs assez succulente, de l'*endrina*. Les Zafinambo prétendent que parfois les *babakoto* sortent de la forêt pour rendre visite à leurs parents humains ; ceux-ci doivent alors étendre à terre une natte neuve et offrir au vénérable visiteur des bananes ou tout autre fruit.

Certaines tribus Betsimisaraka ou Tanala honorent aussi, comme incarnant les esprits ancestraux, les aye-aye, animaux nocturnes de la grosseur des renards, tenant à la fois du lémurien et du rongeur. L'*angatra* ou esprit qui habite dans le corps de l'aye-aye est parmi les plus redoutés, et la rencontre, d'ailleurs assez rare, de cet animal passe pour un signe d'infortune. Si on prend un aye-aye dans un piège destiné à d'autres bêtes, il faut le délivrer aussitôt en s'excusant et en le suppliant de ne pas garder rancune à celui qui l'a pris. Si par malheur l'animal est mort, on dresse sur quatre piquets une tablette en bambou et on y dépose cérémonieusement le cadavre, qu'on oint de graisse et qu'on enveloppe dans un morceau d'étoffe, et on supplie l'ancêtre de ne pas se venger, en considération des rites expiatoires accomplis. Si même on rencontre par hasard sur son chemin un cadavre d'aye-aye, on doit à tout le moins l'envelopper dans un morceau d'étoffe et le recouvrir d'un peu de terre.

Parmi les Bara, quelques clans croient que les morts se transforment en oiseaux *vorondreo*. Tous les *vorondreo* ne sont pas des ancêtres ; ceux qui ont ce caractère sacré se reconnaissent à ce qu'ils se perchent dans le voisinage des *kibory* (cimetières) et surtout à ce qu'ils viennent voler au-dessus de la case de leurs parents, en poussant leur cri mélancolique.

Les Imériniens ont eu peut-être à une époque antérieure de leur histoire des croyances analogues, aujourd'hui disparues. L'espèce de catafalque qui était autrefois d'un usage courant sur les hauts plateaux pour l'exposition des cadavres avant les rites de la sépulture, s'appelait la maison-de-l'oiseau, ce qui semble indiquer que l'âme était regardée comme un oiseau.

Du reste, dans beaucoup de parties de l'île, les croyances relatives aux animaux semblent en voie de disparition. Elle apparaissent en général comme des survivances plutôt que comme des phénomènes religieux actuels. Il arrive maintes fois qu'un clan s'abstient de tuer et de manger tel animal, sans pouvoir donner les raisons de cette interdiction. Fréquemment un conte a été imaginé pour l'expliquer tant bien que mal (1). Quelquefois les contes de ce genre ont gardé trace des croyances primitives relatives aux transformations d'hommes en animaux ; mais le plus souvent ils ne s'écartent guère des deux thèmes suivants : un animal rend service à un ancêtre du clan, ou le tire de quelque grave danger, — ou bien au contraire un animal est cause d'un malheur ou d'un accident qui frappe un des membres de la famille. Dans les deux cas l'homme édicte pour ses descendants une interdiction visant l'animal et tous ses congénères. Voici quelques exemples caractéristiques de ces contes explicatifs :

---

(1) T. et D., 66. 67.

## COMMENT DES GENS FURENT CHANGÉS EN AKOMBA (1)

Un jour des Anjoaty (2) s'enfuyaient devant des ennemis. Ils avaient avec eux une femme portant un jeune enfant sur son dos. Or l'enfant poussait des cris perçants, de nature à attirer les poursuivants sur la piste des fugitifs. Les Anjoaty forcèrent donc la femme à prendre toute seule une autre direction. Elle marcha longtemps dans une région désertique et s'arrêta enfin épuisée de fatigue. Son enfant pleurait, car il avait faim et la mère n'avait emporté aucune nourriture. Elle supplia le Zanahary de leur donner à manger, et soudain elle vit près d'elle une grosse boule de riz cuit. Elle en mangea et en donna à son fils jusqu'à ce qu'il fût rassasié. Ensuite l'enfant satisfait un besoin et, comme sa mère ne voyait point de feuilles autour d'elle pour l'essuyer, elle se servit d'une poignée de riz. Mais le Zanahary accourut, irrité de ce qu'on eût employé son riz pour un tel usage; avec un bâton il frappa la femme et son petit, et tous deux furent transformés en ces animaux qu'on appelle aujourd'hui *akomba*. C'est pourquoi il est interdit aux Anjoaty de manger la chair de l'*akomba*, leur parent (3).

## LE SERPENT MENARANA (4)

Un jour des ennemis s'apprêtaient à attaquer par surprise un village des Zafirafotsy. Or voici qu'un serpent menarana vint sur la grande place et se mit à parler avec une voix d'homme devant les habitants étonnés. Il leur conseillait d'aller se cacher dans la forêt, s'ils ne voulaient pas être tués ou devenir esclaves. Quelques habitants pensaient que c'était un ancêtre qui était venu les prévenir, mais d'autres riaient et se moquaient du serpent parleur. Tous cependant, pris de peur, finirent par abandonner le village.

Or les ennemis survinrent en effet, mais ils ne trouvèrent personne. Lorsqu'ils furent partis, les Zafirafotsy s'engagèrent tous par un grand serment :

— Que maudits soient ceux de nos descendants qui tueront un serpent *menarana* ou lui feront du mal! Maudits soient ceux qui ne considéreront pas les *menarana* comme des ancêtres! Que ceux-là se rapetissent et cessent d'être des hommes! »

## L'OISEAU SOROHITRA (5)

Beaucoup de clans Imériniens expliquent le fady du *sorohitra* par l'historiette suivante, racontée avec de multiples variantes locales : un ancêtre, poursuivi par des ennemis qui voulaient le tuer, se réfugia dans un buisson petit mais touffu.

(1) Variété de lémurien.

(2) Tribu Sakalava du Nord (district de Vohémar et d'Ambre).

(3) Recueilli à Mahavana, district d'Ambre.

(4) Clan des Zafirafotsy, Betsimisâraka de la province de Vatomaniry.

(5) Le *sorohitra*, alouette malgache, est respecté partout en Imerina; tous les Imériniens s'abstiennent de la tuer ou de la manger. Le conte ci-dessus ne suffit évidemment pas à justifier cette interdiction, et il faut y voir plutôt la survivance de croyances très anciennes.

Or un *sorohitra* se percha sur une branche au-dessus de la tête du fugitif, et se mit à chanter. Les poursuivants, persuadés que l'oiseau se serait envolé si l'homme s'était réfugié là, le cherchèrent plus loin et perdirent sa trace. Il fut ainsi sauvé, et il maudit par une imprécation solennelle ceux de ses descendants qui tueraient ou mangeraient le *sorohitra* (1).

#### LE LÉMURIEN *BABAKOTO*

Le *babakoto* (petit grand-père) passe aussi dans beaucoup de clans Betsimisaraka pour avoir été le sauveteur d'un ancêtre. Un jour un vieillard qui cherchait du miel dans la forêt, grimpa sur un arbre pour piller une ruche, mais une branche se rompit sous son poids ; il dégringolait sans pouvoir se raccrocher et allait s'écraser sur le sol, quand il fut rattrapé au passage par un grand lémurien qui ensuite le descendit et le posa doucement par terre. Le vieillard alors édicta pour ses descendants le tabou ou fady du *babakoto*.

#### L'ANGUILLE *TONA*

Le clan Antaimorona des Antaimahazo (2) explique ainsi le fady de l'anguille : un jour les gens d'un village, qui convertissaient un marais en rizière, trouvèrent beaucoup d'anguilles. Tout le village revint le lendemain, on prit les anguilles et on fit ripaille sur place. Mais pendant ce temps des ennemis pillèrent le village, puis vinrent assaillir les pêcheurs sans armes, en tuèrent un certain nombre et en emmenèrent beaucoup en esclavage. Ceux qui s'échappèrent proclamèrent le fady de l'anguille pour eux et leurs descendants. Quiconque violerait ce fady deviendrait lépreux et aurait la peau tachetée comme celle du *tona*.

Le clan Betsimisaraka des Zafindriomby (3) raconte une autre légende. Il y avait autrefois un lac, aujourd'hui desséché, dans lequel les hommes d'un village prirent une fois une énorme anguille. En la tirant sur le rivage, ils disaient :

— Nous allons découper le *tona* et le faire cuire.

Mais voici que l'anguille répétait leurs paroles. Et, lorsqu'ils l'eurent découpée et mise sur le feu dans la marmite, ils disaient :

— Nous faisons cuire le *tona* et nous allons le manger !

Et l'anguille, sur le feu, redisait encore leurs paroles. Et elle répéta de même tous les mots que prononcèrent ces hommes, quand ils l'eurent mangée. On entendait alors la voix de l'anguille sortir de leur ventre. Et, pour n'avoir pas fait attention à ce présage, tous ceux qui avaient mangé du *tona* moururent dans la nuit (4).

\*  
\*\*

(1) Les Antaivato, dans le district de Vohipeno, racontent une histoire analogue à propos de l'oiseau railovy.

(2) District de Vohipeno, province de Farafangana.

(3) District de Vatomandry.

(4) Cf. un conte Betsimisaraka sur même thème à propos d'un oiseau d'ailleurs fabuleux, l'antsaly, dans « Contes de Madagascar », par Ch. Renel, t, II, p. 283, et dans « Angano ny ntaolo » par Sims, p. 361.

On voit que beaucoup de clans Malgaches respectent et même vénèrent certaines espèces animales, sans doute parce que leurs ancêtres ont considéré ces espèces comme apparentées avec eux ou comme servant d'asile aux Esprits des morts. C'est pourquoi dans les formules contemporaines on s'adresse encore à certains animaux en les appelant *razana* (ancêtres). Les Mahafaly professent un véritable culte pour le bœuf, et disent que les bœufs sont des *Zanahary*, c'est-à-dire des dieux. Ces dieux vivants rendent en effet les plus grands services aux hommes : ils les nourrissent de leur lait et de leur chair, constituent une richesse pour se procurer par échange toutes les choses qu'on peut désirer, et servent à racheter auprès des Ancêtres et des Esprits la vie des malades. En effet, chaque fois qu'un malade guérit, on immole un ou plusieurs bœufs comme paiement de la vie qui lui a été conservée, c'est pourquoi les Mahafaly éprouvent une vive reconnaissance pour les bœufs rédempteurs.

Voici la légende qu'ils se transmettent à ce sujet.

Autrefois il n'y avait que des hommes et pas de bœufs. Ceux-ci sortirent de la mer de l'Ouest (1) et apparurent au nombre de deux. C'était une vache et son veau, qui montèrent sur la terre ferme et se dirigèrent vers l'Est, à la recherche des rois du pays. En route ils rencontrèrent des hommes-de-la-forêt qui déterraient pour leur nourriture des racines *oviala*. La vache demanda :

— Où y a-t-il de l'eau pour désaltérer mon petit qui a soif ?

— Nous n'en savons rien, répondirent les déterreurs de racines, laissez-nous tranquilles, nous ne savons pas ce que vous voulez dire.

La vache maudit alors les hommes de la forêt et leur interdit d'avoir plus tard des bœufs. Plus loin elle rencontra des chasseurs de *trandraka* (hérissons); elle leur demanda aussi de lui indiquer l'eau, mais ils répondirent comme les hommes de la forêt, et elle les maudit également. La vache vit ensuite des fileurs de soie qui tissaient des *lamba*; ils crurent d'abord que ces animaux inconnus étaient des êtres de présage annonçant quelque infortune, mais la vache les rassura.

— Notre corps est celui des bœufs, mais notre esprit est d'un *Zanahary*. Nous nous laisserons élever par ceux qui nous aiment, et nous voulons aller trouver vos rois. Mais mon petit a soif. Où y a-t-il de l'eau ?

Les fileurs de soie lui indiquèrent le chemin vers l'eau et la vache leur promit qu'à tisser leurs *lambas*, ils gagneraient bœufs et richesse.

Les deux bœufs arrivèrent enfin auprès d'hommes qui cultivaient la terre. C'étaient les rois du pays.

— Si votre petit a soif, dirent les planteurs, amenez le ici, et nous lui donnerons de l'eau, car c'est ici seulement qu'il y en a.

Ils burent à leur soif, puis la vache s'exprima ainsi :

— Nous sommes envoyés par les *Zanahary* pour être votre bien. Désormais nous ne vous quitterons plus. Vous nous échangerez contre toutes choses, et, si l'un de vous tombe malade et guérit, vous nous tuerez comme rançon de sa vie, et vous mangerez notre chair. Retenez bien ce que je dis, car c'est la dernière fois que je

---

(1) Cf. légende *Sakalava du Nord*, d'après laquelle les bœufs seraient sortis de la mer dans la presqu'île qui porte pour cette raison le nom de *Bobaomby* [matrice des bœufs]. C'est la presqu'île qui forme la pointe septentrionale de l'île.

parle. Si vous nous traitez mal plus tard, nous ne parlerons plus, mais nous soufflerons simplement, et vous comprendrez que nous nous plaignons.»

A partir de ce moment les bœufs ne parlèrent plus, et les Mahafaly les élevèrent avec honneur et leur vouèrent le respect qu'on doit à des Andriamantra vivants.

Un conte Betsimisaraka (1) raconte d'une manière différente l'origine des bœufs.

Autrefois, dit-on, une femme nommée Ratsaky (tsaky-maïs) tomba gravement malade, et, réunissant ses enfants, leur dit :

— Je vais mourir.... Vous ne me verrez plus.... Enterrez moi dans un trou peu profond, car je me transformerai en d'autres corps.....

Quand elle fut morte, ses enfants l'enterrèrent ainsi qu'elle l'avait recommandé. Des petits vers (olitra) se formèrent bientôt et sortirent du trou. Les uns devinrent des serpents et les autres des bœufs.

Peu après, un enfant de Ratsaky recontra une vache qui, en l'apercevant, se mit à meugler et s'approcha de lui. L'enfant effrayé s'enfuit et courut conter la nouvelle à ses frères et à ses sœurs. Ceux-ci s'empressèrent pour voir la bête et comprirent que leur mère s'était muée en animal. De loin, l'un d'eux cria :

— Si tu nous connais, ô bête ! approche-toi de nous !

Aussitôt la vache s'approcha, leur lécha les mains, et, parlant comme une personne, dit :

— N'ayez pas peur ! C'est moi votre mère. Nourrissez moi, veillez sur moi, et je vous aiderai dans vos travaux. Trayez-moi : mon lait vous sera utile. Et, quand je mourrai, ne m'enterrez pas, mais mangez ma chair.

Telle fut l'origine des bœufs.

\*  
\*\*

Ainsi, dans toutes les parties de l'île, on trouve des croyances analogues : un grand nombre d'espèces animales sont supposées incarner l'âme des ancêtres et deviennent pour cette raison l'objet d'un véritable culte. Beaucoup de ces traditions semblent d'ailleurs en voie de disparition, et ne se conservent, surtout dans la région des hauts plateaux, qu'à l'état de survivances, tandis que la croyance à la localisation des Esprits dans les pierres levées, dans les rochers et dans les arbres est demeurée partout très-vivace.

---

(1) Recueilli dans un village du district de Nosivarika.

## CHAPITRE V

### RITES EN L'HONNEUR DES ANCÊTRES

Dans tous les rites on les invoque, puisqu'ils sont les dieux Malgaches. Avant de récolter le riz, on les appelle pour leur offrir les prémices; quand on consacre une amulette, on les invite à lui donner l'efficacité; on les veut présents et agissants dans toutes les cérémonies célébrées à l'occasion de la vie individuelle ou tribuale, pour la naissance, la circoncision, le mariage, les funérailles, la construction des cases, les guerres entre clans, les conventions ou les traités entre peuples et les serments qui lient les personnes.

Mais aussi un grand nombre de rites sont célébrés uniquement en l'honneur des ancêtres: c'est de ceux-là qu'il sera question dans ce chapitre. J'essaierai d'abord d'en esquisser un tableau d'ensemble, chose toujours assez malaisée, alors qu'il s'agit de coutumes et d'institutions malgaches, essentiellement fluantes et diverses, selon les régions et les tribus. C'est pourquoi j'illustrerai ce rituel par quelques exemples aussi précis et détaillés que possible.

\*  
\*\*

#### LE LIEU DES RITES

Les rites particulièrement célébrés en l'honneur des ancêtres s'accomplissent soit dans la maison, soit au tombeau, soit dans le lieu où est supposé résider l'esprit de celui à qui on s'adresse.

Les habitations malgaches d'autrefois n'avaient qu'une seule pièce: or dans toute case une partie, toujours la même, était consacrée spécialement aux ancêtres, c'était l'angle Nord-Est chez les Imériniens, et, à ma connaissance, chez presque toutes les tribus de l'île. Chez les Tanala, les Antandroy et les Mahafaly, la direction de l'Est est celle par laquelle arrivent et s'en retournent les ancêtres et les Zanahary. L'angle Nord-Est s'appelle le Coin-des-Ancêtres (zorondrazana) ou le Coin-où-l'on-prie (zorofirarazana) (1). C'est vers lui qu'on se tourne quand on invoque les ancêtres, on y place très souvent les amulettes protectrices, on y dispose les offrandes ou les ex-votos provenant des sacrifices. Dans plusieurs régions, une petite étagère, carrée ou rectangulaire, suspendue par des lianes, est fixée au Coin-des-Ancêtres: elle est destinée à recevoir les offrandes. Aujourd'hui encore, dans beaucoup de cases d'Imérina, au moment de la récolte du riz, on attache la première gerbe dans ce coin sacré.

Pourquoi a-t-on choisi l'angle Nord-Est de la case? Probablement parce qu'il est au fond de la maison, opposé en diagonale à la porte d'entrée, dont l'empla-

---

(1) Zoro-firarazana n'a aucun rapport avec le mot razana (ancêtres), mais vient de mirary (prier).

cement ne pouvait être qu'à l'Ouest, en raison du climat, peut-être aussi pour des considérations d'ordre divinatoire, en rapport avec le sikidy. Les Imériniens disent souvent que le *zorofirarazana* est au Nord-Est, parce que c'est de cette direction que sont venus leurs lointains ancêtres, et le Coin-où-l'on-prie symboliserait le lieu des origines obscures de la race. Mais cette explication, en admettant qu'elle puisse valoir pour les hauts plateaux, n'a plus aucune raison d'être pour certaines régions côtières.

Souvent aussi les rites ont lieu au tombeau, ce qui est fort naturel. Quand on n'ouvre pas les sépultures pour honorer directement les corps des ancêtres, on s'adresse à la pierre dressée à la tête, c'est à son pied qu'on dépose les offrandes.

Enfin on peut se rendre, pour invoquer les ancêtres, au lieu, quel qu'il soit, où ils sont censés résider, où s'est fixé leur esprit : terre sacrée ou interdite, grotte ou haut lieu, pierre levée, arbre ou rocher.

\*  
\*\*

### ORIGINE ET ACCOMPLISSEMENT DES RITES

Les rites pour les ancêtres se classent naturellement en deux catégories, d'après la raison déterminante pour laquelle on les accomplit. On s'adresse en effet aux Esprits, soit parce qu'on a une grâce à leur demander, soit parce qu'eux-mêmes réclament quelque chose à leurs descendants, ou bien manifestent leur ingérence, toujours redoutée, dans l'existence des vivants par quelque présage ou quelque maladie.

On demande aux ancêtres postérité, richesse, protection. Les morts ont intérêt à ce que leurs descendants soient nombreux pour perpétuer les rites. C'est donc à eux que s'adressent les femmes jusque là stériles qui désirent des enfants. On les prie aussi d'accroître les troupeaux, de rendre la terre fertile et les récoltes abondantes, de protéger leur lignée contre tous les dangers qui la menacent. Le marchand qui entreprend un voyage en pays lointain, le soldat qui part en expédition, supplient les ancêtres de les ramener sains et saufs dans le village, afin qu'à leur tour ils puissent être ensevelis dans le tombeau de famille.

Dans tous les cas de ce genre qui peuvent se présenter, on fait un vœu (*voady*) en exprimant ce que l'on attend de l'ancêtre ou des ancêtres, et en précisant l'offrande ou le sacrifice (*fanatitra*, *sorona*) qu'on accomplira, si on est exaucé. En ce dernier cas, on s'acquitte de son vœu, ainsi qu'on l'a promis.

Lorsqu'ils réclament eux-mêmes, les ancêtres ou les esprits procèdent de deux façons différentes. Ou bien ils apparaissent en rêve à quelqu'un, lui disent qu'ils ont froid ou qu'ils se trouvent négligés ; on se hâte aussitôt de leur donner ce qu'ils demandent, sacrifice ou offrande ou étoffe pour se couvrir. En cette dernière circonstance les peuples de la côte et même souvent les Imériniens se contentent d'attacher un lambeau d'étoffe à une branche de l'arbre où est censé demeurer l'esprit, ou d'en ceindre la pierre qui sert de substitut au mort. Les Imériniens ont imaginé aussi une cérémonie plus compliquée : elle consiste à ouvrir le tombeau, à changer respectueusement les morts de place et à ajouter un nouveau suaire de soie (*lambamena*) à ceux qui déjà les enveloppent. Ce rite s'appelle le « retournement » (*famadihana*) des morts.

Ou bien encore un Esprit possède ou obsède une personne vivante, l'oppresse (1), comme disent les Malgaches. Cette possession se manifeste par des

(1) *Tsindry*, *tsindry mandry*; *tsindrianjavatra* (oppressé par un être).





Arbre Sacré, près de Vatomandry

troubles physiques plus ou moins graves : pour les faire cesser, on a recours à une cérémonie d'exorcisme, à la suite de laquelle l'Esprit se révèle par la bouche même du patient, et indique ce qu'il faut faire pour mettre fin à la possession. Les mots *tromba*, *salamanga*, *bilo*, *ramanenjana*, désignent différentes cérémonies de ce genre, toutes de même origine.

#### SACRIFICES: OFFRANDES ET VICTIMES

Les sacrifices aux Ancêtres comportent des offrandes et l'immolation de victimes.

Les offrandes sont d'espèces très diverses. Le plus souvent on oint avec de la graisse de bœuf ou avec du miel le lieu de l'Esprit, par exemple le tombeau, la pierre levée ou l'arbre sacré. Ou bien on dépose à son pied du *toaka* (rhum) ou de la *betsabetsa* (jus fermenté de la canne à sucre), contenus dans un nœud de bambou ou dans un récipient quelconque, vase, assiette, écuelle, bouteille,alebasse etc.... On présente aussi des fruits, du riz, du manioc, du tabac, qu'on abandonne sur place. On offre souvent des perles en verre ou en porcelaine, fabriquées à Tananarive ou d'importation européenne, et qui ont une signification symbolique ou magique. Enfin on peut faire des offrandes d'argent : piastres entières ou coupées, selon l'ancien usage des Merina, ou pièces d'argent diverses. On dépose généralement ces pièces dans des interstices entre les pierres du tombeau, au pied du *tsangambato*. Parfois une sorte d'étroit conduit a été ménagé à cet effet au moment de la construction, de sorte que les pièces offertes tombent jusque dans l'intérieur du tombeau. Les âmes sont censées aussi pouvoir sortir par cet orifice. J'ai surtout trouvé ce rite pratiqué dans certaines parties du Betsileo.

Les victimes habituelles sont le coq, le mouton et le bœuf. Le coq, moins coûteux, est la victime la plus banale ; le mouton vient ensuite ; le bœuf est réservé pour les grandes circonstances. L'espèce et la couleur des victimes sont indiquées soit par un devin, soit par un homme possédé par un Esprit (olonjavatra, tromba, etc.).

Quand c'est un coq, on le choisit le plus souvent de couleur rouge. Le mouton est ordinairement rouge ou bien encore à tête blanche (*mazavaloha*). Comme grande victime, on ne prend ni vache (sauf des cas tout à fait exceptionnels), ni veau, ni bœuf sans cornes (*omby bory*), ni bœuf sans bosse (*omby rano*) ; la victime d'élection est d'ordinaire un jeune taureau ardent (1) ou un jeune bœuf gras (2) ; souvent on choisit un « bœuf-d'argent-accomplé », c'est-à-dire marqué de taches blanches disposées de certaine manière (3).

Mais il est impossible de donner quelque idée de l'infinie diversité des rites, sans en décrire en détail quelques uns. Ceux qui suivent ont été choisis parmi les plus caractéristiques.

(1) *Ombilahy mitrongy tany*, « taureau grattant la terre ».

(2) *Omby malaza*, « bœuf remarquable ».

(3) *Omby volavita*, décrit exactement dans le *Tantara ny Andriana*, p. 40.

## RITES AU COIN-DES-ANCÊTRES

Les Imériniens (1) procèdent de la manière suivante : on prend une feuille de bananier bien propre, un morceau de graisse coupé dans la bosse du bœuf, un os à moëlle, un fragment de viscère, du miel mis dans un nœud de bambou, du riz au lait cuit. On s'approche alors du coin-de-la-prière, on brûle le morceau de graisse, destiné à donner une fumée odorante qui réjouit les Ancêtres, dans laalebasse réservée à cet effet et appelée *voatavo arivolahy*; cettealebasse, dont le milieu est rétréci, est habituellement suspendue dans le coin sacré. Le miel est déposé à terre dans l'angle, le morceau de viscère est enterré au même endroit, le riz au lait est présenté enveloppé dans la feuille de bananier et placé sur une petite étagère fixée ou suspendue au mur. En même temps l'officiant fait la prière suivante pour inviter les ancêtres à venir manger le repas :

— Eh ! les Andriamanitra ! Eh ! les Andriananahary ! Eh ! les Ancêtres un tel, un tel (il cite un certain nombre de morts dont il connaît les noms) ! Eh ! les Ancêtres d'où nous venons, ceux du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest ! Nous votre famille, nous venons vous offrir à manger ! Ce que nous apportons est chose petite et insignifiante, et nous devrions vous apporter tout ce que nous possédons, parce que vous êtes saints. Mais comment faire ? Nous sommes orphelins et c'est à peine si nous possédons quelque chose. Soyez donc satisfaits de ce que nous offrons. »

Alors tous les assistants répètent :

— Aidez-nous ! Aidez-nous ! Donnez-nous des enfants ! Donnez-nous de la richesse ! Faites-nous vivre longtemps ! »

\*\*\*

Voici le rite en honneur dans le Betsileo (2) pour offrir aux ancêtres le repas parfumé (3). Le coin Nord-Est qui leur est consacré s'appelle la « tête » ou la « source de la prière » (*lohafiraravana*) et comporte une petite étagère pour mettre les assiettes ou les corbeilles d'offrande.

Le vœu aux ancêtres se fait solennellement dans la case. Tous les membres de la famille se réunissent et s'accroupissent par terre, tournés vers l'angle Nord-Est, et la tête découverte. Celui qui fait le vœu se tient seul debout et dit :

— O vous Andriamanitra ! si vous êtes en haut, abaissez-vous, et si vous êtes à terre, levez-vous, et ne regardez pas ailleurs, car nous venons vous demander la vie. Vous, Razana, et Matoatoa, et Lolo, à Ambondromadinika (4), et vous, ceux de Marombilahy, ceux de Vatovory, ceux de Tanetilava (5), voici que ma femme est malade, ne soyez pas en colère et n'envoyez pas de maladie. Si mon vœu s'accomplit, je ferai

(1) Recueilli dans la région de Tananarive.

(2) District d'Ambositra.

(3) Nahandro manitra.

(4) cf. Ambondrombe, résidence des morts d'après certaines traditions.

(5) Il énumère tous les endroits où sont situés les tombeaux de sa famille ou de son clan.

un repas-parfumé. »

Il indique en même temps la nature de l'offrande, victime animale, riz ou toaka. Dans le premier cas, le sacrifice se fait au tombeau ; dans le second, l'offrande a lieu devant la case. Quand le riz au lait est cuit, on le met partie dans une assiette, partie dans une corbeille. Le riz de la corbeille est porté hors de la case et destiné aux Andriamanitra et aux ancêtres des quatre points cardinaux. Le riz de l'assiette est déposé sur le *Kimpa* (étagère de l'angle Nord-Est) pour les ancêtres de la maison, celui qui fait l'offrande sort de la case, une cuiller à la main, se tient debout à l'Ouest du logis, et, se tournant vers l'Est, prononce cette formule :

— Ecoutez, vous les Andriamanitra, et les Razana, et les Matoatoa, et les Lolo, à Ambondromadinika, et vous tous les Razana restants que je n'ai pas nommés ! (à ce moment il prend du riz avec la cuiller et le jette en l'air vers le ciel). C'est pour vous, Andriamanitra, propice soit le repas, bon soit le repas ! (puis il jette une cuillerée de riz par terre et dit) : C'est pour toi, Terre, base solide où on élève les enfants, terrain de culture où on fait mûrir le riz, propice soit le repas, bon soit le repas ! (Puis il jette quatre cuillerées de riz dans la direction des quatre points cardinaux, et à chaque fois il dit : ) Voici pour vous, ceux de l'Est (ou de l'Ouest, ou du Nord, ou du Sud), propice soit le repas, bon soit le repas ! Que ceux qui sont près d'ici mangent ! Que ceux qui sont loin s'approchent ! (Ensuite il compte de un à onze, et, quand il prononce le nombre onze, les assistants crient : «Le propice, le bon, donnez-nous le, ô Andriamanitra, ô Andriananahary » !)

Enfin l'officiant rentre dans la case, et, se tournant vers le coin des Ancêtres, devant l'assiette de riz déposée sur le *Kimpa*, il dit :

— Voici pour vous, Razana et Matoatoa, ici sur le *Kimpa*. Protégez-nous, donnez-nous le cœur, donnez-nous la vie ! Propice soit le repas ! Voici ce que nous apportons pour vous honorer. Donnez-nous beaucoup de richesse, et des garçons nés un jour propice, et des filles nées un jour propice ! »

Rite analogue chez les Tanala (1). On place dans le Coin des-Ancêtres un récipient rempli de toaka, et l'homme le plus âgé de la famille prononce, tête découverte, l'invocation suivante :

— Je t'appelle, Zanahary ! C'est toi qui as fait les pieds et les mains, toi qui as fabriqué le Ciel et la Terre ! Et si nous t'appelons, ce n'est pas que les fusils éclatent et que les sagaies volent, mais c'est qu'un tel n'est pas très bien portant, et t'offre donc ce toaka bien fermenté ! Bois-le et guéris l'homme ! Qu'il n'ait plus rien qui le fasse souffrir ! Donne-lui richesse, garçons et filles nés un jour propice ! »

Puis l'officiant attend quelques instants et dit :

— Zanahary ! Tu ne mets pas longtemps à manger. Retourne donc sur ton lit d'argent. Sur ta route n'emporte ni les enfants ni les bœufs des hommes. Mais pars comme il convient, toi qui nous as donné les biens et la vie !

Ensuite il appelle les Ancêtres :

— Je vous appelle, Fahasivy ! Aussi bien les Fahasivy de mes pères que les Fahasivy de mes mères ! Votre enfant est malade, aussi vous appelle-t-il tous, les Fahasivy des ancêtres, avec ce toaka bien fermenté ! Buvez tranquillement, car

---

(1) Recueilli à Maroharatra, district d'Ambohimanga-du-sud.

voici le peu de chose qu'ont vos enfants et vos petits enfants ! Et quand vous aurez bu, retournez chacun dans votre demeure ! n'empportez pas les gens, ne gâtez les biens de personne ! Mais donnez-nous la vie ! Guérissez le malade et qu'il n'y ait rien qui lui fasse du mal !

Puis, après avoir un peu attendu, on partage le toaka entre toutes les personnes présentes.

#### RITES AU TOMBEAU

Le vœu, comme on l'a vu, peut se faire soit au Coin-des-Prières, soit dans la case, soit au tombeau, soit au lieu quelconque où un Esprit est censé résider. L'accomplissement du vœu après exaucement a lieu, selon l'importance de l'offrande, au Coin-des-Prières, sur la place du village ou dans un endroit consacré.

Certains rites comportent deux actes, l'un dans la maison, l'autre au tombeau. Ainsi chez les Imériniens, aux environs de Tananarive, pour demander aux Ancêtres la guérison d'un malade, voici comment on procède : on commence par purifier le malade de la violation qu'il a pu commettre des Interdictions ancestrales (*fadindrazana*), et ce rite s'accomplit au Coin-des-Ancêtres, avec une amulette destinée à cet usage (*ody fady*) et une espèce particulière de champignons (*olatafa*) ; on invoque Andriamanitra, Andriananahary et les Ancêtres. Puis on mène le malade au tombeau de sa famille. Là, au pied du *tsangambato*, on fait brûler de la graisse de bosse de bœuf et on répand du miel et du gingembre.

Chaque année, lors de la grande fête du Bain (*fandroana*), les Imériniens avaient coutume de faire participer les ancêtres aux réjouissances en répandant du miel à la tête-du-tombeau et en l'oignant de graisse de bœuf. Chaque fois qu'un ancêtre apparaît en rêve et réclame une offrande, on la lui porte, quelque bizarre qu'elle puisse paraître, et on fait en même temps des onctions de graisse et de miel. Si on a une occasion d'ouvrir le tombeau, on place les objets près du cadavre, au lieu de les déposer au pied du *tsangambato*.

Il est dit dans le Tantara (1) à propos des rites au tombeau-des-ancêtres : « les vivants s'en approchent pour invoquer tous les morts qui sont dans le tombeau. Dans chaque maison, quand on demande quelque chose aux ancêtres, que ce soit le souverain ou le peuple, chacun invoque les siens... On fait le sikidy, que ce soit pour un malade ou pour une autre raison, et quand le sikidy dit de sacrifier un mouton ou un coq, on le sacrifie au *tsangambato* du tombeau, destiné à cet usage... Il arrive qu'il y a des ancêtres qui oppressent leurs parents... alors on dépose de l'argent à la tête-du-tombeau ; et, si les ancêtres demandent du tabac, on en met à la tête du tombeau, de même, s'ils réclament un chapeau ou une *paliha*... Quand vient le *fandroana*, tous les gens se souviennent de leurs ancêtres, ils apportent de la bosse de zébu au tombeau pour l'y griller, ils font couler la graisse sur le *tsangambato*, et ils l'oignent avec ce qui reste de la bosse, et ils demandent de la postérité aux ancêtres... »

(1) T. A., p. 249.

## LE FAMADIHANA

Une étrange coutume Imérinienne symbolise le respect dû aux Ancêtres et le culte rendu aux morts : c'est le rite dit du « changement » (*famadihana*) (1). Il consiste à ouvrir le tombeau, à désemmailloter les cadavres des nattes qui les entourent, puis à ajouter un suaire neuf en soie rouge aux suaires pareils qui déjà les enveloppent.

Ce rite du « changement » a lieu, soit lorsqu'on transporte en un tombeau neuf tous les morts contenus dans un autre tombeau devenu trop étroit ou jugé insuffisant, soit lorsque la cérémonie du changement de *lamba* est ordonnée à la suite du sikidy ou réclamée par les ancêtres eux-mêmes. Le second cas, jadis assez fréquent, devient de plus en plus rare, tant à cause des dépenses considérables qu'occasionne cette cérémonie que par raison d'hygiène ; on est obligé souvent d'interdire ces transferts ou ces exhumations, qui risquent de faire renaître des épidémies éteintes. D'ailleurs, qu'il s'agisse d'un transfert ou d'un simple changement de suaire, la cérémonie est la même.

Elle dure de 2 à 5 jours chez les Imériniens (2), de 3 à 8 jours chez les Betsileo. On l'annonce longtemps d'avance parmi les membres de la famille et du clan, de façon à recueillir l'argent destiné à remercier ou à sanctifier les ancêtres (3). Chacun donne selon ses moyens, vingt centimes, un franc vingt-cinq, cinq francs, ou davantage. Ces offrandes allègent un peu les frais considérables que doit faire la famille pour l'achat des *lambamena* et la célébration de la fête. Les *lambamena* sont des suaires de soie à fond rouge ou brun et à raies blanches, noires ou multicolores. Pour cette cérémonie il en faut toujours un certain nombre, parfois un, souvent deux ou trois pour chaque cadavre. Quelquefois cependant, par économie, et quand il s'agit de corps presque tombés en poussière, on enveloppe dans un seul *lambamena* les restes de 2, de 3 et même de quatre ancêtres. De plus il faut sacrifier des bœufs, un au minimum, le plus souvent deux, quelquefois cinq, dix et davantage. On annonce d'avance, et avec ostentation, le nombre des *lambamena* et celui des victimes. Celles-ci sont appelées bœufs-de-changement (*ombivadika*) et bœufs-de-remerciement (*ombisaotra*). Quand la famille, très pauvre, ne peut offrir qu'un seul bœuf, on suppose par une sorte de fiction que la moitié de la victime est *ombivadika* et l'autre moitié *ombisaotra*. La chair de ces victimes sera distribuée aux assistants, proportionnellement aux offrandes faites ou en tenant compte des parts données par d'autres à l'occasion d'une cérémonie analogue ; mais personne n'est oublié, même ceux qui n'ont rien donné, car un ancien proverbe dit : « Etre chiche de la chair, ce n'est pas l'habitude des Ancêtres » (4).

(1) Les Européens de Madagascar parlent généralement du retournement des morts : ce barbarisme constitue en même temps une impropriété d'expression ; car il ne s'agit pas de « retourner » les cadavres, mais ou bien de les transférer d'un tombeau dans un autre, ou bien de changer leur suaire. Voir planche XIX.

(2) Région de Tananarive.

(3) *Vola saodrazana*, d'après le T. A., p. 272 ; *vola hasindrazana* d'après mes propres recherches.

(4) *Ny mihenahena amankena tsy fanaon-drazana*. Ce proverbe contient un jeu de mots intraduisible sur le sens de *henahena* (refus) et *hena* viande.

Le jour où commence la fête, on sort les cadavres du tombeau, on défait les nattes qui les enveloppent, et on les range sur ces nattes au pied du côté Ouest du tombeau, de part et d'autre de la porte. La fête dure au moins deux jours. D'abord il y a des jeux de *mpilalao* (1) ; ordinairement on en loue deux troupes ; elle se succèdent, chacune rivalisant à qui vaincra l'autre. Les femmes de la famille qui fait le *famadihana*, revêtues de leurs plus beaux atours, sont accroupies sur des nattes ou assises sur des bancs devant la foule. Le deuxième jour elles dansent au son de la grosse caisse et leur danse est rythmée par les claquements de mains de la foule. Pendant ce temps on abat les bœufs solennellement et on distribue la chair entre tous les assistants. A la fin, on enveloppe les cadavres dans les suaires neufs offerts par leurs descendants, on les promène plusieurs fois autour du tombeau, puis on les y dépose, chacun à sa place rituelle. Auparavant les femmes de la famille qui désirent des enfants touchent les nattes ayant servi à envelopper les cadavres par dessus les suaires, ou même s'étendent de tout leur long sur ces nattes : ainsi les ancêtres sont censés les féconder.

Dans le Betsileo, les rites sont à peu près les mêmes. Le premier jour, les *mpisifotromby* (2) se livrent à leurs jeux. Tous les assistants portent leurs plus beaux vêtements, particulièrement les *lambamena mirongo*, lambas de soie à fond rouge, aux bords ornés de perles. Toute la journée on mange et on boit, on regarde les jeux des *mpisifotromby* et des *mpilalao*. La nuit, les *mpilalao* cèdent la place à une autre sorte de chanteurs et de danseurs. Ce sont les jeunes gens et les jeunes femmes du clan, qui dansent l'*orija* (3), danse rythmée par des battements de pieds et des mouvements de mains, et accompagnée de chants. Les danseurs s'avancent les uns derrière les autres en deux files et décrivent diverses évolutions. Tout cela se passe près de l'habitation et dans le voisinage d'un catafalque appelé "maison des âmes ou des oiseaux" (*tranovorona*) et dressé dans la case à cette occasion. Le dernier jour, on se rend au tombeau et on procède à l'enveloppement des morts dans les nouveaux *lambamena* ou à leur transfert dans un tombeau neuf.

\*  
\*  
\*

#### TAHARAZANA

Les Marofotsy et les Sihanaka appellent *taharazana* le sacrifice en l'honneur des Ancêtres. Si c'est un bœuf qu'on immole, on prend la tête et un morceau des meilleurs quartiers et on les enfle sur la pointe ou la fourche d'une perche dressée à côté du tombeau. Parfois les morts réclament qui un chapeau, qui une valise ou une marmite, qui une carafe ou un instrument de musique, et il est très curieux, en pays Sihanaka ou Bezanozano, de voir à côté des sépultures les piquets

---

(1) Chanteurs et danseurs de profession.

(2) Mot à mot «Ceux qui font l'escargot avec les bœufs» c'est-à-dire qui saisissent les bœufs par les cornes et s'attachent à leur tête comme l'escargot à sa coquille.

(3) Tout a fait pareille au *rija*, si en honneur chez les Betsimisaraka, et dansé par ceux-ci le soir, pendant les périodes de pleine lune.

où ont été empalés, les uns à la suite des autres, les objets les plus hétéroclites. Si c'est un lamba ou de l'argent qui constitue le *taharazana* (1), on les place à l'intérieur du tombeau.

\*  
\*\*

### ZAVALOLO

Les Sakalava célèbrent aussi en l'honneur des ancêtres diverses cérémonies qui témoignent de leur respect pour les esprits des morts. Elles s'adressent surtout aux âmes des rois, plus redoutées et par conséquent plus vénérées que les autres. Mais il en est une qu'on accomplit régulièrement pour les morts ordinaires et qui correspondrait en quelque sorte au *famadihana* des Imériniens : c'est celle appelée *zavalolo* (choses des *lolo* ou des âmes) (2). Quand on veut honorer un ancêtre par ce rite, on convoque les gens des villages voisins qui apportent du toaka et des provisions. Un bœuf, choisi dans le troupeau d'après les indications du devin, est attaché au piquet. La nuit qui précède le *zavalolo*, il y a grandes réjouissances : chants, danses, beuveries. Le lendemain matin, on se dirige vers le tombeau en emmenant le bœuf. Une partie des membres de la famille s'occupe à arracher les herbes qui poussent sur le tombeau ou dans ses alentours immédiats ; les autres apportent des pierres qu'on ajoute à celles signalant déjà la sépulture. On immole le bœuf et le premier sang recueilli est versé sur la tombe. L'animal une fois dépecé, on fait cuire immédiatement des morceaux provenant du foie, de la bosse, du poitrail, des viscères, des cuisses et du dos. Les membres de la famille consomment ces prémices sur place et en enveloppent quelques parcelles dans une feuille de bananier qu'ils déposent à la tête de la sépulture pour le mort. Puis le boucrane est fiché sur un poteau planté au même endroit. On emporte ensuite tout ce qui reste de la victime, qu'on fait cuire et qu'on mange au village avec les gens conviés (3).

\*  
\*\*

### LE HAZOMANGA ET LE FISAORANA

Chez les Betsimisaraka, les Tanala et les peuples du Sud, le lieu où l'on fait ordinairement les sacrifices aux ancêtres est marqué par un poteau d'une forme déterminée, planté à un certain endroit : il s'appelle *fisaorana* (4) (le bois)

(1) *Taharazana* signifie proprement compensation pour les ancêtres : c'est ce qu'on leur offre en échange de quelque chose qu'on leur demande.

(2) Recueilli à Ampasimena, district d'Ambanja, province de Nosibe.

(3) Voir les rites du *fanampoamangatsiaka* chez les Sakalava du Boeni : T. et D. 118.

(4) Une bonne partie des renseignements que j'ai pu réunir sur les peuples du Sud m'ont été obligeamment fournis par le Capitaine Sébelin, de l'infanterie Coloniale, qui commanda longtemps des secteurs dans le Sud et voulut bien mettre en ordre à mon intention les notes nombreuses prises au cours de ses tournées.



où l'on remercie) chez les peuples de l'Est, et chez ceux du sud *hazomanga* (le bois excellent). On verra un peu plus loin le rôle du *fisaorana* dans la cérémonie du *Tsikafara*. Voici quelques détails sur le *hazomanga* chez les Antandroy, les Bara, les Tanosy et les Mahafaly (1).

Pour les trois premières tribus, le *hazomanga* est un poteau taillé en pointe et planté à l'Est de la case du Mpisorona ou prêtre du clan. Chez les Mahafaly le *hazomanga* occupe la même place, mais il consiste en deux bois, dont l'un est plus long que l'autre. L'un s'appelle le *hazomanga lava*, (le long bois) gardé par le mpisorombe (le grand sacrificateur), et l'autre le *hazomanga fohy* (le bois court) gardé par le mpisoronakely (le petit sacrificateur). Le premier porte vers son extrémité une planchette horizontale traversée par la pointe du bois et destinée à empêcher les viscères fichés sur l'hazomanga de glisser. Le Mpisorona est également le gardien du *vy lava* (long couteau), couteau sacré qui sert pour immoler les victimes.

Les sacrifices aux Ancêtres se font de la manière suivante :

Mahafaly: le mpisorona se place sur une natte propre et prie les ancêtres ; son frère le plus âgé égorge la victime, bœuf ou mouton ; des branches de mandorovy sont plongées dans le sang, on asperge le *hazomanga* et la direction de l'Est, puis on dépèce la victime, on enlève le cœur, la bosse et la foie, qu'on fait cuire. Le mpisorona, tout en priant les Ancêtres, fiche le cœur sur la pointe du bois sacré ; une partie de la bosse et du foie sont jetés aux autres points cardinaux. Le reste de la viande est partagé entre les assistants.

Bara et Tanosy: en cas de maladie d'un membre du clan, le sacrifice aux Ancêtres (*soro*) a lieu au pied du *hazomanga*. Le mpisorona, assis sur une natte propre, derrière la victime et en avant de la famille, prend une assiette neuve pleine d'eau, asperge le bœuf et les assistants, puis adresse une prière aux Ancêtres, à Zanahary et à Andrianakatsakatsa pour la guérison du malade et la protection de tous ses descendants. Le fils d'une sœur du malade coupe alors la gorge du bœuf: avec le sang, le Mpisorona oint les deux tempes et le milieu du front d'abord du malade, ensuite de tous les membres de la famille. Puis la viande est découpée et distribuée. Le mpisorona a pour sa part la culotte du bœuf, et l'ombiasy la tête. Un morceau de la bosse et du foie sont plantés sur le *hazomanga*.

\*  
\*\*

#### LE SIKAFARA, (2) OU TSIKAFARA

Le Sikafara ou Tsikafara est une cérémonie extrêmement répandue sur toute la côte Est et dans la partie septentrionale de l'île. En pays Betsimisaraka ou Tsimihety, il n'est pas de canton où n'ait lieu tous les jours au moins un sikafara. Les rites en sont très variés dans le détail et peuvent présenter de clan à clan des différences assez nombreuses, pourtant les caractères essentiels de la cérémonie demeurent partout les mêmes, et il est facile d'en donner une description générale très précise.

(1) Voir planche XVI.

(2) T. et D., 19 et 20. Voir planche XX.

Le Sikafara est le sacrifice d'un bœuf aux dieux et aux ancêtres en remerciement de l'accomplissement d'un vœu. C'est souvent aussi, on peut dire toujours, une occasion de ripailles et de beuveries. Car, si un seul bœuf est sacrifié rituellement, d'autres peuvent être tués d'avance ; d'autre part le toaka ou rhum et la betsabetsa, jus de canne à sucre, fermenté et additionné d'essences, coulent à flots pendant ces fêtes.

Le lieu du sacrifice est très variable : c'est au pied d'une pierre levée ou d'un arbre sacré, à un confluent de rivières, à un endroit quelconque où le vœu a été fait, souvent sur la place et auprès du poteau sacré qu'on trouve dans tous les villages Betsimisaraka. Ce poteau s'appelle *fisoro* (poteau « d'offrande ») ou *fisaorana* (poteau d'actions de grâces) (1). Il y en a un ou plusieurs par village, le plus souvent autant qu'on compte de familles ou de clans dans l'agglomération. Il se termine en pointe ou en une fourche à deux pointes, et porte généralement, enfilés à son sommet, un certain nombre de boucranes.

Le maître-du-Sikafara convie à la fête en premier lieu tous les membres de sa famille du côté paternel et du côté maternel, puis les membres apparentés du clan, enfin les voisins immédiats, car le village se compose d'ordinaire de plusieurs clans juxtaposés. Souvent aussi, quand on a l'intention de tuer plusieurs bœufs, on invite les villages voisins. Les gens de la famille et du clan se font sur le visage des marques rituelles de terre blanche (*ravoravo*), par exemple au milieu du front, ou sur le front et sur les tempes, ou sur le front, sur le nez et sur les joues, etc.

Le maître de la cérémonie fait d'abord un discours (*kabary*) pour expliquer à la suite de quel vœu il accomplit le sacrifice et comment il s'en acquittera. Il remercie les assistants d'être venus, et un ou plusieurs de ceux-ci répondent et le remercient à son tour, en paraphrasant plus ou moins ses paroles, selon la coutume Malgache.

Les femmes sont groupées : à diverses reprises, au cours de la cérémonie, elles chanteront, en battant des mains, des chants rituels adaptés à l'un des actes du sacrifice, généralement assez courts et qu'elles répètent indéfiniment pendant toute la durée du rite. Les vieillards et les notables sont accroupis sur une grande natte. Entre cette natte et le centre rituel du sacrifice (pierre levée, arbre, case ou *fisoro*) est réservé un assez grand espace pour la victime.

Les jeunes hommes vont chercher celle-ci au paturage, ou parfois au piquet où elle a été attachée dès la veille. Ils l'amènent en se livrant aux jeux habituels, entre autres au jeu de l'Escargot (2). Pendant ce temps les femmes chantent le chant « du bœuf d'offrande », qui célèbre le courage et la force des hommes. Le bœuf n'est pas choisi au hasard, mais d'après les indications du sorcier et du faiseur de sikidy. Certains bœufs sont interdits, par exemple ceux qui n'ont pas de cornes (*omby bory*) et ceux mouchetés de rouge (*omby vandamena*). Généralement on prend une victime dont la robe s'harmonise pour la couleur avec le destin du jour. (3) Ainsi ce sera un bœuf noir à taches blanches (*omby voambo*) pour *adaoro*, un bœuf bai pour *asorotany*, un bœuf complètement noir pour *alahasaty*, ou tout blanc pour *alohotsy*, etc.

La victime est amenée dans l'espace réservé à cet effet, et couchée sur le flanc

(1) *Fisoro*, de *soro* ou *sorona*, offrande, sacrifice, — *fisaorana*, de *suotra*, remerciement.

(2) *Fisifotromby*, voir note de la p. 237.

(3) Cf. T. A., p. 40, 41.

gauche, la tête dirigée vers l'Est, regardant le centre rituel du sacrifice (objet sacré, *fisoro*, etc.) et les deux pattes de devant liées sur celles de derrière. Alors intervient le sacrificateur (*mpisoro* chez les Tsimihety) ou le diseur de prières (*mpanitsika* chez les Betsimisaraka). Il s'approche, tenant à la main un *kiriho* (1) ou un nœud de bambou plein d'eau, et il verse de l'eau sur la victime, de la tête à la queue, et tout autour d'elle; une femme âgée, sœur ou tante du maître du sacrifice, frappe de la main sur le ventre du bœuf en disant :

— Mort aujourd'hui, remplacé demain !

Ce rite s'appelle le « lavage du bœuf » (2).

Puis on passe au rite qui consiste à *parfumer* le bœuf pour attirer vers lui les *Seigneurs parfumés*. On procède de la façon suivante. On prend un tesson ou une pierre plate ou une petite cupule spéciale réservée à cet usage (3), on y met un peu de braise ardente et une boulette d'encens, consistant soit en résine de *ramy*, soit en toute autre substance odoriférante. On parfume la victime successivement à la bosse, à la tête, au poitrail et à l'arrière-train. En même temps on étend auprès du bœuf une petite natte neuve, sur laquelle on place deux assiettes ou deux bols en faïence ou en émail, ou deux écuelles en terre ou en bois, ou deux vases en bois. Dans l'un on met de l'eau pure et une pièce d'argent, ordinairement une pièce de cinq francs, dans l'autre du *toa-drazana* (4). Ce dernier rite est usité surtout chez les Tsimihety; dans beaucoup de clans Betsimisaraka, on ne met qu'un récipient contenant l'eau et la pièce d'argent.

Vient ensuite le rite de la présentation de la victime, accompli soit par celui qui offre, le *sikafara* ou par une de ses parentes, soit par le sacrificateur ou le diseur-de-formules. L'officiant met le pied sur la queue de la victime, et d'un bâton ou d'une baguette qu'il tient à la main, il frappe l'oreille droite du bœuf en s'excusant de le sacrifier et en protestant qu'il ne fait que suivre la coutume instituée par les Ancêtres. Il affirme en même temps que ce bœuf n'est pas un bien mal acquis ou volé, mais fait partie depuis longtemps du troupeau (5).

Les femmes chantent à ce moment là le chant de « consécration de la victime » (6).

Ensuite l'officiant frappe de nouveau le bœuf avec le bâton, et appelle successivement les *Zanahary*, puis les *Razana*. Dieux et ancêtres sont invoqués soit nommément, soit par catégories. Il y a souvent des énumérations assez longues. Pour les ancêtres on cite généralement les ancêtres maternels d'abord, puis les ancêtres paternels; on les désigne parfois en indiquant le lieu de leurs tombeaux.

Pendant toutes ces invocations, et tandis que l'officiant frappe fortement le bœuf de son bâton, celui-ci ne laisse pas que de s'agiter, d'émettre des souffles rauques, de pousser des meuglements: tous ces signes sont interprétés comme des présages et, comme tels, soigneusement observés par les assistants et par le *mpisikidy*. Leur signification est assez diverse, mais en général, tant que le bœuf se débat, ou

1) Morceau dealebasse ou d'enveloppe de fruit servant de récipient.

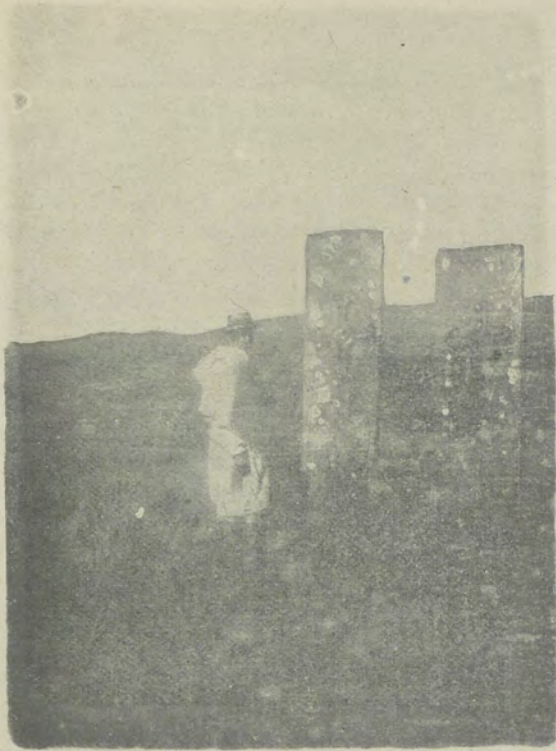
2) *Fomba manasa omby*.

3) *Fanembohana*, *fanimbohana* chez les Tsimihety.

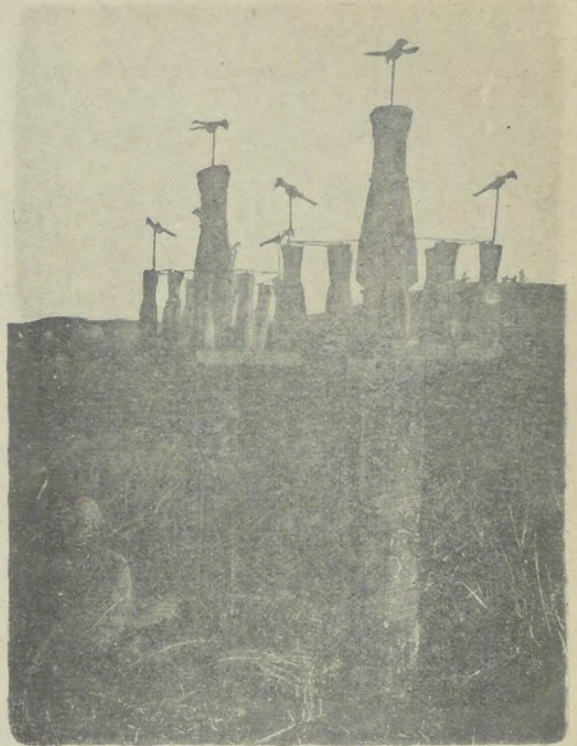
4) *Toadrazana*, « rhum des ancêtres » : c'est une sorte d'hydromel cuit.

5) Ce dernier rite a lieu souvent au moment où on amène la victime.

6) *Hira fanamasinana ny joro*.



Pierres commémoratives  
*(environ d'Ambositra)*



Poteaux d'offrandes  
*(chez les Betsileo)*



Poteau d'offrandes (fisoarana)  
Betsimisaraka



Pierre plantée (orimbato)  
Imerina

souffle, ou meugle, c'est que les ancêtres ne sont pas encore complètement favorables, ou que certains ont été oubliés dans l'invocation.

On retourne la tête de la victime et on plante en terre le bout de ses cornes ; elle présente ainsi le cou, et le sacrificateur l'égorge avec le long-fer (Vy lava), couteau sacré destiné spécialement à ce rite, et dont il est interdit de se servir pour les usages ordinaires : surtout il ne doit pas être en contact avec de la chair ou de la graisse de porc. Le premier sang qui jaillit est recueilli soigneusement, et on en fait des onctions ou des aspersion : on oint par exemple le front de celui qui a fait le vœu ou pour qui on a fait le vœu, origine du Sikafara, on asperge les assistants, on frotte le fisoro, l'arbre sacré, la pierre levée.

Avant ou après ce rite, selon les régions, se place celui de l'aspersion avec l'eau consacrée contenue dans l'assiette ou dans le van. Pour l'accomplir, on coupe des touffes de poils sur certaines parties du corps de la victime, particulièrement sur le front et la queue, on trempe ces touffes dans l'eau consacrée et on asperge la personne objet du sikafara et les assistants. Parfois on combine les deux rites en mêlant le premier sang à l'eau dans l'assiette.

Après l'égorgement et les aspersion ou les onctions, a lieu le dépeçage qui donne lieu à des rites extrêmement divers et qu'il est assez difficile de résumer. Certaines parties des viscères, l'os frontal orné de ses cornes sont fichées à la pointe du fisoro. D'ordinaire on fait ce qu'on peut appeler la part des Ancêtres et la part des vivants.

La part des ancêtres consiste dans des prémices de certaines parties de la victime : on prend d'habitude des fragments de bosse, de poitrine, de foie, de culotte, d'intestins et une côte. On fait cuire tout cela soit dans une marmite spéciale (Tsimihety), soit sur une sorte de table en branchages, recouverte de terre et supportée par quatre piquets (clans Betsimisaraka du Sud).

Quand les dieux et les ancêtres se sont rassasiés du fumet de ces prémices — et les dieux mangent vite, — leurs restes sont la part soit des enfants, soit des notables du clan.

Les diverses parties du bœuf sont ensuite partagées entre les vivants d'après certaines règles fixes (parts spéciales réservées au sacrificateur ou au diseur de prières, à la personne objet du sikafara, etc.) et aussi selon l'importance des offrandes en argent faites par les invités au Maître de la cérémonie (1).

\*  
\*\*

#### RITES AUX ANCÊTRES ROYAUX

Les rites qui s'adressent aux Ancêtres des rois sont, chez tous les peuples de l'île, plus compliqués et plus solennels que pour les ancêtres d'une famille quelconque. En effet les Morts royaux sont devenus en quelque sorte des dieux protecteurs du clan tout entier, ils ont conservé sur les autres Ancêtres dans le monde de l'au-delà la même supériorité qu'ils avaient sur leurs contemporains de leur vivant. Chaque homme doit donc adorer ses propres ancêtres, lorsqu'il a quelque chose à leur demander, et en plus les ancêtres des Rois, aux jours fixés pour leur rendre hommage.

(1) On trouvera aux annexes le récit de deux sikafara, l'un Tsimihety, l'autre Betsimisaraka.

## CULTE DES DOUZE-QUI-ONT-RÉGNÉ CHEZ LES IMÉRINIENS

En Imerina le culte des ancêtres royaux, institué déjà par Ralambo et par Andrianjaka au XVII<sup>e</sup> siècle, avait été réglé définitivement par Andrianampoinimerina à la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au commencement du XIX<sup>e</sup>. Ces rites ont été presque complètement abolis à partir de la conversion d'une reine Imérinienne au protestantisme, en 1869. Toute trace en a disparu depuis la conquête française en 1895. Aussi n'est-il plus loisible de les étudier directement comme ceux en usage chez la plupart des peuples de l'Ile. Toutefois la tradition en a été conservée d'une façon assez sûre dans l'Histoire des Rois du Père Callet. C'est d'après ce texte que je les résume ici (1).

Tous ces rites étaient compris sous l'appellation générique d'invocation aux Douze-montagnes et aux Douze-qui-ont-régné (2). Ils s'adressaient aux Ancêtres des Rois ainsi qu'aux lieux où ils avaient régné et où se trouvaient leurs tombeaux. On a vu plus haut quelles étaient les Douze montagnes parmi lesquelles il faut citer Ampandrana, Merimanjaka, Alasora, Ambohidrabiby, berceaux de la royauté Imérinienne, Ambohimanga et Tananarive, les villes d'Andrianampoinimerina.

Les tombeaux des Rois se distinguaient, parce qu'ils étaient surmontés d'une case en bois appelée Case-Sainte (3), par opposition à la Case-Froide (4), à laquelle avaient seuls droit les nobles des premières castes. Ces tombeaux étaient l'objet d'un tel respect, qu'on devait ôter son chapeau, dès qu'on mettait le pied dans l'enceinte où ils étaient inclus. De même si on couchait dans leur voisinage, il fallait s'arranger pour avoir la tête et non les pieds tournés dans leur direction. On recommandait aux étrangers d'observer cette précaution, pour « ne pas donner de coups de pied aux Cases-saintes. »

Les tombeaux des Douze-montagnes avaient des *surveillants* et des *gardiens*.

Les *surveillants* (5) étaient les femmes ou les descendants directs des souverains. Les premiers rois, qui pratiquaient couramment la polygamie et que la coutume autorisait à posséder douze épouses légitimes, avaient sans doute des femmes dans les villages des Douze montagnes. Ces *surveillants* étaient chargés d'ouvrir la porte de la Case-Sainte, lorsqu'il y avait des rites à accomplir.

Les *gardiens* (6) ou prêtres ordinaires du culte étaient choisis exclusivement dans un certain nombre de clans des Hova ou hommes libres (7). La condition indispensable qu'ils devaient remplir était d'avoir encore leur père et leur mère vivants ;

(1) T. A., p. 248-258, cf. p. 48 à 61.

(2) Ny fiantso amin' ny tendrombàhitra 12 sy ny 12 nanjaka.

(3) Trano masina ; voir pl. XXI.

(4) Trano manara ; voir pl. XXI.

(5) Mpitandrina. C'étaient les Vadinandriana ou les Zazamarolahy, la 1<sup>ère</sup> des castes nobles.

(6) Mpitahiry ; les gardiens des sampy portaient également le titre de mpitahiry.

(7) Huit clans hova, d'après le T. A., p. 254 ; ce sont les Andriamarofotsy, les Tehitany et les Zanadahy, de la tribu des Tsimahafotsy, les Zanakandrianato de la tribu des Mandiavato, les Zanakontaihary, de la tribu des Antairoka, les Telasora, les Zafintsoala et les Zanakandrianiteny.

aussi leur donnait-on le nom de *velondraïamandreny*. S'ils venaient à perdre un de leurs parents, on les remplaçait aussitôt ; en cas d'urgence ou d'impossibilité, on pouvait cependant les garder provisoirement en changeant leur nom en celui de *velomihafy* (les vivants-qui-pâtissent), avant de les employer pour les rites. Ils étaient logés dans des cases construites au voisinage des tombeaux par les soins des rois. Pour l'accomplissement des rites, ils devaient être vêtus d'un salaka et d'un lamba en soie rouge. Il leur était interdit de toucher à un cadavre ou de s'en approcher et de manger la viande de bœufs tués à l'occasion de funérailles.

Leurs fonctions consistaient à entretenir en bon état les Cases-Saintes et à y célébrer tous les rites en l'honneur des ancêtres royaux. Les voici, brièvement d'écrits :

A) Couvrage de la Case-sainte.

Les toits en roseaux des Cases-Saintes s'abîmaient assez rapidement. Les «hommes-aux-pères-et-mères-vivants» étaient chargés de les réparer solennellement, chaque fois qu'il en était besoin. Le peuple se figurait que lorsque le toit d'une de ces cases était en mauvais état, la pluie ne pouvait plus tomber dans la région. On immolait pour le rite du couvrage les victimes habituelles.

B) Rites banaux.

Chaque fois qu'on ouvrait les cases-saintes, pour une cause quelconque, par exemple à l'occasion d'une visite du roi, à une date qui n'était pas celle d'un grand rite, ou simplement aux jours fastes indiqués par le mpisikidy, il fallait accomplir les cérémonies banales : faire brûler de l'encens, griller de la bosse de bœuf, allumer le lampadaire à graisse (jiro). L'épouse royale ou les zazamarolahy étaient présents et prononçaient la formule consacrée.

— Nous demandons la propitiation ! Aidez notre roi ! Qu'il ait la faveur de vieillir parmi les Hommes-sous-le-Ciel ! »

C) Rites extraordinaires en cas d'épidémies ou de sécheresse.

Quand un malheur s'abattait sur le pays, épidémie tenace, sécheresse persistante, on avait recours naturellement aux ancêtres royaux. On immolait alors comme première victime, spéciale à ce rite, une vache maigre tachetée de blanc (1), et ensuite un bœuf gras (2). La partie supérieure des deux bosses était grillée à la tête du tombeau à l'Est, et on en oignait la pierre sacrée ; on faisait également brûler de la graisse dans les lampadaires de la Case-sainte.

D) Inaugurations royales.

Dans l'ancienne religion malgache, la tradition règne en souveraine maîtresse. Les ancêtres n'aiment pas le *nouveau*. Aussi, chaque fois qu'un vivant entreprend ou commence quelque chose, il doit être en méfiance et demander préalablement l'assentiment des razana. De là un grand nombre de rites propitiatoires d'inauguration qu'on appelle en Malgache *Santatra* (3). Ces cérémonies sont particulièrement importantes, quand il s'agit des ancêtres royaux, et leur accomplis-

1) *Ny omby volavita, omby vavy kely jabora.*

2) *Omby malaza.*

3) *Santatra, ce qu'on fait pour la première fois ou ce par quoi on débute, Manantatra, commencer, débiter, Misantatra, faire les rites prémiciels ou inaugura-*

*toires.*  
*Ces rites seront étudiés en détail dans un livre ultérieur sur les «Rites sociaux» des Malgaches.*

sement est la principale fonction des « hommes aux pères et aux mères vivants ». C'est eux qui procèdent dans les Cases-saintes, sur les 12 Montagnes, à tous les rites prémiciels concernant le roi, qu'il s'agisse de l'inauguration d'un village, ou d'un rova, ou d'une case, ou de la récolte des rizières royales, ou d'une action quelconque qu'il plait au roi d'entreprendre.

\*  
\*\*

### E. LE FANDROANA

Cette fête durait plusieurs jours à Tananarive et se renouvelait à Ambohimanga.

Le premier jour, la famille royale et les Honneurs se réunissaient à Manjakamiadana, où avait lieu un premier rite de purification (1). On sacrifiait un coq rouge, dont on coupait la gorge. On recueillait le sang sur une feuille de bananier. Le roi se plaçait ensuite au Nord du foyer, prenait le sang avec l'ongle du petit doigt de la main droite, s'en oignait le front, l'intérieur de la gorge, l'estomac, les aisselles, les ongles des pieds et des mains. Toutes les personnes présentes faisaient de même.

Le 2<sup>e</sup> jour, dès le matin, les andriana, portant des lambamena, se réunissaient à la famille royale. On ouvrait toutes les tranomasina ou tombeaux royaux, en commençant par les cinq le plus au Sud des Sept-tombeaux-en-ligne. On balayait l'intérieur, on étendait des nattes et des étoffes rouges. Le soir, réunion à nouveau pour le bain proprement dit. Cette fois toutes les classes de la population étaient représentées dans l'assemblée : nobles et peuple. Le fracas des musiques et le tonnerre des coups de canon annonçaient partout la fête. Des bœufs étaient distribués au peuple en grand nombre. Au palais on préparait le varisosa (riz cuit à l'étouffée d'une certaine manière) et la viande conservée spécialement depuis le dernier *fandroana*. Le souverain, debout dans le coin des ancêtres, demandait à ses aïeux de le sanctifier en cette journée. On cachait avec une étoffe de soie rouge le lieu du bain. Puis, avec l'eau contenue dans une corne, avait lieu la purification. On aspergeait, pour les sanctifier à leur tour, les assistants et jusqu'à ceux du dehors. Le roi, au coin des ancêtres, faisait le repas rituel avec le *varisosa* et la viande du précédent *fandroana*. Cette cérémonie durait de 7 heures du soir à 11 heures. Elle avait lieu la veille du premier jour du mois Alahamady qui marquait le renouvellement de l'année. C'était donc, comme les rites précédents, un rite prémiciel ou d'inauguration. Au moment de commencer une autre année, le roi demandait à ses ancêtres la prolongation de sa vie et des bénédictions de toutes sortes.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> Alahamady, à 6 heures, on se réunissait de nouveau, à l'Ouest des Sept-Tombeaux-en-ligne. Cette fois c'était pour remercier les Ancêtres par un sacrifice (2) des grâces qu'ils étaient censés avoir accordées la veille. On immolait le taureau *volavita* (4) et le bœuf coupé *malaza* (3); on apportait au souverain

(1) *Misaotra omby*.

(2) *Manala faditra*.

(3) *Omby volavita*.

(4) *Vositra malaza*.



la bosse de la première des deux victimes, et il la léchait en prononçant la formule suivante :

— Que j'atteigne mille années, Andriamanitra, Andriananahary (1). Les quatorze officiants appelés *velondraiamandreny* apportent ensuite la bosse aux femmes et aux enfants du souverain, qui la léchent également en invoquant les ancêtres. Puis le roi, sa famille et les représentants des Andriana vont successivement à tous les tombeaux royaux (*tranomasina*). On grille un morceau de graisse de bœuf à la tête de chacun d'eux.

En même temps qu'a lieu cette cérémonie, on tue aussi un taureau *volavita* à Ambohimanga et des bœufs *malaza* sur les douze montagnes, devant les tombeaux des anciens rois.

D'ailleurs, après avoir ainsi inauguré l'année (2) à Tananarive, le roi, au jour fixé par les astrologues, se rend à Ambohimanga, où il célèbre une cérémonie plus simple. Il se contente, pour demander la bénédiction de ses aïeux, de leur offrir les victimes *volavita* et *malaza*. Il réveille les ancêtres à l'intérieur de la *tranomasina* et les appelle tous en prononçant la prière suivante :

— Puissé-je être aidé de vous, ô vous *tous* mes ancêtres ! Donnez-moi bonheur et prospérité ! Donnez-moi de maintenir la terre et le royaume, d'atteindre la vieillesse ! Voilà ce que je vous demande à vous tous mes ancêtres ! »

Avec le sang de l'omby *volavita*, il oint ensuite la porte du tombeau et avec la graisse de la bosse, à l'intérieur, le Coin-de-la-prière.

Dans toutes les cérémonies Imériennes en l'honneur des ancêtres royaux, quand on sacrifiait le bœuf *volavita*, le partage des chairs de la victime était réglé par un rituel très précis institué au temps d'Andrianampoinimerina (3). La bosse était la part de l'ancêtre ou des ancêtres royaux : on la faisait griller au dessus d'un feu de roseaux *zozoro*, à la tête du tombeau, et avec une fourche en fer à sept branches, dont toutes les pointes étaient bien garnies de graisse de bosse. Une fois cuite, on la répartissait sur des feuilles de bananier, et, après avoir oint le Coin-des-Ancêtres dans la Case-Sainte, l'officiant, le souverain lui-même, s'il était présent, offrait les parts préparées aux représentants des diverses castes (4). Les chairs du côté droit de la victime, l'intestin blanc, la panse et la culotte appartenaient au roi ; l'éperon (5) aux *Zazamarolahy* (1<sup>ère</sup> des castes nobles), l'omoplate aux *Andriamasinavalona* (2<sup>e</sup> caste

(1) Nul doute pour moi que dans cette formule, faite devant les 7 tombeaux des ancêtres les plus anciens de la lignée royale, *Andriamanitra* et *Andriananahary* ne désignent les rois ancestraux morts en odeur de sainteté, les Seigneurs Parfumés, et les rois Procréateurs de la race.

(2) *Mijaka*.

(3) T. A. p. 253.

(4) Littéralement les « têtes du peuple » (*loholona*).

(5) *Fatsy* ; ce mot désigne en malgache l'éperon du coq ; le sens n'en est pas très clair en ce qui concerne le bœuf.

noble) ; l'épaule aux gardiens des Sampy Rakelimalaza et Rafantaka ; la moitié gauche du poitrail et la graisse du ventre aux 12 hommes qui ont fait roi Andrianampoinimerina ou à leurs familles ; la tête aux Zanakandrianiteny, clan d'hommes libres d'Ambohimanga, chargés de la construction et de la réparation de tous les toits des cases royales ; la partie entre l'épaule et le genou aux officiers gardiens du palais ; la viande de la cuisse à ceux qui appellent pour les Kabary ; les rognons à divers personnages, selon les lieux où se fait le sacrifice ; tout l'intérieur de la victime aux officiers chargés de la propreté du palais. Enfin ce qui reste, en particulier presque tout le côté gauche, est distribué aux représentants présents des différents clans du peuple.

### CULTE DES ANCÊTRES ROYAUX CHEZ LES SAKALAVA

Chez les clans Sakalava, les rites en l'honneur des ancêtres royaux ont pris aussi une grande importance. Ils sont célébrés soit au (*mahabo* tombeaux) soit au *tsizoizoy* (lieu des reliques) (1). Le mot *fanompoana* (service d'un maître) sert à désigner l'ensemble des rites relatifs aux funérailles et au culte des rois morts : sépulture au premier et au deuxième degré, entretien et réparation des diverses parties du *mahabo* et du *tsizoizoy*. Une des cérémonies par exemple est celle qui consiste à balayer les dépendances du *tsizoizoy* (2). Le rite est ordonné par le roi et célébré par les *marovavy* (femmes de la suite) et les *sambarivo* (esclaves royaux). Les *marovavy* défont leurs coiffures, portent leur lamba d'une façon spéciale, puis procèdent au nettoyage ; les femmes du clan Antavarabe s'occupent de la partie Nord et celles du clan Tsimania de la partie Sud. Les *Sambarivo* nettoient le dessous du plancher de la case des reliques, élevée sur pilotis, car quiconque pénétrerait en cet endroit serait immédiatement réduit en esclavage. Pendant toutes ces opérations, on chante pour réjouir les âmes des rois.

Une autre cérémonie est célébrée pour la réparation de la palissade intérieure des tombeaux royaux. Ce rite est généralement traîné en longueur, et il peut durer jusqu'à un ou deux ans (3), car pendant tout ce temps les peuples sont obligés de fournir des bœufs et du riz pour nourrir la suite royale et les *mpanompo* ou serviteurs. Quand le *mpanjaka* ordonne la réfection, un camp est établi dans la forêt, d'après certains rites. L'abatage et la préparation des pieux, leur transport au village, se font cérémonieusement, quatre hommes portant un seul pieu, et les femmes les accompagnant en chantant, en les rafraichissant de leurs éventails et en leur donnant à boire lorsqu'ils le désirent. Le travail ne se fait chaque mois qu'aux approches de la pleine lune, six jours avant et six jours après. Il est interrompu lorsque la lune devient maigre, comme disent les Malgaches. Car on risquerait alors de ne faire qu'un maigre travail.

Les Sakalava, pour leurs vœux ordinaires, au lieu d'aller au tombeau de

---

clair en ce qui concerne le bœuf.

(1) Cf. plus haut, p. ; voir planche VIII.

(2) *Manala kongona*.

(3) En 1916-1917, la réparation du menaty au *mahabo* de Lavalohalika a duré plus d'un an.

leurs propres ancêtres, comme le font la plupart des peuples de l'île, s'adressent souvent aux Ancêtres des rois. Le vœu est accompagné du dépôt d'une somme, soit en argent, soit en or (pour certains clans), qu'on place dans le Mahabo, et en échange de laquelle l'ancêtre royal exauce la demande, s'il lui plaît. Quand le roi va faire lui-même un vœu au *mahabo* de ses ancêtres, il immole un bœuf dans l'enceinte intérieure ; la moitié en sera consommée au village, l'autre moitié, grillée sur place, est partagée entre tous les assistants.

Mais quand le roi veut prier ses Ancêtres, il s'adresse plutôt à leurs reliques. Tout le peuple se rassemble alors autour du lieu sacré. Deux hommes chantent, en s'accompagnant sur de petits tambours, la puissance des ancêtres royaux, deux autres dansent en costume de guerre, coiffés d'une sorte de mitre haute et plate appelée *Sabaka*. Dans la main droite ils tiennent un fusil et dans la gauche un petit pavillon rouge qu'ils agitent. Pendant ce temps les *marovavy* (femmes de la suite) chantent et dansent conformément à la tradition. L'après-midi on amène un bœuf *mazavaloha* (à la tête blanche), qu'on attache au Sud de la case sacrée. On allume du feu avec de la poudre enflammée à l'aide d'un briquet en pierre. Puis les hommes vont habiller le roi qui doit porter le même équipement que les deux danseurs et s'arme en plus d'un sabre. Il vient jusqu'au bœuf, appuie le sabre sur sa gorge, et prononce les prières rituelles. Pendant ce temps tout le monde chante et les instruments de musique (tambours et conques marines) font rage. Le roi rentre ensuite chez lui. On lâche le bœuf, désormais il est sacré et appartient au *mpanjaka*. A sa place on tue un autre bœuf, dont la chair est distribuée dans le village.

Chez tous les Sakalava du Boéni et de l'Ambongo, les *doany* ou tombeaux des gens de caste royale sont des lieux de culte très fréquentés. On s'y réunit en particulier au 7<sup>e</sup> mois lunaire appelé *volambita* ou *fanjavamitsaka*. On immole un bœuf *volavita* avec un couteau sacré spécial appelé *vilava* (le long-fer). On prend des poils à la patte droite antérieure de la victime et toute la graisse. On brûle le tout, et le roi s'assied, face au *doany*, le long-fer à la main. Alors l'orateur de la cérémonie s'avance, c'est un homme de la caste *Andraraméva*, c'est-à-dire un descendant de *Rameva*, l'instaurateur de cette cérémonie. Il parle en ces termes :

— Rois, mes ancêtres, si je prononce votre nom, ce n'est pas pour un sortilège, mais parce que je représente votre descendant. C'est à vous que j'adresse ma demande, Ancêtres des Rois ! à vous ancêtres de ceux venus de Fihiregna, de Toliameva, du Menabe, de Bilengo, d'Andrafiatoka. Car tu es ici présent, toi *Ndriamboniarivo*, et toi *Ndriamandisoarivo*, vous êtes les premiers rois partis du Sud et qui se sont dirigés vers le Nord. Protégez votre petit fils, il n'a pas le pouvoir royal et il le veut. Vous êtes présents aussi, *Ndriandahifotsy*, *Ndriamanentiarivo*, *Ndriamandionarivo*, *Ndriamahatindriarivo*. *Ndriamisara*, *Ndriamihanina*, faites que votre petit fils ait des biens, qu'il atteigne la vieillesse, qu'il ait des enfants, qu'il ait un beau royaume, qu'il soit aimé de ses esclaves, voilà ce que je vous demande à vous ses ancêtres. Ecoutez donc, *Vilava*, *Sakisaky*, *Garango*, *Mandiso*, car c'est moi le petit fils de *Ramandikivavy* qui demande pour le roi, qui remplace le roi, et je crains que vous ne me connaissiez pas, vous les ancêtres du roi. C'est moi celui qui demande, le descendant de *Rameva*, qui fut le maître de cette cérémonie dans le Menabe, à *Toliameva*, à *Fihiregna*, à *Bilengo*, à *Andrafiatoka*. C'est moi le petit fils de *Ramandikavavy*, aussi ne me demandez plus mon nom, ancêtres des Rois ! Vous êtes également présents, *Ndriamignilitrarivo*, etc, etc..... »

J'arrête ici l'énumération des ancêtres royaux à qui l'orateur se présente : il allonge cette liste indéfiniment, par gloriole, et tant que sa mémoire lui rappelle des noms à citer. Puis vient la litanie des requêtes qu'il leur adresse, en répétant sans cesse qu'il marche à quatre pattes et qu'il lèche la plante de leurs pieds.

\*  
\*\*

Il est à remarquer que les peuples émigrés dans l'Ouest, particulièrement les Betsimisaraka, les Betsileo, les Tsimihety et les Sihanaka ont adopté les mœurs Sakalava. Quand on les interroge, ils se disent Sakalava, et de fait ils ont pris le costume et la coiffure des habitants du pays et ils observent les mêmes rites religieux. Pour les Tsimihety surtout l'adaptation est complète, et c'est chez un clan Tsimihety des environs de Port-Bergé que j'ai pu recueillir les détails les plus précis sur le culte du *doany*. Il y a eu là, semble-t-il, le même phénomène psychologique qui s'est produit en Imerina au sujet des Vazimba, et les anciens rois du pays sont devenus pour les nouveaux habitants comme des ancêtres sacrés. Certains rois Sakalava, comme les Vazimba d'ailleurs, étaient après leur mort immergés entre deux pirogues dans un lagon circulaire (*matsabory*), comme on en rencontre beaucoup dans la région. Ces lacs devenaient sacrés. Pour plusieurs une légende s'était formée, d'après laquelle les rois se seraient noyés volontairement pour ne pas devenir les sujets des Hovas. On peut citer des traditions de ce genre pour les lacs d'Ankazomena, de Maitsopanjava, d'Amparihy et de Sinja. Chaque année, en ces divers lieux, au mois Volombita, les Tsimihety *sakalavisés* rendaient un culte aux *doany*, en y sacrifiant des bœufs *parfumés* (*omby manitra*). Ce sont des bœufs noirs portant une tache blanche sur le front. Tout le clan campe aux environs du *doany* en attendant le jour fixé pour la cérémonie, et fait ripaille. La veille de la cérémonie, sur une natte neuve, on prépare les ustensiles destinés à l'adoration du *doany* : deux assiettes blanches, entre lesquelles on place l'encensoir (1). Dans ces deux assiettes on met de la terre blanche et une pièce de cinq francs. A côté on dispose huit Calebasses appelées *tsoantsoana*, et remplies d'hydromel. Les cols de ces Calebasses sont ornés de colliers d'argent. Un homme du clan Antondrona, assisté de quelques notables, est chargé de veiller sur ces objets du culte. La veille de la cérémonie, les gens du clan se font sur le front une marque de terre blanche et se versent de l'hydromel de la racine des cheveux jusqu'à l'extrémité du nez. En même temps ils chantent le chant *Kalondohy*.

Maresoreso ô!	C'est la joie!
Maresoreso ô!	C'est la joie!
Mahabe tsvongo!	Les oiseaux sauvages (2) augmentent en nombre!
Mahamasy joma	Le Vendredi se sanctifie!
Fangalampanaony fanafody!	C'est le moment de demander des remèdes!
Ho manitra è!	Nous serons sanctifiés!
Ho manitra à! (3)	Nous serons sanctifiés!

(1) *Tavy fanemboana*, le récipient pour faire brûler l'encens.

(2) *Tsvongo*, sorte de canard sauvage.

(3) Littéralement « parfumés »; le *parfum*, comme on l'a vu, est en quelque sorte le signe et le symbole de la divinité.

Le lendemain, au point du jour, on attache au piquet deux bœufs, dont l'un, appelé « bœuf parfumé » (omby manitra) est destiné à l'accomplissement des rites, tandis que l'autre (omby lafitra) sera simplement tué pour être partagé entre les assistants.

On lie de liens d'étoffe blanche le « bœuf parfumé », et on le couche à l'Ouest de la natte où se trouvent les ustensiles sacrés, le flanc gauche contre terre, les pattes de devant attachés sur celles de derrière, et la tête dirigée vers le lac sacré. Les assistants se tiennent à l'Ouest, un noble de la caste Zafinifotsy touche du bout d'un bâton l'oreille de l'omby manitra et fait la prière rituelle. Il appelle par leur nom d'abord les ancêtres du doany, ceux qui résident dans le lac sacré, puis tous les rois des autres lacs saints d'Ankazomena, de Sinja, de Maitsonpanjava et d'Amparihy. En échange du « bœuf parfumé, à la belle couleur », il leur demande le bien être et le bonheur, il les supplie d'écartier la famine, les sauterelles, de faire tomber la pluie pour féconder les moissons, d'empêcher les maladies de sévir dans le clan.

Puis chacun boit un peu de l'hydromel contenu dans les huitalebasses et prend de la terre blanche des deux assiettes pour se faire au front une marque rituelle. On égorge la victime et on verse son sang dans le lac. On fait rotir au bord de l'eau des parts prélevées sur certaines parties de l'animal, et on jette dans le lac ces prémices avec la tête du bœuf, ainsi que la cupule à encens, les deux pièces de cinq francs et le reste de l'hydromel. On chante en même temps le chant tsoantsoana.

Tsoantsoana valon' ny

Maromby

Ny an' iza lahy è?

Tsoantsaana valon' ny

Maromby

Ny anay lahy è?

E! Jaro ô!

E! Jaro ô!

Jarobe nampandry ny tany (1)

E! anambo 'Zahay!

Mitinin' aina è!

Huitalebasses de

Maromby,

A qui appartiennent-elles?

Huitalebasses de

Maromby,

C'est à nous qu'elles appartiennent,

Eh! Jaro, oh!

Eh! Jaro, oh!

O grand Jaro qui a stabilisé la Terre!

.....  
.....

Après ce chant, on tue le bœuf *lafitra*, et on le partage entre les assistants, avec ce qui reste du bœuf *manitra*.

\*  
\*\*

#### LA « POSSESSION » PAR LES ANCÊTRES

Les Esprits ancestraux s'imposent de deux manières différentes à l'attention des vivants, soit en leur apparaissant en rêve, soit en les oppressent ou les obsédant et en les rendant malades. Les maux de tête, les maladies nerveuses, l'hy-

(1) *Jaro ou Jarobe est un Zanahary céleste; lorsque la terre voulut lutter contre le ciel, c'est lui qui l'immobilisa dans la situation où elle se trouve aujourd'hui et qui forma ainsi les vallées et les montagnes.*

térie chez les femmes, ou les maladies de langueur dont la cause n'apparaît pas d'une façon évidente, les accidents du paludisme et la cachexie palustre, les phénomènes d'hypnose, sont considérés comme les signes de cette possession par les esprits. Pour guérir le malade, il faut le débarrasser de l'Esprit qui l'obsède, faire sortir cet Esprit par des rites d'exorcisme. Ces rites sont extrêmement variés, mais peuvent se ranger sous deux rubriques principales : le salamanga, tel qu'il est en usage chez les Betsileo, les Tanala et les Bara, et le Tromba, particulier aux Sakalava, mais qui de chez eux, par une sorte de contagion, s'est répandu chez presque tous les peuples de l'île.

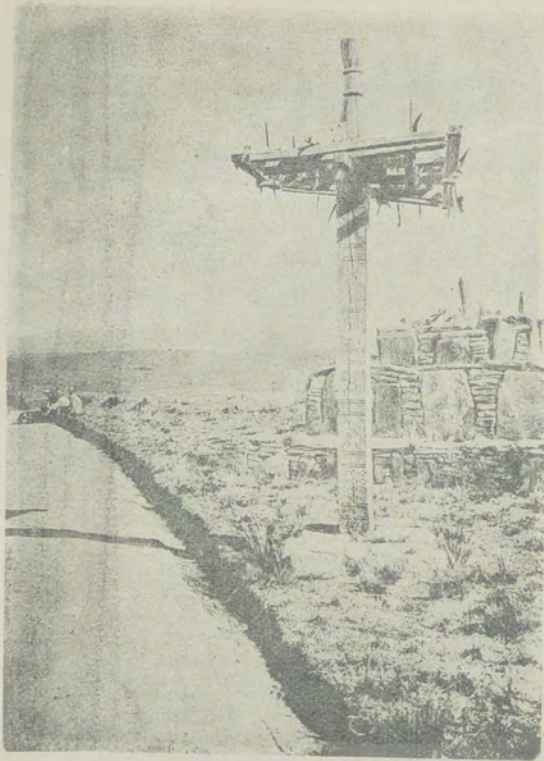
La possession par les Esprits se manifeste toujours par certains troubles de la santé : olomasina, omasina, olonjavatra, olonjanahary, tsindrianjavatra sont ordinairement des malades, sujets à des crises. Mais ce sont en même temps les élus, par l'entremise de qui les Ancêtres manifestent leurs désirs ou leurs volontés, et donnent à leurs descendants les moyens d'acquérir des biens et de détourner les maux. Ceux qui deviendront des devins, des faiseurs d'amulettes, des sanctificateurs, commencent en général par être des possédés. Beaucoup de clans considèrent comme heureux ceux qui recèlent en eux un Esprit.

Souvent le malade sait à quel Esprit il a affaire, par exemple à un de ses parents ou de ses ancêtres. Quelquefois aussi un Esprit étranger s'annonce lui-même en disant son nom et son habitat. Mais d'autres fois il n'en est pas ainsi : le possédé est malade sans connaître l'esprit qui l'opprime. En ce cas il s'agit généralement d'un Esprit puissant, de l'âme d'un roi ou d'un sorcier célèbre. Pour guérir le malade, il faut faire une cérémonie spéciale, amener l'esprit à se révéler. Quand on le connaît, on l'exorcise, et on le chasse, s'il est méchant et malfaisant ; au contraire, s'il est bienfaisant et puissant, on l'honore et on lui donne ce qu'il réclame, en échange de quoi il indique les maux qui menacent et les remèdes possibles. Il arrive aussi qu'il élise en quelque sorte domicile dans le corps du possédé, qu'il devienne son Zanahary, son Esprit familier. Celui-ci fait en ce cas profession *d'ombiasy*.

Le rite préliminaire à toute cérémonie, soit du tromba, soit du salamanga, c'est la consultation d'un mpisikidy. Celui-ci doit déterminer, par l'examen des graines fatidiques, s'il s'agit d'une maladie ordinaire, curable par un ody quelconque, ou s'il y a possession par un esprit ancestral. En ce dernier cas on annonce au clan le tromba ou le salamanga.

Le rite se divise en trois parties essentielles, qu'on peut ranger sous ces trois rubriques : préparation du sujet, manifestation de l'Esprit, purification du malade et des assistants. Les détails de la cérémonie varient beaucoup selon les régions et même selon les clans.

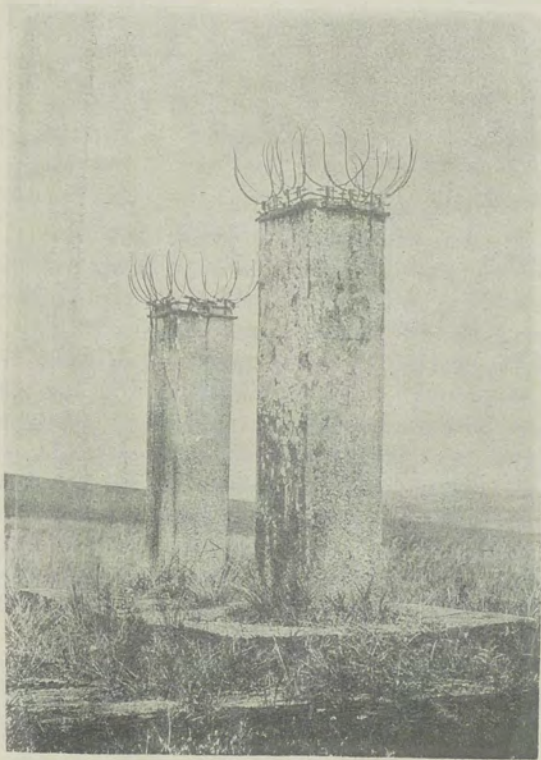
La préparation du sujet se fait par la claustration dans la case et souvent dans un lit spécial dressé à cet effet. Le soir les gens du clan se réunissent, se pressent autour du malade, font brûler autour de lui l'encens malgache, dont les vapeurs entêtent, rappent sur des tambours ou soufflent dans des conques, chantent en battant des mains. Quelquefois on recourt à de véritables procédés magnétiques, par exemple on fait fixer au sujet un miroir sur lequel on a tracé une raie de terre blanche. Quand le malade est suffisamment excité, on fixe le jour de la cérémonie principale : tous les moyens déjà employés sont mis en œuvre pour faire entrer en transe le patient ; celui-ci se lève, tourne, danse, vire, et finit soit par tomber dans le sommeil hypnotique,



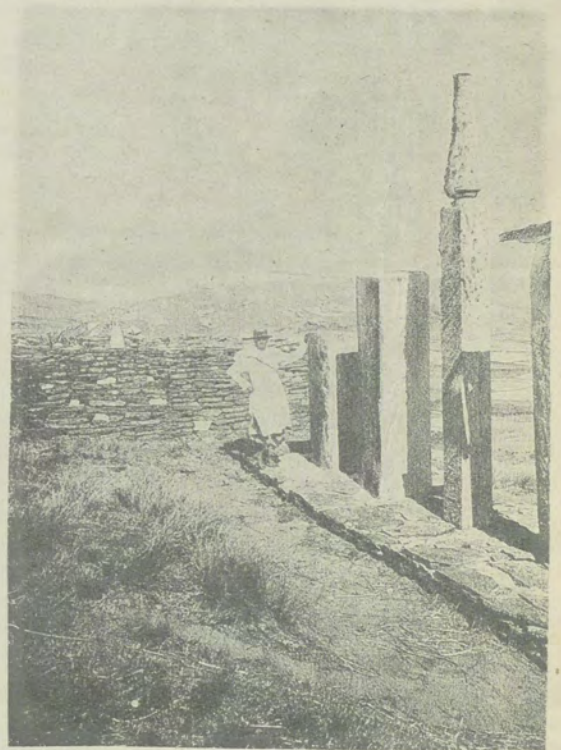
Poteau d'offrandes et tombeau Betsileo



Vato filokana - Betsileo



Vatolahy - Betsileo



Vatolahy - Betsileo

soit par se trouver dans un état tel qu'il n'est plus littéralement en possession de lui-même et que l'Esprit ancestral se manifeste aux assistants par son entremise. C'est ensuite la troisième phase de la cérémonie, celle de la purification ; le rite essentiel consiste dans un bain, ou dans une lustration avec de l'eau sacrée ou avec de l'hydromel ; on se débarrasse ainsi de l'esprit, soit qu'on le chasse définitivement du corps du malade, soit qu'on le force à se manifester et à parler, ce qui le rend inoffensif, puisqu'on possède alors les moyens de l'apaiser.

Pour illustrer ces idées générales, je décrirai deux cérémonies, celle du Salamanga, en usage dans la plupart des clans Betsileo, et celle du Tromba (1) proprement Sakalava. La principale différence entre les deux rites, c'est que dans le Salamanga, l'esprit ancestral demeure anonyme, et l'acte essentiel de la cérémonie est le troisième, au cours duquel on purifie le malade en expulsant l'esprit. Au contraire dans le Tromba, il s'agit surtout de faire parler l'Esprit, de lui faire dire son nom, son origine et ses volontés. C'est donc l'entrée en transe du sujet et les paroles qu'il prononce au nom de l'Esprit, qui sont les moments importants du rite. D'autre part les Esprits dits *tromba*, seigneurs de beaucoup plus d'importance que les anonymes *salamanga*, sont généralement des âmes de rois célèbres : c'est un honneur et souvent un profit que d'en être possédé ; aussi le *tromba* est contagieux, se répand d'individu à individu et de village à village, comme on le verra tout à l'heure. J'ajoute que les noms de ces cérémonies, Salamanga, Bilo, Tromba, Imanenjana, s'appliquent tantôt à la maladie dont ils sont la manifestation, tantôt à l'Esprit cause de cette maladie, ou encore au patient lui-même, ou enfin à l'ensemble de la Cérémonie. Les malades sont neuf fois sur dix des femmes.

\*  
\*\*

### SALAMANGA (2)

Les gens sujets au Salamanga dans le Betsileo, sont appelés *mararindolo*, c'est-à-dire malades du fait des *lolo* ou âmes des morts. L'ombiasy, après avoir consulté le sikidy, indique s'il faut ou non faire le *salamanga*.

S'il l'ordonne, on procède à tous les préparatifs. On désigne d'abord un certain nombre de personnes qu'on peut appeler les figurants de la cérémonie : la « mère-du-Salamanga » (*renintsalamanga*), qui ne le quitte plus, — les *Karanjaha*, ou *Karanjahana*, ou accompagnateurs du malade, chargés, quand il sort, de porter devant lui les objets sacrés, — les *mpahandro*, cuisiniers, et *mpampihinana*, nourrisseurs, qu'on appelle aussi parfois les esclaves du *salamanga*, — les *mpanao fanafody*, qui

---

(1) Le *tromba sakalava* a été étudié dans une monographie de H. Rusillon : *Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalava ; les Tromba* ; — introduction par R. Allier. — A. Picard, édit., Paris ; — un vol in-16, 195 p.

(2) Renseignements recueillis dans les régions de Fanjakana, d'Andranovorivato et de Fitampito, province de Fianarantsoa, pour ce qui regarde les Betsileo et les Bara, et dans la région de Iamborano, province de Farafangana, pour ce qui regarde les Tanala.



Préparent les amulettes et les remèdes rituels, — les mpanasatongotra, chargés de laver les pieds, — enfin les Bara et les Taimoro, qui ont mission d'aller dans le voisinage recueillir les offrandes.

Ensuite on nettoie la case et on prépare le lit spécial du malade, appelé *riha*. Il est fait avec des bois particuliers et suspendu un peu au dessus de terre, au milieu de la case, contre le pilier central. Le foyer est monté un peu plus haut que d'ordinaire, pour faire cuire les repas du Salamanga. Dans un coin, à l'Est de la case, on suspend les ornements et les amulettes, soit à une tige de bananier, soit à une sorte de fourche en fer plantée en terre.

Pendant huit jours le Salamanga reste couché. Les figurants font pour lui leur service, et, tous les soirs, les gens et surtout les femmes se réunissent en grand nombre dans la case, chantent les chants rituels en battant des mains, on frappe sur les tambours, on souffle dans les conques, on brûle dans des cupules de terre la résine parfumée de l'arbre ramy, et on incite ainsi le malade à l'enthousiasme qui sera le prélude de sa danse et de sa délivrance. En même temps l'ombiasy invoque les ancêtres et les esprits. Au bout d'une semaine, il indique le jour faste, ordinairement un mardi, un vendredi ou un samedi, où sortira le salamanga. Ce jour là on revêt le malade de tous ses ornements : chez les Betsileo du Sud par exemple, il porte sur les reins un salaka blanc dont les deux bouts tombent jusqu'à terre, pas de lamba, un bonnet en sparterie à deux pointes, enveloppé d'une étoffe rouge qui pend par derrière. Il tient un bouclier carré en sparterie, tressé en dessins blancs et rouges et une longue canne, ornée de sculptures, ou portant à son extrémité soit des clochettes, soit une chaîne en argent, soit encore une petite boîte ou une cavité creusée dans le bois et destinée à contenir des ody. Les figurants entourent le malade, trainant des images en bois de chiens et de sangliers, attachés avec des cordes, ou portant des troncs de bananiers ou des cannes à sucre, ou encore de minuscules corbeilles tressées contenant les amulettes et suspendues à des tridents en fer. De nouveau on fait fumer l'encens, on chante, on joue des instruments de musique, et l'ombiasy, invoquant les ancêtres, incite le salamanga à danser. Après toute cette préparation, celui-ci s'exécute, il danse, d'un rythme de plus en plus accéléré et il entre en état d'enthousiasme. Tous les détails de cette cérémonie, je le répète, varient d'ailleurs beaucoup selon les régions et les clans.

Le salamanga sort ensuite de sa case, et, toujours dansant, se rend jusqu'à l'endroit où doit avoir lieu la cérémonie du bain. C'est généralement une cascade, un rapide, ou un fort courant avec des remous. Au bord de l'eau les Betsileo préparent d'ordinaire une petite maisonnette en branches sèches recouverte de chaume. Le Salamanga y entre et on y met le feu. Il y reste le plus longtemps possible, et, quand elle est près d'être consumée, il en sort pour se précipiter dans l'eau. Les figurants l'y attendent et le plongent complètement dans l'eau à plusieurs reprises, trois ou six fois, d'abord en amont, puis en aval. Ensuite la *renintsalamanga* le lave des pieds à la tête. On retourne au village avec la même pompe, le salamanga toujours dansant. Certains clans accomplissent aussi des rites au parc à bœufs, avant et après le bain.

Souvent enfin, on conduit le malade à une montagne sacrée, on immole un bœuf, un mouton ou un coq pour le saodrazana ou remerciement aux ancêtres. On oint le malade et les assistants avec le premier sang de la victime ; puis tous jettent sur le salamanga du sable dont ils se sont préalablement munis.

Quand le possédé a des dispositions pour devenir un ombiasy et qu'il a été-

dié le sikidy, c'est ce jour là qu'on le consacre. Pour cela, en plante huit tiges de bananiers en cercle, et on les relie par une liane. Le salamanga se tient à l'intérieur. L'ombiasy officiant fait les rites du *saodrazana* et du *sandy*, que le néophyte recommence, tourné vers le Nord, un couteau à la main. Quand il a fini, il tranche la liane reliant les bananiers, et il fait de même vers l'Est, puis vers l'Ouest. Il sort enfin des bananiers dans la direction de l'Est, c'est-à-dire du côté consacré aux ancêtres et aux esprits. On appelle cette cérémonie le rite de « l'ombiasy qui franchit la liane » (1).

\*  
\*\*

### TROMBA

Le *Tromba*, chez les Sakalava, c'est l'esprit d'un ancêtre qui s'empare d'un vivant. Cette maladie se manifeste surtout chez les femmes. Elle a des symptômes très divers, mais se révèle surtout par de la fièvre, des étourdissements, des maux de tête. On dit en ce cas que le patient a été frappé par un lolo (voatefadolo), et on consulte un devin qui décide s'il y a lieu ou non de faire le tromba.

La cérémonie est vite préparée. La malade a seule un siège, caisse couverte d'un lamba, chaise, ou une simple natte pour s'étendre. Quant aux assistants, ils ne doivent pas s'asseoir. Les instruments du culte sont des assiettes blanches contenant de l'eau, de la terre blanche, des chaînes ou des bracelets d'argent, des pièces d'argent ou d'or, offrandes pour l'esprit. Il y a aussi une coupe de terre avec de la résine de ramy, et des vêtements rituels préparés pour le moment où la malade entrera en transe. Des bouteilles en nombre variable, quelquefois jusqu'à quatorze (deux fois sept dans le langage du tromba) contiennent de l'hydromel et du rhum. Les assistants, surtout des femmes, se réunissent en grand nombre dans la case; on frappe sur des instruments de musique, des tambours, quelquefois même sur des bidons de pétrole vides, on fait monter autour du malade la fumée de l'encens malgache, et on chante, en battant des mains, le chant rituel du tromba (*antsatromba*) (2). Alors le possédé se dépouille de tous ses vêtements et en échange ne garde sur lui qu'une étoffe rouge préparée d'avance; c'est un salaka ou une tunique ou un lamba, porté par les malades sans distinction de sexe. Si la malade est une femme, elle a soin de défaire ses tresses. Puis elle entre en transe et se met à danser. C'est alors l'habituel spectacle de la prise de possession par l'esprit, déjà décrit plusieurs fois. Quand il appert que l'ancêtre va parler par la bouche de la patiente, l'un des assistants interroge:

— Salut! Seigneur! Je lèche la plante de tes pieds! Parle, ô roi! Car voici longtemps que nous restons vainement à attendre dans la case.

Le tromba répond par la bouche de la possédée:

— Je n'ai pas à parler; je viens répondre à votre invocation.

— Salut! Seigneur! Je lèche la plante de tes pieds! Nous t'invoquons, pour que tu nous accordes ce que nous demandons!

---

(1) *Ombiasa midika vahy*.

(2) M. Rusillon, dans la monographie citée plus haut, a réuni un certain nombre de ces chants (p. 147 à 158).

L'Esprit dit son nom ; c'est généralement le nom d'un ancêtre royal. On sait alors à quelle catégorie de tromba il appartient, on lui demande ce qu'il n'aime pas, c'est-à-dire ses interdictions ou fady. Si le tromba tarde à se manifester, on l'appelle avec instance, on l'injurie même, ce qui le vexe et l'incite à se nommer. Dès qu'il a dit son nom, il cesse d'être dangereux et devient au contraire un Esprit bienfaisant. La femme possédée verse de l'hydromel sur sa tête et boit du toaka. Chaque assistant s'approche, les mains étendues au dessus de l'endroit où brûle l'encens et demande au tromba ce qu'il désire. La malade prend dans un bol ou une assiette préparée d'avance de la terre blanche mêlée à du miel, et avec ce *fanalabe* trace les marques rituelles sur le visage des assistants (une raie du bout du nez au sommet du front, et deux ronds sur les tempes ; ces deux derniers signes sont employés surtout quand il s'agit d'un tromba contagieux). Souvent aussi, quand on craint des maladies contagieuses, on met autour du cou des assistants un rameau de fanivagna suspendu à un lien. La terre blanche, avec laquelle on fait les marques rituelles, purifie les assistants, particulièrement ceux qui sont possédés par des *lolo* ou ensorcelés par des ampamorika.

La femme possédée prend de l'eau consacrée dans un bol ou dans une assiette, elle en verse sur la tête des femmes présentes, et quelques-unes de celles-ci sont à leur tour prises du tromba.

Ensuite les assistants viennent demander au tromba ce qu'ils désirent. Un malade par exemple dit :

— Salut ! Seigneur. Je lèche la plante de tes pieds ! Je suis malade : je t'invoque pour que tu me donnes l'amulette qui peut guérir (ody mahajanga), toi qui es un Zanahary !

En échange, il promet des offrandes, bœuf, mouton, coq, lamba, rhum, bijoux, argent monnayé. Ces présents sont apportés à la femme possédée qui les conserve pour les présenter au tromba à la cérémonie suivante.

Tous ces rites durent en général une journée entière. Avant de disparaître, le tromba, par la bouche de la personne possédée, fait un kabary, annonce l'avenir, prédit les malheurs qui frapperont le clan, les rites propitiatoires par lesquels il sera possible de les éviter.

On invoque les tromba à la nouvelle lune : le lundi, le mardi, le vendredi et le samedi sont particulièrement favorables. Le mercredi, le jeudi et le dimanche sont au contraire néfastes.

On a vu que les tromba sont en général, mais non nécessairement des esprits royaux. Ils appartiennent d'ailleurs à des catégories très diverses, connues des devins, et dont voici les principales : les zanahary, ou âmes royales ; parmi elles il faut citer les plus anciens rois connus de la tradition Sakalava, Andriamaizimbe, Andrianalimbe, Andriamandazoala, Andriamisara, Andriandahifotsy, Andriamandisoarivo, Andriamboniarivo, etc.

les Antambongo, ou âmes venant du pays d'Ambongo,

les Zafinimena, les Zafinifotsy, les Ndremarofaly, les Ndremaharo, etc.

les Marovavy et les Marolahy, noms donnés aux âmes féminines ou maculines des Sakalava habitant au Nord de Majunga ;

les Antalaotsy, ou âmes des Arabes qui colonisèrent jadis la côte Nord-Ouest de Madagascar ;

les Anjakamanenga, âmes malfaisantes et redoutables ;

les Jiriky, âmes des brigands ; ces deux dernières espèces se manifestent plutôt chez les hommes que chez les femmes ;

les Kalanoro, petits personnages plus ou moins mythiques habitant les forêts et les grottes, pouvant vivre plus de cent cinquante années ; ces Kalanoro sont eux-mêmes possédés d'ordinaire par un tromba royal qu'ils peuvent transmettre à un homme ou à une femme.

Souvent ces tromba se suscitent et s'appellent les uns les autres. Quand un d'entre eux a paru, d'autres se manifestent et possèdent d'autres assistants. Si par exemple le premier tromba est un zanahary, il appelle chez les femmes présentes un certain nombre de ses marovavy ou suivantes. De même la marovavy suscite d'autres marovavy, l'Antambongo d'autres Antambongo. Antambongo et Marovavy se détestent : lorsqu'il y a un tromba d'une de ces catégories, ceux de l'autre ne veulent plus se manifester. Les âmes des Jiriky, elles aussi, n'apparaissent guère seules. Plusieurs femmes ou hommes se révèlent souvent en qualité de tromba, au cours d'une cérémonie, après qu'est entré en état d'enthousiasme le malade pour qui les rites sont accomplis. Cette espèce de folie religieuse gagne parfois un grand nombre de personnes ; c'est une véritable contagion mystique, qui se propage non seulement d'une personne à l'autre pendant la célébration du tromba (1), mais aussi de village à village. Parfois des régions entières sont contaminées, soit à l'occasion de la célébration de certaines fêtes, comme par exemple le culte des Andriamanitra efadahy, les quatre premiers rois de la tradition Sakalava, soit même sans raison apparente : alors l'épidémie gagne de proche en proche, s'atténue dans un district et s'étend dans les régions voisines. Il ne faut donc pas s'étonner que le tromba, qui est d'origine sakalava, se soit répandu chez tous les peuples de la côte, particulièrement chez tous les Betsimisaraka de l'Est et chez les populations de race métissée, mélange de Merina, de Betsileo, de Sihanaka, habitant aujourd'hui l'hinterland sakalava. Entre 1907 et 1912, le tromba fut fort à la mode : il sévissait dans toutes les régions côtières avec une intensité d'autant plus grande que ces rites étaient l'occasion de beuveries fréquemment répétées. L'Administration dut intervenir et dans plusieurs districts interdire les tromba.

Une épidémie du même genre sévit jadis en Imerina au temps de l'ancienne royauté Houve, sous Radama II, exactement en 1863 et 1864. Elle a été assez fréquemment décrite (2). Au commencement de 1863, le bruit courut à Tananarive que l'âme de Ranavalona I, mécontente des nouveautés introduites par Radama II, s'était mise en route pour venir à Tananarive et remettre en honneur les coutumes des ancêtres. L'Esprit de la vieille reine, accompagné d'une foule d'autres Esprits, cheminait à travers le Betsileo, et dans les villages les vivants entraient en transe et se croyaient réquisitionnés pour accompagner le cortège royal. Le 26 Mars un certain nombre de ces visionnaires entrèrent à Tananarive, dansant dans les rues. La contagion gagna bientôt un grand nombre de personnes, et jusqu'à la mort de Radama, on rencontrait à chaque instant ces convulsionnaires, à qui on avait donné le nom de Ramanenjana (3).

(1) *Nombreux exemples dans Rusillon, op. cit., pages 81 à 87, 93, 94.*

(2) *Antananarivo Annual, VI, p. 19 à 27 ; — Abinal et La Vaissière ; vingt ans à Madagascar, p. 22-235 ; — Malzac, Hist. du Royaume Hova, p. 342 à 346.*

(3) *Manenjana, de henjana, raidi, tendu, c'est à dire ceux qui ont les muscles raidis, qui dansent avec des contorsions.*

Ils dansaient à travers les rues, portant des cannes à sucre ou des tiges de bananiers, et ce détail n'est pas sans faire penser aux Salamanga du Betsileo. Or c'est précisément du Betsileo qu'était parti le mouvement. Quand Rasoheryna succéda à Radama, elle condamna aux fers tous les Ramanenjana. Ceux-ci furent aussitôt cachés ou enfermés pas leurs parents et l'épidémie prit fin.

En résumé, *Salamanga* des Betsileo, *Ramanenjana* des Imériniens, *Tromba* individuel ou épidémique des Sakalava et des Betsimisaraka, *Bilo* des Bara, *Menabe*, etc, sont des manifestations analogues du culte des ancêtres, et particulièrement des ancêtres royaux. Tous ces rites ont pour point de départ une possession des vivants par les morts; ils tendent à forcer les Esprits à révéler leur nom et à cesser par conséquent de faire du mal; au contraire, s'ils sont puissants, ils expriment leurs désirs ou leurs volontés par la bouche de ceux qu'ils oppressent, et viennent ainsi en aide à leurs descendants ou à leurs anciens sujets. La possession peut même provenir de morts tout à fait étrangers au clan ou à la tribu, de rois sakalava, quand il s'agit d'Imériniens, ou de rois Imériniens, quand il s'agit de gens de la côte: nous parvenons à l'ultime développement du culte des Ancêtres, devenus les dieux, non seulement de leurs descendants, mais des Malgaches en général. Andrianalimbe, Andriamiasara, Andriamandisoarivo, Andrianjaka, Andrianampoinimerina, Ranavalona sont placés ainsi au même degré que les Zanahary immémoriaux, dont on a oublié les noms.

\*  
\*\*

### CONCLUSIONS

Nous voici parvenus au terme de cette étude qui nous a menés des morts et des ancêtres aux dieux anonymes. Ancêtres et dieux se confondent. Dès le moment où l'homme sort de la vie par les maléfices d'un sorcier ou par la volonté des Zanahary, « il part pour devenir dieu » *lasanko Andriamanitra*, selon l'expression populaire ancienne. Grands-pères paternels ou maternels, dont on se rappelle les visages et les actes humains, aïeux lointains dont on n'a conservé que les noms, et quelquefois la geste embellie par la tradition, ancêtres crépusculaires dont les noms mêmes sont perdus, et qu'on réunit sous les vagues appellations de *razana* et de *fahasivy*, d'*Andriamanitra* et de *Zanahary*, Seigneurs-Parfumés, c'est-à-dire morts en odeur de sainteté, incorruptibles et immortels comme les Olympiens, ou Seigneurs-Procréateurs de la race, pères des générations, tous sont les dieux des Malgaches, bienfaisants pour la plupart, dispensateurs des biens, protecteurs contre les fléaux et les maladies, exigeant sans cesse des offrandes et des sacrifices.

Quelquefois ils sont hostiles et malfaisants. Ils se manifestent par des maladies ou suscitent des embarras et des malheurs; il enlèvent en passant la vie, le *souffle* d'un homme ou d'un animal. Il faut alors les apaiser, acheter leur clémence par des sacrifices.

Ils ont droit à un culte: leurs descendants, chaque fois qu'ils ont besoin d'une aide, ou qu'ils commencent quelque entreprise, ou qu'ils veulent marquer quelque acte important de leur vie, doivent s'adresser à eux. Je n'ai passé en revue

que les croyances et les rites se rapportant directement au culte des ancêtres, mais on pourrait aisément élargir le cadre de cette étude, et y faire rentrer, sans en changer le titre, tous les actes de la vie sociale et religieuse des Malgaches païens. Ils n'est pas une légende où les ancêtres dieux n'apparaissent, pas une prière où ils ne soient nommés, pas une cérémonie où ils ne soient conviés.

C'est eux qui donnent la vertu efficace aux amulettes de toutes sortes tirées des plantes et qui tiennent une place si importante dans la vie des indigènes : l'Esprit des ancêtres réside dans les arbres auxquels on emprunte les éléments essentiels des *ody* et des *sampy* ; et les morts ou les *Zanahary* viennent révéler aux vivants, par le rêve ou l'« obsession », les talismans à employer dans chaque circonstance(1).

On retrouve le culte des Ancêtres dans tous les rites de la famille et du clan, dans tous les rites de la vie humaine, de la vie sociale, des travaux et des cultures. On a vu précédemment que les Ancêtres rendaient fécondes les femmes et parfois venaient pour ainsi dire se réincarner dans leurs descendants. C'est aussi sous leurs auspices qu'a lieu l'accouchement, l'apparition de l'enfant dans le clan, la première coupe de ses cheveux, la cérémonie solennelle de la circoncision. C'est eux qui président au mariage pour assurer la perpétuité de la race, eux enfin qui, lorsque l'heure est venue, rappellent à eux leurs descendants et les accueillent dans le monde mystérieux des Morts. Ils collaborent à tous les travaux de la famille : on les appelle quand on prépare la rizière, quand on l'ensemence ; on leur confie le soin de la protéger, par la vertu des amulettes, contre les intempéries et les déprédations ; au moment de la récolte, on les invoque une fois de plus pour leur en offrir les prémices : on suspend la première gerbe dans le coin qui leur est consacré et on dépose pour eux sur une étagère le premier riz cuit pour l'alimentation de la famille. Chaque fois qu'on entreprend quelque chose, on a recours à eux, soit qu'on accomplisse un voyage, qu'on construise une case, un parc à bœufs, un tombeau, ou qu'on mette un nouveau village sous leur protection. Aucun rite de la vie sociale n'a lieu sans qu'ils y soient mêlés : alliance du sang, serments, ordalies, conventions entre clans, etc.

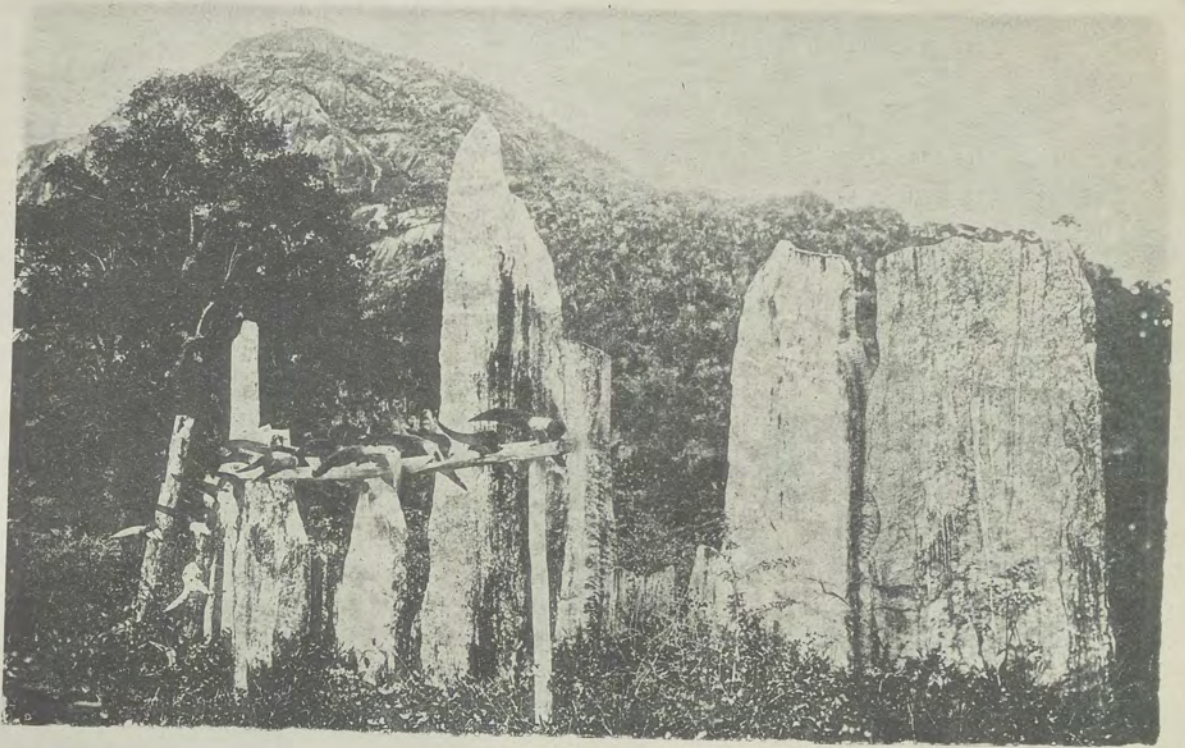
En un mot les Ancêtres président à toutes les cérémonies et leur culte est vraiment le substrat de l'ancienne religion malgache.




---

(1) J'ai publié dans la deuxième série du *Bull. de l'Académie malgache* une étude aussi complète que possible des *ody* et des *sampy* : Ch. Renel, — *Les Amulettes Malgaches*, 1 vol. in-4 de 257 pages, illustré de 17 planches hors texte et d'une carte, — Tananarive, Imprimerie Officielle, 1919.

**TEXTES**  
et  
**DOCUMENTS**



Pierres commémoratives chez les Antanosy  
(Région de Fort-Dauphin)



## TEXTES ET DOCUMENTS

---

### 1

#### RAPPEL DE L'ÂME ABSENTE — FAMPODIANAMBIROA

---

##### MERINA ET BETSILEO

L'âme, pendant la vie, peut quitter le corps de l'homme, généralement par l'effet des maléfices ou des amulettes d'un sorcier. C'est le plus souvent l'*ambiroa* (1) ou l'*aloka* (ombre) (2) qui est ainsi enlevée à un homme vivant. Le sorcier auteur du maléfice cache l'âme volée soit dans une vallée écartée, soit dans un rocher, un trou, ou même dans un tombeau. La personne privée d'âme (3) maigrit, devient malade et souffreteuse. Le devin consulté révèle par le sikidy si l'âme est partie et quel jour il convient de la faire revenir, de la reprendre (4).

Le malade est couché dans un bon lit, dans une chambre chaude et on le suralimente un certain nombre de jours. Le moment de la cérémonie arrivé, le sorcier frappe doucement la tête du malade avec une amulette préparée pour la circonstance, lui fait boire un remède sanctifié par la même amulette, et prononce la formule rituelle :

— Reviens, reviens, reviens avec ton aînée, car tu as froid ; reviens, soit qu'on t'ait mise dans un rocher, ou dans une vallée, ou dans un tombeau, ou dans un trou à riz. Reviens, approche-toi de ton aînée, car tu as froid !

On répète cette cérémonie jusqu'à ce que le malade engraisse et redevienne bien portant. On dit alors que son *ombre cadette* est revenue. Le sorcier reçoit en paiement la poule élevée près du malade, un lamba, une assiette blanche et une somme d'argent (5).

Les rites varient selon les régions et les clans. Aux environs de Tananarive, on prend de l'eau à une source qui ne se tarit jamais, du bois *mampody*, (6) une feuille de nénuphar, une jeune pousse non encore éclatée de bananier, un mouton

---

(1) Page 23, 30.

(2) Exactement la deuxième ombre appelée *zandry* (cadette).

(3) *Lasa aloka* ou *roso aloka*

(4) *maka ambiroa*, *fakan'ambiroa*

(5) Recueilli à *Inanatonana*, district de *Betafo*.

(6) *Mampody* signifie « faire revenir ».

noir taché de blanc (*ondry vandana*), une bêche usée, un grand fuseau et un miroir. Le sorcier tourne le fuseau, en prononçant les paroles suivantes :

— Reviens, reviens, Ambiroa d'un tel, quand même tu aurais été foulé dans la boue, ou enfermé dans un tombeau, ou entraîné au fil de l'eau, on t'appelle pour te faire revenir, car tes parents et tes amis n'acceptent pas d'être abandonnés par toi ; reviens, Ambiroa ; nous t'appelons avec le bois *mampody*, nous t'appelons avec le mouton tacheté, avec l'eau de la source qui ne tarit jamais, avec la feuille de nénuphar, avec le miroir.

Le miroir est placé dans une assiette en terre rouge et le malade s'y regarde. Le sorcier dit :

— Un tel est-il revenu !

Les assistants répondent :

— Oui, il est revenu.

Le malade boit alors de l'eau contenue dans l'assiette en terre rouge et qui a été préalablement sanctifiée avec le bois *mampody*. On immole le mouton tacheté : la moitié de la victime (côté gauche) est mangée par la famille, l'autre moitié (côté droit) est donnée au sorcier, ainsi que la bêche usée et une somme de 1 fr. 40.

Chez les Betsileo, la cérémonie de la reprise de l'âme (*fakan'ambiroa*) ne se fait que la nuit. On plante un tronc de bananier au coin des ancêtres, puis on baigne le malade dans de l'eau prise à une source vive ne tarissant jamais, on l'orne de perles et de colliers, et on le fait asseoir au pied du bananier. Dans une grande assiette en terre on place de l'eau mêlée de toaka et on râte au dessus, pour la sanctifier, l'*ody hazomanga*. On fait beaucoup de vacarme autour du malade, musique, chants, battements de mains : il boit l'eau contenue dans l'assiette en terre. L'âme est alors censée revenir en lui (1).

---

## 2

### ANDRIANJAKA CONQUIERT TANANARIVE SUR LES VAZIMBA (2)

« Andrianjaka se dirigea vers le Sud pour prendre Alamanga (3) la Sainte, afin de s'y installer, et pour combattre les Vazimba qui y étaient établis..... Il l'aborda et y monta par le coin correspondant au destin Alahamady de la terre (4) ; il y campa, car il y avait des Vazimba dans la ville d'Alamanga. Lorsqu'ils virent la fumée de feux nombreux, ils s'enfuirent abandonnant (la ville). Andrianjaka monta par le coin de prière de la montagne et il dit :

---

(1) Recueilli à Soatanana, région de Fanjakana, province de Fianarantsoa.

(2) *Tantara ny Andriana*, p. 237 sq.

(3) Alamanga ou la Forêt-bleue, ancien nom de Tananarive.

(4) Le coin Nord Est.

— Il n'y en aura pas deux, mais je serai seul ! Et ce (lieu) de la montagne reçut le nom d'Ambohitsiroamanjaka (1).

Ensuite lorsqu'il arriva à Ambatobe, il dit la formule du souhait, parce qu'il allait entrer dans la ville. Et c'est pourquoi ce lieu fut appelé Fidirana (2).

Puis il vit le maître de la Forêt, Zanamahazomby, quand il fut à l'endroit où se trouve le tombeau d'Andriampirokana ; et, prenant Antsahondra, il parvint au sommet d'Alamanga. Il coupa la forêt, fit faire des maisons et un Rova (3), puis fit la formule du souhait « pour être mille dans la ville » ! (4) ..... Quand Andrianjaka arriva à Tananarive, Andriampirokana était déjà mort et enterré, et ses deux fils se trouvaient encore à Fidirana : c'était Ratsimandafika et Andriambodilova, et aussi Zanamahazomby. Et Andrianjaka dit :

— J'habiterai ici ; prenez ce que je vous donne là-bas au Nord, jusqu'à Manjakaray, Amboniloha et Anosiarivo ; le Nord, là-bas, est à toi, Ratsimandafika ?

Et il fit choisir Andriambodilova, qui prit Ambohimanarina :

— Là, au bord de l'eau, c'est ce que je veux pour faire vivre femme et enfants.

A Zanamahazo il donna Ambohimanoro et Ambohisorohitra.... Andrianjaka s'empara de la montagne pour l'habiter : c'est pourquoi il les fit aller ailleurs. Quand au tombeau d'Andriampirokana, il ne fut pas déplacé. »

---

### 3

## PRIÈRE ADRESSÉE AUX VAZIMBA, LORSQU'ON FAIT UN VŒU VAVA ATAŌ AMIN' NY VAZIMBA, RAHA MIVOADY

---

### MERINA, RÉGION DE TANANARIVE

S'il y a par exemple un malade, on met une offrande dans une assiette bien propre qu'on place dans le coin des Ancêtres, et on fait l'invocation suivante :

— Entendez ! Entendez ! Entendez ! Andriamanitra ! Andriananahary ! Entendez, tous les Vazimba sacrés ! On vous appelle, Andriamanitra ! On vous appelle, Andriananahary ! Et vous, Andriamanitra masculins, Andriamanitra féminins, Zahanahary sacrés ! Le fils de l'homme est malade ; il vous supplie et vous demande pardon. Il y a beaucoup de sots, il y a nombre d'insensés. Ne vous attachez pas à la parole des

---

(1) La montagne où il n'y en a pas deux qui règnent.

(2) L'entrée.

(3) Palissade d'enceinte.

(4) *Ho arivo antanàna* ; jeu de mots sur le nom de Tananarive, qui signifie précisément « la ville des mille ».

sots, n'écoutez pas les dires des insensés, mais quiconque est coupable envers vous de faute ou de manquement, pardonnez lui! Nous vous présentons l'hommage, venez en face de nous, venez manger ensemble, venez prendre ici votre part, petite ou grande.

« On t'appelle, Dame Ramiamasoandro, maîtresse des eaux de l'Ankaratra, sur la montagne de l'Ankaratra! O les (Vazimba) au bord de l'Itasy, les (Vazimba) d'Ambohitrondrana, et tous vos compagnons qui n'ont pas été nommés, car c'est vous qui êtes les seconds après les Andriamanitra! C'est vous l'eau qui devient des personnes!

« Le fils de l'homme est malade, il vous supplie et vous demande pardon. Il y a beaucoup de sots, il y a nombre d'insensés. Ne vous attachez pas à la parole des sots, n'écoutez pas les dires des insensés, mais quiconque est coupable envers vous de faute ou de manquement, pardonnez lui! Nous vous présentons l'hommage, venez en face de nous, venez manger ensemble, venez prendre ici votre part, petite ou grande.

« On vous appelle, Rahofo et Rangita, à Imerimanjaka! Et toi, Andrianjaka au sommet de l'Andringitra! et toi, Andrianerinerina à Manerinerina! Et toi, Andriampandrana à Ampandrana, et tous vos compagnons qui n'ont pas été nommés, car c'est vous qui êtes les troisièmes après les Andriamanitra! C'est vous les maîtres du fanjakana!

« Le fils de l'homme est malade; il vous supplie et vous demande pardon. Il y a beaucoup de sots, il y a nombre d'insensés. Ne vous attachez pas à la parole des sots, n'écoutez pas les dires des insensés, mais quiconque est coupable envers vous de faute ou de manquement, pardonnez lui! Nous vous présentons l'hommage, venez en face de nous, venez manger ensemble, venez prendre ici votre part, petite ou grande!

« On t'appelle, Andriambodilova, au sommet d'Anosisoa, et toi, Dame Ranoro la Sainte, à Andranoro, et toi Andriantsimandafikarivo, à Ambohitrininarivo, et toi le Ranakandriana à Andranovato, et ceux qui sont à Ambatondradama, et tous vos compagnons qui n'ont pas été nommés, car c'est vous qui êtes les quatrièmes après les Andriamanitra! C'est vous les maîtres de la sanctification!

« Il y a beaucoup d'imbéciles, il y a nombre d'insensés. Ne vous attachez pas à la parole des sots, n'écoutez pas les dires des insensés, mais quiconque est coupable envers vous de faute ou de manquement, pardonnez lui! Nous vous présentons l'hommage, venez en face de nous, venez manger ensemble, venez prendre ici votre part, petite ou grande.

« On t'appelle, Dame Rasoabe, et toi, Dame Rasoamasay, vous les maîtresses de l'Orient, et toi, Andriamanalinarivo, maître du Sud, et toi Andriandahifotsy, à Mojanga, maître du Boina et du Menabe, et tous vos compagnons qui n'ont pas été nommés, car c'est vous qui êtes les cinquièmes après les Andriamanitra, c'est vous les maîtres des pays environnants!

« Le fils de l'homme est malade, il s'adresse à vous, il vous demande pardon! Il y a beaucoup d'imbéciles, il y a nombre d'insensés. Ne vous attachez pas à la parole des sots, n'écoutez pas les dires des insensés, mais quiconque est coupable envers vous de faute ou de manquement, pardonnez lui! Nous vous présentons l'hommage, venez en face de nous, venez manger ensemble, venez prendre ici votre part, petite ou grande.

« Voici ce qui est à la disposition du fils de l'homme! Il vous l'apporte pour vous sanctifier tous.

**Mandrenesa!** mandrenesa, mandrenesa, Andriamanitra, Andriananahary, mandrenesa, ry vazimba masina rehetra!

Antsoina hianao, Andriamanitra, hianao Andriananahary, hianareo Andriamanidahy, hianareo Andriamanibavy, hianareo Zanahary masina, fa marary ny zanak' olombelona ka mangataka sy mifona aminareo. Be ny bado, maro ny adala, ka aza maka ny vavan' ny bado, aza mihaino ny tenin' ny adala, fa mamelà izay meloka sy diso taminareo.

Ary manatitra ny haja izahay, ka avia manatrika, avia miaraka homana, avia maka ny anjara na kely na be. Antsoina hianao, Ramatoa Ramiaramasoandro, tompon' ny rano any Ankaratra, any antampon' Ankaratra, ny any amoron' Itasy, ny any Am' bohitrondrana, sy ny namanareo tsy voatonona, fa izany hianareo no faharoa amin' Andriamanitra, izay rano no mody olona.

Marary ny zanak' olombelona, ka mangataka sy mifona aminareo. Be ny bado, maro ny adala, fa mamelà izay meloka sy diso taminareo.

Ary manatitra ny haja izahay, ka avia manatrika, avia miaraka homana, avia maka ny anjara na kely na be. Antsoina hianareo, Rafohy sy Rangita any Merimanjaka, hianao Adrianjaka any Antampon' Andringitra, hianao Andrianerinerina any Manerinerina, hianao Andriampandrana any Ampandrana, sy ny namanareo rehetra tsy voatonona, fa izany hianareo no fahatelo amin' Andriamanitra, izay tompon' ny tanjakana.

Marary ny zanak' olombelona, ka mangataka sy mifona aminareo. Be ny bado, maro ny adala, ka aza maka ny vavan' ny bado, aza mihaino ny tenin' ny adala, fa mamelà izay meloka sy diso taminareo.

Ary manatitra ny haja izahay, ka avia manatrika, avia miaraka homana, avia maka ny anjara na kely eto na be. Antsoina hianao Andriambodilova ao antampon Anosisoa, hianao Ramatoa Ranoromasina any Andranoro, hianao Andriantsimandafikarivo ao Ambohitrimarivo, hianao Ranakandriana ao Andranovato, ny any Ambatondradama, sy ny namanareo rehetra tsy voatonona, fa izany hianareo no fahefatra amin' Andriamanitra, izay tompon' ny fahamasinana.

Marary ny zanak' olombelona, ka mangataka sy mifona aminareo. Be ny bado, maro ny adala, ka aza maka ny vavan' ny bado, aza mihaino ny tenin' ny adala, fa mamelà izay meloka sy diso taminareo.

Manatitra ny haja izahay, ka avia manatrika, avia miaraka homana, avia maka ny anjara na kely na be. Antsoina hianao Ramatoa Rasoabe, sy hianao Ramatoa Rasoamasay, izay tompon' ny tapany atsinanana, hianao Andriamanalinarivo, tompon' ny ilany atsimo, sy ny namanareo rehetra tsy voatonona eto, fa izany hianareo no fahadimy amin' Andriamanitra, izay tompon' ny manodidina.

Marary ny zanak' olombelona, ka mangataka sy mifona aminareo. Be ny bado, maro ny adala, ka aza maka ny vavan' ny bado, aza mihaino ny tenin' ny adala, fa mamelà izay meloka sy diso taminareo.

Ary manatitra ny haja izahay, ka avia manatrika, avia miaraka homana, avia maka ny anjara na kely eto na be.

Ireo no vato eran-tanan' ny zanak' olombelona, ka entina manasina anareo mianakavy.

## 4

## INVOCATION AUX VAZIMBA

MERINA. — SOAVINIMERINA, DISTRICT D'AMBOHIDRATRIMO

Nous vous appelons, Vazimba de père, Vazimba de mère, vous qui êtes les maîtres de la terre, les maîtres du ciel, vous les maîtres de l'eau, les maîtres de la forêt verte, vous les Vazimba, qui êtes les maîtres des pierres plates, et les Razakandriana maîtres de la brousse touffue, ô Razaizay, Rakelilavavolo, Rahiaka, Raboriboaka, Ramanitranala, venez en courant, venez vite, venez en face de nous pour que nous vous adressions nos prières jour et nuit, car nous sommes venus avec notre famille pour vous sanctifier. Aussi la prière que nous faisons ici nous apportera bien et propitiation, Andriamanitra, Andriananahary, ô sainteté des Vazimba et des Ranakandriana.

Antsoina hianao, Vazimba ray, Vazimba reny, izay tompon' ny tany tompon' ny lanitra, izay tompon' ny rano, tompon' ny alamaitso; izay Vazimba tompon' ny vato fisaka sy Ranakandriana tompon' ny lobolobo; ry Razaizay, Rakelilavavolo, Rahiaka, Raboriboaka, Ramanitranala, avia mihazakazaka sy midodododo, avia fa tonga izahay mianakavy hanasina anareo. Ka dia vavaka ataonay etoana dia hahasoa hahatsara, e Andriamanitra, e Andriananahary, e hasin' ny Vazimba sy ny Ranakandriana.

## 5

## INVOCATION AUX VAZIMBA

MERINA. — AMPAHIMANGA, DISTRICT D'AMBOHIDRATRIMO

C'est à vous que nous adresserons nos prières, à vous qui êtes vazimba de père, vazimba de mère, ô sainteté de la Terre, sainteté du ciel, ô sainteté des 12 montagnes! Rakalampona, Rakelilavavolo, Ramaitsoakanjo, Rahalozavatra, Ratsihitavatana, Ratsaramanoloana, ceux de l'Ankaratra, ceux de l'Andringitra, ceux d'Ikavontahy, deux de Bongolava, ceux d'Andrarakasina. Nous vous demandons d'être en bonne santé, ô terre, ô Andriamanitra masculins, Andriamanitra féminins! Ecoutez, sainteté, ô quatre points cardinaux de la terre, ô huit angles de la terre, ô

Vazimba de père, vazimba de mère, ceux d'Ambohimirandrana, ceux de Felambato, ceux de Midongy, ceux d'Ambohitrakoholahy, ceux de Tsiafajavona, ceux de Tsiafakafa, ceux de Votovorona! Nous appelons Ratrehatrehavola, Ratsotsorabolamena, Randriamisezavola, qui habitent la maison de pierre, la maison de falafa, car c'est vous les ancêtres des Vazimba, les Zanahary qui marchent au dessus de notre tête.

Je viens faire pour vous le sanatry, j'apporte le doux, j'apporte le miel, j'apporte le bon, j'apporte le propice, j'apporte le coq rouge, j'apporte la graisse odorante, acceptez pour la femme, acceptez pour l'enfant, qu'il n'y ait ni maladie ni malaise, ceux d'ici seront guéris aujourd'hui, ceux de là-bas seront guéris demain : venez, Rahalozavatra et Ratofatofa, venez en notre présence, car nous apportons pour vous les offrandes.

Hivavahana hianareo, ry vazimba ray, ry vazimba reny, sy hasintany, hasindanitra, ry hasin'ny tendrombohitra roa ambin'ny folo, Rakalampona, Rakelilavavolo, Ramaitsoakanjo, Rahalozavatra, Ratsihitavatana, Ratsaramanolana, ny any Ankaratra, ny any Andringitra, ny any Ikavontahy, ny any Bongolava, ny any Andrarakasina. Mangataka izahay mba ho salama, ry tany masina, ry Andriamanidahy, Andriamanibavy, mandrenesa ry lafintany efatra, ry zorontany'valo, ry vazimba ray, vazimba reny, ny any Ambohimirandrana, ny any Felambato, ny any Midongy, ny any Ambohitrakoholahy, ny any Tsiafajavona, ny any Tsiafakafa, ny any Votovorona. Miantso an-dRatrehatrehavola, Ratsotsorabolamena, Randriamisezavola, monina andrano vato, andranofalafa, fa hianareo no razambazimba, Zanahary mitety ambony loha. Avy manatry anareo, mitondra ny mamy, mitondra ny tantely, mitondra ny tsara, mitondra ny soa, mitondra ny akoholahy mena, mitondra ny jabora manitra, ka raiso ho ambady, raiso ho an-janaka, ka aza mankarary, aza mampahory ny aty ho sitrana anio, ny any ho sitrana ampitso, avia Rahalozavatra sy Ratofatofa, avia manatrika, fa mitondra ny fanatitra ho anareo izahay.

## 6

## DEMANDE D'ENFANTS. — FANGATAHAN-JAZA

## MERINA. — MIANTSO, DISTRICT D'ANKAZOBE

O Vazimba saint, je suis venue à cette pierre sainte où tu es, pour te demander un enfant : si j'ai un descendant, je t'apporterai ce que je voue (mouton, coq, graisse, etc.) Ecoutez de votre ouïe, écoutez de vos oreilles, Vazimba de pères, Vazimba de mères, qui habitez dans les contrées lointaines, sur les pentes des collines, sur les versants des hauts lieux, venez en notre présence, venez devant nous, ô Andria-

manitra, ô Andriananahary, ô les ancêtres, ô la sainteté d'Ambohimanga et de Tananarive, ô la sainteté des 12 collines qui ont sanctifié les Rois, ô la sainteté d'Ambohimambola, la sainteté d'Ambondrombe, la sainteté d'Andriambodilova, la sainteté de Ranoro, et ceux qui sont à Farahantsana! Que votre ouïe entende! que vos oreilles écoutent! C'est ma bouche qui parle, ce sont mes oreilles qui entendent, ce sont mes yeux qui voient et mes mains qui te palpent, ô pierre sainte!

(La femme qui demande un enfant passe à ce moment ses mains sur la pierre et les porte ensuite sur son ventre, puis elle dit encore):

— Je te demande, toi qui es vazimba de père, vazimba de mère, d'avoir un garçon, d'avoir une fille. O vazimba de père, vazimba de mère, toi qui es un saint Andriamanitra, qui es maître de la terre, puisse ma demande être exaucée, puissé-je avoir un garçon et une fille!

Ry Vazimba masina, tonga amin' ity vatomasinao ity aho, mba hangatajaza aminao, ka raha manan-janaka aho dia hanatitra voady. Koa dia mihainoa sofina, mandrenesa tadiny izay vazimba ray, vazimba reny, monina any lavitra any, any ambadiky ny bonga, any ankoatry ny avo, avia manatrika, avia manoloana izao. Eny Andriamanitra, eny Andriananahary, eny ry razana, eny ry hasin' Ambohimanga sy Antananarivo, sy ny hasin' ny bonga roa ambin' ny folo, izay nahamasina ny Andriamanjaka, ny hasin' Ambohimambola, ny hasin' Ambondrombe, ny hasin' Andriambodilova, ny hasin' Andranoro, ary ny eny Farahantsana, mandrenesa sofina, mitania tadiny, ny vavako no miteny, ny sofiko no mihaino, ny masoko no mijery, ny tanako no misafo anao, vatomasina ity!

(Dia safoiny ny vato amin' izay asafony ny kibony ny tanany).

Mangataka anao, Vazimba ray, Vazimba reny, aho, mba hanan-jazalahy, hanan-jazavavy, ry vazimba reny, izay Andriamanitra masina, izay tompon' ny tany, enga anie ka mba hotanteraka ny fangatahako ka hanan-jazalahy sy zazavavy aho.

---

## 7

### INVOCATION AUX ZANAHARY ET AUX ANCÊTRES

---

..... SIHANAKA. — ANKAZOTSARAVOLO, DISTRICT D'AMBATONDRAZAKA

Je t'appelle, Andriamanitra, je t'appelle, Zanahary, ainsi que les branches des deux côtés de la parenté (1), pour demander le propice, pour demander le bien, (j'appelle tous) ceux à qui convient le même sacrifice, le même riz à manger, ceux des

---

(1) C'est-à-dire les ancêtres du côté du père et les ancêtres du côté de la mère,



bords de la Sasarotra, ceux des bords de la Mananamontana. Ce sont gens qui ont les mêmes affaires, le même sacrifice. On t'appelle, Randrianady : si on t'offre le cuit, tu ne peux venir à bout de le manger ; si on t'offre le cru, tu ne peux le faire cuire ; viens voir (notre fête), viens y assister ! Viens, Rambarakoinona, on entend le frolement de ta marche, mais quand on se retourne, on ne te voit pas ; viens pour le propice, viens pour le bien, approche-toi de notre sacrifice ! Viens, Ratomarafefy, nous protéger contre le malheur, nous protéger contre l'infortune, viens assister à notre sacrifice ! Viens, Ratomoeramanana ! Voilà pour avoir de l'argent, voilà pour avoir la richesse : le seuil de sa porte est haut, le pilier qui soutient sa case est couvert de suie, le lattis de son toit est tout noir, son riz au Nord de la case (emplit un grenier) de cinq mètres, ses vaches à traire n'ont pas les pattes entravées, ses enfants se pressent nombreux autour du foyer, on en appelle un, il en vient dix. Puissent ce sacrifice et ce joro apporter le propice, apporter le bien ! Frappez des mains ! Frappez des mains ! »

Miantso anao Andriamanitra, miantso anao Zanahary, ny lafy nihaviana, angatahana ny soa, angatahana ny tsara ; izay mety ho iray saotra, iray tendry varv, ny antsalovan' i Sasarotra, ny antsalovan' i Mananamontana. Izany no iray raharaha, izany no iray saotra. Antsovina hianao, Randrianady : omena ny masaka, tsy mahalany ; omena ny manta, tsy mahamasaka ; avia hanatrika, avia hanoloana. Avia hianao, Rambarakoinona, mikasokasoka dia re, todihina tsy hita, avia soa, avia tsara hanatona ny saotra. Avia hianao, Ratomarafefy, hamety ny loza, hamefy ny antambo, avia hanatrika ny saotra. Avia Ratomoerananana, izany no hananambola, hananan-karena, izany no ambotokonana, molalinandry, mainty fitoroka, vary tahadimy avaratrano, omby fitery tsy aroy tongotra, zaza maro manodidin-patana, tokana no antsoina, ka folo no manoina. Izao saotra sy joro atao izao anie dia hahasoa, hahatsara ! Tefa ! Tefa e ! »

## 8

## PIERRE VAZIMBA (PIERRE SACRÉE D'AMBONILOAKA)

## MERINA. — AMBOHIDRATRIMO, PROVINCE DE TANANARIVE

Cette pierre et celles qui passent pour ses enfants ont été décrites plus haut (1). Voici le principal rite qu'on accomplit en leur honneur, quand le Vazimba qui les hante demande quelque chose ou lorsqu'on vient s'acquitter d'un vœu exaucé par lui.

On choisit pour la cérémonie la partie du mois où la lune grandit (*miakabolana*), principalement dans le mois d'Alakaosy, ou, si possible, au jour Alakaosy d'un autre mois.

(1) Voir p. 106.

On commence par saluer le vazimba, puis on danse et on chante aux sons de la *valiha* ou de l'accordéon, pour le rappeler, si par hasard il était absent. Un des assistants, *olon-javatra*, fait l'invocation :

— O toi qui es Vazimba de père, Vazimba de mère, et qui descends de Dame Ranoro la sainte, je t'appelle en ce jour. Reviens à ta demeure, si tu es parti ! Nous voici, nous sommes tes obéissants serviteurs. Viens en face de nous ! Je m'excuse auprès de toi, car je vais prononcer les noms de tes ancêtres et les invoquer ! Cependant ne me fais pas mourir prématurément et à la fleur de l'âge ! O Sainteté de l'Andringitra, de l'Ankaratra, des douze montagnes ! O Dame Ranoro la sainte, Andriambodilova, Andriantsimandafika, o vous les Ranakandriana, et toi, notre protecteur, conservateur de notre vie, voici Ra . . . . qui a recouvré grâce à toi la santé, et qui vient s'acquitter de son vœu ! Puisse sa maladie ne pas revenir, puisse-t-il vivre longtemps ! »

L'*olon-javatra* se met ensuite à genoux sur la pierre et oint successivement de miel et de graisse les six yeux du rocher sacré (on appelle ainsi des protubérances de la pierre). Il dit en même temps :

— Voici du miel et de la graisse. Ce sont les aliments que tu aimes. Reçois-les, accepte-les, et répands sur nous tes grâces !

Il présente ensuite un coq rouge vivant.

— Voici le coq rouge que tu as l'habitude de manger et dont tu aimes à boire le sang.

On tue le coq en disant :

— Qu'il porte bonheur ! Qu'il donne la santé ! Qu'il fasse atteindre la vieillesse ! Qu'il rende nombreux les descendants ! Qu'il fasse grandir les enfants jusqu'à ce qu'ils soient des hommes ! O Adriamanitra ! O Andriananahary ! »

On coupe la tête et les pattes du poulet et on les abandonne sur la pierre. On exprime ainsi symboliquement que le Vazimba est maître du commencement et de la terminaison de la vie.

L'*olonjavatra* oint également de miel et de graisse les pointes des autres pierres. Ensuite il puise de l'eau dans la vasque sacrée et en asperge tous les assistants. Ceux-ci vont à la vasque remplir des bouteilles qu'ils emportent pour conserver chez eux l'eau sainte et guérisseuse. Ils emportent également sept jeunes pousses (*vololona*) de roseaux.

En saison des pluies, quand l'eau monte, le ruisseau recouvre parfois la pierre, et envahit la vasque sacrée, troublant les eaux de la source. Le Vazimba apparaît alors en songe à l'*olonjavatra* et lui ordonne de remettre la source en état.

On raconte qu'au moment de la construction de la route de Tananarive à Maevatanana, qui passe non loin de là, un ouvrier, sur l'ordre de son chef blanc, vint avec son marteau pour transformer en caillasse la pierre sacrée, sans tenir compte des objurgations des habitants. Il monta sur le rocher, se moqua des croyances anciennes des Malgaches et prononça des paroles outrageantes pour le vazimba. Puis il donna un premier coup de marteau. Aussitôt son corps se couvrit d'une abondante sueur et il se sentit les bras lourds. Au second coup un morceau de pierre se détacha, mais l'homme eut un vertige et tomba évanoui. On le transporta au village voisin. Le lendemain il retourna chez lui, mais il mourut dans la nuit sans avoir pu prononcer une parole. On montre encore aujourd'hui l'éclat de pierre détaché par le blasphémateur.



Cimetière Betsimisaraka



Famadihana - Imerina

## 9

## ERECTION D'UN TSANGAMBATO (PIERRE LEVÉE)

TSIMIHETY. — PORT-BERGÉ. DISTRICT DE PORT-BERGÉ

La cérémonie du *tsangambato* ou pierre érigée en commémoration d'un mort disparu, a beaucoup de rapports avec celle de l'enterrement.

On prévient les habitants du voisinage et on fixe le jour de la fête. La veille, le *tompondraharaha* (maître de la cérémonie) et les invités se rendent au tombeau du clan, pendant que quelques hommes vont chercher la pierre préparée d'avance et destinée au *tsangambato*. On couche cette pierre, comme un cadavre, sur une natte neuve, et on la recouvre d'un linceul blanc. Cependant les gens boivent du *toaka*, et on sacrifie un ou plusieurs bœufs appelés *omby ratsy* (bœufs mauvais, bœufs néfastes). Tous les hommes se tiennent à l'Ouest de la pierre ; tout près du *tsangambato*, un groupe chante le *chant du mort* appelé *Baheza*. Les chanteurs sont assis en cercle autour d'un vase en bois rempli de bouillon de viande et dans lequel il y a un bol renversé. Chaque chanteur, avec deux bâtonnets, frappe le vase en chantant le *baheza*. Le chef du chœur se tient debout, la tête couverte d'un chapeau en jonc tressé recouvert d'un morceau d'étoffe pris au linceul dont on a enveloppé la pierre. Voici le texte du *baheza* :

O Talevana a !	O (oiseau) talevana !
Vorondahy maitso	Tu es un oiseau vert,
O talevana a !	O talevana !
O tsiriry a !	O (oiseau) tsiriry ! (1)
Voromahay mandro !	Tu es un oiseau qui sait nager !
O tsiriry a !	O tsiriry !
E ny mpamosavy	Eh ! le sorcier
Namono ny maty,	Qui a tué le mort,
Ho faty andrano !	Qu'il meure dans l'eau,
Tsy ho velona an-tanety !	Que sur terre il ne soit plus vivant !
E ! maty izaho izany e !	Eh ! me voilà comme mort !
Ny mpamosavy	Que le sorcier
Obirobiro any	Précipité du
Antampon' i Manjola	Sommet de Manjola
Tatazan' ny fototr' i	Soit reçu sur les bois pointus (2) de
Marovantaza	Marovantaza !

(1) Canard sauvage.

(2) Il s'agit des troncs d'arbres charriés par un cours d'eau et qui hérissent leurs branches comme des pals.

E! maty izaho izany e!  
Tsy velona izaho izany e!

Eh! me voilà comme mort!  
Voilà que je ne suis plus en vie!

Le lendemain, le maître de la cérémonie fait une libation d'eau à l'endroit choisi pour dresser la pierre en disant :

— Angatsiatsiaka, hanaranara! (Que notre famille soit saine et sauve).

Puis on érige la pierre, après avoir pris dessous l'extrémité d'un long fil de raphia appelé *fanitofalafa*. Les membres de la famille du mort tiennent avec la main droite le fil et l'un d'eux fait l'imprécation du *fanitofalafa* en ces termes :

— O R..... (1), tu es mort dans un pays éloigné et ton cadavre est perdu ou dévoré par les bêtes. Alors nous dressons à ta mémoire une pierre levée (tsangambato)! mais ne rends plus malades tes parents! Fais ce que font les autres morts comme toi! Désormais nous ne serons plus parents, ne viens jamais chez nous et ne te montre pas à nous en songe! »

Dès que l'imprécation est terminée, on coupe le *fanitofalafa* pour rompre la communication entre le mort et les vivants. Puis on frappe le tsangambato à plusieurs reprises avec le manche d'une angady, en prononçant les paroles suivantes :

— Vous tous qui êtes morts et enterrés ici, écoutez ma prière! Nous dressons à côté de vous une pierre en mémoire de R....., votre parent, qui est mort dans un pays éloigné et dont le cadavre est perdu. Et toi, R....., réunis-toi avec les morts tes parents, qui sont ici. Ce n'est pas nous qui de notre propre volonté t'avons enlevé la vie; mais ce sont les (mpamosavy) sorciers et les (Zanahary Kafiry) mauvais Esprits qui t'ont ensorcelé. Garde-toi de réveiller les vivants dans leur sommeil et ne les rends pas malades. Protège les vivants, car tu es notre (razana) ancêtre. »

On attache ensuite autour du tsangambato un morceau d'étoffe blanche, et on fixe à des pieux plantés autour de la pierre les têtes des bœufs tués pendant la cérémonie.

---

## 10

### LA PIERRE DE MASINDRANO (2)

---

#### ANTAMBAHOAKA A MANANJARY

Jadis on faisait des vœux à cette pierre sacrée dans toute espèce de circonstances, et aujourd'hui encore beaucoup de gens recourent à elle, car en elle réside l'esprit et la sainteté des anciens rois Zafiraminia.

Par exemple, en cas d'épidémie, le gardien accomplit les rites nécessaires

---

(1) On prononce le nom du mort.

(2) Nom d'un des villages formant l'agglomération de Mananjary.

pour la conjurer. Si un incendie se déclare, le feu s'éteint immédiatement, quand on verse de l'eau sur la pierre en prononçant la formule rituelle appropriée.

Les jours fastes pour adresser des vœux sont le Vendredi, le Samedi, le Dimanche, le Lundi et le Mercredi; le Vendredi est le jour le plus favorable, surtout le matin, pendant tout le temps que le soleil monte sur l'horizon. Pour demander la fin d'une épidémie, les prières auront lieu par exception l'après-midi, la diminution et la disparition de la maladie devant suivre le déclin et le coucher du soleil. Le Jeudi et le Mardi sont des jours néfastes, pendant lesquels on ne fait ni vœux ni sacrifice; du reste on s'abstient aussi de travailler, ou de commencer une entreprise quelconque.

Supposons qu'une femme demande un enfant. Elle vient prononcer solennellement son vœu devant la pierre et indique l'offrande ou le sacrifice qu'elle fera en cas d'exaucement. Le jour de l'accomplissement est fixé par un mpisikidy. Elle en avise tous les membres de sa famille et le roi de la tribu qui servira de prêtre. Si la femme a promis un bœuf et du toaka, le bœuf est sacrifié devant la pierre; on prend un morceau de la bosse, de la croupe, du foie, du poitrail et des entrailles. On grille le tout, puis on place cette viande et un nœud de bambou plein de toaka sur une feuille de ravalala au pied de la pierre. Ensuite le roi prononce la formule rituelle de remerciement.

— Je vous appelle tous, Zanahary, maîtres de la terre, et vous, étoiles, lune, soleil, venez ici. Et vous aussi, Zanahary masculins, Zanahary féminins, qui avez fait les pieds et les mains, Ramadiovantsakoho, Rahanikovary, Randriodriotra, Rantranofalafa! Vous êtes les Zanahary, Zanahary qui ne mangent pas longtemps; vous descendez sur le lit d'or et vous montez par les fils d'araignée tissés d'or. Et je vous appelle, vous tous les ancêtres, Ramialaza, Rafandaharana, Ramasindia, Andriamasinony, Satrokefa, écoutez tous vos descendants qui sont ici. Vous êtes les ancêtres et nous sommes les enfants nés pendant le crépuscule; lorsque nous voulons ouvrir les yeux, il fait déjà nuit. Et paroles de boisson, c'est eoup au faite du toit (1), que ceux qui sont invités viennent, que ceux qui ne sont pas invités viennent aussi. Et vous, les Esprits qui habitez les champs de culture, les pentes des collines, les berges des rivières, ou dans les feuilles mortes, nous vous invitons tous sans exception. Voici le toaka à point qui vient de la Mecque (2), voici un bœuf à grosse bosse, de la viande parfumée, nourritures des rois. Vous qui êtes venus, rassasiez-vous et buvez, et portez la part de ceux qui ne sont pas venus. »

La prière finie, enfants et adolescents s'écrient que les Zanahary mangent vite, et, au bout de très peu de temps, ils se précipitent pour manger la viande. Jamais ils ne touchent au toaka.

Magnantso anareo Zagnahary (3) aby, tompon' gny tany, ary anareo Kintana,

(1) Proverbe *betsimisaraka*; le sens est : quand on fait kabary en buvant le toaka, on ne s'adresse pas à une personne en particulier, mais à tous les principaux membres du clan, désignés métaphoriquement ici par l'expression faite du toit.

(2) Il s'agit ici de la tribu des *Zafiraminia*, qui étaient métissés d'Arabes et avaient subi fortement l'influence arabe. Le nom de la Mecque revient souvent dans les manuscrits *Antaimorona*.

(3) *Zanahary* s'écrit *Zagnahary* chez les *Betsimisaraka* du Sud, et *Jagnahary* chez les *Betsimisaraka* du Nord.

Volana, Masoandro ho tonga. Ary hianareo koa Zagnahary lahy, Zagnahary vavy mpagnano hongotra amintagnana, Ramadiovantsakoho, Rahanikovary, Randriodriotra, Randragnofalafa. Izany hianareo Zagnahary, hianareo Zagnahary tsy ela homana, mandrorogna amin' gny farafara volamena, miakatra amin' gny farora-bolamena. Ary magnantso anareo razagna aby koa Ramialaza, Rafandaharana, Ramasindia, Andriamasinony, Satrokefa, henoy aby gny zafinanareo tonga izao. Izagny hianareo razagna, izahay dia zaza teraka andro harivariva, tama hibigna gny maso alina gny andro. Ka teny an-toaka vely vovognana, nahareny, tonga, tsy nahareny tonga. Ary hianareo raha amin' gny tany iasana, amporinga, an-tsantsan', amborovoka, tsy ifidianana, fa tongava aby. Indro gny toa-masaka avy Anaka, indrogn'ny aomby maty voatono magnitra, fihinan' gny mpanjaka. Anareo tonga homana voky ary minoma, izay tsy tonga tondrao.

Les offrandes qu'on fait à cette pierre sacrée consistent en morceaux d'étoffes dont on l'enveloppe, en perles qu'on dépose à ses pieds, en argent qu'on enterre, en miel dont on l'oingt, en rhum ou toaka contenu dans des bouteilles ou des nœuds de bambou, en victimes qu'on sacrifie : coqs, bœufs. Les cochons, les moutons, les chèvres, certaines espèces de bœufs (bœufs sans cornes, bœufs borgnes, etc.) ne sont pas admises. Il paraît que l'interdiction du cochon ne serait pas très ancienne. Si on viole un des nombreux fady de la pierre et qu'à la suite de cette violation on tombe malade, il faut pour se rétablir sacrifier un bœuf.

---

## 11

### PIERRE DE SOUHAIT. — VATO FISAOFANA

---

#### ANTAIMORONA. — AMBILA, DISTRICT DE VOHIPENO

Le rite pour consacrer une pierre d'offrande est le suivant : on garde le mort très longtemps, et on recueille le pus qui découle du cadavre ; on le verse dans le trou préparé pour ériger la pierre. Plus tard, quand un vivant a quelque chose à demander à l'ancêtre, il consulte un ombiasy pour connaître le jour favorable, sauf dans le cas de maladie, quand il y a urgence. Il prononce son vœu en se tenant à l'Ouest de la pierre ; et, s'il est exaucé, il vient avec sa famille faire le remerciement (saotra) dû, c'est-à-dire déposer l'offrande promise ou accomplir le sacrifice. Le jour de la cérémonie est fixé après consultation du sikidy. On dispose sur la pierre une plate forme en branchages entrelacés qu'on appelle *farafara* (lit). On oint la pierre avec le premier sang de l'animal sacrifié, puis on fait cuire certaines parties de la viande et on les étale sur une feuille de ravalala disposée sur la plate-forme d'offrande. Le sacrifiant a pris soin aussi de confectionner deux petits vases en feuilles de *repandra* (plante marécageuse à feuilles assez charnues et épineuses) qu'on appelle *lakalaka*.

Dans l'un on met du toaka et dans l'autre du miel. Le sacrifiant se tient debout et appelle les Ancêtres :

— Hou! Hou! Hou! Zanahary de l'Est, Zanahary de l'Ouest! Zanahary du Nord, Zanahary du Sud! Zanahary du Centre! Et vous, tous les Fahasivy (ancêtres), et toi, le Fahasivy de cette pierre-d'offrande! Venez! Hâtez-vous! Ou bien envoyez vos esclaves pour prendre votre part. Nous sommes ici pour accomplir un vœu, et nous apportons tout ce que nous avons promis. Venez tous pour participer à notre joie! »

Ensuite on fait ripaille jusqu'au soir. S'il y a un chemin se dirigeant vers l'Est près du *vato fisaofana*, on doit faire attention que pendant la cérémonie aucun passant ne circule dans cette direction; car il pourrait rencontrer les Zanahary et les Fahasivy se rendant à la fête, et il lui en adviendrait malheur.

---

## 12

### PIERRE DE LIEN. — VATO FATORA

---

#### ANTAIMORONA. — AMBILA, DISTRICT DE VOHIPENO

Pour dresser une pierre dite *fatora*, les habitants d'un village demandent à un ombiasy de leur indiquer à l'aide du sikidy un jour favorable. Pour consacrer la pierre, on tue un ou plusieurs bœufs dont la couleur est désignée par le sorcier et le chef fait un kabary, dont le thème est à peu près le suivant :

— Ecoutez, peuples! Voici pourquoi nous consacrons cette pierre. C'est pour partager le village en deux (ou plusieurs) parties, afin qu'il n'y ait pas de dispute entre nous. Ceux que nous désignerons pour construire leur case dans l'une des parties, devront toujours s'y enfermer, ceux de l'autre partie également, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des générations. De plus cette pierre nous sera toujours un témoin dans toute dispute : tous ceux qui voudront mal agir, seront domptés par la sainteté de cette pierre. Et aussi cette pierre nous servira publiquement de pierre d'offrandes (*vato fisaafana*) : ceux qui voudront construire une case, avoir des enfants ou des bœufs, ceux qui seront malades, ceux qui iront dans des pays éloignés viendront y faire des vœux.

Au village d'Ambila, la pierre *fatora* a 0m.50 de haut et 0m.40 de diamètre environ. Elle fut érigée, il y a deux cents ans environ, par deux frères, Ibe et Rasolohony, fils d'un certain Ratanitraniteza qui habitait un autre village sur les bords de la Matitanana. Les deux frères furent les fondateurs du village d'Ambila, et dressèrent une pierre *fatora* pour partager le village en deux parties, réservées l'une aux descendants de Rasolohony, et l'autre aux descendants d'Ibe. Les Antehihony et les Antehibe se sont répandus depuis dans le pays et ont fondé de nouveaux villages;



mais toujours le partage en deux parties a lieu et est consacré par une pierre fatora, comme à Ambila.

---

13

PIERRE DE SOUHAI. — VATO FISAOFA

---

ANTAISAKA. — MATANGA, DISTRICT DE VANGAINDRANO

Souvent ces *vato-fisaofa* se trouvent sur la place du village devant la case du chef, appelée *lonaka*. Elles sont formées en général d'un cercle de pierres brutes, de la grosseur à peu près d'une tête d'homme; au milieu se dresse un poteau pointu sur lequel on fiche les offrandes.

On accomplit devant le *vato-fisaofa* les deux cérémonies du *velatra* et du *misoro*.

A. *Velatra* (1). Si par exemple un ombiasy (sorcier) ou un mpanjaka (roi) a eu un rêve par lequel les fahasivy ou les Zanahary sont venus lui réclamer un sacrifice, il annonce aussitôt leur volonté, et on se préoccupe de les satisfaire, en offrant un bœuf selon les rites habituels. Le maître de la cérémonie s'appelle le *mpamelatra*. Avant de se séparer, il faut avoir grand soin de prier les Zanahary et les Fahasivy de se retirer, sans quoi ils restent au *vato-fisaofa* et peuvent rendre malades les vivants; on est obligé alors de leur offrir un autre sacrifice.

B. *Misoro* (2). Le *fisoro* se fait habituellement à la suite de la guérison d'un malade. On offre un bœuf, et le maître de la cérémonie fait la prière suivante :

— O Zanahary sacrés! Zanahary masculins! Zanahary féminins! Nous vous appelons! Un tel qui a été malade est guéri et vient accomplir son vœu. Voici un bœuf pour vous : mangez à votre faim. Que la maladie ne revienne plus! Que la vie de ce bœuf remplace la vie du malade, et puisse-t-il vivre longtemps! La part des Zanahary est donnée. Maintenant, ô Fahasivy, c'est vous que nous appelons. Un tel qui a été malade est guéri et vient accomplir son vœu. Voici un bœuf pour vous : mangez à votre faim. Que la maladie ne revienne plus! Que la vie de ce bœuf remplace la vie du malade, et puisse-t-il vivre longtemps.»

Quand le bœuf est tué, on enlève la part des Zanahary et des Fahasivy, et on la fixe en haut du pieu pointu, car on croit que les Esprits ne mangent que dans les airs. On n'oublie pas de les renvoyer à la fin de la cérémonie.

---

(1) Ici *velatra* a le sens de prière.

(2) Sacrifier.

## 14

## PIERRE D'OFFRANDE. — VATO FISORONA

## BETSIMISARAKA. — SAHAVATO, DISTRICT DE NOSI-VARIKA

Chez les Betsimisaraka, on conserve le cadavre assez longtemps après la mort ; quand beaucoup de sanie (*nanam-paty*) a coulé dans le cercueil en bois ou en écorce, et que le jour de l'enterrement est arrivé, tous les hommes partent en portant le corps jusqu'au lieu où l'on doit dresser le *tsangambato*. Le petit fils ou le fils du mort creuse un trou assez profond, dans lequel on verse les sanies ; puis on y jette une pièce de 0 fr. 20 en argent. Ensuite on comble en partie et on dresse la pierre levée, qu'on soutient à l'aide de pierres plus petites qu'on tasse dans le trou avec de la terre. Quand le *tsangambato* est en place, un vieillard qui connaît les rites s'avance tenant à la main un *longoza* (plante à tige droite) et fait la prière suivante :

« Les Zanahary qui résident à l'Est, qu'ils se tournent vers l'Ouest, les Zanahary qui résident à l'Ouest, qu'ils se tournent vers l'Est, les Zanahary du Nord, qu'ils regardent le Sud, les Zanahary du Sud, qu'ils regardent le Nord. Qu'ils acquiescent pleinement aux formules que je vais dire.

« Cet homme est mort sans doute enlevé par vous, Zanahary masculins, féminins, qui avez fait le ciel et la terre.

Gny Jagnahary mitoetra atsinanana mitodiha andrafana, gny Jagnahary any avaratra mitsinjova miagnatsimo, gny Jagnahary any atsimo mijaha miagnavaratra. Hinoy tsara gny hilajeko ijao.

Maty nalainareo Jagnahary lahy, Jagnahary vavy ity lelahy ity, anareo nagnano gny tany sy gny lanitra.

« Nous ne savons pas ce qui l'a fait mourir, s'il a été ensorcelé, ou si c'est vous-mêmes qui l'avez pris. Je tiens ce *longoza* : s'il y a quelqu'un parmi nous qui l'a ensorcelé par des paroles ou des amulettes, prenez-le et que son pus coule sous cette pierre que je frappe.

« Et toi, Rangahy, tu es mort sans que nous le voulions. Si tu connais la personne qui t'a ensorcelé, prends-la, tue-la, de façon que son sang coule avec le tien.

« Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! Cinq ! Six ! Sept ! Qu'il ait sept foies ! Qu'il ait sept fois de la bile (1). Celui qui t'a ensorcelé par des paroles ou des amulettes, que par ta pierre que voici, il ne puisse pas faire de (vœux suivis de) *tsikafara*. S'il est sur une colline, qu'il soit foudroyé, s'il est dans une vallée, qu'il soit tué par les lolo (Esprits malfaisants), qu'une partie de ses entrailles soit au Mangoro, et l'autre à la Matitanana !

« Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! Cinq ! Six saintetés ! Six vies ! Celui qui ne t'a pas ensorcelé, puisses-tu exaucer complètement ses vœux, et qu'il soit aimé de ses chefs !

(1) C'est-à-dire que tous ses organes soient troubles.

Tsy fantanay gny nahafaty an' azy laha novorehina laha anareo my gny nangalaka an' azy. Tanako aketo ity longoza ity ka mamosavy an' azy dia alay iyy, mba ho latsaka akato amban' ity vato sabohiko ity gny nanany.

Anao, Rangahy, maty tsy nianay anao, ka raha lalanao ny namosavy anao de alay koja iyy ka vonoy, mba ho latsaka akato miaraka amin' gny gny anao akato gny rany.

Raika! Roe! Telo! Efatra! Dimy! Enina! Fito! Fito gny aty, fito gny afero. Ijay namosavy ka namorika anao tsy hahajo hanagno tsikafara amin' ity vatona ity iyy. Antavirana iyy, vangoimbaratra, an' dohasaha iyy, vangoindolo. Tapak' i tsinainy agny Mangoro ary gny ilany agny Matalagnana.

Raika! Roe! Telo! Efatra! Dimy! Enina! Enin-trasina, enina travilomana, ijay tsy namosavy anao dia managnoa mahajo valagnambava tsarabe, ary de tiambazaha!

Ensuite il prend un couteau, coupe le longoza en quatre parties, qu'il jette dans quatre directions différentes. Il indique par là que le corps du sorcier serait de même coupé en quatre et jeté aux quatre vents.

Puis on emporte le corps vers le lieu de la sépulture, on procède aux rites ordinaires, et quand ils sont finis, on répète encore une fois les malédictions énoncées plus haut, avant de s'oindre de terre blanche pour écarter les malheurs.

---

## 15

### INTERMÉDIAIRE. — ALOALO

---

#### PROVINCE DE FARAFANGANA

La pierre est rare à la côte; aussi les habitants de la région de Farafangana, au lieu d'élever des pierres commémoratives, dressent-ils souvent des poteaux qu'ils appellent aloalo. C'est le plus souvent le bois d'ébène qui est choisi pour cet usage.

Ces aloalo ont en général 1m.50 de hauteur, et sont souvent taillés en pointe à leur extrémité. Ils commémorent soit des gens morts au loin et dont le corps n'a pu être retrouvé, soit des personnages influents ou riches qui ont demandé à leurs enfants de leur rendre cet honneur posthume, ou encore ils sont érigés à proximité des villages pour permettre de rendre facilement un culte à des ancêtres dont le tombeau est trop éloigné.

Voici un exemple pour le premier cas. Vers 1835, sous le règne de Ranavalona I, il y eut une expédition Merina dans la région de Farafangana. Les habitants effrayés se réfugièrent dans une île située au confluent de la Manambato et de l'Antai-bako. Mais ils allumèrent un feu, et la fumée décéla leur présence. A l'approche des

ennemis, et tandis que les femmes et les enfants s'enfuyaient, un chef nommé Andriamihaza lutta avec courage pour protéger leur retraite. Il fut tué et on ne retrouva pas son cadavre. En souvenir ses enfants élevèrent un aloalo qui est resté depuis l'objet d'un culte pour tous les gens de ce clan. On lui sacrifie quelquefois un bœuf et on lui fait de fréquentes offrandes de toaka ou de riz.

Les kibory (cimetières) sont en général dissimulés dans l'épaisseur des forêts et souvent assez éloignés des villages. Pour faciliter les vœux et les prières aux ancêtres, on consacre souvent, tout près des cases, un aloalo qui représente tous les morts ensevelis dans le kibory.

### MAHAFALY

Le tombeau Mahafaly, parallépipède à base carrée, en pierres sèches, a ordinairement en son milieu une dépression, où croissent des broussailles ou des roy. Tout autour on place les aloalo, ou bois sculptés, décrits plus haut. Ils sont toujours taillés dans du bois de l'arbre mandrorovy. Leur nombre varie selon la richesse du défunt, mais en principe ne peut pas dépasser huit. Cependant sur le tombeau du grand roi Tsiampody, mort en 1911, et pour les funérailles de qui on tua plus de mille bœufs, les aloalo furent au nombre de quarante.

Tous les clans Mahafaly ne jouissent pas du privilège de mettre des aloalo sur leurs tombeaux. Ce droit est réservé d'abord aux familles régnantes Maroserana et Maniadrarivo, puis aux six tribus Falaomba, Tankiota, Antambolatsy, Antatsiroroka, Antetsivalotsa et Antsilarefa. De plus deux tribus Antandroy, les Antehado et les Antandrefa ont acheté aux rois Mahafaly le droit d'élever des aloalo.

Quand un Mahafaly meurt loin de son pays d'origine et que la famille lui construit un tombeau, elle ne peut y placer qu'un seul aloalo (1).

### BETSILEO

Comme exemple des aloalo Betsileo décrits ci-dessus, je citerai celui qui surmonte un tombeau situé à Ambohimahazo, district d'Ambositra. Toute l'armature de bois encadrant le parallépipède en pierres sèches est ornée de sculptures (dessins géométriques). Les quatre poteaux d'angle rappellent tout à fait, sauf la grandeur, les poteaux d'offrande si fréquents dans cette partie du Betsileo (2).

---

(1) Renseignements fournis par M, le Capitaine Sébelin.

(2) Voir pl. IX.

## 16

## SACRIFICE A UN CONFLUENT. — FIJOROANA VAVARANO

## TSIMIHETY. RÉGION DE PORT-BERGÉ

Le premier lundi d'un mois quelconque est le jour faste pour le sacrifice à un confluent. On commence par se cotiser, et tous les habitants donnent chacun une minime contribution (0 fr. 05 par exemple). On achète une vache à tête blanche (ombivavy mazavaloha), et on l'attache à un pieu au milieu de la place du village.

Le lendemain, au point du jour, a lieu la consécration ou la sanctification (fanamasinana) de la victime. On enduit de terre blanche le frontal de la vache. Puis les enfants dont les parents sont tous vivants (1) apportent deux grands morceaux d'étoffe, l'un blanc, l'autre rouge. Ces enfants sont ordinairement au nombre de quatre ; en tous cas leur nombre est toujours pair. Ils tournent autour de la victime, accompagnés dans leurs évolutions par les chants et les battements de mains de l'assistance.

Ensuite la vache est menée au confluent et couchée sur une espèce de large table très basse. Les zazatsara lient les pattes de devant avec l'étoffe rouge et celles de derrière avec l'étoffe blanche. Puis l'un d'eux fait la prière suivante :

— O Zanahary, qui avait fait la terre, Rajarobe, Ratomoimbe, Ramelokatovoana ! O Zanahary créateur de la vie, Ratoahaniaina ! O les ancêtres des rois de ce pays, Zafinimena ! Zafinifotsy ! Vous tous, venez en ce lieu ! Secourez-nous, protégez-nous ! Donnez-nous de la pluie ! ».

Il coupe alors la gorge de la victime, en laissant le sang couler dans la rivière, et en recueillant un peu dans un sahany (assiette blanche), tandis que dans un autre sahany on a apporté de la terre blanche (ravoravo). Pendant que ces rites s'accomplissent, les assistants tournent tous le dos, car il est formellement interdit de regarder.

Puis les zazatsara coupent la cuisse gauche et la font rôtir. Deux d'entre eux prennent les deux sahany et chacun d'eux trace une raie sur le front des assistants depuis la naissance des cheveux jusqu'à la racine du nez ; l'un trace de bas en haut avec la terre blanche, l'autre de haut en bas avec la sang.

Quand la cuisse de la victime est cuite, on la découpe en tout petits morceaux qu'on met dans un panier. Les zazatsara offrent à la ronde les morceaux de la chair consacrée qu'ils placent eux mêmes dans la bouche des assistants, en prononçant cette formule :

— Puisse-tu vivre longtemps !

Ensuite on va se laver dans l'eau du confluent, après quoi on fait cuire le reste de la viande sans ajouter de sel, et surtout sans enlever la peau. Les deux sahany

(1) Littéralement les enfants qui portent un beau nom (Zaza tsaranarana).



Sikafara chez les Tanala  
*(environs d'Ifanadiana)*

sont jetés dans la rivière. Puis on emporte au village la viande cuite et aussi de l'eau puisée au confluent dans des récipients tels que des bouteilles.

En arrivant au village, l'un des *Zazatsara* va trouver les gens malades qui n'ont pas pu assister à la cérémonie et leur trace sur le front les raies rituelles, puis les asperge avec l'eau sacrée.

Le lundi qui suit la cérémonie, c'est-à-dire huit jours après, on ne doit se servir d'aucune cuiller, mais prendre les aliments et les porter à la bouche avec la main. Les parcelles d'aliments qui tombent sur les nattes doivent être laissées en place. Autour du poignet droit on porte six perles blanches enfilées dans une cordelette, et autour du cou une amulette formée de morceaux du bois *fanasina* alternant avec de petits paquets d'herbe *ahidrano*.

---

## 17

### VŒU. — VOADY

---

#### BETSIMISARAKA. — SAHAVATO, DISTRICT DE NOSI-VARIKA

Les Betsimisaraka ont l'habitude de prononcer un vœu, soit pour écarter le mal, soit pour s'attirer du bonheur. C'est le cas des malades qui veulent la santé, des femmes qui désirent être mères, des hommes qui souhaitent de faire un heureux voyage, exempt de périls, des pauvres qui espèrent devenir riches. Quand le vœu est exaucé, on s'acquitte par un *tsikafara*, c'est-à-dire par le sacrifice d'un bœuf offert aux *Zanahary* et aux Ancêtres.

Le vœu se fait ordinairement d'une façon solennelle: On le prononce debout au milieu de la case, entouré d'une partie de sa famille et après s'être aspergé avec de l'eau. Voici par exemple comment s'exprime un malade demandant la guérison:

« Que je sois rétabli, ô *Zanahary*, ô Lune, ô Soleil, et vous, Ancêtres, si je recouvre la santé, que je marche (de nouveau) sur ce sol, et que je ne meure pas, je donnerai un bœuf pour vous *Zanahary*!

*Magnonoa tsarabe! Zagnahary, Volana, Masoandro ;ery anareo razagna, fa laha velona my-aho ka mandia ity bilady (1), fa tsy maty, dia omeko aomby anareo Zagnahary!*

---

(1) *Bilady* est un terme de *sikidy* qui désigne la terre.

## 18

## CORVÉE FROIDE. — FANOMPOA-MANGATSIAKA (1)

## SAKALAVA DU BOËNI

« Celui qui aide (2) » apparait en songe aux *mpibohy* ou gardiens du *doany* et il leur dit :

— Enlevez-nous la poussière, car, si vous ne nous l'enlevez pas, c'est nous qui vous enlèverons, pour que vous soyez sales avec nous. »

Et encore :

— Apportez un bœuf à tête claire, si vous cherchez le bien être, si vous cherchez le bonheur, apportez un bœuf choisi d'une seule couleur. Amenez-le pour rechercher le bonheur et le bien-être. »

Puis le *mpanjaka* dit aux chefs de rassembler le peuple et d'amener les bœufs.

— Rassemblez-vous, rassemblez-vous, les enfants avec les femmes, petits ou grands, car je vais faire une demande à mes ancêtres. »

— Alao vovoka izahay, fa raha tsy alanareo vovoka izahay, dia mba alainay koa hianareo, mba hiaraka aminay.

Mindaisa omby mazava loha hianareo, raha mba mitady izay hahatsara, mikatsaka izay hahasoa, mindaisa omby jobo tsy vaky volo. Indeso izy hikatsaka izay mahasoa sy mahatsara.

Mivoria, mivoria, ny zaza amim-behivavy, na kely na lehibe, fa izaho hitakitaky amin' ny razako.

Puis il fait préparer de la *betsabetsa* mêlée de miel, et choisit un jour faste correspondant à la pleine lune. Le moment venu, on procède au bain des ancêtres ; pour cela, les *mpibohy* ou gardiens de *doany* portent jusqu'à une rivière profonde et claire ou jusqu'au bord de la mer le *moharavola*, c'est-à-dire la Corne-d'argent, reliquaire contenant les ongles des ancêtres. Les *mpibohy* montent dans une pirogue et plongent les reliques en eau profonde ; ensuite on les frotte avec des feuilles de *madiro* et on revient à terre. On sacrifie des bœufs qu'on partage entre les assistants, et on passe toute la nuit dehors à chanter et à se réjouir. Au matin on reporte les dieux (3) dans la case qui leur est réservée, on tue encore un bœuf, et on tire des coups de fusil. Puis on refait la palissade (*bako*) qui entoure la case sacrée, soit avec

(1) La *corvée-Froide*, c'est-à-dire facile, décrite ici, s'oppose à la *corvée-Chaude* [*fanompoa-mafana*], c'est-à-dire pénible, difficile, qui a lieu au moment de l'enterrement d'un roi et comporte des rites répugnants ou cruels (onctions avec les sanies du cadavre, sacrifice humain).

(2) Ny *mitahy* : c'est l'ancêtre qui réclame la *Corvée-Froide*.

(3) Les *Andriananahary* ; c'est ce nom ou celui de *razana* ou encore celui de *mitahy* (ceux qui aident), qu'on leur donne indifféremment.



du bois, soit avec des nervures de ralia. Pendant que les mpibohy remettent en place et adorent les dieux (Andriananahary), les esclaves brûlent de l'encens (1) autour de la case. Le maître de la cérémonie prononce alors cette prière :

— Nous vous faisons une demande, ô Andriananahary, ô Terre sacrée, et vous Andrianakatsakatsa, Andriambolisy, Andriantomoa, Andrianiaina, Andriamisara, Andriandahifotsy ! Nous vous demandons le bien-être ! Nous vous demandons le bonheur ! »

On immole ensuite le bœuf à tête claire (omby mazava loha), dont on partage la chair entre les assistants.

— Mitakitaky aminao izahay, Andriananahary, sy ny tany masina, aminao Andrianakatsakatsa, Andriambolisy, Andriantomoa, Andriamisara, Andriandahitotsy ! Mitakitaky ny hahatsara izahay, mitakitaky ny hahasoa izahay.

---

## 19

### SACRIFICE AUX ANCÊTRES APRÈS UN VŒU ACCOMPLI TSIKAFARA

---

#### TSIMIHETY, RÉGION DE PORT-BERGÉ

Le Tsikafara a lieu dans un endroit indiqué par le sikidy, soit au tombeau des ancêtres, soit auprès d'une pierre sacrée, soit au pied d'un arbre sacré.

Le malade se fait transporter ou va jusqu'à l'arbre sacré par exemple et prononce le vœu suivant :

— Tu es un arbre sacré ! Tu es notre Zanahary puissant ! Je te demande ta protection et ta bénédiction, en même temps que celle des ancêtres. Si mon vœu est exaucé, je verserai à ton pied une bouteille de toaka et le sang d'un bœuf coupé, que je sacrifierai pour toi et pour les ancêtres !

Quand le malade est guéri, la famille prévient les gens du village et des villages voisins et les prie d'assister au Tsikafara qui aura lieu tel jour. La veille on se réunit au village du maître de la fête (tompondraharaha) et on se rend le soir à l'endroit où le malade a prononcé son vœu. On y fait ripaille, on boit du toaka et on se divertit jusqu'au matin de la cérémonie.

Au point du jour, tous mettent leurs plus beaux habits, les femmes s'ornent de colliers et de perles de couleur. Les hommes vont au parc à bœufs pour faire sortir le bœuf à sacrifier (omby joro). Il est interdit de sacrifier un animal sans cornes (omby bory) ou un bœuf moucheté de rouge (vandamena).

---

(1) Fiharitra. Cet encens est fait avec de la moëlle de herana [roseau] pilée, mélangée à du miel et séchée au soleil.

Quand les femmes voient les hommes arriver avec le bœuf, elles marchent à leur rencontre en chantant le chant du bœuf (firarian' omby joro).

O lehilahy e !	O hommes !
Mahery e !	Vous êtes forts !
Izay tsy anambo,	Quiconque ne dominera pas le (bœuf),
Tsy lehilahy e !	N'est pas un homme !
O lehilahy e !	O hommes !
Mahery e !	Vous êtes forts !
Izay tsy anambo,	Quiconque ne dominera pas (le bœuf),
Tsy lehilahy !	N'est pas un homme !

Ensuite a lieu une sorte de course de taureau, au cours de laquelle les jeunes gens s'efforcent de prouver leur force et leur courage en affrontant le bœuf, en le saisissant par les cornes ou la bosse, en montant sur son dos.

Enfin on amène la victime à l'Ouest du lieu sacré. La famille qui fait le tsikafara s'assoit sur des nattes neuves au sud du bœuf. Le chef de la famille (tompondraharaha) prend la parole en ces termes :

— Messieurs et Mesdames (Tompokolahy ! Tompokovavy !) Nous vous réunissons aujourd'hui, parce que R. . . . ., de notre famille, étant malade, avait fait un vœu au pied de cet arbre sacré en lui promettant, en cas de guérison, de lui apporter du toaka et de sacrifier un bœuf. Aujourd'hui R. . . . . est bien portant, nous célébrons le tsikafara et nous offrons un bœuf coupé avec deux dames-jeannes de toaka. Réjouissons-nous !

Ce discours (kabary) peut être plus ou moins amplifié selon la verve de l'orateur. Un assistant répond ensuite et remercie le Maître de la cérémonie.

Puis on sanctifie l'omby joro. D'abord on le couche par terre à l'Ouest de l'arbre sacré, sur le flanc gauche, la tête dirigée vers l'Est, les quatre pattes réunies et attachées ensemble. Entre le bœuf et l'arbre, on étend une natte neuve, sur laquelle on place deux plats ou assiettes en faïence ou en porcelaine blanche (sahany). Entre les deux sahany, on met un vase en argile du pays appelé fanembohana (encensoir). Le fanembohana contient de la résine odorante (ramy) avec un morceau de charbon enflammé pour faire dégager la fumée. Le premier sahany renferme de l'eau, le second une pièce de cinq francs en argent et du miel ou de l'hydromel. Une femme âgée de la famille prend l'encensoir, tourne autour du bœuf et approche le vase de façon à ce que les fumées de l'encens touchent successivement les naseaux, le poitrail, la queue et la bosse de la victime. Elle replace le fanembohana, puis procède au rite de *lavage* du bœuf (manasa omby) ; pour cela elle prend une grande louche (zinga) pleine d'eau et asperge d'abord le ventre et la queue, puis tout le pourtour du corps. Enfin elle frappe fortement avec sa main droite sur le ventre du bœuf et dit :

— Le mort d'aujourd'hui aura un remplaçant demain, (maty ny any misolo maraina).

Alors la personne qui a fait le vœu, tenant dans sa main la queue de la victime, prononce l'invocation suivante :

— Omby joro ! Couche-toi bien ! Tu es une bénédiction pour nous ! Mon parent va faire ici pour moi une prière au Zanahary de ce lieu sacré et à mes ancêtres, car j'avais fait un vœu au pied de cet arbre et aujourd'hui je viens pour l'accomplir !

Les assistants chantent alors le chant de la sanctification (hira fanamasinana ny joro).

E! manoro ô!	Que le bien vienne!
Ho Tonga laza aminay e!	Que nous soyons célébrés!
Ny aminay monondroarsosona!	Nos ancêtres marchent sur 2 files,
Telo fihaviana!	Venant de 3 directions! (1)
Avy noro! Avy noro!	Le bien vienne! Le bien vienne!

Le chant fini, le chef de la famille prend un bâton, en appuie le bout sur l'oreille du bœuf et fait cette prière :

— O omby joro! voici ce que j'ai à te dire : ton nom est bœuf, tu descends d'une vache et d'un taureau ; couche-toi bien, si notre prière doit être favorable, car c'est toi, omby joro, que nous sacrifions pour demander la faveur de nos Ancêtres, des Zanahary et de cet arbre sacré!

« Zanahary d'en haut! Zanahary d'en bas! Arbre sacré à qui R..... avait fait un vœu! Zafinimena et Zafinifotsy! (2) Venez tous à cet endroit! Réunissez-vous pour écouter nos prières! Bénissez nous pour que nous soyons heureux et exempts de toute maladie.

« O vous, les ancêtres de la famille de mon père! O vous, les ancêtres de la famille de ma mère! (ici on invoque nommément tous les ancêtres connus des deux familles, au moins en indiquant le lieu de leurs tombeaux), venez tous à cet endroit! Réunissez-vous pour écouter nos prières! Car nous sommes vos descendants et c'est vous qui nous avez mis au monde! »

Ce rite terminé, une femme mariée de la famille prend le sahany contenant le miel et la pièce de 5 francs, elle arrache quelques poils au front, au poitrail, à la queue et à la bosse de la victime, elle met ces poils dans le sahany qu'elle reporte à sa place. Alors quelques notables parmi les invités reprennent ces mêmes poils qu'ils placent dans l'autre récipient contenant de l'eau, et ils aspergent celui qui a fait le vœu et les personnes de sa famille, en disant :

— Que les Zanahary, les Ancêtres et la Sainteté de cet arbre vous protègent, et puissiez-vous être exempts de maladie! »

A ce moment on tranche avec un couteau la gorge de la victime et on recueille le premier sang dans l'assiette contenant de l'eau. Celui qui a prononcé le vœu jette sur lui-même une partie du sang et verse le reste au pied de l'arbre sacré.

On dépèce ensuite la victime. Quand c'est fait, on prend quelques morceaux de viande de la bosse, du poitrail, du foie, de l'intestin et de la panse. On les fait cuire dans une marmite ou un pot qui n'a jamais servi et dans une autre marmite on fait cuire le riz. Ces aliments s'appellent Hanimbelaambana (3). Il est interdit (fady) de mettre du sel dans ces aliments, ou, pendant la cuisson, de les remuer avec une cuiller.

On édifie avec des pieux et des branchages une étagère à trois étages superposés, à l'endroit où le malade a prononcé son vœu. Sur l'étage supérieur on place

(1) Les deux files d'ancêtres sont ceux de la lignée paternelle et de la lignée maternelle, souvent nommés dans les prières. Les 3 directions sont les 3 directions rituelles favorables.

(2) Castes royales de la région du N. O. de Madagascar.

(3) Les aliments avec beaucoup de feuilles servant d'assiettes. A la côte on se sert comme assiettes de larges feuilles d'arbres. Hanibelambana signifie donc la nourriture pour beaucoup de convives.

les aliments pour les Zanahary et les ancêtres des Zafinimena et des Zafinifotsy. Sur le 2<sup>e</sup> étage on met la part destinée aux Esprits des morts les plus notables. Sur l'étage inférieur on dispose la nourriture de *tous les morts sans exception*.

A côté de l'étagère des hanimbelambana on plante trois tiges de roseau avec leurs feuilles. Au Sud de l'étagère on place la tête du bœuf sacrifié. Sur la tête on met plusieurs morceaux de viande boucanée (1) qui servent à *faire durer le bonheur* (mampitohy ny hasoavana). On s'assoit ensuite en cercle autour du lieu sacré et on chante le chant d'offre des hanimbelambana :

O lahy e!	O hommes!
O lahy e!	O hommes!
Ny andriana manesy arivo!	Les nobles amènent mille bœufs
Avy noro! Avy noro!	Le bien vienne! Le bien vienne!

Un notable choisi dans la caste des Antandrona fait ensuite l'offre aux ancêtres :

— O Zanahary d'en haut! Zanahary d'en bas! O les Zafinimena et les Zafinifotsy! Et vous, ancêtres (suit une énumération de noms ou d'emplacements de tombeaux), et vous, tous les ancêtres, nous vous offrons vos parts, rassasiez-vous et partez. Bénissez-nous, pour que nous soyons heureux et exempts de maladies. O arbre sacré! nous t'adressons des prières! Ne rends plus R..... malade! »

Après quoi on verse encore du rhum et du sang au pied de l'arbre, et on suspend à une branche la tête de l'omby joro.

Puis on attend quelques instants, pendant que les ancêtres sont censés manger leur part. Les notables mangent ensuite quelques parcelles des hanimbelambana et donnent le reste aux enfants. Puis ont lieu les réjouissances et les ripailles. Chaque chef de famille a sa part de la viande du bœuf sacrifié. Quand c'est fini, le maître de la cérémonie fait un dernier discours de remerciement et l'on se sépare.

---

## 20

### TSIKAFARA

---

#### BETSIMISARAKA. — IFASINA, DISTRICT D'ANIVORANO

Lorsqu'une personne est malade ou demande un enfant ou veut devenir riche, elle prononce un vœu, en proportionnant l'offrande à sa fortune, et, si son vœu est exaucé, elle s'acquitte du sacrifice promis.

On couche le bœuf par terre sur le côté gauche et on l'attache en laissant libre seulement la patte droite de devant. Un jeune garçon dont le père et la mère

---

(1) Kitoza.

sont encore vivants, verse avec un bambou de l'eau sur la victime depuis la tête jusqu'à la queue. Puis le maître du sacrifice se place devant le bœuf et dit :

— Je me tiendrai debout devant l'assemblée pour échapper à votre blâme, vous les pères et les mères. Que les feuilles des cultures ne soient pas rouges, que les produits des vaches ne dépérissent pas, que le pilier à dresser ne se brise pas, pour que prennent place (dans la case) la postérité avec les femmes.

« La terre d'où tu es sorti, c'est la terre Sakalava. Le nom de tes ancêtres, c'est « bœuf ». Tu es monté chez les Hova, puis tu es arrivé chez les descendants des Betanimena. Quand on piétine la rizière, tu peux la terminer, quand on te traite, tu donnes beaucoup de lait, à te vendre, on est content, à te mettre en avant, on fait tomber la rosée (1). Ton nom, c'est bœuf (2), tu peux donner la sainteté, tu peux donner la vie. Tué maintenant, tu auras un remplaçant aussitôt. »

Hitsangana alohan' gny olo maro aho, hiala gny tsininareo, ray aman-dreny ! Tsy ho mena ravimboly, tsy halemy' terak' aomby, tsy ho folaka andry antitra, hametran' gny zanaka amim-bady. Tany nivoahana omby ity ka avy tan'tsakalava. Ny anaran' gny razanao ka aomby. Niakatra tany amin' i Hova, tonga amin' gny zanaky Betanimena. Hanosiana mahefa horaka, terena beronono, amidv maharavovavo, atao aloha mahafakando. Aomby gny anaranao : mahomby hasina, mahomby have-lomana. Vonoina iniany misolo amarena.

« Descendez ! Descendez ! Vous, les Zanahary ! Vous qui êtes invoqués, Rago-dongodona, Ratohaniranto, Madiovanzakoho, Beeronerona, Bevolontratra, Ramalemi-tahonanana, Rahanikovavy, les Zanahary féminins et les Zanahary masculins, et Rangidina pour faire descendre les enfants, pour faire descendre le principe de la vie.

« Descendez par les fils d'araignée tissés d'or pour vous asseoir sur les lits d'or et entendre les motifs pour lesquels vous invoquent vos enfants qui vivent sur la terre. Le malade est en bonne santé, et on vous donne un bœuf à vous Zanahary. Puissiez-vous empêcher la maladie de revenir au malade !

« Et ! vous tous les Zanahary d'en haut, ceux qui sont venus, qu'ils se rassasient, ceux qui ne sont pas venus, qu'on leur porte (à manger) ! O Zanahary ! vous n'êtes pas longs à manger, les restes des Zanahary ne doivent pas être jetés, mais mangés par les enfants de ceux qui vivent sur la Terre.

« Retournez chez vous doucement. Le fil d'araignée tissé d'or, ni fragile, ni cassant, par lequel vous êtes descendus, utilisez-le pour remonter. L'œil droit qui (voyait) en avant, qu'il regarde pareillement en avant, la main droite qui venait la première, qu'elle soit aussi en avant, le pied droit qui venait le premier, qu'il soit aussi en avant, c'est sur la fesse droite qu'on s'assoit. Apportez un résumé de ces excellentes paroles jusqu'au Grand-Zanahary qui vous a envoyés, et donnez-nous un bon cadeau-de-sacrifice. (3).

(1) C'est-à-dire on exécute ce qu'il y a de plus difficile, on n'a pas honte de te présenter.

(2) Jeu de mots intraduisible sur aomby, le nom du bœuf, et sur mahomby, « pouvoir ».

(3) Asiodrano ou vola asiodrano, c'est le cadeau en argent, proportionné à leur fortune, que font au maître-du-Sacrifice tous les assistants. Ce cadeau leur est rendu sous forme d'une part des chairs de la victime, part proportionnée à leur offrande. Il va sans dire que le asiodrano des Zanahary consiste en biens de toutes sortes.

Lotso ! Lotso ! Andrio Jagnahary ! Andrio Jagnahary antsoavana Ragodongodona, Ratohaniranto, Madiovanzakoho, Beeronerona, Bevolontratra, Ramalemitahonanana, Rahanikovary, sy gny Jagnaharivavy sy Jagnaharilahy ary Rangidina, hanidina gny zaza hanidina gny havelomana.

Mandrорона amin' gny farofabolamena hipetraka amin' gny zavatra anantsoavan' gny zanak' antambonitany. Velona gny marary ka manome aomby andrio Jagnahary ! ka aza asaina hiverenan' aretina kosa gny marary.

E ! Andrio Jagnahary agnambo akao aby gny tonga homàna voky, gny tsy lasa itondray. Andrio Jagnahary tsy ela homana, faralambanjanahary tsy azo ariana, hinanan' gny zanaka gny anatambonitany koza.

Modia malemitemy andrio. Gny farorabolamena tsy mito tsy malia nandrorognona koa no iakarana. Maso havanana taloha koa aloha, tanan' havanana avy taloha koa aloha, tongotra havanana avy taloha koa aloha, vody havanana no mipetraka. Ento gny ventilabaro tsara izany ho tonga amin' gny Jagnaharibe nanilaka, ka omeo anay gny asiodrano tsara.

« Les parties de ce bœuf que vous allez manger, Zanahary, sont celles-ci : le poitrail, la bosse, les tripes, les côtes, le foie et le derrière. Voilà les excellentes choses que vous avez à manger, Zanahary. Dès que vous aurez mangé, viendront aussi prendre leur repas les morts qui ont changé de peau. Maintenant ce sont les Razana qu'on appelle. »

Gny hohaninareo, Jagnahary amin' ity aomby ity dia indreo : gny trafony, gny falafany, gny atiny, sy gny vodihenany. Izany gny zavatra tsara hohaninareo, Jagnahary ! Rahefa avy mihinana andreo Jagnahary, dia hihinana koza gny maty nivahoditra. Iza no antsoavana gny Razana..... »

---

## 21

### LE SOLEIL, LA LUNE ET LE NUAGE. — CONTE BETSIMISARAKA

---

#### VAVATENINA, DISTRICT ET PROVINCE DE TAMATAVE

Le Zanahary d'en haut avait, dit-on, trois enfants. L'aîné s'appelait Ramasoandro (Soleil), le second Ravolana (Lune) et le dernier Rarahona (Nuage). Il passèrent tranquillement leur enfance dans le ciel auprès de leur père ; devenus grands, ils se marièrent et eurent des enfants. Or un jour le Zanahary leur distribua des bœufs ; il en donna trois à l'aîné, deux au cadet et un seul au dernier-né. Chacun fit de son mieux pour multiplier ses bœufs ; bientôt Ramasoandro en eut dix, Ravolana six, et Rarahona trois. Sur ces entrefaites leur père tomba gravement malade ; il fit venir un ombiasy et celui-ci déclara que le malade ne se rétablirait que si on sacrifiait un bœuf. Le père envoya vers son fils aîné un messenger avec ces paroles :

— Ramasoandro, ton père est gravement malade ; il faut qu'on sacrifie un bœuf pour guérir. Donne une bête de ton troupeau.

— Dis à mon père que je n'ai que dix bœufs ; si j'en donne un, leur nombre deviendra impair. Qu'il s'adresse à mon cadet.

Mais Ravolana fit une réponse analogue à celle de son frère.

Le messager s'en fut donc trouver Rahona le dernier-né.

— Ton père est gravement malade ; il guérira si tu lui donnes le plus gras de tes trois bœufs

Sans hésiter, Rahona alla choisir le plus beau de ses bœufs et le donna pour être emmené par l'envoyé de son père. Le Zanahary sacrifia le bœuf, et bientôt il fut rétabli. Alors il fit appeler ses trois enfants et leur dit :

— Je suis maintenant guéri et je vais vous donner, moi votre père, un ordre auquel vous devrez toujours vous conformer. Vous deux, les aînés, vous avez reçu une plus grosse part, et cependant vous m'avez refusé un bœuf. Toi au contraire, Rahona, parce que tu es le dernier né, tu as eu une plus petite part que les autres, mais tu m'as donné de bon cœur le plus beau de tes trois bœufs, à cause de ton amour pour moi. Aussi dorénavant, quelle que soit ta lumière, Ramasoandro, et quelle que soit ta clarté, Ravolana, quand Rahona, le dernier venu, passera, vous devrez tous deux disparaître devant lui.

Voilà pourquoi, dit-on, le Soleil et la Lune se cachent quand passe le nuage, et tous les trois sont les enfants du Zanahary.

---

## 22

### RAHOROHORO. — CONTE ANTAIMORONA

---

#### MAROFODY, DISTRICT DE MANANJARY

La terre a été faite par Rahorohoro, qui aujourd'hui encore montre souvent sa puissance en faisant trembler le sol. Un jour, dit-on, il se promenait au bord d'une rivière ; sur la berge il prit de l'argile et s'amusa à modeler des images pareilles à lui-même. Il exposa ensuite ces images sur le sable pour les faire sécher, et s'en retourna dans sa case.

Or la fille du Zanahary d'en haut vint à passer par là ; elle vit les images, les admira beaucoup, et, passant devant la case de Rahorohoro, elle lui demanda :

— Rahorohoro ! Qui a fait ces images, que j'ai vues là bas sécher sur le sable ?

— Fille du Zanahary, c'est moi.

— Pourquoi ne leur as-tu pas donné le sang et la vie.

— C'est que je ne sais pas faire le sang et la vie ? Mais que ne le fais-tu, toi ?

La fille du Zanahary consentit. Aussitôt il y eut un orage et un grand vent,

qui bouleversèrent toute la terre. Lorsque le temps se calma, les images remuaient et parlaient, car la pluie s'était changée en sang, et le vent était devenu la vie.

L'homme et la femme s'unirent et ils eurent de nombreux enfants. Lorsque la fille du Zanahary vit que les hommes se multipliaient, elle retourna chez le maître de la terre.

— Rahorohoro, dit-elle, nous allons goûter un des hommes que nous avons faits, pour voir si sa chair est bonne.

— Fille du Zanahary, laisse-les encore s'accroître en nombre. Reviens d'ici quelque temps, et je t'en donnerai un, si tu veux.

Les hommes continuèrent de se multiplier et ils devinrent innombrables. La fille du Zanahary revint encore chez Rahorohoro et réclama un homme pour en faire son repas. Mais le Maître de la terre ne voulut pas y consentir, et il dit aux hommes :

— Voici la fille du Zanahary, qui exige un de vos enfants pour lui servir de nourriture ; voulez-vous le donner ?

Un homme répondit :

— C'est toi, Rahorohoro, et ce sont les autres Zanahary qui nous ont faits ; vous êtes les maîtres de nous laisser vivre, ou de nous tuer.

Mais la fille du Zanahary, pleine de colère, s'écria :

— Rahorohoro, puisque tu ne veux pas me donner un des hommes, je vais reprendre ce que j'ai fait en eux.

Alors elle se mit à tuer çà et là les hommes, et, reprenant la vie, elle laissait les corps pour Rahorohoro, maître de la terre.

C'est pourquoi, dit-on, au moment de la mort, la vie est pour le Zanahary et le corps pour Rahorohoro : à chacun sa part.

---

## 23

### RATOVOANA. — CONTE BETSIMISARAKA

---

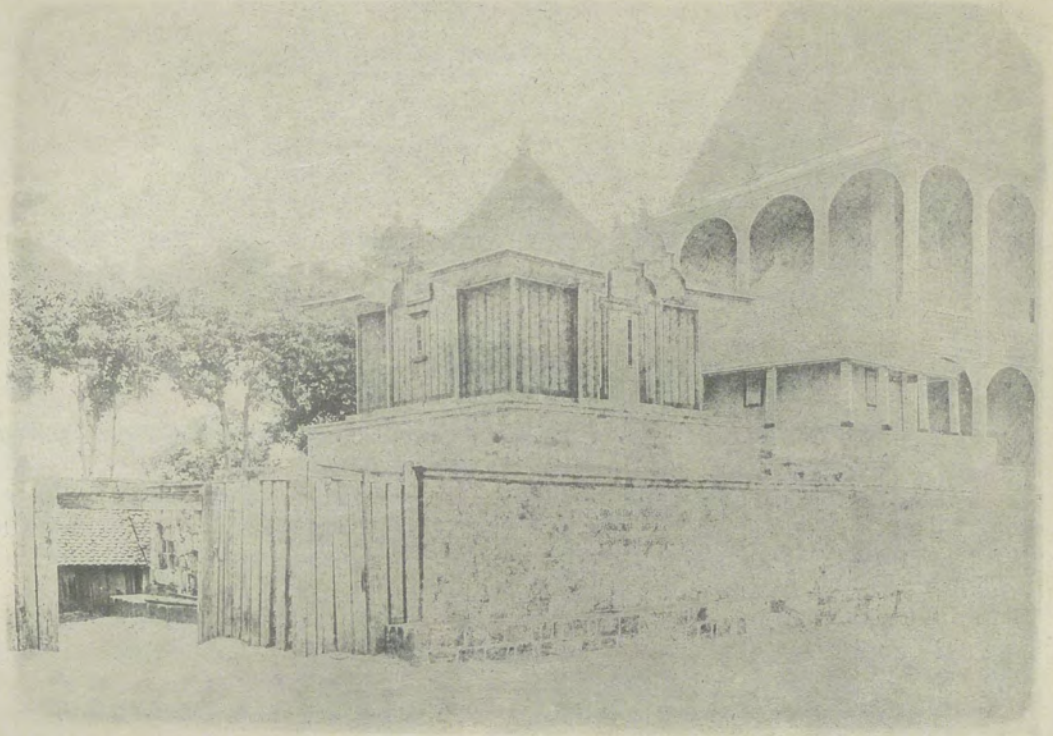
#### SOAVINA, PROVINCE DE MAROANTSETRA

Un jour, dit-on, Ratovoana, le Zanahary noir, abattit des arbres auprès de sa case, et avec le bois il sculpta des figures d'hommes et d'animaux, mais il ne savait pas leur donner la vie. Le Zanahary blanc envoya son fils pour s'enquérir de ce que faisait Ratovoana ; le Zanahary noir raconta comme, pour se désennuyer, il fabriquait des corps d'animaux, mais qu'il se trouvait fort embarrassé pour leur donner la vie. Le Zanahary blanc descendit de son ciel et, frottant avec de la terre blanche les statues de bois, il les rendit vivantes. Il stipula seulement qu'après la mort, leurs âmes devaient s'en retourner vers lui.

— Soit, consentit Ratovoana. Après la mort, tu prendras ce qui t'appartient, et je garderai ce qui est à moi.

C'est pourquoi, dit-on, les cadavres restent dans la terre du Zanahary noir, tandis que les souffles de vie s'en vont dans le ciel du Zanahary blanc.





Tranomasina — Tombeaux des rois Imériniens — Tananarive



Trano-manara — Tombeaux des nobles des premières castes  
(environs de Tananarive)

## 24

## IHETSY. — CONTE ANTAIMORONA

## VOHILAVA, DISTRICT DE LOHOLOKA

Andriamitomboana était roi, dit-on, du Ciel et de la Terre. Il eut trois fils : Zanahary, Andriamanitra et Ihetsy. Les deux premiers habitaient le Ciel, et le troisième la Terre. Chacun avait des pouvoirs spéciaux : Zanahary était le maître du sang, Andriamanitra de la vie, et Ihetsy avait le don de l'imitation.

Un jour, dit-on, Ihetsy modela une belle jeune fille en argile. Vint à passer Zanahary.

— Cette statue est belle, s'écria-t-il, mais il lui manque le sang. » Comme il le possédait, il le lui donna. Vint à passer Andriamanitra.

— Cette image est bien faite, cependant elle est privée de vie. » Et il la lui donna. Alors l'image d'argile devint une belle fille vivante que Ihetsy épousa. Leurs enfants se multiplièrent sur la terre : ce furent les hommes.

Lorsque l'un d'eux meurt, chaque Zanahary reprend son bien, Ihetsy le corps, Zanahary le sang, et Andriamanitra la vie. Quand on éternue, on lève d'abord la tête pour regarder vers Zanahary et Andriamanitra, puis on la baisse en disant : « Ihetsy ! », parce qu'Ihetsy réside dans la terre.

Lorsqu'Ihetsy se vit père de nombreux enfants, il voulut faire la guerre à ses frères aînés qui habitaient le ciel, et il ordonna aux terres, ses domaines, de s'élever. Au jour dit, les terres commencèrent donc à monter, et les montagnes s'élevèrent vite, tandis que les vallées s'attardaient. Sur ces entrefaites, les trois frères firent la paix ; Ihetsy aussitôt interrompit l'ascension des terres, qui restèrent toutes là où elles étaient arrivées, les montagnes plus ou moins haut, les vallées au dessous d'elles, et les plaines en bas.

## 25

## ZANAHARY ET IHOETSY. — CONTE BETSIMISARAKA

## ANDEVORANTO, DISTRICT D'ANDEVORANTO

Zanahary, le maître du Ciel, et Ihoetsy, le maître de la Terre, étaient amis, dit-on. Un jour Zanahary vint rendre visite à Ihoetsy. Après les salutations d'usage, ils causèrent, puis, ne sachant que faire, ils inventèrent un jeu. Ihoetsy modela en

argile deux figures d'homme et de femme, et Zanahary, quand elles furent terminées, y mit la vie. Telle fut l'origine du premier couple humain. Depuis, lorsque quelqu'un meurt, Ihoetsy reprend le corps qui lui appartient, et Zanahary la vie.

---

26

LES ZANAHARY. -- CONTE ANTAIMORONA

---

VOHIMASINA, DISTRICT DE LOHOLOKA

Au commencement, dit-on, Andriamitomoana était roi du Ciel, de l'Air et de la Terre. Avec un morceau du Ciel, il façonna trois figures qui s'animèrent et se transformèrent en trois Etres: Andriamaleka était le premier né, Andriamanitra le second, Zanahary le troisième. Lorsque ses trois enfants furent grands, leur père leur ordonna de s'établir chacun de son côté, mais avant de les laisser partir il voulut leur faire un cadeau, et leur dit de choisir celle qu'ils préféreraient des quatre choses suivantes: l'imitation, le mouvement, le sang, la vie. Ensuite Andriamitomoana, ne sachant que faire de l'imitation, qu'aucun de ses fils n'avait voulue, prit un bloc d'argile et façonna une figure qu'il anima et métamorphosa en un Etre. Il reçut le nom de Ihoetsy, et Andriamitomoana lui donna l'Imitation, laissée par ses frères.

Les trois fils d'Andriamitomoana qui habitaient le ciel étaient presque aussi intelligents et aussi habiles que leur père. Ils formèrent trois êtres pour devenir leurs serviteurs: Jatovotsota, Bodisy, Vorombetsivaza. Quand il vit cela, Ihoetsy jaloux voulut avoir, lui aussi, un serviteur. Il prit de l'argile, modela, grâce à l'Imitation, une belle statue et la fit sécher au soleil. Mais elle ne remuait ni ne vivait. Fort embarrassé, Ihoetsy pria la Lune d'aller chercher ses frères. Andriamaleka arriva le premier et, sur les instances de Ihoetsy, il mit le sang dans la statue. Andriamanitra vint ensuite et donna le mouvement. Zanahary, en dernier lieu, consentit à ajouter la vie. Alors la statue devint une femme que Ihoetsy épousa, et leurs enfants donnèrent naissance aux peuples de la terre.

C'est en souvenir de cette origine que, quand on éternue, on lève la tête vers ceux qui ont donné le sang, le mouvement et la vie, puis on la baisse aussitôt en se rappelant Ihoetsy, qu'on évoque en disant: « Ihoetsy e ! » (1).

---

(1) *Calembour sur l'onomatopée de l'éternuement.*

## 27

## RANAIVOTOVOANA ET JAOBINONOKA—CONTE BETSIMISARAKA

## MANGILY, DISTRICT DE VOHÉMAR

Au commencement, dit-on, il n'y avait pas d'êtres vivants sur la terre. Or les deux maîtres du monde, Ranaivotovoana et Jaobinonoka, firent un jour une convention pour fabriquer des êtres humains. Il fut entendu que Ranaivotovoana ferait les os et la chair et que jaobinonoka ajouterait le sang et la vie. Ranaivotovoana coupa donc un tronc d'arbre, y tailla deux formes humaines qu'il termina en y ajoutant de l'argile. De son côté Jaobinonoka fit du sang avec de l'eau, l'introduisit dans les deux figures, puis il ajouta la vie, et ainsi elles devinrent des êtres humains, l'un mâle, l'autre femelle. Quand ce fut terminé, les deux créateurs, dit-on, donnèrent à ces premiers hommes le nom de Monka (homme). Ce premier couple eut des enfants, qui eux-mêmes se multiplièrent. Mais ils se battirent entre eux : les vainqueurs restèrent hommes, tandis que les vaincus, forcés de se réfugier dans les bois, se transformèrent en lémuriens. Voilà pourquoi, dit-on, les lémuriens ont des doigts pareils à ceux des hommes, et, lorsqu'ils crient, ils se rappellent encore leur ancienne condition, car ils ne cessent de dire : « Monka ! Monka ! (Hommes ! Hommes !) »

Aujourd'hui encore les humains rendent un culte aux arbres ; ils leur adressent des vœux et ils y suspendent des offrandes. C'est parce que les deux premiers hommes sont sortis des arbres.

Et les enfants, dans leurs jeux, fabriquent encore de petites figurines humaines en argile, en souvenir du premier couple créé au commencement avec du bois et de la terre par Ranaivotovoana et Jaobinonoka.

## 28

## RATOVOANTANY. — CONTE SAKALAVA

## ANTSAKABARY PROVINCE D'ANALALAVA

Après avoir fait la terre, le Zanahary la laissa déserte et remonta dans le ciel. Alors sortit de la terre un être nommé Ratovoantany ; il ramassa du bois mort et fit un grand feu. La fumée montait dans le ciel et étouffait l'enfant du Zanahary. Celui-ci fut fort étonné, car il avait laissé la terre déserte. Il envoya l'être ailé Rako-

bonkobona pour voir ce qui se passait. Rakobonkobona trouva un être vivant assis près du feu qui brûlait sur la terre, et il lui demanda qui l'avait mis là et d'où il venait.

— Personne ne m'a placé ici, mais je suis sorti tout seul de la terre. C'est moi qui ai fait ce feu pour me chauffer.

— Alors tu n'as pas été créé par le Zanahary ?

— En aucune façon ; je te répète que je suis sorti tout seul de la terre.

— Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Ratovoantany (1).

Quand le Zanahary sut tout cela, il fit tomber la pluie pour noyer le feu de Ratovoantany et forcer celui-ci à s'en aller. Mais Ratovoantany savait d'avance ce que projetait le Zanahary ; il fit des montagnes avec des grottes pour se mettre à l'abri de la pluie, et l'eau que versait le Zanahary emplit les parties basses et creuses. C'est l'origine des lacs, des marais et de la mer. Ratovoantany, quand il eut fait les montagnes, s'installa sur la plus haute de toutes, y construisit une case, à l'intérieur de laquelle il alluma du feu. Le Zanahary fit encore tomber de la pluie en telle quantité qu'il inonda toutes les parties basses de la terre. Puis il renvoya Rakobonkobona voir ce qu'était devenu Ratovoantany. Le feu était éteint et l'être avait disparu. Rakobonkobona regarda de tous côtés et finit par voir de la fumée au sommet de la plus haute montagne. Il s'y rendit.

— Le Zanahary a voulu me noyer, mais il n'a même pas pu m'empêcher de faire du feu. Ce n'est pas lui qui m'a créé, et je suis sorti tout seul de la terre.

Rakobonkobona rapporta ces paroles au Zanahary. Celui-ci fit porter à l'Être une canne bien droite en lui demandant d'indiquer de quel côté était le pied et de quel côté la tête de l'arbuste. Et Ratovoana ne se trompa point. Il lui fit amener une vache et sa génisse, de même couleur et de même taille, en lui demandant de désigner la mère et la fille. Ratovoantany les sépara ; la vache meugla et la génisse alla vers elle, et ainsi Ratovoantany put les reconnaître.

Alors le Zanahary se décida à venir voir lui-même l'être qu'il n'avait pas créé. Ratovoantany était en train de faire sécher au soleil des images d'hommes et d'animaux qu'il avait modelées avec de l'argile. Le Zanahary les admira fort, mais s'étonna que le modelleur ne leur eût pas donné la vie.

— C'est une chose que je ne sais pas faire.

— Je vais donc les animer, mais je les emmènerai toutes avec moi dans le ciel.

— Tu veux les emmener, et que me restera-t-il à moi qui ai fait leur corps.

Ils discutèrent longtemps et finirent par s'entendre. Il fut convenu que le Zanahary donnerait la vie aux statues, mais chaque fois que l'une d'elles mourrait, le Zanahary reprendrait le soufflé de vie, de son côté Ratovoantany conserverait le corps avec lui dans la terre.

Telle est l'origine des hommes, et voilà pourquoi on enterre les cadavres quand le soufflé de vie est retourné chez le Zanahary d'en haut.

---

(1) « Celui qui a jailli de la terre comme une plante. »

## 29

## MATIAHO ET IRIRA. — CONTE ANTAIMORONA.

## MANANJARY, PROVINCE DE MANANJARY

Il y a très longtemps, dit-on, la terre et le ciel existaient déjà, mais n'avaient pas les mêmes Zanahary. Ceux de la terre s'appelaient Matiaho et Irira. Un jour le fils du Zanahary du ciel, se promenant sur la terre, vit les deux Zanahary d'en bas qui sculptaient des pièces de bois. Quand ils eurent donné à ces bois la forme humaine, ils essayèrent de les faire mouvoir et marcher, mais ils n'y purent réussir.

— Il faut leur donner le sang et la vie, dit le fils du Zanahary d'en haut, sinon ils ne seront jamais des hommes..... je veux bien les animer, à condition que vous m'en cédiez la moitié.

— Soit.

Le fils du Zanahary retourna chez lui, demanda le sang et la vie à son père, et, redescendant sur la terre, anima les bois qui devinrent vivants. Leur nombre ne tarda pas à s'accroître, parce que les femmes enfantaient; voyant les hommes si nombreux, le fils du Zanahary vint réclamer sa part. Matiaho s'excusa en disant :

— Reviens demain. Irira est absent.

Le lendemain le fils du Zanahary revint comme il était convenu, mais il ne trouva aucun des deux Zanahary de la terre. Il s'en fut, irrité et pleurant, trouver son père.

— Pourquoi pleures-tu, mon fils ?

— Matiaho et Irira m'ont trompé, et ils se moquent de moi. Il était convenu qu'ils devaient partager avec moi les hommes. Maintenant ils veulent les garder tous, et je ne sais où ils se sont cachés.

— Cesse de te plaindre, dit le Zanahary. Reprends successivement le sang et la vie que tu as donnés aux hommes, jusqu'à ce que Matiaho et Irira te rendent ta part.

Le fils du Zanahary prit alors le sang et la vie d'un homme, puis d'un autre, et ceux-ci moururent. Les autres hommes pleuraient, ils appelaient Matiaho et cherchaient Irira, mais jamais plus ils ne les revirent.

En cas de maladie grave ou de danger de mort, on se souvient encore, dit-on, de Matiaho, et c'est pourquoi on dit :

— Maty aho ! (je meurs, je suis mort).

Et, si les hommes continuent à mourir, c'est, dit-on, parce que Matiaho et Irira ne veulent pas céder au fils du Zanahary la part dûe.

## 30

## KALALAONTANY. — CONTE BETSIMISARAKA

## TANJONAMBO, PROVINCE DE VATOMANDRY

Kalalaontany était, dit-on, le premier et le seul habitant de la terre. Isolé, il s'ennuyait et il se mit un jour à la recherche d'un semblable. Il alla successivement dans toutes les directions, au Nord et à l'Ouest, au Sud et à l'Est, mais en vain. Alors il se décida à monter au ciel pour voir s'il trouverait là son pareil, mais il n'y put réussir. Triste et las, il cherchait à distraire son ennui en sculptant dans les troncs d'arbre des statues de bois à son image. Tous les jours il y travaillait, tant et si bien qu'au bout d'une année il en possédait plusieurs dizaines. Or en ce temps-là il ne savait même pas se construire de case pour s'abriter contre le froid et la pluie. Une fois, pendant la saison fraîche, il fit un grand feu de bois vert. Une fumée intense montait jusqu'au Zanahary d'en haut, qui s'en trouva incommodé. Il dépêcha un messenger pour ordonner à Kalalaontany d'éteindre son feu. Kalalaontany, stupéfait à la vue d'un être semblable à lui, répondit :

— Je suis seul toujours et je n'ai rien pour me défendre contre le froid et la pluie. Dis à ton maître que je n'éteindrai pas mon feu, à moins qu'il ne consente à donner la vie aux images en bois que j'ai fabriquées.

Le Zanahary, dit-on, descendit alors sur la terre et se fit montrer les statues en bois. Comme elles étaient très nombreuses, il ne consentit à les animer toutes que si Kalalaontany les partageait avec lui. Cette condition acceptée, les images de bois, par le souffle du Zanahary, devinrent vivantes et se mirent à marcher et à parler.

— Que chacun de nous, ajouta le Zanahary, conserve la propriété de ce qui lui appartient, la vie pour moi, le corps pour toi.

C'est pourquoi, dit-on, quand un homme meurt, son souffle s'en va vers le ciel, demeure du Zanahary d'en haut, tandis que son corps est placé dans les profondeurs de la terre, où habite Kalalaontany.

## 31

## RADISOMIANKONJY ET ANDRIANTOMOA. — CONTE SAKALAVA

## SITAMPIKY, PROVINCE DE MAEVATANANA

Andrianakatsakatsa le Zanahary créa d'abord le ciel, les astres et la terre.

Quand il eut fait ces trois choses, il façonna une femme qu'il appela Andrianabolisy pour lui tenir compagnie, et un homme qu'il nomma Radisomiankonjy pour habiter sur la terre.

Andrianakatsakatsa eut de Andrianabolisy une fille qui reçut le nom de Andriantomoa. Quand elle fut grande, elle demanda un jour à ses parents la permission d'aller se promener sur la terre pour voir les êtres créés par son père.

Elle rencontra Radisomiankonjy et ils lièrent conversation. L'homme, ému par la beauté de la fille du Zanahary, lui demanda d'être sa femme et elle accepta. Elle resta donc avec lui, mais au bout d'un certain temps elle était mécontente, parce que Radisomiankonjy n'avait à manger que du manioc, des patates, et du maïs.

— Mon cher mari, je n'ai pas encore mangé de riz, depuis que je demeure avec vous. Je ne peux plus me passer de cette nourriture, dont j'ai l'habitude. Je vous prie donc de venir avec moi, car je retourne chez mes parents.

Radisomiankonjy partit avec sa femme, car il tenait beaucoup à elle. Lorsqu'ils arrivèrent dans le ciel, le Zanahary se fâcha fort contre sa fille.

— Ma fille, tu nous as menti en disant que tu allais te promener sur la terre. Te voilà mariée avec un être que j'ai fait moi-même pour être mon esclave. Je ne veux plus de toi pour ma fille. Je ne veux pas non plus que tu demeures dans mon ciel. Pars avec ton mari et ne reviens plus jamais ici.

Andriantomoa s'en alla donc, tout attristée par ces dures paroles, mais, en traversant la cour, elle ramassa sur une natte un peu de paddy (1) qu'elle cacha dans un coin de son lamba. Arrivée sur la terre, elle le sema et en enseigna la culture à son mari.

---

### 32

## RAVARATRA ET RAHOROHORO. — CONTE ANTAIMORONA

---

### MANANJARY, DISTRICT ET PROVINCE DU MÊME NOM

Il y a très longtemps, dit-on, un Zanaharilahy et une Zanaharibavy descendirent sur la terre pour se promener. Ils s'y plurent, et, pour se distraire, se mirent à façonner avec de l'argile des images d'êtres de toutes sortes, auxquels ils donnaient ensuite la vie. Or un jour, au bord du fleuve Matitanana, la Zanaharibavy vit dans un livre couvert d'écriture que tous devaient retourner au ciel dans un délai très court.

— Hâtons-nous, dit-elle à son mari. Il est écrit que nous devons rentrer aujourd'hui. Ne nous mettons pas en retard.

---

(1) Riz non décortiqué



— Attends un peu, répondit le Zanaharilahy. Je suis en train d'achever le caïman.

Il se hâta et prit à peine le temps d'ébaucher cet animal. Voilà pourquoi le caïman est laid et informe.

Peu après le Zanahary envoya Ravaratra (1) et Rahorohoro (2) sa femme pour voir comment se comportaient les êtres créés par eux. Il leur ordonna de revenir au bout de peu de temps. Mais à peine arrivés sur la terre, Ravaratra et Rahorohoro se montrèrent pleins de méchanceté et d'arrogance, grondant et tuant les gens et les bêtes. Ils ne songeaient plus à revenir ; et le Zanahary, s'irritant contre eux, dépêcha Rangidimola pour les ramener. Celui-ci s'aperçut que les habitants de la terre étaient très malheureux à cause des maux qu'ils enduraient ; lorsqu'il rencontra Ravahatra et Rahorohoro, il leur dit :

— Le Zanahary est fâché contre vous ; il m'a envoyé pour voir ce que vous faites et pour vous dire de rentrer immédiatement.

— Dis au Zanahary que nous ne reviendrons plus chez lui. Nous voulons rester toujours sur la terre.

Rangidimola porta leur réponse au Zanahary et lui raconta aussi comment Ravaratra et sa femme se conduisaient mal sur la terre.

— Retourne de suite, dit le Zanahary. Tu prendras de force le talisman que j'ai mis dans la bouche de Ravahatra ; toute sa force réside dans ce talisman.

Dès que Ravahatra aperçut Rangidimola, de retour sur la terre, il s'avança vers lui pour le combattre, et recommanda à sa femme de se cacher sous la terre pendant le combat. Rangidimola, après une lutte longue et pénible parvint à s'emparer de l'amulette qui était dans la bouche de Ravahatra. Aussitôt celui-ci vaincu demanda grâce. Rangidimola le lia d'une corde et l'amena devant le Zanahary.

— Je ne te ferai pas mourir, bien que tu le mérites par tes crimes, mais en punition du mal que tu as fait, tu n'auras plus d'honneurs, tu ne seras plus gardien de l'amulette qui te donnait ta force, et tu demeureras ici, tandis que ta femme restera dans l'intérieur de la terre, là où tu l'as cachée. Si tu la regrettes, tu pourras passer avec elle quelques mois tous les ans.

Voilà pourquoi, dit-on, le tonnerre gronde et la foudre tombe sur la terre durant une des saisons de l'année, lorsque Ravahatra vient visiter sa femme. Quant à Rahorohoro, cachée dans les profondeurs du sol, c'est elle qui, de temps en temps, fait trembler la terre.

---

(1) La foudre.

(2) Le tremblement de terre.

## 33

## L'ORIGINE DES HOMMES. — CONTE TANALA

## SAHASINAKA, DISTRICT DE L'IKONGO

Zanaharibe et Raoetsy étaient d'abord, dit-on, les seuls habitants du ciel et de la terre. Zanaharibe, qui était un homme, habitait au ciel, et Raoetsy, qui était une femme, demeurait sur la terre. Raoetsy avait peur et s'ennuyait, parce qu'elle était solitaire. Elle désirait des compagnons : pour en avoir, elle se résolut à sculpter à sa propre image des statues en bois. Mais en travaillant elle faisait du bruit, ce qui incommodait Zanahary et troublait son repos. Il envoya son fils pour voir ce qui se passait et faire cesser le tapage. Le fils du Zanaharibe trouva Raoetsy et lui dit :

— Le bruit que tu fais en travaillant gêne le Zanaharibe ! Il t'ordonne de cesser.

— Dis-tui que je ne cesserai pas mon travail : je vis trop seule sur la terre et il faut que je me prépare des compagnons.

L'envoyé, s'en retournant, répéta ces paroles à son père. Le bruit continuant, Zanaharibe s'impatienta de plus en plus et descendit lui-même chez Raoetsy. Après les salutations d'usage, Raoetsy dit :

— J'ai reçu ton envoyé qui m'ordonnait de ta part de cesser de faire du bruit. Pardonne moi si je ne t'ai pas obéi. Si je fabrique des statues, c'est pour avoir des compagnons. et je te prie instamment, si tu le peux, de leur donner la vie. Car c'est une chose à quoi je n'ai pu réussir, malgré tous mes efforts.

— Je veux bien, répondit Zanaharibe. Je vais venir à ton aide.

Il construisit alors une petite case, dans laquelle il enferma les statues qu'avait façonnées Raoetsy. Puis il ferma la porte et dit :

— Je vais rentrer chez moi et reviendrai quand il en sera temps. Je te recommande de ne pas ouvrir la porte de cette casse, avant que six jours soient complètement écoulés.

Or le cinquième jour, les statues commencèrent à remuer. Raoetsy s'approcha et entendit des bruits à l'intérieur de la case. Elle ne put résister à la curiosité, ni attendre le retour du Zanaharibe. Elle entrouvrit donc doucement la porte. Mais aussitôt les statues, qui s'étaient métamorphosées en animaux vivants, prirent la fuite dans toutes les directions. Un mâle et une femelle se sauvèrent dans la forêt, où ils vécurent sans parler, en mangeant les fruits des arbres ; et leurs descendants sont les varika, les sarizatsy, les simpona (1). Un autre couple s'enfonça davantage dans les profondeurs de la forêt inhabitée, et donna naissance aux *kakolampo*, aux *kinoly* et aux autres êtres du même genre. Un troisième, qui se plongea dans les eaux, fut l'origine des êtres vivant dans l'eau et qu'on appelle d'ordinaire les *zavavindrano*.

(1) Trois espèces de lémuriens.

Raoetsy fut consternée en voyant ses statues s'enfuir, et se repentit bien de n'avoir pas su résister à sa curiosité. Le sixième jour, Zanaharibe revint la voir, et elle lui raconta tout ce qui était arrivé. En voyant son chagrin, Zanaharibe eut pitié d'elle.

— Aie confiance ! Je te donnerai quand même des compagnons, qui deviendront pour toi une source de joie. Mais la manière dont ils seront faits te demeurera inconnue.

Peu après, le ventre de Raoetsy commença à grossir. Puis elle accoucha successivement d'un certain nombre d'enfants. Elle eut d'abord deux jumeaux, un garçon et une fille, qui étaient blancs. Puis elle en eut deux autres de teint moins clair, et encore deux autres et deux autres, de teint de plus en plus foncé ; enfin à sa cinquième couche, elle eut de nombreux enfants qui vinrent au monde tous ensemble. Les sorts de tous ces enfants se contrarièrent et presque tous tombèrent malades. Zanaharibe, appelé par Raoetsy, descendit du ciel et visita les enfants malades.

— Pour chasser, dit-il, les mauvais sorts de ces enfants qui sont malades, je vais procéder au *faditra*.

Il prit une herbe appelée *tsivazavazaha* pour guérir les deux premiers jumeaux, et il leur donna pour cela le nom de *vazaha*, toujours employé pour désigner leurs descendants.

Il guérit les deuxièmes jumeaux avec les morceaux qui tombent d'un bois qu'on coupe (*avanovana*), et pour cette raison les appela *Hova*.

Les troisièmes jumeaux revinrent à la santé grâce à des remèdes pris dans la forêt (*an' ala*) : aussi furent-ils nommés *Tanala*.

Avec une plante du nom de *tsioromorona* il put sauver les quatrièmes jumeaux, d'où leur appellation de *Taimorona*.

Quant aux nombreux enfants nés ensemble, il les nomma Betsimisaraka, pour bien marquer qu'ils avaient vu le jour ensemble et non séparément.

Telle est, dit-on, l'origine du nom de chacune des tribus qui peuplent la terre.

Raoetsy, à la suite de ses nombreux accouchements, s'affaiblit et mourut bientôt. Quand il le sut, Zanaharibe descendit encore sur la terre, il dépouilla le corps de Raoetsy, enterra les chairs, et mit à part les os qu'il pila soigneusement. Puis il mit la poussière ainsi obtenue dans le nez de chacun des fils de Raoetsy et leur dit :

— Voici que Raoetsy votre mère est morte. J'ai enfoui sa chair dans la terre et j'emporte son souffle avec moi. Mais je vous donne la poussière de ses os. Quand vous vous souviendrez d'elle, vous éleverez vos yeux vers le ciel et vous regarderez dans la direction de ma demeure : vous verrez ainsi le chemin où a passé votre mère Raoetsy. Puis vous abaisserez vos regards vers la terre où sa chair est ensevelie et vous direz : « Oetsé ê ! oetsé ê ! » Ainsi vous vous rappellerez Raoetsy votre mère, après avoir tourné vos yeux vers moi qui suis votre père ».

Voilà pourquoi, dit-on, les hommes, en éternuant, font : Oetsé ê !

## 34

## TRATRAMBY. — CONTE BETSIMISARAKA

## AMPASIMAZAVA, DISTRICT D'ANDEVORANTO

Le premier homme, dit-on, s'appelait Tratramby. Il était descendu du Ciel par une longue chaîne d'argent, jusque sur une montagne appelée Ambohinharana, au Sud de Mahanoro. Cette montagne était peuplée d'êtres qui devinrent les compagnons de Tratramby.

Un jour le premier homme, pêchant dans une rivière, retira une énorme anguille ; sitôt qu'elle fut hors de l'eau, elle se changea en une belle jeune fille que Tratramby prit pour femme. Ils vécurent longtemps ensemble et eurent beaucoup d'enfants. Mais il eurent une fois une grande querelle, parce que l'homme avait reproché à sa femme d'avoir été autrefois une grosse anguille vivant dans l'eau, et ils décidèrent de se séparer en se partageant leurs enfants. L'homme, avec ceux qui lui échurent, alla s'établir au Nord : ses descendants portent le nom de Zafinavaratra. La femme s'installa au Sud : ses descendants s'appellent Zafinantandrano.

Les Zafinavaratra et les Zafinantandrano, descendants de Tratramby, s'abstiennent de pêcher et de manger des anguilles.

## 35

## LES FILS DU ZANAHARY. — CONTE ANTAIMORONA

## MANANJARY, DISTRICT ET PROVINCE DU MEME NOM

Un jour le fils du Zanahary et sa femme descendirent, dit-on, du Ciel pour se promener sur la Terre. Ils s'y trouvèrent si bien qu'ils ne voulurent plus retourner chez le Zanahary. Celui-ci, plein de tristesse, envoya un esclave pour les rappeler, mais ils refusèrent de revenir, car la terre leur plaisait et ils s'amusaient beaucoup parmi les hommes. Alors le Zanahary convoqua tous ses peuples et leur dit :

— Mon fils avec sa femme s'en est allé sur la terre et ne veut plus revenir ici, bien que j'aie envoyé un de mes esclaves pour le chercher. Je les laisserai donc, quelque peine que cela puisse me causer. Ils vivront avec les hommes, mais, comme ce sont mes enfants, je leur donnerai le pouvoir de faire tout, excepté la vie.

Les Européens, dit-on, sont les descendants du fils du Zanahary.

## 36

## LES DEUX FILS DE ZANAHARY. — CONTE BETSIMISARAKA

## ANDEVORANTO, DISTRICT D'ANDEVORANTO

Zanahary avait deux fils: l'ainé s'appelait Andriambahoakampovoantany, et le second Razanandranoarivo. Il leur dit un jour :

— J'ai dans ma case un récipient en cuivre et un bol en argent. Je vous en fais cadeau. Vous pouvez les emporter.

Ils les prirent donc, mais en sortant, ils les laissèrent tomber du haut du ciel, et les deux vases, fracassés, laissèrent échapper leur contenu; or dans l'un il y avait de la terre sèche et dans l'autre de l'eau. C'est ainsi que fut formée la terre, avec les lagunes et la mer.

## 37

## LA DÉCOUVERTE DU RIZ. — CONTE ANTAIMORONA

## MANANJARY, DISTRICT DE MANANJARY

Un jour, dit-on, des grains de riz tombèrent avec la pluie sur la terre et poussèrent dans un marécage. Les gens, étonnés de voir une plante nouvelle, se demandaient d'où elle pouvait venir. Soudain la porte du ciel s'ouvrit, et Rabekidona (la foudre) en sortit avec Rangidina pour faire un Kabary; il convoqua donc les hommes et dit :

— Je m'appelle Rabekidona, je viens du ciel, et je me suis rendu parmi vous, parce que j'ai quelque chose d'important à vous dire. Ecoutez-moi. Une plante est tombée du ciel avec la pluie, et elle poussé maintenant dans le marais. Les grains de cette plante vous nourriront. Semez-les, quand vous entendrez gronder mon message, qui prendra le même nom que moi, Rabekidona. Dès que Rabekidona grondera, la pluie se mettra à tomber et fera croître la plante. Enfin, si vous avez besoin de quelque chose, adressez-moi vos prières, ainsi qu'aux autres Zanahary célestes, Rantomoa, Madiovantsakoho, Ravarabe. Nous sommes vos maîtres. C'est nous qui vous avons donné le Soleil et la Lune, qui avons permis que le riz pousse sur la terre... Voilà ce que j'avais à vous dire. Je vais rentrer dans le Ciel et je ne reviendrai plus

jamais sur la terre. Seulement, en souvenir de mon voyage d'aujourd'hui, je mettrai mon image sur la face de la Lune.... Regardez la, et chaque fois vous vous rappellerez ma visite. »

---

38

COSMOGONIE. — CONTE ANTAIMORONA

---

LOHOLOKA, DISTRICT DE LOHOLOKA

Le ciel et la terre, dit-on, sont deux frères. Au commencement ils s'entendaient bien et avaient la Lune comme conseiller. Mais un jour ils se brouillèrent et décidèrent de se battre pour savoir qui des deux aurait la suprématie. La Terre, irritée, commença de s'élever vers le ciel et elle fit sortir sur toute sa surface de gros rochers qu'elle comptait lancer contre le ciel. Celui-ci de son côté prépara des projectiles qui sont les étoiles. Mais ceux des sujets du Ciel et de la Terre qui ne voulaient pas se battre pleuraient abondamment et leurs larmes formèrent toutes les eaux, la pluie, les rivières, la mer. A la fin ils se réconcilièrent grâce à l'intervention de la lune, mais la Terre resta inégale par les montagnes et les plaines, et hérissée de rochers.

---

39

LA GUERRE DE LA TERRE ET DU CIEL. — CONTE ANTAIMORONA

---

VOHIMASINA, DISTRICT DE LOHOLOKA

Autrefois le ciel et la terre, qui étaient très rapprochés l'un de l'autre, se disputèrent, dit-on, la suprématie et fixèrent un jour pour se battre. Le matin de ce jour, les Terres s'élevèrent en désordre et avec force vers le Ciel. Elles pondaient de grosses roches pour servir de balles, le ciel de son côté accumulait les étoiles comme projectiles et faisait retentir le tonnerre, son canon. Mais les Terres montaient toujours. Le ciel effrayé s'écarta le plus qu'il put et demanda la paix par l'intermédiaire du soleil et de la lune. La Terre ne voulait rien entendre et s'élevait toujours ; en vain le Ciel fit tomber des torrents d'eau pour détruire les montagnes : il n'y put parvenir.

Depuis ce temps les deux ennemis ne se sont jamais réconciliés. Les monts ne voulurent plus s'abaisser et restèrent à leur place pour empêcher le ciel de descendre. Le ciel de son côté continue à faire tomber la pluie pour entamer les montagnes. Et ces pluies forment les cours d'eau.

---

40

LES MONTS ET LES VALLÉES. — CONTE BETSIMISARAKA

---

ANTANAMBAO, DISTRICT DE VATOMANDRY

Un jour le Grand-Zanahary dit à la Terre-sacrée :

— Mesurons nos royaumes pour savoir lequel est le plus grand. Il étendit les bras pour mesurer la Terre, mais il la trouva plus grande qu'il ne s'y attendait, si bien que les bouts de ses doigts ne touchaient pas les deux extrémités. Alors il tira à lui, pour rendre la Terre plus petite, elle se plissa comme une étoffe, et il y eut des hauts et des bas qui formèrent les montagnes et les vallées.

---

41

LE CIEL ET LA TERRE. — CONTE BETSIMISARAKA

---

ANDONABE, DISTRICT DE VATOMANDRY

Ratany (la Terre) fabriqua au commencement une image d'homme avec le bois halampona, et elle demanda à Ralanitra (le Ciel) de donner la vie à sa statue. Plus tard Ralanitra envoya son fils pour réclamer l'homme. Mais Ratany ne voulut pas le céder, arguant qu'elle avait façonné son corps. Elle consentit seulement à ce que chacun reprit sa part, Ralanitra la vie, elle même le cadavre. C'est l'origine de la mort.

---

## 42

## LA MORT. — CONTE BEZANOZANO

MAROVOAY, DISTRICT DE MORAMANGA

Ratanimasina modela des hommes en argile, et Zanaharibe leur donna la vie. Puis il dit à Ratanimasina :

— A quoi veux-tu que l'homme ressemble à la fin, au serpent ou à l'arbre ?

— Je ne veux pas que l'homme ressemble au serpent : il est trop laid. Je préfère qu'il ressemble à l'arbre.

— Et bien, dit le Zanahary, quand le serpent est vieux, il change de peau et redevient jeune. Quand l'arbre est vieux, il perd ses feuilles et meurt. L'homme mourra donc comme les arbres.

Après la mort, la vie retourne à Zanaharibe et le corps à Ratanimasina.

## 43

## LE CIEL ET LA TERRE. — CONTE MERINA

INANATONANA, DISTRICT D'ANTSIRABE

Le Ciel et la Terre étaient, dit-on, deux époux : la terre était mâle et le ciel femelle. Comme ils étaient plongés dans l'obscurité, Andriamanitra leur donna les lumières, le soleil et la lune. Ils eurent des enfants qui sont les êtres vivant sur la terre.

Un jour ils se fâchèrent l'un contre l'autre et se disputèrent. Le Ciel-épouse voulait se séparer d'avec son mari la Terre :

— Nous ne nous mettrons jamais d'accord, disait le Ciel, et le mieux est de nous séparer. Je ressemble au piment et toi aux yeux : Or tu sais que le piment et les yeux ne doivent jamais se toucher. Laisse moi partir.

En vain la Terre supplia son épouse de rester : le Ciel partit vers les hauteurs, emportant le soleil, la Lune et les étoiles.

La Terre restée seule se dit.

— Que mon épouse est orgueilleuse et sotte ! Nous nous sommes disputés et injuriés : notre faute à tous deux est égale. Je lui ai demandé pardon et j'ai eu bien tort. Je vais la poursuivre et la tuer à coups de pierres.



Et la Terre s'éleva pour rejoindre le Ciel; mais, à mi-chemin, elle fut arrêtée par Andriamanitra qui dit :

— Que chacun reste désormais à la place où il est, car il y a divorce entre vous deux. Je vous avais mariés, mais voici que vous n'êtes plus d'accord, aujourd'hui je vous sépare.

Alors les différentes parties de la terre furent stabilisées chacune dans le lieu où elle se trouvait, les montagnes en haut et les plaines en bas; et sur le sommet des montagnes étaient les pierres et les rochers que la Terre s'appêtait à lancer contre le Ciel. Et la Terre, de rage, pleura, et ses larmes formèrent les sources. Et le Ciel, se rappelant les mauvais traitements de son époux, cracha sur lui à plusieurs reprises, et ainsi furent formés les lacs.

C'est parce que le mâle est la terre que toutes choses restent sur elle et dépendent d'elle. Et le ciel qui est femelle n'a emporté avec lui que ses parures, le soleil, la Lune et les Étoiles (1).

---

## 44

### ORIGINE DES VAZAHA. — CONTE ANTANKARANA

---

#### ANTSIRANE, PROVINCE DE DIÉGO

Raolombelona avait, dit-on, une fille unique, qui était très belle. Elle s'appelait Rasoanivonitany et se promenait tous les jours aux environs de la demeure de son père.

Zanahary, lui, avait un fils d'une grande beauté, nommé Ratokananivonirahona. Un jour il aperçut la fille de Raolombelona et en devint éperdument amoureux. Il se confia à sa mère et lui demanda la permission de descendre sur la terre pour demander cette jeune fille en mariage. Mais la mère le gronda fort.

Un jour, en l'absence de ses parents, le fils du Zanahary prit l'anjaby, la longue chaîne d'argent qui pouvait atteindre la terre; il l'attacha par un bout et se laissa glisser, mais à peine eut-il mis le pied sur la terre que l'anjaby se rompit. Ratokananivonirahona s'en alla vers Rasoanivonitany, lia conversation avec elle et la supplia de devenir sa femme. Elle consentit volontiers. Mais quand il voulut remonter au ciel avec son épouse, il ne put y parvenir à cause de la chaîne rompue, et Zanahary ne consentit pas à le rappeler, malgré les supplications de Zanahary vavy, sa femme; celle-ci regrettait son fils et versait d'abondantes larmes, ce qui donna naissance à la pluie.

---

(1) Ces deux dernières remarques ont sans doute été ajoutées par le narrateur au conte primitif.

Quant à Ratokananivonirahona, il se résigna à vivre sur la terre et il employa toutes les connaissances apprises de son père pour embellir sa demeure et la rendre plus agréable.

Ses descendants sont les Vazaha, intelligents et avisés comme lui (1).

---

## 45

### ORIGINE DU CHIEN. — CONTE ANTALAO TRA

---

#### AMPOMBIATOMBO, PROVINCE DE DIÉGO-SUAREZ

Zanahary avait, dit-on, une fille d'une grande beauté, et Raotombelona trois fils, Andriamatoa, Andrianaivo et Faralahy. Ces trois frères s'en allèrent au ciel demander en mariage la fille du Zanahary. Or les deux aînés étaient hâbleurs et vaniteux, tandis que le dernier était timide et modeste.

Ils arrivèrent devant la porte du Ciel, Andriamatoa frappa, et on leur ouvrit aussitôt. A peine entrés, les deux aînés s'assirent sur des sièges en or, tandis que Faralahy se tint humblement derrière la porte, près du balai ; Zanahary le pria de s'avancer un peu, mais il s'y refusa.

Après les salutations d'usage, Andriamatoa dit au Zanahary qu'ils venaient lui demander sa fille en mariage pour l'un d'entre eux. Le Zanahary ne répondit pas directement, mais leur recommanda d'aller prendre un bain tous les jours dans les deux bassins qui se trouvaient à l'extrémité de son champ : le neuvième jour, ils reviendraient le voir.

Les trois frères partirent donc et arrivèrent aux bassins ; l'un contenait de l'eau très pure, l'autre de l'eau un peu trouble. Les deux aînés se précipitèrent dans le bassin limpide, Faralahy, après quelque hésitation, se baigna dans le bassin le moins propre. Ses deux frères se moquèrent de lui, disant qu'il ne voulait rien faire comme eux. Mais Faralahy avait bien raison, car le bassin propre était celui du Zanahary et de sa femme, tandis que l'eau trouble appartenait à leur fille.

Quelques jours après, les deux aînés éprouvèrent des démangeaisons sur tout le corps, puis des poils leur poussèrent partout, leur bouche s'allongea, il leur poussa une longue queue, leurs mains et leurs pieds se changèrent en pattes, et leurs oreilles devinrent longues et velues ! c'étaient des chiens.

Faralahy au contraire resta un homme et obtint en mariage la fille du Zanahary. Les deux aînés, furieux, voulurent insulter le Zanahary, mais il ne sortit de leur bouche que des aboiements inarticulés.

Zanahary les maudit et les condamna à vivre en servitude auprès de l'homme (2).

---

(1) Conte recueilli à Antsirane, province de Diégo-Suarez.

(2) Conte Antalaotra, recueilli dans la région de Diégo-Suarez.

## 46

## ORIGINE DE LA MORT. — CONTE BARA

## IAKORA, PROVINCE DE BETROKA

Quand le Zanahary eut fait les hommes, il leur dit :

— Vous avez le souffle, vous le perdrez un jour et vous mourrez : que préférez-vous de ces deux genres de mort : Mourir comme un bananier ou mourir comme la lune ?

Les hommes répondirent qu'ils préféreraient mourir comme le bananier, car ils se figuraient que les bananiers repoussaient continuellement par la base, sans que le pied fût renouvelé, au lieu qu'ils croyaient que la lune, morte pour tout de bon, était remplacée tous les jours par une autre. Les hommes, ayant choisi de finir comme le bananier, meurent véritablement, et ce sont leurs rejetons, c'est-à-dire leurs enfants, qui les remplacent.

Voyant la mort faire des ravages parmi eux, les hommes envoyèrent des messagers chez le Zanahary pour lui demander des ody. Celui-ci dit :

— J'ai bien les ody de vie, mais leurs fady sont difficiles à observer.

— Dites tout de même ; quoique les fady soient difficiles, nous les observerons.

— Les voici donc, je vous les donne ; et observez bien ceci, car ce sont leurs fady : ne coupez pas d'arbres, si vous passez dans une forêt, et ne dites à personne en chemin que vous avez des ody. Si vous violez ces fady, les ody de vie se sauveront, et vous ne verrez pas où ils s'enfuiront, au contraire, si vous pouvez observer les fady, personne ne mourra plus. »

Les envoyés partirent avec les ody de vie. Mais, arrivés dans une forêt, ils coupèrent du bois, et les ody disparurent et se dispersèrent dans la forêt.

Les envoyés retournèrent chez le Zanahary pour lui demander d'autres ody de vie. Mais il leur dit :

— Voici le alanana (Sikidy), à qui vous demanderez les bois où sont appliqués ces ody ; vous prendrez les arbres que vous dira le sikidy et vous vous en servirez pour guérir les malades, car je n'ai pas d'autres ody de vie à vous donner. »

Voilà pourquoi on consulte le sikidy quand on est malade. On apprend ainsi quels sont les ody qui conviennent pour la maladie. Quand les malades sont guéris par les fanafody, c'est qu'ils ont trouvé les arbres où se sont appliqués les ody de vie ; ceux qui meurent au contraire, n'ont pas réussi à trouver ces arbres.

## 47

## ANDRIAMANITRA ET ANDRIANANAHARY. — CONTE MERINA

## ANOSIVOLA, DISTRICT DE MANJAKANDRIANA

Au temps où la terre n'existait pas encore, le ciel était habité par Andriamanitra et Andriananahary. Andriamanitra, l'aîné, était doux et bienfaisant, tandis que son cadet Andriananahary était violent et malveillant. Comme ils s'ennuyaient d'être toujours au même endroit, ils résolurent de faire une autre demeure et à eux deux ils créèrent la terre, dont Andriamanitra fournit la matière et la première assise et qu'Andriananahary façonna.

— Voici que la terre (c'est ainsi que je l'appelle) est créée, dit Andriamanitra; cependant elle reste déserte; il n'y a ni animaux ni personnes pour l'habiter; créons des êtres semblables à nous mêmes, pour y demeurer.

Chacun d'eux fit une image en bois et lui ajouta la vie: ainsi furent formés un homme et une femme.

Ensuite Andriamanitra dit à son frère:

— Ne travaillons plus ensemble, mais chacun fera son possible pour inventer des choses différentes.

— Soit, dit Andriananahary.

Alors Andriamanitra fit le bœuf domestique, le cochon, le chien, la poule, le canard et le dindon. Andriananahary fit le bœuf sauvage, le sanglier, le fosa, le papango, le tsipoy. Andriamanitra fit le bananier, le manioc. Andriananahary fit le tsilo et le tanguin.

Andriamanitra dit:

— Tu t'inclineras devant moi comme mon aide, d'abord parce que tu es mon cadet, et ensuite parce que tu n'as fait qu'imiter les choses que je créais.

Mais Andriananahary ne voulut pas y consentir, prétendant qu'il pouvait faire tout aussi bien que son aîné.

— Je vais donc exécuter un dernier ouvrage, dit Andriamanitra, et si tu en peux faire autant, je serai ton inférieur, quoique ton aîné.

Et Andriamanitra s'en fut dans une caverne où il fabriqua une ruche avec ses rayons de miel. Il la montra à son frère qui entra dans la caverne, y travailla longuement, mais sans succès; il ne réussit qu'à fabriquer un nid de guêpes, et fut contraint de se soumettre à son aîné.

Alors Andriamanitra dit à l'homme et à la femme:

— Quand vous nous adresserez des prières et que vous nous ferez des offrandes, invoquez moi le premier et ensuite Andriananahary, car je suis le chef et Andriananahary est mon second: il a rivalisé avec moi et n'a pas pu faire le miel que j'avais fait.

Voilà pourquoi dans les prières on appelle Andriamanitra le premier et Andriananahary le second.

Alors Andriananahary furieux s'écria :

— Tu es le premier et je ne suis que le second. Mais je donnerai plus de force aux choses que j'ai faites et elles gâteront les tiennes. Mes mpamosavy tueront tes hommes, mes animaux seront sauvages et malfaisants, mes arbres et mes plantes serviront aux maléfices, elles porteront le nom de vorika (sortilèges).

Quand Andriamanitra entendit cela, il fit pousser d'autres arbres et d'autres plantes comme odifitsaboana (ody de guérison).

---

## 48

### AUTRE VERSION DU MÊME CONTE.

---

RECUEILLI A MANOHILAHY, DISTRICT DE MANJAKANDRIANA

Les deux frères Andriamanitra et Andriananahary se disputaient la prééminence, et c'était à qui produirait quelque chose de mieux que l'autre. L'un créait le bœuf domestique, l'autre le bœuf sauvage ; l'un créait le cochon, l'autre le sanglier. Andriamanitra mit au défi son frère de faire une ruche avec son miel, en effet Andriananahary ne produisit qu'un nid de guêpes. Cependant, comme il ne voulait pas se soumettre, la guerre éclata entre eux. Andriananahary vaincu se cacha dans une pierre, mais Andriamanitra la brisa avec sa foudre. Alors Andriananahary définitivement vaincu se soumit, mais, plein de confusion, il alla se cacher dans un tronc d'arbre et n'en voulut plus sortir. C'est pour cela, dit-on, que certains arbres qui servent à fabriquer des amulettes ont une grande puissance et sont sacrés (masina). Et c'est pour cela aussi que lorsqu'on consacre les sampy, on invoque en premier lieu Andriamanitra et en second lieu Andriananahary.

---

## 49

## LES PREMIERS HOMMES. — CONTE TANALA

## ANKARIMBELO, PROVINCE DE FARAFANGANA

Le premier couple humain était Andriambalorefy et Ravalorefy, qui avaient huit brasses de hauteur. Ils mirent au monde 3 garçons. De leur temps les pierres étaient vivantes et avaient des petits.

Quand ces deux (premiers êtres) eurent mille ans, se sentant mourir, il dirent à leurs enfants :

— Nous allons mourir, mais nous vous laissons le hazomampanenina (le bois qui donne du regret) dont le Zanahary nous a fait cadeau ; grâce à ce bois, vous pourrez obtenir tout ce qui vous sera nécessaire. Mais nous emporterons avec nous dans notre tombeau la chair de toutes les pierres.

Voilà pourquoi il ne reste plus que les os de toutes les pierres : maintenant elles sont mortes et n'ont plus d'enfants.

Les trois garçons eurent donc en héritage le hazomampanenina ; ils se partagèrent par petits morceaux ce bois, qui était très long ; l'un en eut peu, l'autre moyennement, le troisième beaucoup. Chacun d'eux, arrivé dans sa case, disposa partout les morceaux du Bois, les uns à l'est, les autres à l'Ouest, les uns au Nord, les autres au Sud, ceux-ci dans la cour, ou aux parois de la case, ceux-là dans la campagne. Les morceaux de bois de la case devinrent des ustensiles et des objets, ceux de la cour se muèrent en animaux domestiques, ceux des champs en sources et en plantes.

## 50

## L'AMULETTE DE VIE — ODIFIAINANA — CONTE BETSIMISARAKA

## MANAMBOLO, PROVINCE DE TAMATAVE.

Autrefois, dit-on, les oies habitaient dans le ciel. Mais un jour le Zanahary les envoya sur la terre pour rester avec les hommes. Or une fois un homme mourut. Les survivants demandèrent à l'oie de leur procurer des amulettes de vie (ody aina) pour ranimer le mort. Elle accepta et consentit à aller trouver le Zanahary dans le ciel qui naguères avait été sa demeure. Arrivée devant le Zanahary, elle dit :

— Tu m'as envoyée pour habiter avec l'homme sur la terre, et je me conforme à tes volontés. Mais aujourd'hui les hommes ont bien lieu de se plaindre. Un des leurs est mort, et les survivants voudraient que tu leur donnes des ody aina.

— Comme tu as exécuté mes ordres, dit le Zanahary, je ne veux pas te refuser les ody aina.

Et il les lui donna. Mais le trajet est long du ciel jusqu'à la terre. L'oie n'était pas encore à mi-chemin, que les hommes restés auprès du cadavre chantaient et dansaient. Le Zanahary, les entendant, se mit fort en colère contre l'oie :

— Cet oiseau n'a trompé. Il me disait que les hommes sont plongés dans la tristesse ; au contraire ils sont très-contents ; la preuve, c'est qu'ils dansent, chantent, rient et font la fête. Je continuerai donc à faire mourir de temps en temps quelqu'un d'entre eux. De plus je ne veux pas qu'ils aient l'ody aina.

Pour empêcher l'oie de l'apporter aux hommes, le Zanahary la fit tomber dans l'eau, et l'ody aina avec elle. En vain l'oie s'efforça de retrouver les remèdes perdus. Elle appela les hommes pour l'aider. Quelques-uns tressèrent des tandroho, d'autres jetèrent des filets, mais ils ne prirent que des poissons, qu'ils mangèrent d'ailleurs et trouvèrent excellents. Depuis ce temps ils continuèrent de se livrer à la pêche, mais ils durent renoncer aux ody aina. Pourtant, lorsqu'il y a un moribond, on cherche de l'eau pour l'asperger, parce que c'est dans l'eau que jadis tombèrent les ody aina.

---

## 51

### ORIGINE DES ODY BONS ET DES ODY MAUVAIS — CONTE MERINA

---

#### ANTOBY, DISTRICT DE BETAFO.

Un jour le fils du Zanahary se promenait sur la terre pour voir ce que faisaient tous les êtres. Il s'aperçut que les plus sages et les plus expérimentés étaient les hommes ; après eux venaient les Angalampona (1) et les Vazimba. Or le fils du Zanahary tenait dans ses deux mains deux choses très-différentes, l'une dans la droite, l'autre dans la gauche. Aux êtres qui existent sur la terre, il ne faisait pas connaître les noms de ces objets, mais il les leur montrait tout simplement : l'un, dans la main droite, était très-noir ; l'autre, dans la main gauche, était rouge et transparent. Et le fils du Zanahary disait :

— Maintenant je suis très-content de ce que j'ai vu sur la terre. De tous les êtres, les hommes sont les plus sages. Or voici deux choses très-différentes que je

---

*1/ Sorte d'Être, analogue aux Vazimba et aux Zazavavindrano, et qui habitent dans les cours d'eau.*

tiens dans chacune de mes mains : choisissez celle que vous voudrez ; celle que vous ne prendrez pas, je la donnerai aux Angalampona et aux Vazimba.

Une bonne partie des hommes se refusa à choisir, à cause de la peur inspirée par le fils du Zanahary ; ceux qui se décidèrent prirent tous la chose rouge, transparente et merveilleuse ; aucun ne voulut de la noire. Alors le fils du Zanahary dit encore :

— Puisque vous n'aimez pas la chose noire, je vais la donner à l'Angalampona.

En même temps il la rejeta dans l'eau profonde de la rivière, et il ajouta :

— Vous autres hommes, vous n'aimez pas les choses qui-donnent-la-vie (mahavelona) ; vous mourrez donc, car vous avez choisi les choses qui donnent la mort. Et parmi vous il y aura des sorciers (mpamosavy) et des non sorciers, puisque les uns ont choisi et que les autres s'y sont refusés. L'Angalampona au contraire, qui vous est inférieur en sagesse, a obtenu ce que vous ne vouliez pas. Il aura donc une longue, très-longue vie ; mais aussi il ne mangera pas les viandes mauvaises (1), telles que la chair de porc, où les animaux tués aux funérailles ; s'il en mangeait, il mourrait aussi.

Voilà la raison pour laquelle les *olonjavatra* (2) s'abstiennent du porc et de la viande des funérailles. Et si un homme qui n'est pas *olonjavatra* en a mangé, et ensuite va se laver les mains dans une rivière où il y a des Angalampona, il tombe malade et ne peut guérir qu'on apportant à cette eau une offrande purificatrice (3) en expiation de l'eau souillée.

Les hommes, sachant que les Angalampona avaient obtenu les ody-qui-donnent-la-vie, allèrent leur en demander, et ceux-ci en donnèrent à ceux qui promettaient de s'abstenir des choses défendues. Ceux-là, avec les amulettes de vie des Angalampona, pouvaient guérir les maladies données par les amulettes des sorciers.

Telle est l'origine des deux sortes d'ody, les ody de vie et les ody de mort.

---

## 52

### LES AMULETTES PROTECTRICES DU RIZ — CONTE MERINA

---

AMBOHIBAO — SUD, PROVINCE DE TANANARIVE

Jadis, dit-on, un des enfants d'Andriananahary se lia d'amitié avec les hommes. Un jour il les invita à un repas chez lui et leur servit du riz, qui à ce temps-là ne croissait qu'au ciel. Les hommes trouvèrent le riz bon et ne purent s'empêcher d'en demander à leur ami.

---

(1) L'angalampona, d'après la tradition, se nourrit de poisson cru.

(2) Personnes possédées par les Etres et que ceux-ci font participer à leur science divinatoire.

(3) Sanatry.



L'enfant d'Andriananahary consentit à leur en donner et leur expliqua ce qu'ils devaient en faire : préparation de la rizière, semis, soins à donner au riz.

Le repas terminé, les hommes s'en retournèrent chez eux et se conformèrent à toutes les indications données par leur ami. Bientôt le riz sortit de terre et se mit à pousser.

Mais, quand les autres enfants d'Andriananahary s'aperçurent que les hommes cultivaient le riz, ils en furent jaloux et irrités, et ils jetèrent des pierres (c'est la grêle) sur la rizière des hommes pour détruire le riz nouveau ; en même temps ils envoyèrent des sauterelles pour le dévaster. Voyant leur riz presque entièrement détruit, les hommes allèrent se plaindre à leur ami l'enfant d'Andriananahary. Celui-ci eut pitié d'eux et leur donna deux morceaux de bois, en disant :

— Quand mes frères lanceront la grêle sur votre riz, vous dresserez en face, au bout d'un bâton, l'un de ces morceaux de bois, et la grêle tombera sur les tanety non cultivés ou sur la forêt. Et quand viendront les sauterelles, vous dirigerez contre elles l'autre morceau de bois, et les mangeuses de choses vertes s'en iront dans les régions où ne pousse pas le riz.

Dès lors, les plantations des hommes ne furent plus ruinées par la grêle et par les sauterelles, et le riz poussa avec abondance.

Telle est l'origine du riz, de la grêle, des sauterelles, de l'odihavandra et de l'odivalala.

Un proverbe malgache dit : le riz est un Andriananahary ; cela signifie que les hommes ont reçu le riz d'un enfant d'Andriananahary.

---

## 53

### RANGIDIMAOLA. — CONTE ANTAMBAHOAKA

---

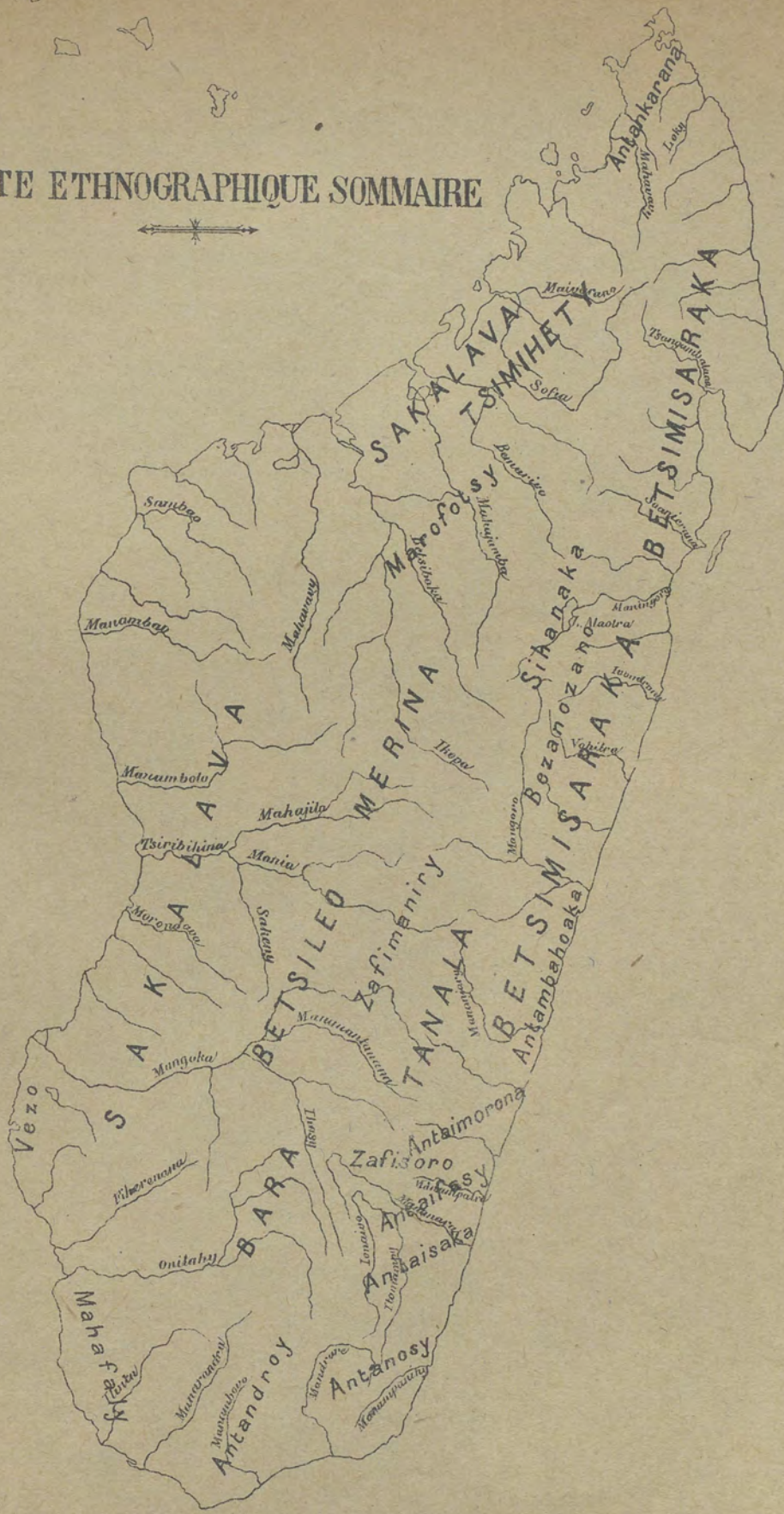
#### AMBOHITSARA, PROVINCE DE MANANJARY

Zanahary, roi du Ciel, et sa femme Andriamanitra eurent un enfant Razanajanahary. Comme celui-ci s'ennuyait, Zanahary fit venir, pour s'amuser avec lui, un être nommé Rangidimaola. En arrivant, celui-ci s'écria :

— Je m'appelle Rangidimaola, je n'ai été fait ni par le Zanahary, ni par qui que ce soit.

Il devint le compaçon de Razanajanahary, et, pendant son séjour au ciel, il acquit une foule de connaissances variées. Malheureusement son orgueil s'accrut en même temps que sa science et il se montra si insupportable, que le Zanahary finit par ouvrir la porte du ciel et par faire dégringoler jusque sur la terre Rangidimaola.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE SOMMAIRE



Litho. du S.G. de Madag.

Celui-ci utilisa aussitôt son savoir, pour aménager son nouveau séjour. Il coupa des arbres dans la forêt pour se construire une case, fit croître des plantes qui portaient des fruits. Mais il s'ennuyait parce qu'il était seul. Cependant son ancien camarade Razanajanahary ne l'oubliait pas, et un jour il vint le visiter sur la terre. Touché de la solitude où vivait son ami, il remonta au ciel pour demander à son père le Zanahary de pardonner à Rangidimaola. Celui-ci n'y voulut point consentir, mais il chargea son fils de porter à Rangidimaola trois petits morceaux de bois et de lui dire en même temps de sculpter trois troncs d'arbre à sa propre image. Rangidimaola fabriqua deux statues humaines, mais, quand elles furent finies, il se trouva embarrassé, parce qu'elles demeureraient muettes et immobiles. Alors Razanajanahary lui présenta les trois morceaux de bois donnés par son père et lui dit d'en jeter deux sur les statues sculptées par lui et de planter le troisième non loin de sa case. Dès qu'il eut lancé les deux morceaux de bois, les statues se transformèrent en un homme et une femme. Ces êtres se multiplièrent et tous les hommes d'aujourd'hui sont leurs descendants.

Le troisième morceau de bois, planté dans la terre, devint un arbre; quand cet arbre eut poussé, il produisit du riz au Nord, des fruits au Sud, diverses espèces d'animaux à l'Est, mais à l'Ouest il ne se trouva que du papier couvert de signes d'écriture. Rangidimaola avait pris pour femmes les premières filles des deux statues vivantes; quand les hommes furent nombreux, ils apprirent par l'écriture du papier comment on devait procéder pour cultiver le riz, pour se servir des bœufs et des autres animaux, et, la place leur manquant, ils allèrent s'établir les uns au Nord et les autres au Sud.

---

54

LES ODIFIAINANA (AMULETTES DE VIE). — CONTE MERINA

---

TANTARA NY ANDRIANA, T. I., P. 180, 181 (NOTE)

Andrianahary est l'origine de tous les *sampy*. Il existait très anciennement, lui, Andriamanitra sa première femme, et Zanahary sa seconde femme. Andriamanitra enfant et Zanahary devint épouse défendue (*vady fady*). Les premiers fils d'Andrianahary furent Jaomanery, homme sage et Ramosa, son cadet. Jaomanery restait bien tranquille au ciel, et obéissait à son père; mais Ramosa, étourdi, se promenait partout. Par hasard il vit Zanahary qui avait une maison à l'écart et lui demanda d'être sa femme. Zanahary ne consentit pas et lui dit :

— Je suis la femme de ton père.

Ce refus ne découragea pas Ramosa, et il la sollicita avec d'autant plus de force :

— Arrête, dit-elle, de crainte que je ne le dise à ton père.

Au bout d'un certain temps, comme il ne voulait pas mettre fin à ses assiduités, elle le dénonça en effet.

Andriananahary irrité l'appela et Ramosa vint. Quand il fut là, son père ne l'admonesta pas, ne parla pas. Mais il perça le ciel et fit dégringoler son fils sur la terre, Ramosa tomba en roulant avec le vent, et arriva sur la terre. Toutes choses étaient déjà créées, Andriananahary les avait faites en manière de jeu.

Et Ramosa connaissait les choses, parce qu'il avait vu son père les faire dans le ciel. Voici ce qu'il fit d'abord : il coupa des arbres, construisit une maison et une palissade tout autour. Il connaissait les fruits et les plantes, et il planta toutes celles qui lui faisaient plaisir..... Andriamanitra sa mère n'oubliait pas son fils, et elle était malheureuse. Un jour que par hasard Andriananahary était parti au loin pour ses affaires, elle appela Rajaomanery et lui dit :

— Va voir un peu ton cadet, de crainte qu'il ne soit malheureux, car c'est ton sang.

Il y alla et rapporta à sa mère ce qu'il avait vu. Tous deux supplièrent Andriananahary de rappeler son fils, mais celui-ci refusa.

Cependant il envoya Rajaomanery pour aider Ramosa à travailler, pour mettre en boules la boue qui était au bord de l'étang. Ramosa travailla à mettre en boules la boue et fit deux animaux qui ne parlaient pas : Rajaomanery remonta au ciel, et son père lui dit :

— Voici deux morceaux de bois, à lancer sur les animaux qu'il a faits.

Rajao retourna vers Ramosa et lui donna les bois venant de leur père.

— Pourquoi faire ? dit Ramosa.

— Lance-les contre tes animaux.

Ramosa lança l'un et un des animaux se dressa : c'était un mâle, il se mit à sauter ; Ramosa étonné crut que c'était un gidro (maki noir et blanc).

— Non, dit Rajao. Mais jette aussi l'autre.

Il lança le bois, l'autre animal fut touché, le bois se sépara en éclats et tomba dans l'eau.

L'animal se dressa : c'était une femelle.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Ramosa.

— Un homme et une femme, dit Rajao.....

Lorsqu'ils se furent multipliés, Mosa prit une femme qui enfanta ; et son fils fut le vazaha, appeié Ramose. Et les descendants de ces animaux devinrent tous des hommes.

Plus tard Ramosa fut malade et demanda à son père des ody, son père lui donna les morceaux de bois odifainana (amulettes de vie).

— Voici, dit son père, les odifainana ; conserve-les ! Et quand 13 ans seront écoulés, rends les moi avec leur prix.

Les 13 ans écoulés, Ramosa rendit à son père les odifainana, après les avoir râclés avec la pointe d'un fer.

— Voici, dit-il en appelant son père, les odifainana ; mais il n'y a point de paiement.

Andriananahary fut en colère et près d'exterminer tous les hommes ; mais Andriamanitra intercêda pour eux et il les laissa.

Et Ramosa fit des ody avec les morceaux de bois qu'il avait volés ; les vazaha

les connaissent.

Ramosa apprit ensuite aux Antaimorona à choisir les bois des odifiainana : c'est pourquoi jusqu'ici il n'y a personne comme les Antaimorona pour connaître la divination et les amulettes.

---

55

IKOTOTSINAMBOARINANDRIAMANITRA. — CONTE MERINA

---

MANOHILAHY, PROVINCE DE TANANARIVE

Il y avait une fois, dit-on, deux époux qui se lamentaient parce qu'ils n'avaient pas de fils. Or voici qu'un jour la femme mit au monde un enfant extraordinaire, sans pareil pour la force et la beauté. A peine né il était déjà grand comme un nourrisson de 10 mois, aussi on l'appela Ikototsinamboarinandriamanitra (le-petit-non-formé-par-dieu). Ses parents se rendirent chez le devin Ranakombe pour connaître la destinée de leur enfant, et Ranakombe, ayant consulté les sorts, dit à la mère :

— Ton enfant a un sort heureux, n'aie aucune inquiétude sur lui !

Or un jour I Kototsinamboarinandriamanitra dit à ses parents :

— Je veux me marier avec la fille de dieu. Permettez-moi de me rendre chez lui pour la demander.

Grâce aux conseils du devin Ranakombe, il put obtenir en mariage la fille de dieu.

Après la fête du mariage, Andriamanitra le dieu donna aux nouveaux époux un couple d'oies pour les élever chez eux sur la terre. Mais l'une des oies mourut sitôt qu'ils furent arrivés dans leur case. Alors la fille de dieu la découpa en morceaux pour la faire cuire et la manger. Mais dans le jabot elle trouva du riz que l'oie avait avalé dans le ciel. Elle sema aussitôt ce riz qui leva et grandit.

Un jour que la femme de dieu se promenait sur la terre, elle vit avec étonnement cette rizière et, en rentrant, raconta à son mari comment le riz poussait maintenant sur la terre. Or Andriamanitra entra dans une grande colère, car il ne voulait pas donner le riz à Ikototsinamboarinandriamanitra, et pour détruire la rizière, il fit tomber la grêle. Sa fille désolée vint le trouver et lui demanda le moyen de se protéger contre ce fléau. Andriamanitra toujours en colère refusa d'abord, puis, apaisé par les supplications et les caresses de sa fille, il finit par lui indiquer l'arbre qui donne l'amulette contre la grêle (odihavandra).

— Prends un morceau de cet arbre, et, toutes les fois qu'apparaîtront les signes avant-coureurs de l'orage, dresse ce bois vers ciel, contre le vent !

Ainsi fit la jeune femme, chaque fois que la grêle menaçait, et dès lors le riz poussa sur la terre. Telle est l'origine du riz et de l'amulette contre la grêle.

---

## 56

## LA GUERRE DES ZANAHARY. — CONTE BEZANOZANO

## AMBOASARY, DISTRICT D'AMBATONDRAZAKA

Il y avait, dit-on, un Zanahary des arbres qui avait tous les arbres sous son pouvoir ; tous lui obéissaient et il les employait à sa guise, et leur donnait à chacun un emploi particulier : il y avait les arbres donneurs de remèdes (*fanafody*), *mita*, *voarafy*, *hazombola*, les arbres qui tuent, comme ceux qui renferment du poison, les arbres qui servent à faire le *toaka*, comme le *fatraina*, le *ripatra*, le *havozo*. ceux qu'on utilise pour alléger les fardeaux, *dofoana*, *bevody*, ceux qui jugent, comme le *tangena*, ceux qui donnent des aliments, comme le manguier et le goyavier, et les soldats qui étaient les bois durs, *volombodimpony*, *fandemy*, *fanazava*, *tsivakimbaratra*, *tsianihimposa*.

Il y avait aussi, dit-on, un Zanahary des vents, qui n'était pas en bons termes avec l'autre, car il était d'une vanité et d'une fierté excessives, il renversait et brûlait les arbres. Quand le dieu des arbres voyait ses sujets par terre, il se mettait en colère et voulait préparer une armée pour attaquer son ennemi. Pourtant il commença par monter en haut chez le grand Zanahary, pour le prier d'être juge dans sa querelle avec le Zanahary des vents. Le Zanaharibe envoya son messenger Kotomalady chercher le Zanahary des vents et lui demanda :

— Voici le Zanahary des arbres qui se plaint, car tu as envoyé ton peuple pour tuer le sien.

— Je n'ai pas tué ses sujets, seigneur, mais ils barraient tous les passages dans les vallées et sur les montagnes, et quand mes sujets demandaient la permission de passer, eux répondaient : « La terre n'est pas à vous, elle nous a été léguée par le Zanaharibe, et pourquoi venez-vous nous déranger ? » Furieux, j'ordonnai à mes sujets de se frayer à tout prix un passage.

— Je vous comprends, dit le Zanaharibe, vous êtes jaloux l'un de l'autre. Or voici ma décision : celui qui fera le mal, je le verrai, je le punirai et je le tuerai ; au contraire je récompenserai celui qui fera le bien.

Cependant la dispute ne cessa pas entre les deux rivaux et ils se querellaient tous les jours. Un jour la guerre éclata de nouveau. Le Zanahary des vents et ses sujets arrivèrent du Sud avec de grands souffles, ils attaquèrent les arbres qu'ils déracinaient et renversaient ; la bataille dura tout un mois et la terre en souffrait beaucoup jusque dans ses profondeurs ; aussi elle envoya un messenger pour se plaindre au Zanaharibe. Celui-ci entra dans une grande colère et il envoya des canonnières avec les canons du ciel, et il les fit tonner contre les deux rivaux, pendant qu'ils se battaient. Beaucoup d'arbres furent renversés, et les vents s'enfuirent, sans qu'on pût les rallier. Pendant une année le Zanahary des vents et celui des arbres cessèrent leurs querelles et la Terre contente se figurait qu'ils se tiendraient tranquilles. Pour-

tant ils préparaient de nouveau la guerre. Le Zanahary des arbres réunissait ses sujets appelés Ratsivakimbaratra, Ratsianihimposa, Rafandemy et Rafanazava (1) pour faire taire les gros canons du Zanaharibe, il fit aussi avec les pierres de gros murs pour arrêter les vents dans les détours des vallées.

La guerre éclata de nouveau. Le Zanahary des vents fut arrêté par les préparatifs qu'avait faits le Zanahary des arbres, et il se retira vaincu. Mais il recommença la lutte dans la plaine. Alors le Zanaharibe fit de nouveau tonner contre eux ses gros canons. Le Zanahary des arbres ordonna aussitôt à Ratsivakimbaratra et aux autres de faire agir leurs ody, et bientôt les canons se turent, les arbres purent ainsi remporter la victoire. Mais les vents soufflaient toujours, voulaient se battre encore. Alors le Zanaharibe fit tomber la pluie en abondance et les vents furent obligés de se retirer. Mais le Zanahary des vents envoya les plus forts de ses sujets pour chasser les nuages et empêcher la pluie. Et, les grands vents soufflant toujours, il ne tombait plus de pluie. La Terre devint sèche, et, souffrant jusque dans ses profondeurs, elle se plaignit au Zanaharibe parce que le Zanahary des vents empêchait la pluie de tomber. Le Zanaharibe envoya son messager Kotomalady chercher le Zanahary des vents et il lui dit :

— Pourquoi empêches-tu la pluie que j'envoie pour vous tous, en bas ; j'ai bien vu que les eaux que je versais ne tombaient pas sur la terre. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est que je préparais mes cultures, seigneur. J'ai semé mon riz, et les canaux d'écoulement n'étaient pas encore terminés. C'est pourquoi j'ai empêché la pluie, car elle aurait abimé ma rizière et l'aurait inondée. Voilà ce que j'ai fait, je vous en demande pardon, soit que vous décidiez de me perdre ou de m'accorder la vie.

— Tu as donc fait de grandes cultures ?

— Oui assurément, seigneur.

Voici donc comment jugea le Zanaharibe :

— La guerre est mauvaise et désastreuse pour vous deux, vous le voyez bien. J'ai donc à vous dire ceci et à vous donner un conseil. Le suivrez-vous ou non ?

Tous deux répondirent :

— Nous le suivrons, seigneur. Comment pourrions-nous faire autrement ?

— Ce que je veux surtout que vous fassiez, c'est cultiver la terre. Celui donc de vous deux qui fera le plus de cultures, je lui donnerai en mariage ma fille Razanakanivonilanitra.

Alors il n'y eut plus de guerre et les deux Zanahary rivalisèrent à qui ferait le plus de cultures pour obtenir Razanakanivonilanitra. Et, quand le Zanaharibe versait les eaux, aucun des deux ne les empêchait de tomber, et la terre, toute trempée, était heureuse.

Au bout d'un certain temps, Zanaharibe envoya ses messagers Kotomalady et Andriamadio pour examiner de près les cultures des deux Zanahary et de leurs sujets. Lorsqu'ils revinrent, les envoyés proclamèrent que le Zanahary des arbres et ses sujets possédaient les plus belles cultures et les plus nombreuses, et le Zanaharibe dit :

— J'ai envoyé Katomalady et Andriamadio, en qui j'ai confiance, et voici ce qu'ils m'ont rapporté : « Ce sont les cultures du Zanahary des arbres qui sont les plus

(1) Ce sont les arbres employés dans la fabrication des ody contre la foudre.

nombreuses et les plus belles. Comme j'ai promis ma fille en mariage à celui d'entre vous qui travaillerait et cultiverait le mieux, je suis tenu par ma parole, c'est toi, Zanahary des arbres, qui auras pour femme ma fille Razanakanivonilanitra.

Il fit ensuite appeler Razanakanivonilanitra et lui dit :

— Voici le Zanahary des arbres, c'est un bon cultivateur, ainsi que son peuple ; il est droit et suit mes paroles. C'est lui que tu épouseras, ma fille. Occupe-toi bien de ce qu'il fait, car les produits que vous retirerez de la terre vous rendront heureux.

— Je ne puis pas ne pas suivre ta parole, mon père. Pourtant, bien qu'il soit un bon cultivateur, s'il n'y a pas beaucoup de pluie, il n'aura pas de belles récoltes.

Le Zanaharibe répondit :

— Quant à la pluie, tu peux y compter, ma fille, elle ne te fera pas défaut, elle tombera en abondance pour nourrir ton riz. Je donnerai des ordres à Andriamirika qui est chargé de faire sortir les eaux, et vos récoltes seront belles.

Le Zanaharibe, dit-on, organisa une grande fête pour faire sortir de sa maison sa fille ; on servit un grand festin, et, comme la jeune femme s'appêtait à partir avec son mari, le Zanaharibe lui remit un vêtement et un lamba tissés en or, et Razanakanivonilanitra brillait à tel point que nul ne pouvait la regarder ; elle était suivie de douze belles esclaves qui portaient des vêtements d'argent et étaient parées de perles. Les deux époux avaient des filanzanes avec cent porteurs chacun. Une foule innombrable suivait le cortège et faisait trembler la terre.

Mais le Zanahary des vents ne pouvait se consoler de n'avoir pas obtenu en mariage la belle Razanakanivonilanitra, et il voulait se venger du Zanahary des arbres, son rival heureux. Il fit le fatidra (1) avec Andriamirika, le gouverneur des eaux d'en haut, et aussi avec Ratsivakimbaratra et Rafandemy, les sujets du Zanahary des arbres, qu'il fit tout son possible pour exciter contre leur roi. Tous quatre devinrent amis inséparables et voici ce qu'ils complotèrent. Andriamirika devait abimer les cultures du Zanahary des arbres en mêlant une multitude de petits cailloux (2) à la pluie qu'il ferait tomber d'en haut. Et, si le Zanaharibe faisait tonner ses canons contre le dieu des vents, Ratsivakimbaratra et Rafandemy se chargeaient de les faire taire.

Donc, quand la pluie tomba, elle fut si mêlée de grêle, que toutes les cultures du Zanahary des arbres se trouvèrent perdues. Razanakanivonilanitra courut aussitôt chez son père :

— Mon père, ce n'est plus de la pluie qu'Andriamirika nous envoie pour arroser nos cultures, mais il fait tomber des cailloux qui détruisent nos cultures.

— Non, ma fille, c'est de la pluie. Qui oserait donc faire pleuvoir sur vous des cailloux ?

Razanakanivonilanitra se mit alors à pleurer ; le Zanaharibe envoya chercher Andriamirika et lui dit :

— Pourquoi as-tu mêlé à la pluie des cailloux qui ont abimé les cultures du Zanahary des forêts et de sa femme ?

— Ce n'est pas vrai. Seigneur ; il n'y avait pas de cailloux. D'ailleurs des cailloux ne pourraient pas passer par les trous à travers lesquels sortent les eaux.

---

(1) Alliance de deux hommes qui se lient indissolublement par l'échange du sang, suivie d'un serment solennel.

(2) La grêle.



Le Zanaharibe approuva la réponse de Andriamirika.

— Ma fille, j'ai vu les trous par où passent les eaux qui se déversent sur la terre. Ils sont si petits que rien d'autre n'y pourrait passer.

Razanakanivonilanitra retourna chez elle, et elle pleurait tous les jours, car la grêle continuait d'abimer les cultures. Bientôt la jeune femme tomba gravement malade de chagrin. Avant de mourir, elle recommanda bien à son mari de l'ensevelir dans le tronc de l'arbre appelé *Fanoha*, pour qu'elle pût empêcher la grêle de ravager le riz. Quand Razanakanivonilanitra fut morte, le Zanahary des arbres dit à son peuple d'aller chercher le plus grand des *fanoha* de la région. Quand on l'eut trouvé, on le sépara en deux et on le creusa, puis on ensevelit le corps dans le tronc de l'arbre, et on continua de dire que c'était un arbre et non un tombeau. Et l'arbre continua de pousser merveilleusement. Lorsqu'il grêle, les feuilles du *fanoha* s'agitent, et la grêle cesse. C'est pourquoi on emploie le *fanoha* pour fabriquer les ody contre la grêle. On en prend un morceau qu'on consacre pour empêcher la grêle de tomber.

Quelque temps après la mort de sa femme, le Zanahary des arbres mourut aussi, car la mort de Razanakanivonilanitra l'avait plongé dans une profonde douleur. Avant de mourir, il dit à ses enfants :

— Vous ensevelirez mon corps dans le tronc de ce gros arbre qui est là-bas près de la maison. Vous ouvrirez le flanc de cet arbre, vous me déposerez dedans, puis vous le refermerez, l'arbre continuera de pousser et de donner feuilles et rejetons ; vous en couperez un morceau que vous garderez dans une boîte avec du miel et des perles, et je ferai tout ce que vous désirerez, je vous protégerai en toutes choses ; vous m'ornerez avec des perles et de l'argent ; je viendrai trouver l'homme à qui vous confierez la garde de mon émanation, je lui parlerai et je lui dirai ce qu'il faut faire.

Telle est l'origine des ody ; ce sont des morceaux d'un arbre connu qu'on garde dans une boîte avec du miel ou de l'huile de ricin ; on les orne de perles et de morceaux d'argent, et le Zanahary des arbres vient obséder, dit-on, la nuit la personne qui garde l'ody, et il lui fait savoir s'il y aura un malheur ou un grand bien.

---

## 57

### ORIGINE DU RIZ. — CONTE SIHANAKA

---

#### AMBOHIPIHAONANA, DISTRICT D'AMBATONDRAZAKA

Un jour le Zanahary d'en bas, qui était seul sur la terre, monta au ciel chez le Zanahary d'en haut qui était marié et avait une fille. Le Zanahary d'en bas, trouvant cette fille jolie, demanda sa main, mais le père refusa. Cependant la jeune fille, poussée par l'amour, consentit à descendre sur la terre, malgré ses parents.

Or en ce temps-là, il n'y avait sur la terre que du manioc (*vatrazo*) et du maïs (*tsakotsako*) ; le riz (*voanahitra*) ne croissait qu'au ciel. La fille du Zanahary, habituée à

la nourriture d'en haut, ne voulut ni manioc, ni maïs, et elle retourna au ciel avec son mari pour demander le riz à son père. Il refusa. Mais la mère eut pitié de sa fille, qui souffrait de la faim, et eut recours à une ruse. Elle fit manger beaucoup de riz non décortiqué à un coq et à une poule, et donna les deux bêtes en présent à son gendre, puis elle dit tout bas à sa fille :

— Quand vous serez sur la terre, vous tuerez le coq et la poule ; dans leur jabot vous trouverez du riz que vous sèmerez. Les deux époux rentrés chez eux firent ce qu'on leur avait dit et sèmèrent les graines qui poussèrent très-bien.

Or le Zanahary d'en haut, à quelque temps de là, regardant ce qui se passait en bas, vit le riz mûr autour de la maison de sa fille. Furieux, il fit aussitôt tomber la grêle, et la récolte fut ravagée. Le Zanahary d'en bas recueillit le peu qui restait et le sema de nouveau, mais il craignait que son beau père fit de nouveau tomber la grêle. Sa femme lui conseilla d'aller dans la forêt et de demander à la terre et aux arbres de protéger le riz.

Le Zanahary d'en bas prit donc du ramy (1), une natte neuve et un bol noir d'argile, et se rendit dans la forêt. Arrivé là, il déploya la natte, posa le bol dessus et y fit brûler la résine odorante, en prononçant ces paroles :

— O Sainteté de la terre ! O les arbres saints de cette forêt, puissez-vous me donner des choses-saintes (zavamasina) pour défendre le voanahitra (riz) contre la grêle du Zanahary d'en haut.

Puis il rentra chez lui, et la nuit suivante, pendant que les deux époux dormaient, un être (zavatra) posa près d'eux l'odihavandra (2), et en même temps il obsédait la pensée de l'homme endormi. Celui-ci se réveilla tout agité et dit à sa femme :

— Je fais des rêves, rallume donc le feu.

La femme se leva, remua les cendres et fit jaillir la flamme. Alors, au bord de la natte sur laquelle ils étaient couchés, ils virent l'odihavandra.

Dès que le jour fut venu, Razanajanahary mit l'ody dans sa rizière. Le Zanahary d'en haut regardant de nouveau sur la terre, vit que son riz croissait encore autour de la maison de sa fille, et, irrité, il fit retomber la grêle, mais les grêlons tombèrent autour de la rizière sans la toucher.

Les autres ody vinrent tous, dit-on, de l'odihavandra.

(Dans une autre version de ce conte, le terme générique d'odihavandra est remplacé par Ramahavaly qui était précisément un sampy protégeant contre la grêle)

---

(1) Résine odoriférante qu'on brûle en l'honneur des amulettes.

(2) Amulette contre la grêle.

## 58

## LA FILLE DU ZANAHARY. — CONTE MERINA

AMBOHITROMBY, DISTRICT D'ANKAZOBE

Le Zanahary et sa femme habitaient le ciel; la terre à ce moment là était déserte. Un jour le Zanahary eut l'idée de faire deux images en bois semblables à lui-même et à sa femme et de leur donner la vie. Ce couple eut un fils. Quand il fut grand, ses parents lui cherchaient une femme. Alors l'oiseau tsintsina leur parla de la fille du Zanahary qui vivait dans le ciel et il alla demander pour leur fils cette jeune fille en mariage. Mais l'enfant du Zanahary ne put s'habituer à la nourriture de son mari, qui vivait de racines; elle regrettait le riz, nourriture des Zanahary. Un jour qu'elle rendait visite à ses parents, elle cacha des grains de paddy dans sa chevelure, et, une fois revenue sur la terre, les donna à son mari pour les semer. Quand le Zanahary vit le champ de riz de l'homme, il fut fort en colère et fit tomber la grêle pour dévaster la plantation. Mais la fille alla tout en larmes chez sa mère et lui dit:

— Voici que mon père a détruit notre riz avec sa grêle! Comment vais-je faire pour vivre, moi qui ne peux manger que du riz!

La femme du Zanahary eut pitié de sa fille et lui donna l'odihavandra pour écarter la grêle.

## 59

LE FILS DU VAZIMBA ET LA FILLE DU ZANAHARY  
CONTE MERINA

AMBOHIJANAHARY, PROVINCE DE TANANARIVE

Un jour, dit-on, la fille du Zanahary descendit du ciel sur la terre; elle rencontra le fils du Vazimba: ils se plurent et vécurent ensemble.

Cependant le Zanahary s'étonnait et s'inquiétait de ne pas voir revenir sa fille: il envoya son Grand Oiseau pour la chercher. Arrivé sur la terre, celui-ci trouva bientôt la jeune fille et il vit que c'était le fils du Vazimba qui l'avait retenue. Le Grand Oiseau emmena donc au ciel l'enfant du Vazimba pour qu'il s'expliquât avec le Zana-

hary, mais, avant qu'il partit, la fille du Zanahary lui donna un morceau de bois qu'elle avait apporté de chez son père, et dit :

— Sur le chemin qui mène au Ciel, tu auras à passer trois portes d'enceinte : la porte de la Grêle, la porte du Tonnerre et la porte du Cyclone ; ce morceau de bois te servira de guide et t'indiquera ce qu'il faut faire.

Le Grand Oiseau et le Vazimba partirent ensemble pour se rendre au ciel. Chemin faisant, le morceau de bois dit au Vazimba :

— En passant à la porte de la Grêle, tu me mangeras avec tes dents et tu jetteras quelques parcelles de mon bois sur le seuil, avant de le franchir. Tu en feras autant aux portes du Tonnerre et du Cyclone.

Le Vazimba se conforma à ces recommandations et franchit les 3 portes sans encombre. En le voyant arrivé dans son ciel, le Zanahary fut bien surpris et lui demanda qui il était :

— Je suis le fils d'un Vazimba ; c'est moi qui empêche ta fille de revenir chez toi, car nous vivons ensemble sur la terre et je veux l'épouser.

Le Zanahary consentit et envoya chercher sa fille par le Grand Oiseau pour lui apprendre la nouvelle.

Quand le couple retourna sur la terre, le Zanahary donna à sa fille des poules, des canards et des oies. Avant de quitter le ciel la jeune femme fit manger du paddy à sa volaille, et, sitôt arrivée sur la terre, elle se hâta de tuer une poule et une oie, prit le paddy dans leur ventre et le sema.

Le fils du vazimba eut de nombreux enfants et c'est d'eux que descendent les peuples de la terre. Grâce à leurs premiers ancêtres, les peuples ont le riz pour se nourrir, et, pour protéger le riz contre la grêle et les orages, ils possèdent des ody faits de morceaux de bois comme celui donné par la fille du Zanahary à son mari, pour franchir les portes du Ciel.

---

## 60

### RABODAY — CONTE MERINA

---

#### ANTANIFOTSY, PROVINCE DU VAKINANKARÁTRA

Andrianonimanjakatany, venu du Nord-Est avec ses compagnons à la recherche d'une bonne terre, arriva auprès du lac Andraikibo. Il aperçut des sujets de Raboday, occupés à chercher des feuilles de saonjo, et il les suivit jusqu'à la case de leur maître. Il s'émerveilla en voyant cette case, qui était toute couverte de plumes, et il demanda à Raboday comment on avait pu se procurer assez d'oiseaux pour couvrir de plumes une maison entière.

---

(1) Raboday, originaire du pays de l'Ankaratra, est un roi Vazimba, tandis qu'Andrianony, venu du N. E., est un Merina.

— C'est, dit Raboday, que je sais l'art de lancer des fantaka (pieux) sur les oiseaux.

— Peut-on en faire autant avec n'importe quel fantaka ? dit Andrianony.

— Non, répliqua Raboday, c'est un secret.

Dès ce moment, Andrianony résolut d'obtenir de Raboday cette chose merveilleuse qu'il convoitait. Raboday consentit, mais remit à un autre jour cette affaire qui ne devait pas se conclure à la hâte. Enfin le serment du sang fut fait entre eux deux, et aussitôt Andrianony exigea la révélation des secrets.

— L'ody fantaka, dit Raboday, se trouve dans l'Ankaratra, mais pour l'obtenir, il faut donner en échange la vie d'un homme et immoler celui-ci au pied de l'arbre.

Andrianony, après quelques hésitations, s'engagea à remplir cette condition : Raboday continua :

— Va donc, muni du fantaka. Arrivé au bord de la forêt, lance-le au hasard, l'arbre qu'il frappera porte le nom de Itariorio ; près de Tsinjoarivo, lance-le encore : inmanquablement il s'enfoncera dans le tronc de l'arbre appelé Imahazomamakizaha (qui peut fendre le zahana).

Andrianony suivit ponctuellement ces instructions. Le fantaka frappa successivement les arbres Itariorio et Imahazomamakizaha et, au pied de chacun d'eux, le roi immola un esclave, puis il prit du bois de chacun des arbres et retourna chez Raboday à Andraikibo. Celui-ci le conduisit aussitôt à Anosy, et là les serviteurs réunirent autant de fantaka qu'ils en purent porter. Tous ces fantaka furent oints avec les ody qui leur communiquèrent une force merveilleuse. Andrianony et Raboday commencèrent aussitôt la chasse et tous deux tuèrent autant d'oiseaux qu'ils voulurent. Andrianony, ravi, appela Ialatsara (Belle-forêt) la forêt voisine de Tsinjoarivo. Ils prirent un repas ensemble et on décida de se séparer.

Andrianony choisit l'ody fitorahana (l'ody à lancer) et les gens qui l'accompagnaient obtinrent également les ody qu'ils demandèrent, ody pour empêcher la grêle, écarter la foudre, pour éloigner les sauterelles, etc.

Andrianony continua son voyage, mais il réfléchit bientôt que beaucoup de personnes entreraient probablement en relations avec Raboday et en obtiendraient des ody. Il décida donc de faire mourir son frère de sang, sans répandre le sang de celui-ci, en l'étouffant dans des lambas de soie. Plusieurs de ses gens retournèrent sur leurs pas, ils allèrent trouver Raboday et lui dirent :

— Ta conduite à notre égard nous a pleinement satisfaits ; nous venons te préparer un grand festin et t'apporter de la part d'Andrianony plusieurs lambas de soie.

Après le dîner, ils étendirent par terre les lambas et, en enveloppant Raboday, ils le serrèrent jusqu'à ce qu'il périt étouffé. Il fut enterré à Anosy.

Andrianony et ses compagnons s'établirent à Amboniazy, à l'Est d'Antanifotsy, et étendirent leur domination sur tout le pays, grâce à la puissance des ody que leur avait donnés Raboday.

## 61

## LES ODY DONNÉS PAR LES VAZIMBA. — CONTE MERINA

## AMBOHIJANAKA, PROVINCE DE TANANARIVE

Selon la tradition, les ody avaient été donnés par trois Vazimba renommés dans la région du Kitsamby, Andrianantsorantia, Andrianasoarahanatia son père, et Rakelilavavolo. Voici comment la chose eut lieu. Les Vazimba, injustes et cruels, avaient été chassés et s'étaient réfugiés aux environs de Miandrarivo. Deux Chefs de village, appelés Andriampitovoarivo et Andrianjakarivo amenèrent leurs hommes au sommet de la montagne de Vavavato. Comme les Vazimba étaient occupés à traire leurs vaches, les soldats lancèrent leurs flèches de fantaka et tous les voatavo furent brisés. Le plus vieux des Vazimba dit alors aux autres.

« Mes frères, éloignons-nous vers l'Ouest, où nous trouverons une hospitalité plus généreuse. Comme les gens d'ici sont méchants et ingrats, nous emporterons avec nous nos ody. » Ils s'acheminèrent ensuite du côté de l'Ouest vers une nouvelle patrie. Les habitants de Miandrarivo regrettèrent alors leur violence et dépêchèrent Andriampitovoarivo auprès des Vazimba, pour demander leurs ody. Satisfaction fut donnée à Andriampitovoarivo et de là viennent toutes les amulettes.

## 62

## ORIGINE DU SIKIDY ET DES ODY. — CONTE BETSILEO

## FIADANANA, PROVINCE DE FIANARANTSOA

Sur le sable blanc des bords d'un lac avait coutume de s'amuser Andriambavinosy, la Fille d'eau. Elle jouait avec de petites graines qu'elle rangeait en lignes de diverses manières. Dès qu'on s'approchait d'elle, elle se jetait à l'eau et disparaissait dans le lac. Un jour on fit un trou dans le sable, et un homme s'y cacha. Il en sortit brusquement, au moment où Andriambavinosy s'amusait, il s'empara d'elle et l'amena au village avec ses jeux. Lorsqu'on l'interrogea, elle répondit :

— Mes jeux ne donnent la mort à personne ; ce sont simplement des observations que je fais pour deviner ce qui arrivera.

— L'homme qui s'était emparé d'elle en fit sa femme et la força de lui révéler

ses jeux. C'est ainsi que les hommes apprirent à faire le sikidy et à se servir des ody (révélés par le sikidy). Plus tard Andriambavinosy eut quatre enfants. Le premier était une fille, barbue comme un homme : on l'appelait Somorotsilahy (barbue-sans-être-un-homme). Le deuxième était un garçon, qui s'habillait comme une femme : on l'appelait Mitafiatsiampela (s'habille-comme-une-femme-sans-l'être). Le troisième était une fille qui n'avait qu'une mamelle : on la nommait Ampelatokanono (la-femme-à-un-seul-sein). La quatrième, une fille encore, avait nom Ikelilavavolo (la-petite-aux-longs-cheveux).

Ces quatre enfants apprirent à faire le sikidy et à trouver les ody. Quand ils furent grands, ils s'en allèrent respectivement au Sud, à l'Est, à l'Ouest et au Nord, et répandirent leur science parmi les hommes. Ils leur enseignèrent les ody mauvais qui sont :

Kazavinakimbaratra	Sohihimorodrano
Tazalava	Langoroatratra
Lambampaty	Botomena
Hazontsambovaky	Tangirikatany
Fahindranotoa	Tovovavimitohakasondry
Tehinanosinolona	Tovolahirerakolitra
Lavabiby roambifolo	Botrikaty
T-anorava	Fodimitsiaka
Ahitratsindriambato	Ranoandanganana
Gagamanoaka	Maika
Tsitrabadimatsaka	Tolohoreraka
Varitsaikoka	Varireraka
Tsinjovofahihoatra	Harandohandangora
Tetomaly	Baka

Ils leur enseignèrent aussi les ody bons qui sont :

Ramandriona	Sagnatry
Nanto	Mandravasatrotra
Andandemy	Tsindriambelo
Tsividity	Tsienty
Trabita	Tsimanandrafiatanana
Arivotohombelona	Somorogna
Sahafa	Malemimanina
Ankohomainty	Tsianananampo
Hazomanga	Masondranonandroana
Tsifady	Tsimanorodahiafo
Alaketona	Taolanamboafoka
Ambilazona	Begege
Hazomafaitra	Ranoandriana
Kiniavandy	Fanina (1)

(1) Il est à remarquer que dans chacune de ces deux séries sont énumérés 28 ody. Ces 28 ody, en rapport avec le sikidy, correspondent sans doute aux 28 jours du mois lunaire.

## 63

## ORIGINE DES ODY — CONTE MERINA

## TSISANGAINA, DISTRICT D'ANKAZOBE

## Résumé du début du conte :

Le premier homme, qui s'appelait Andriananahary, habitait, dit-on, le ciel : il avait plusieurs enfants, qui un jour s'égarèrent en se promenant et, sans s'en apercevoir, descendirent jusqu'à la terre. Là ils ne retrouvèrent pas leur chemin pour remonter au ciel. Ils s'établirent donc sur la terre, et ensuite, s'y trouvant bien, ils ne voulurent plus rentrer chez leur père, quand celui-ci les rappela. Ils se multiplièrent et devinrent les olombelona (hommes).

Le conte dit ensuite comment les animaux parurent sur la terre, puis comment les hommes instituèrent pour la première fois un roi, enfin comment on construisit des cases et on fabriqua des outils.

« Cependant les hommes arrachaient les fruits des arbres pour les manger et cassaient les branches pour faire du feu ; les arbres irrités entrèrent en lutte avec les hommes. Ceux-ci fabriquèrent des haches, avec lesquelles ils coupaient et fendaient les arbres ; beaucoup furent abattus, tous ceux qui étaient près des villages, mais les autres se vengèrent en envoyant aux hommes toutes espèces de mauvaises chances et de maladies. Les hommes, effrayés et malades, voyant mourir beaucoup des leurs, s'avouèrent vaincus, et supplièrent les arbres de les épargner ; les arbres répondirent :

— Si vous vous soumettez à nous et que vous reconnaissiez notre puissance, nous vous guéirons.

Les hommes se soumirent et les arbres leur indiquèrent quelles racines, quelles feuilles et quels bois on devait prendre dans la forêt pour servir de remèdes. C'est depuis ce temps que les hommes cherchent dans la forêt différentes parties d'arbres pour fabriquer les ody et qu'ils taillent certains bois en forme de sampy. Et c'est de cette époque que date la puissance et la sainteté des sampy et la confiance qu'ont mise en eux les hommes. »

(Une autre version, un peu plus brève, mais tout à fait conforme, a été recueillie à Antanifotsy).



## 64

LES ANTANKARANA OBTIENNENT LES ODY D'UN ESCLAVE  
 CONTE ANTANKARANA

---

AMBAVAHIBE, PROVINCE DE DIÉGO

Autrefois, dit-on, vivait un esclave nommé Tsimatahodrafy (qui-n'a-pas-peur-de-rivaux). Quand son maître l'envoyait couper à la forêt du bois à brûler, le bois qu'il rapportait repoussait avec des feuilles vertes. Son maître, voyant cela, fut très-mécontent et punit sévèrement son esclave. Un jour ils allèrent tous deux ; et le bois repoussa, bien qu'il fût sec et mort. Le maître pensa donc que son esclave avait des ody forts et en parla au roi. L'esclave dit alors :

— Je demande à être enterré vivant, pour que tout le monde puisse constater que je suis saint.

On mit l'esclave dans un cercueil en bois et on l'enterra dans une fosse de 2 mètres de profondeur. Mais, pendant qu'on comblait la fosse, l'homme était de retour au village. Sitôt qu'il y fut arrivé, il appela à grands cris les fossoyeurs et tout le monde fut stupéfait.

C'est cet esclave qui donna aux Antankarana leurs premières amulettes.

---

## 65

ORIGINE DES ODY CONTRE LA GRÊLE, -- CONTE MERINA

---

VINANINONY, PROVINCE DU VAKINANKARATRA

Un jour, dit-on, deux époux Vazimba chassaient des oiseaux de marais au bord du lac Andraikibo. Or Andrianonivoanaty, le premier homme arrivé dans le Vakinankaratra, et ses compagnons les virent de loin, et, admirant leur habilité à abattre les oiseaux, se mirent à les suivre. Soudain tomba une pluie abondante accompagnée de grêle : les hommes se trouvèrent trempés par la pluie et fouettés par la grêle, tandis que les deux époux Vazimba marchaient tranquillement sous un ciel clair. Quand l'orage fut apaisé, Andrianonivolatanaty s'approcha d'eux et les supplia

humblement de lui donner leur ody protecteur de la grêle; ils consentirent et lui remirent les morceaux de bois enveloppés dans une étoffe noire ornée de perles, en lui indiquant aussi les fady à observer et les rites à accomplir. Telle est l'origine du sampy Manjakalanitra.

---

66

ORIGINE DES SERPENTS. — CONTE BETSIMISARAKA

---

AMPASIMAZAVA, DISTRICT D'ANIVORANO

Il y a très longtemps, dit-on, une femme nommée Rafotsy, qui habitait le village d'Andavamenarana (1), mit au monde deux jumeaux, dont l'un était un petit garçon et l'autre un serpent *menarana*. La famille voulait qu'on tuât le serpent, parce qu'un tel présage ne pouvait annoncer que des malheurs, mais la mère s'y opposa de toutes ses forces. Or, quelques semaines plus tard, des ennemis attaquèrent le village. Les habitants s'enfuirent, mais ne voulurent pas que Rafotsy prit le même chemin qu'eux, craignant qu'elle ne leur apportât la malchance. Elle prit donc une direction différente, avec ses deux enfants. Bientôt, épuisée de fatigue, elle se cacha dans un buisson non loin du village. Mais des ennemis s'en approchèrent, car ils avaient vu les herbes s'agiter. Arrivés tout près, ils aperçurent le serpent *menarana*, qui dressait sa tête dans leur direction, et, persuadés qu'il n'y avait là aucun être humain, ils s'en retournèrent.

La femme, sauvée par son fils le serpent, le bénit, ainsi que tous ses descendants à venir. Et les enfants du fils humain de Rafotsy, qui portent le nom de Zafirafotsy, vénèrent aujourd'hui encore leurs frères les serpents.

---

67

ORIGINE DES BABAKOTO — CONTE BETSIMISARAKA

---

AMPASIMAZAVA, DISTRICT D'ANIVORANO

Ceux des Zafindianambo, qui habitent le village d'Ambohitrakoholahy, sont

---

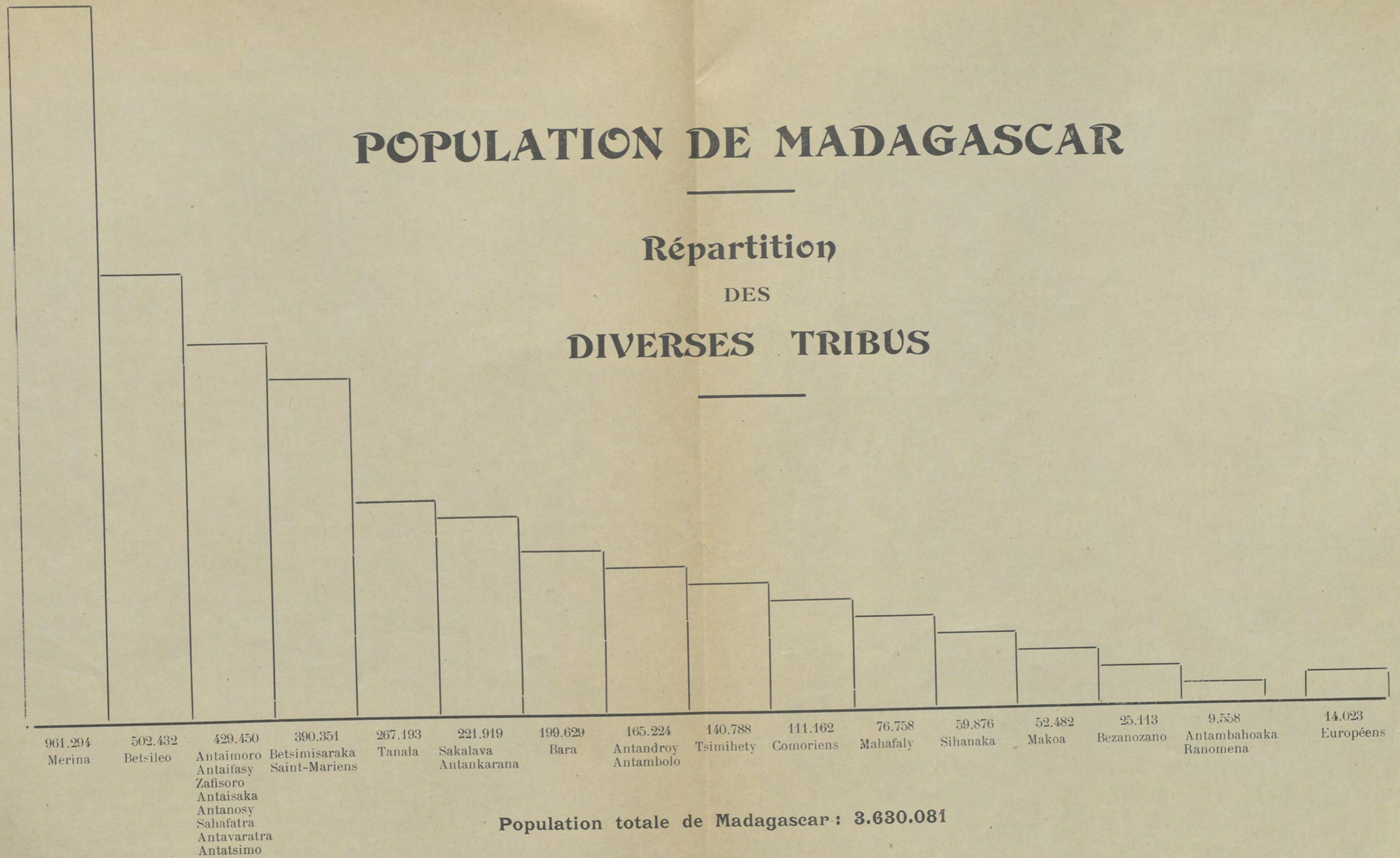
(1) « *Au-trou-du-serpent-menarana* ». Ce village existe en pays Betsimisaraka.

# POPULATION DE MADAGASCAR

## Répartition

DES

## DIVERSES TRIBUS



les parents des *babakoto*. L'origine des petits grands-pères de la forêt est la suivante : un jour deux époux se querellaient dans le village ; après qu'ils se furent adressé de mutuelles injures, la femme, exaspérée, finit par saisir une *ondrika*, sorte de grande cuiller en bois et en frappa à plusieurs reprises son mari ; aussitôt celui-ci se changea en *babakoto*, et, sortant de la case, s'accroupit sur la place du village et se mit à pousser des cris plaintifs. Les habitants, étonnés, se demandaient quel était ce nouvel être qu'ils n'avaient jamais vu, et la femme était bien attristée de l'événement ; elle raconta, tout en pleurant, ce qui s'était passé, et ses parents la condamnèrent à être frappée avec la même « *ondrika* » dont elle s'était servi contre son mari. Ainsi elle fut changée, elle aussi, en *babakoto*. Les deux êtres quittèrent ensemble le vilage, s'en allèrent dans la forêt, et furent la souche de tous les *babakoto*.

Les Zafindianambo se souviennent de cette origine : ils respectent les *babakoto*, s'abstiennent de les tuer ou de les faire souffrir, et de manger leur chair.

## 68

## FANALA JINY AMA LOLO

## ENLÈVEMENT DES JINY ET DES LOLO (1)

## ANTAIMORONA DE LA MATITANANA

Pour l'enlèvement des jiny et des lolo, faire *onojo*, (2) faire *maliza* (2), faire *fatsihy* (2), faire *tsarasalama* (2), faire *zasy*, faire *kolohija*, faire *mabizosy*, faire *jamanasara* avec l'herbe-des-jiny, faire *maribotsy*, faire *satobojoratsy*, faire *jaradra* avec l'herbe-des-jiny, faire l'invocation (*tibo*) pour l'enlèvement de tous les jiny, les dessins magiques (*matsaraba*). les grimoires (*talasimo*) pour l'enlèvement des jiny, faire *bahafito* pour l'indire (le malade), et après cela l'amulette (*hirizy*) pour l'enlèvement des jiny, à nouer avec des perles et à porter au cou.

Fanala jiny ama lolo : *ataovy onoho*, *ataovy maliza*, *ataovy fatsihy*, *ataovy tsasalama*, *ataovy zasy*, *ataovy kolohija*, *ataovy mabizosy*, *ataovy jamanasara ahijiny*, *ataovy maribotsy*, *ataovy sabotobijoratsy*, *ataovy zaradra ahijiny*, *ataovy tibo fanala jiny totolo*, *matsaraba*, *talasimo fanala jiny*, *ataovy bahafito mifihy azy*, *afara izany koa hirizy fanala jiny ivakana ivozono olon*.

(1) D'après un manuscrit Antaimorona, contenant un formulaire de sorcier, ms. B., de la Collection de l'auteur.

(2) Tous ces mots constituent des *sorapotsy*, c'est-à-dire des mots magiques que ne comprennent plus les sorciers qui les utilisent.

..... Faire *solokodra* (sorapotsy ou grimoire) pour enlever les jiny à la face du peuple, faire l'invocation (tibo) pour enlever tous les jiny, faire *zahafito* à utiliser en onctions, et ensuite après cela (l'amulette) pour enlever les jiny et les lolo à utiliser en potion (1).

..... Ataovy solokodra fanala atry bahoaka ny jiny. ataovy tibo fanala jiny totolo, ataovy zahafito hifihy, afatra izany koa fanala jiny ama lolo hinominy.

Je pourrais citer encore la formule pour exorciser les jiny qui attaquent les personnes (p. 6), les jiny mauvais qui appellent les gens et cherchent des victimes (p. 10), les jiny et les lolo qui donnent le vertige (p. 11). Les remèdes consistent ordinairement à réciter des grimoires (sorapotsy) et fabriquer des amulettes, faites avec des formules inscrites sur du papier ou sur une feuille d'arbre, ou avec des plantes (herbe dite des jiny ou plante appelée tonono), amulettes incluses souvent dans un petit sachet qu'on porte au cou ou sur la poitrine.



---

(1) Même manuscrit, p. 2.

## TABLE DES TEXTES ET DOCUMENTS

1. — Fampodian' ambiroa, rappel de l'âme absente.
2. — Andrianjaka conquiert Tananarive sur les Vazimba.
3. — Vavaka amin' ny Vazimba, invocation aux Vazimba.
4. — — id. —
5. — — id. —
6. — Fangatahan-jaza, demande d'enfants.
7. — Vavaka atao amin' ny Zanahary sy ny razana, invocation aux Zanahary et aux ancêtres.
8. — Sorona amin' ay Vazimba, sacrifice aux Vazimba.
9. — Cérémonie pour l'érection d'un tsangambato.
10. — Vatomasina any Masindrano, la Pierre sacrée de Mananjary.
11. — Vato fisaofana, la Pierre de remerciement.
12. — Vato fatora, la Pierre de lien.
13. — Velatra sy fisoro ho an' ny Vato fisaofana, prière et sacrifice à la Pierre de remerciement.
14. — Vato fisoronana, la Pierre d'offrande.
15. — Aloalo, l'intermédiaire.
16. — Fijoroana vavarano, sacrifice à un confluent.
17. — Voady, vœu.
18. — Fanompoamangatsiaka, la Corvée froide.
19. — Sikafara, sacrifice aux Ancêtres après un vœu accompli.
20. — — id. —
21. — Le Soleil, la Lune et le Nuage, conte Betsimisaraka.
22. — Rahorohoro, le tremblement de terre, conte Antaimorona.
23. — Ratovoana, le Zanahary noir, mythe Betsimisaraka sur l'origine de la vie et de la mort.
24. — Ihetsy, le Zanahary de la terre, conte Antaimorona sur l'origine de la vie.
25. — Zanahary et Ihoetsy, conte Betsimisaraka sur l'origine du premier couple humain.
26. — Les Zanahary, conte Antaimorona sur l'origine des premiers êtres.
27. — Ranaivotovoana et Jaobinonoka, conte Betsimisaraka et mythe dualiste sur l'origine des hommes et des lémuriens.
28. — Ratovoantany, le Zanahary terrestre, conte Sakalava.
29. — Matiaho et Irira, les deux Zanahary de la terre, conte Antaimorona.
30. — Kalalaontany, le Zanahary terrestre, conte Betsimisaraka sur l'origine des hommes.
31. — Le premier homme et la fille du Zanahary, conte Sakalava sur l'origine du riz.
32. — Ravaratra, et Rahorohoro, la Foudre et le Tremblement de terre, conte Antaimorona.
33. — L'origine des hommes et des peuples, conte Tanala.
34. — Tratramby, conte Betsimisaraka, sur l'origine de deux clans Malgaches.
35. — Le fils du Zanahary, conte Antaimorona sur l'origine des Européens.

36. — Les deux fils du Zanahary, conte Betsimisaraka sur l'origine de la Terre.
37. — La découverte du riz, conte Antaimorona.
38. — Cosmogonie Antaimorona.
39. — La guerre de la Terre et du Ciel, mythe Antaimorona.
40. — Les monts et les vallées, conte Betsimisaraka.
41. — Le Ciel et la Terre, mythe cosmogonique Merina.
42. — La Mort, conte Bezanozano.
43. — Le ciel et la Terre, mythe cosmogonique Merina.
44. — Origine des Européens, conte Antankarana.
45. — Origine du Chien, conte Antalaotra.
46. — Origine de la Mort, conte Bara.
47. — Andriamanitra et Andriananahary, mythe dualiste Merina.
48. — Autre version du même conte.
49. — Les premiers hommes, conte Tanala.
50. — Odiliaiana, l'amulette de vie, conte Betsimisaraka.
51. — Origine des ody bons et des ody mauvais, conte Merina.
52. — Les amulettes protectrices du riz, conte Merina.
53. — Rangidimaola, origine des êtres et des plantes, conte Antambahoaka.
54. — Origine des amulettes, conte Merina.
55. — Ikototsinamboarinandriamanitra et l'origine du riz, conte Merina.
56. — La guerre des Zanahary, conte Bezanozano.
57. — Origine du riz, conte Sihanaka.
58. — La fille du Zanahary, conte Merina.
59. — Le fils du Vazimba, et la fille du Zanahary, conte Merina.
60. — Raboday le Vazimba, conte Merina.
61. — Les ody donnés par les Vazimba, conte Merina.
62. — Origine du Sikidy et des ody, conte Betsileo.
63. — Origine des ody, conte Merina.
64. — — id. — , conte Antakarana.
65. — Origine des ody contre la grêle, conte Merina.
66. — Origine des Serpents, conte Betsimisaraka.
67. — Origine des babakoto, conte Betsimisaraka.
68. — Fanala jiny ama lolo : enlèvement des jiny et des lolo. —

# INDEX ALPHABÉTIQUE DES MOTS

ET DES

## NOMS MALGACHES (1)

- AFONANGATRA, page 26  
 AFONDOLO, 28  
 AFONJANAHARY, 26  
 AHIDRANA, 195  
 AIAY, 138  
 AINA, 21, 26  
 AKOMBA, 139  
 ALAKAOSY, 59, 123, 126, 183  
 ALAMANGA, 175, sq.  
 ALOALO, 96, 192, 194  
 ALOKA, 22, 23, 174  
 AMBARAKOINONA, 77, 182, 183  
 AMBIATY, 25  
 AMBIROA, 23, 24, 30, 174, 175  
 AMBOHITSIROAMANJAKA, 175  
 AMBONDROMADINIKA, AMBONDROMBE, 25,  
 35, 36, 146, 147  
 AMPAMORIKA, MPAMORIKA, 163, 168  
 AMPATRANGE, 106  
 AMPIRARAZANA, 119  
 AMPONGA, 25  
 ANAKANDRIANA, RANAKANDRIANA, ZA-  
 NAKANDRIANA, 39, 59, 60, 111, 180, 184  
 ANAKARA, 5  
 ANANTSINDRAVOLA, 83  
 ANDRARAMEVA, 161  
 ANRIAMADIO, 80, 85, 233  
 ANDRIAMAHAFAY, 43, 46, 47  
 ANDRIAMALEKA, 206  
 ANDRIAMAMILAZA, 125  
 ANDRIAMANALINARIVO, 161, 168  
 ANDRIAMANAMEOAHANGY, 43, 58, 59  
 ANDRIAMANDISOARIVO, 161  
 ANDRIAMANELO, 39, 41, 44, 51, 112  
 ANDRIAMANINDRIANJAKA, 106  
 ANDRIAMANITRA, 33, 37, 39, 40, 59, 60,  
 67, 69 sq., 109, 118, 124, 146, 158, 170, 176,  
 177, 179, 180, 182, 205, 206, 219, 220, 223,  
 224, 228, 230  
 ANDRIAMANITRANALA, 43  
 ANDRIAMANJAVONA, 43  
 ANDRIAMAROMBY, 44  
 ANDRIAMARY, 47  
 ANDRIAMAROMBY, 47  
 ANDRIAMASINAVOLONA, 39, 112, 133  
 ANDRIAMBAHOAKA, 47, 48, 71, 134, 135  
 ANDRIAMBALOREFY, 224, 225  
 ANDRIAMBARATRA, 80  
 ANDRIAMBASIANA, 44  
 ANDRIAMBATAMENA, 43  
 ANDRIAMBAVINDRANO, 43, 61, 64  
 ANDRIAMBAVINOSY, 61, 64, 240, voir  
 ZAZAVAVINDRANO  
 ANDRIAMBELOMASINA, 112, 128  
 ANDRIAMBODILOVA, 40, 43, 54, sq., 114,  
 132, 175, sq., 184  
 ANDRIAMBOLISY, 81, 83, 197, 211  
 ANDRIAMBONARIVO, 161  
 ANDRIAMIAMIAMY, 80, 83  
 ANDRIAMIDOSY, 125  
 ANDRIAMILARIVO, 44, 50  
 ANDRIAMIRIKA, 82, 234, 235

(1) Les mots commençant par les préfixes *I* — ou *Ra* — doivent être cherchés en faisant abstraction des syllabes *I* — ou *Ra* — ; *ngodongodona* pour *Ra-ngodongodona*, *matsatso* pour *Ra-matsatso*, *hetsy* pour *I-hetsy*.



- ANDRIAMISARA, 197  
 ANDRIAMISAZOSAZO, 79  
 ANDRIAMISEZAVOLA, 82, 83  
 ANDRIAMITETIARIVO, 43  
 ANDRIAMITOMOANA, 81, 206  
 ANDRIAMITOVOANA, 77  
 ANDRIAMIZAHA, 193  
 ANDRIAMOSANJA, 43  
 ANDRIAMPANAMBOATROLONA, 74, 83  
 ANDRIAMPANAZAVA, 117  
 ANDRIAMPANDRAMANENITRA, 44, 51  
 ANDRIAMPANDRANA, 44, 45, 51, 178  
 ANDRIAMPENITRA, 44, 45, 124  
 ANDRIAMPIANINANA, 123, 124  
 ANDRIAMPIROKANA, 43, 175, 176, 177  
 ANDRIANA, 3, 7, 38  
 ANDRIANABOABO, 75, 83  
 ANDRIANADY, 76, 182, 183  
 ANDRIANAFOTRA, 81, 83  
 ANDRIANAKANJO, 124  
 ANDRIANAKATSAKA, 78, 83, 197, 210  
 ANDRIANAMBOATENA, 75  
 ANDRIANAMBOATRA, 75  
 ANDRIANAMBOLO, 43  
 ANDRIANAMBONIRAVINA, 44, 51  
 ANDRIANAMBONITRIMO, 43  
 ANDRIANAMPIMANJAKA, 43  
 ANDRIANAMPONIMERINA, 53, 103, 104, 111, 112, 128, 132, 133, 155, sq.  
 ANDRIANAMPOGA, 44, 51  
 ANDRIANANAHARY, 28, 69, 71, 118, 146, 158, 176, 177, 180, 196, 226, 224, 227, 228, 229, 242  
 ANDRIANANANA, 81  
 ANDRIANANIZORO, 44, 45  
 ANDRIANANJAVONANA, 51  
 ANDRIANANTSO, 43  
 ANDRIANANTSORANATIA, 44, 57, 240  
 ANDRIANDAHIFOTSY, 161, 178, 197  
 ANDRIANDAHIMAFY, 124  
 ANDRIANDOHAFANDRANA, 44, 51  
 ANDRIANDRANOALA, 43  
 ANDRIANDRANOALINA, 44, 45  
 ANDRIANDRAVINDRAVINA, 43  
 ANDRIANDROKAROKABE, 43  
 ANDRIANENTOARIVO, 43  
 ANDRIANERINERINA, 39, 44, 51, 178  
 ANDRIANGODONGODONA, 79, 80  
 ANDRIANAVIANA, 101  
 ANDRIANJAKA, 40, 41, 47, 51, 53, 54, 112, 128, 132, 176, 177, 240  
 ANDRIANJOKOTANORA, 43  
 ANDRIANKAZOBE, 44  
 ANDRIANONILAPA, 44, 50  
 ANDRIANONIVOLANATRY, 244  
 ANDRIANONY, 46, 238, 239  
 ANDRIANORANORANA, 43  
 ANDRIANTALO, 44  
 ANDRIANTOMOA, 77, 83, 197, 211  
 ANDRIANTOMPOKINDRINDRA, 132  
 ANDRIANTOVOANA, 77, 90, 91  
 ANDRIANTSIA, 44  
 ANDRIATSIBABO, 44  
 ANDRIANTSIDONINA, 43  
 ANDRIANTSIHANIKA, 39, 128, 129  
 ANDRIANTSIMATOANDRIAMANITRA, 43  
 ANDRIANTSIMAMITAKA, 43, 46  
 ANDRIANTSIMANDAFIKA OU ANDRIANTSIMANDAFIKARIVO, 40, 43, 54, 57 sq., 95, 131, 175, 176, 178, 184  
 ANDRIANTSIMITOVIAMINANDRIANDEHIBE, 102, 112, 128  
 ANDRIANTSIRA, 54, 55  
 ANDRIANTSITIAVITSIKA, 41  
 ANDRIANTSONGOINA, 43  
 ANGABE, 26  
 ANGALAMPONA, 39, 61, 68, 82, 121, 226, 227  
 ANGATRA, 22, 26, 27, 28, 30, 39, 60, 66, R-ANGIDIKELY, 77  
 R-ANGIDIMOLA, 78, 212, 228, 229  
 R-ANGIDINA, 74, 78, 83, 201  
 ANJAKAMANENGA, 168  
 ANJOATY, 139  
 ANKOMA, 136  
 ANTAIFASY, 95  
 ANTAIMHAZO, 140  
 ANTAJIMORONA, 3, 5, 8, 26, 33, 85, 86, 100, 106, 113, 166, etc. 214, 231  
 ANTAIONY, 5  
 ANTAIROKA, 39, 57, 58  
 ANTAISAKA, 8, 95, 193  
 ANTAIVATO, 139  
 ANTALAOTRA, 3, 168

- ANTAMBAHOAKA, 5, 95, 106  
 ANTAMBONGO, 168, 169  
 ANTANDROY, 8, 143  
 ANTANKARANA, 8  
 ANTANOSY, 8, 151, 152  
 ASIODRANO, 201  
 AVELO, 23, 24, 30  
 AZONDOLO, 29  
 AZONJAVATRA, 29  
 AZONTSORATRA, 117  
 BABAKOTO, 137, 138, 140, 245  
 BAHEZA, 185  
 BAKO, 196  
 BARA, 8, 76, 83, 86, 102, 138, 152, 164,  
 166  
 BARARATRA, 28  
 BEERONERONA, 74, 79, 80, 83, 201  
 BEHAZA OU RABEHAZA, 124  
 BEKODONA, 80  
 BETSABETSA, 145, 196  
 BETSILEO, 7, 95 sq., 146, 147, 164 sq.,  
 193  
 BETSIMISARAKA, 7, 83, 85, 87, 88, 103,  
 117, 120, 121, 138, 152, 195, 196, 214  
 BEVOLOTRATRA, 78, 83, 201  
 BEZANOZANO, 7, 85, 103, 150  
 BIRIMORA, 135  
 BIBIOLONA, 30, 61, 65, 66  
 BILO, 145, 165  
 BOBAOMBY, 141  
 RA-BODAY, 44, 46, 239, 240  
 RA-BODISY OU BOLISY, 81, 206  
 RA-BOLOBOLO, 43  
 BORIBOAKA, 43, 180  
 DAMA, RADAMA, 103, 105  
 DINTANALA, 25  
 RA-DISOAMIAKONJY, 82, 210, 211  
 DO, 135, 136  
 DOANY, 28, 121, 129, 161 sq., 196, 197  
 DRIATRA, 136  
 RAN-DRIODRIOTRA, 78, 83, 187  
 EMBOKA, 96  
 ENDRINA, 137, 138  
 FADITRA, 214  
 FADY, 54, 55, 56, 61, 63, 91, 188, 189  
 FADINDRAZANA, 148  
 FAHASIVY, 40, 121, 147, 189, 190  
 FAHAVALO, 40  
 FAKANAMBIROA, 174  
 FAMADIHANA, 59, 127, 129, 144, 148, 149  
 FAMATO, 125  
 FAMPODIANAMBIROA, 175, 176  
 FANAHY, 23  
 RA-FANAKAITRA, 78  
 FANALABE, 168  
 RA-FANAMBOATRA, 75, 87  
 FANOMPOAMAFANA, 130, 196  
 FANOMPOAMANGATSIKA, 130, 196, 197  
 FANOMPOANA, 130, 159, 160, 196  
 FANANIMPITOLOHA, 134, 135  
 FANANINA, 134  
 FANASINA, 195  
 FANATAOVANA, 101  
 FANATITRA, 144  
 FANDATSAHAMBARATRA, 46  
 RA-FANDRAFOHY, 44, 51  
 RA-FANDRANDAVA, 44, 51  
 FANDROANA, 148, 157, 158, 159  
 RA-FANEKETRA, 181  
 FANEMBOANA, 153, 162, 198  
 FANITOFALAFA, 186  
 FANO, 123  
 FANOHA, 235  
 RA-FARAKETA, 84  
 RAFARALAHINATAONTANY, 43  
 FARAMAHERY, 44  
 FASAMBAZIMBA, 107, 108  
 FASANANIRITRA, 50  
 FATORA, 106, 121, 189  
 RA-FENITRA, 44, 45  
 FIDASIANA, 102  
 FIDIRANA, 175  
 FIHARITRA, 197  
 FIJOROANA VAVARANO, 194, 195  
 FIRARIANA OMBIJORO, 198  
 FISAOFA, FISAOFANA, 106, 188 sq.  
 FISAORANA, 151, 152, 153  
 FISIFOTROMBY, 150, 153  
 FISORO, FISORONA, 152, 190, 191  
 FITOMIANDALANA, 128, 133  
 FITSIO FAMBOLO, 25  
 FIVAVAHANA, 19  
 RA-FOHIBELAVAVOLO, 43  
 RA-FOHITANANA, 43

- RAFOHY, 40, 44, 51, 111, 112, 116, 176,  
 178  
 FOMBANDRAZANA, 19  
 RA-FOTSIZOKINANDRIANA, 43  
 RAHAINGO, 44  
 RA-HALOZAVATRA, 43, 180, 181  
 RA-HANIKOVARY, 74, 78, 81, 83, 187, 201  
 HANIMBELAMBANA, 199, 200  
 HASINA (sainteté), 60, 65, 94, 119, 180 sq,  
 HASINA (offrande), 105  
 HASINA (*arbre de l'espèce*), 117, 121, 123,  
 126  
 HASINDRAZANA, 149  
 HAZOMAMPANENINA, 118, 225  
 HAZOMANGA, 122, 151, 152, 175  
 HAZOMANITRA, 122  
 HAZOMASINA, 119, 120, 122, 126, 127  
 HELO, 12 sq.  
 I-HETSY, I-HOETSY, RA-HOETSILAHY, 77,  
 79, 205, 206, 213  
 RA-HIAKA, 43, 186,  
 HOLAPAKA, 135  
 RA-HOROHORO, 77, 78, 80, 86, 203, 204,  
 INGAHIBE, 95  
 INGAHIBEMAMONJA, 43, 64  
 INGORIKELISAHILOZA, 43  
 IRIRA, 79, 209  
 JABORA, 126  
 JAOBINONOKA, 82, 207  
 JARO, JARIBE, RA-JARIBE, 81, 163, 194  
 RA-JATOVOTSOTO, 82, 206  
 JINY, 29, 245, 246  
 JIRIKY, 168, 169,  
 JIRO, 157  
 JORO, 197  
 KABARY, 105, 106, 153, 198  
 KAFIRY, KAFIRO, 120, 186,  
 KALALAONTANY, 77, 79, 210  
 RA-KALAMPONA, 43, 180  
 KALANORO, 61, 66, 67, 168, 179  
 RA-KAPILV, 125  
 KARANJAHANA, 165  
 KAZA OU KAZABE, 40  
 KELILAVAVOLO, 44, 180, 181, 240, 241  
 KELIMEVA, 125  
 KIBORY, 38, 193  
 KILY, 122  
 KIMPA, 147  
 KINAOLY OU KINOLY, 61, 68, 69, 213  
 KINTANA, 187  
 KOBONKOBONA, 207, 208  
 KODONKODONA, 74  
 KOKOLAMPO, KOKOLAMPY, 61, 65, 67, 68,  
 32, 213  
 RA-KONGONA, 44  
 KOTOKELY, 61, 65, 67  
 RA-KOTOKOTONA, 80  
 KOTOMALADY, 81, 85, 232 sq.  
 KOTOSAROTRA, 43  
 KOTOTSINAMBOARINANDRIAMANITRA, 221  
 LAKALAKA, 100  
 LALONA, 126, 127  
 LAMBAMENA, 144, 149, 150  
 RA-LAMBO, 51, 112  
 LAMBOHAMBANA, 130, 131  
 LAMBOMANJAKA, 44, 45, 124  
 LANITRA, RA-LANITRA, 32, 85, 86, 87,  
 113, 217, sq.  
 LAPA, 93  
 LASALOKA, 26  
 LAZANA, 120  
 RA-LOHARANO, 81  
 LOLO, 28, 29, 30, 35, 60, 146, 165, 167,  
 168, 191, 245, 246  
 LOLONDRANO, 22, 28, 113, 114  
 LOLONTANY, 28  
 LONAKA, 190  
 LONGOZA, 191  
 MADIOVANTSAKOHO, 74, 80, 83, 87, 187,  
 201  
 MADIRO, 121  
 MAHABO, 129, 130, 159 sq.  
 MAHAFALY, 8, 96, 122 140, 141, 143, 151,  
 152, 193  
 RA-MAHAILOLO, 76, 87  
 RA-MAHAVALY, 236  
 MAIMBO, 72  
 MAITSOAKANJO, 43, 180 181  
 RA-MAITSOBE, 44, 50  
 MAKOA, 4, 7  
 RA-MALEKA, 81, 83  
 RA-MALEMITAHONANA, 81, 83, 201  
 RA-MANAMIHOATRANBONITANY, 44  
 MANDRESY, 121

- MANENJANA, RAMANENJANA, 165,  
 MANGA, 122  
 MANGANIHANY, 102  
 RA-MANINARIVO, 44  
 MANISOTRO, 26, 53  
 MANITRA, 122, 146, 147, 162  
 RA-MANITRANALA, 180  
 MANJAKALANITRA, 244  
 MARARINDOLO  
 MARARINJANAHARY, 117  
 MARARINJAVATRA, 61  
 RA-MAROANAKA, 43, 58, 95  
 MAROFOTSY, 150  
 MAROLAHY, 168  
 MAROMENA, 95  
 MAROVAVY, 160, 186, 169  
 MASINA, 67, 128, 131, 224  
 MASOANORO, 175, 202, 203  
 RA-MASOVOARIAKA, 43  
 MATIAHO, 77, 79, 209  
 MATOA, MATOATO, 24, 25, 26, 30, 31, 60,  
 147  
 MATSABORY, 129  
 RA-MATSATSO, 123  
 RA-MBOLAMASOANDRO, 99  
 RA-MBOLASIRANA, 43  
 RA-MELOKATOVOANA, 82, 194  
 MENARANA, 25, 135, 136, 139, 244, 245  
 MENATY, 160  
 RA-MENAVAOKA, 44  
 MERABE, 118  
 MERINA, 7, 37, 38, 83, 95 sq., 101 sq.,  
 138 etc.  
 MIKABOLANA, 183  
 RA-MIARAMASOANDRO, 44, 177  
 RA-MIKOTONA, 80  
 MISAOTRA OMBY, 157  
 MISORO, 190  
 MITAHY, MPITAHY, 129, 130, 196  
 MOHARAVOLA, 129, 130, 196  
 RA-MOMBA, 43  
 RA-MORABE, 99  
 MONKA, 207  
 MPAHANDRO, 165  
 RA-MPAMELOMBELOMA, 75  
 MPAOSAVY, 185, 186, 227  
 MPAMPIHINANA, 165  
 RA-MPANAKAITRA, 81  
 RA-MPANAMBONITANY, 44  
 RA-MPANANOLONA, 81,  
 RA-MPANAHOODITRA, 75  
 RA-MPANAHOZATRA, 75  
 RAMPANAONOFO, 75  
 RA-MPANAORA, 75  
 RA-MPANARIATRA, 83  
 MPANITSIKA, 153  
 MPANJAKA, 106, 114  
 RA-MPANOHITAOLANA, 75  
 MPANOMPO, 160  
 MPIBOHY, 196  
 MPILALAO, 149  
 MPISIFOTROMBY, 150  
 MPISIKIDY, 154, 157, 164  
 MPISORO, MPISORONA, 151, 152, 153  
 MPITAHIRY, 156  
 MPITANDRINA, 156  
 RA-MPITSINJOLAVITRA, 75  
 MPITSONGOZAZA, 90  
 RA-MPOLOALINA, 44  
 NAHANDROMANITRA, 146, 147  
 RA-NAIVOTOVOANA, 77, 82, 207  
 NALA, 122  
 NANAMPATY, 191  
 RA-NAVALONA, 102, 128  
 RA-NGITA, 40, 41, 44, 51, 111, 112, 116,  
 176, 178  
 RA-NGODONGODONA, 79, 201  
 RA-NGORIMANGA, 44  
 I-NINO, 79  
 RA-NONIBE, 44  
 RA-NORO, 41, 43, 54, 55, 56, 57, 111, 114,  
 123, 178, 182, 184  
 ODY, 5, 6, 41, 46, 56, 118, 124, sq., 148,  
 171, 223, 233 sq., 236, 238, 239 sq.,  
 ODY AINA, ODIFIAINANA 223, 225, 226,  
 227, 229, 230  
 ODY HAVANDRA, 228, 236, 237  
 OLATAFA, 148  
 OLITRA, 85, 142  
 RA-OLOLAMPONA, 82, 87  
 OLOMASINA, 48, 55, 83, 164  
 RA-OLOMBELONA, 220, 221  
 OLONA, 142  
 OLONJANAHARY, 163

- OLONJAVATRA, 61, 115, 117, 154, 183, 184,  
 185, 227  
 OMBIASY, 164, 166, 167  
 OMBY, 140, 141  
 OMBY BERANO, 124  
 OMBY BORY, 145, 153, 197  
 OMBY JORO, 197 sq.,  
 OMBY LAFITRA, 163  
 OMBY MALAZA, 112, 145, 157  
 OMBY MANGA, 109  
 OMBY MANITRA, 162, 163  
 OMBY MAZAVALOHA, 160, 196  
 OMBY MITRONGITANY, 104, 145  
 OMBY RANO, 145  
 OMBY RATSY, 185  
 OMBY SAOTRA, 149  
 OMBY VADIKA, 149  
 OMBY VANDAMENA, 153, 197  
 OMBY VOAMBO, 153  
 OMBY VOLAVITA. 48, 55, 102, 104, 112, 131  
 145, 157, 158, 161  
 RA-ONDIANA, RA-ONDRIANA, 32, 79  
 ONDRY VANDANA, 174  
 ONDRY MAZAVALOHA, 145  
 ONJATSY, 5, 60  
 ORIJA, 150  
 ORIMBATO, 103, 104, 105  
 RA-OTOHASINA, 44  
 PAPANGOBEMAVO, 84  
 RA-PAPANGOSASAKINIVORONA, 43  
 RA-PETO, 44, 49, 50  
 RA-PIMAITSO, 44  
 RANA, 38, 39, 60, 1188, 120, 122  
 RAHONA, 202, 203  
 RAILOVY, 139  
 RAMANENJANA, 145, 165, 169, 170  
 RAMY, 132, 153, 164, 236  
 RANAKOMBE, 231  
 RANO TSY NOMINA, 129  
 RANOVELONA, 117  
 RAVORAVO, 153, 194  
 RAZAMBELONA, 133  
 RAZANA, 30, 38, 39, 40, 71, sq., 140, 146,  
 147, 154 sq., 192 sq.  
 RENIMANANA, 43, 49  
 RENITSALAMANGA, 165, 166  
 RIHA, 166  
 I-RIRA, 209  
 ROANDRIANA, 60  
 RA-SAHELINTRALY, 81  
 SAKALAVA, 8, 36, 83, 113, 122, 129, 130,  
 164, 167 sq., 196 sq.  
 SALAMANGA, 145, 164 sq.  
 SALOHIMANANA, 160  
 SAMPANA, 109  
 SAMPY, 5, 109, 118, 125, 131, 171, 224,  
 236  
 SANDY, 167  
 SANTATRA, 157  
 SAODRAZANA, 149, 167  
 SAROJAVATRA, 107  
 SAVAKA, 43  
 SIHANAKA, 7, 95 sq., 105, 113, 117, 150  
 SIKAFARA, voir TSIKAFARA,  
 SIKIDY, 6, 41, 64, 148, 240  
 SILAMO, 5  
 RA-SOABE, 176  
 RA-SOALAO, 43, 49, 50, 109, 125  
 RA-SOALIMANAMBONITANY, 44  
 RA-SOALIMANJAKA, 44  
 RASAOAMASAY, 176  
 RA-SOANIVONITANY, 220, 221  
 RA-SAOAVINTSY 44,  
 RA-SOAVOLADRAINY, 44  
 SOLO, 131  
 SOLONANDRIANA, 131, 132, 133  
 SORATRA, 117  
 SORO, SORONA, 144, 152  
 TAHARAZANA, 150  
 TAKATRA, 25  
 TANALA, 7, 83, 122, 130, 131, 138, 143,  
 147, 164 sq., 214  
 TANY, 32  
 RA-TANY, 32, 85, 86, 87, 113, 217 sq.,  
 232 sq.  
 TANIFADY, 113, 129  
 TANIMASINA, 113, 197  
 RA-TANIMASINA, 32, 113, 217, 219  
 TANTSAHA, 39  
 TATAO, 100, 101, 102  
 TENDROMBOHITRA ROA AMBINIFOLO, 104,  
 111, 112, 113, 181, 182  
 TOADRAZANA, 154  
 RA-TOAHANIAINA, 76, 83, 194

- TOAKA, 22, 120, 126, 145, 185  
 RA-TOFATOFA, 77  
 RA-TOHANARANTO, 76, 102  
 RA-TOKANANIVONIRAHONA, 82, 220, 221  
 TOLOHO, 25  
 TOMARA, 76  
 RA-TOMARAFEFY, 76, 183  
 RA-TOMARANAINA, 76, 78, 86  
 RATOMARATOMPO, 76, 86  
 RA-TOMOA, RANTOMOA, 74, 77, 83  
 RA-TOMOIMBE, 194  
 RA-TOMOERAFEFY, 44, 86  
 RA-TOMOERAMANANA, 44, 183  
 RA-TOMOIMBE, 78  
 TONA, 136, 140  
 TORAKA, 46  
 RA-TOVOANA, 77, 204  
 RA-TOVOANTANY, 77, 207  
 TRANOBE, 106, 131  
 RAN-TRANOFALAFA, 74, 80, 32 83, 187  
 TRANOMANARA, 132, 156 sq.  
 TRANOMASINA, 106  
 TRANOMASINA, 112, 156 sq.  
 TRANOMENA, 106  
 RAN-TRANOVY, 74, 80, 82  
 TRANOVORONA, 130, 138, 150  
 TRATRAMBY, 82, 215  
 RA-TREHATREHAVOLA, 82, 83  
 RA-TRIMOMAHALAVAONY, 44, 50  
 TROMBA, 145, 164, 167 sq.  
 TSAKY, 141  
 TSANGAMBATO, 94, 95 sq. 103, 105, 106,  
 145, 148, 185, 186, 191  
 RA-TSARAMANOLOANA, 43, 181  
 RA-TSELINTSELINA, 80, 83  
 RA-TSIALEHANDRAFY, 44, 45  
 TSIBOKO, 29  
 RA-TSIHITAVATANA, 43, 181  
 TSIKAFARA, 190, 121, 151, 152, 153, 154,  
 155, 195, 197, 198  
 TSILEONDOZA, 102  
 RA-TSIMANATIMINDRANA, 34  
 RA-TSIMANDRARAFY, 44, 45  
 RA-TSIMIHETSIKA, 78, 83  
 TSIMIHETY, 8, 83, 121, 152  
 TSINDRIANA, 21  
 TSINDRIANJAVATRA, 21, 61, 125, 144, 164  
 TSINDRY, 144  
 RA-TSIOLONOLONA, 43  
 RA-TSITIAVITSIKA, 44  
 RA-TSIVALANORANA, 36, 77, 78, 87, 88  
 TSIZEOZOY, 129, 130, 159 sq.  
 RA-TSOTSORABOLAMENA, 82, 83  
 VADINANDRIANA, 156  
 VADIOMBY, 104  
 VALOREFY, 224, 225  
 VAOMAITSOAMBERO, 43  
 RA-VARABE, 78, 80  
 VARATRA, 78, 80, 85, 211, 212  
 VARATRAMBO, 80, 83  
 RA-VARIFOTSY, 78  
 RA-VATAMANDRY, 44  
 VATO, 101 sq.  
 VATOAMPANATAOVANA, 101  
 VATOBEVOHOKA, 107  
 VATOFANGATAHANJAZA, 107  
 VATOFATORA, 189, 190  
 VATOFIDIRANA, 110  
 VATOFILOKANA, 108  
 VATOFIRARAZANA, 107  
 VATOFISAORANA, 100, 187, 188, 189, 190  
 VATOHARANANA, 108  
 VATOLAHY, 95 sq.  
 VATOLOKANA, 108  
 VATOMAHASOA, 99  
 VATOMARONONO, 107  
 VATOMASINA, 102, 103, 106, 107  
 VATOMENALOHA, 102  
 VATOMIHAINGO, (AMBATOMIHAINGO), 99  
 VATOMILA (AMBATOMILA), 99  
 VATOMITSANGANA, 47, 105  
 VATONANDIHIZANA, 99, 100  
 VATONANGATRA, 26  
 VATONDRAZANA, 107  
 VATONIFY, 103, 131  
 VATONJANAHARY, 103, 107  
 VATOSAFOINA, 110  
 VATOSIAHINA, 109  
 VATOTONDROINA, 108  
 VATOTSAPAINA, 109  
 VATOTSIMANANKAVANA, 110  
 VATOTSIMANARIZAFY, 99,  
 VAZAHA, 215, 221, 230  
 VAZIMBA, 4, 39, 40 à 59, 83, 95, 109, 110,

- 114, 114, 121, 123, 162, 175, 176, 177 à 185,  
 226, 227, 237, 238, 240, 244  
 VELOMIHARY, 156  
 VELONDRAIAMANDRENY, 156 sq.  
 VILAVA, 151, 152, 154, 161  
 VOADY, 144, 195, 196  
 RA-VOARABE, 78  
 VOATAVO ARIVOLAHY, 146  
 VOAY, 136, 137  
 RA-VODIHAZO, 78  
 RA-VOLA, 43, 49  
 RA-VOLAFOTSY, 43  
 VOLANA, 195, 202, 203  
 RA-VOLATSOLANA, 81  
 VOLOLONA, 184  
 RA-VOLOLONA, 125  
 RA-VOLOLONAMPANGA, 43  
 VOROMBE, 237, 238  
 VOROMBETSIVAZA, 84, 206  
 VORONDREO, 25, 138  
 ZAFIMBOLAFOTSY, 129  
 ZAFIMBOLAMENA, 129  
 ZAFINDRIANAMBO, 120, 245  
 ZAFINDRIOMBY, 140  
 ZAFINAMBO, 138  
 ZAFINIFOTSY, 163, 186, 164, 199  
 ZAFINIMENA, 186, 194, 199  
 ZAFIRAFOTSY, 139, 245  
 ZAFIRAMINIA, 3, 60, 104, 186, 187  
 ZAFISORO, 83  
 RA-ZAIZAY, 43, 160  
 ZANAHARIBE, 32, 83, 84, 93, 130, 201,  
 213, 214, 219, 232 sq.  
 ZANAHARIMBAVY, 85, 212  
 ZANAHARILAHY, 85, 212  
 ZANAHARY, 6, 29, 33, 34, 35, 36, 39, 69  
 à 84, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 140, 141,  
 147, 154, 155, 163, 169, 170, 178, 182, 187sq.  
 193 sq., 206 sq., 219 sq., 227 sq., 232 sq.  
 ZANAKANDRIAMANITRA, 60  
 ZANAKANIVONILANITRA, 82, 233, 234, 235  
 ZANAKANTITRA, 39, 128, 129  
 ZANAMAHAZOMBY, 175, 176, 177  
 ZANAMANOMBY, 43  
 ZANANJANAHARY, 32, 90, 91, 92, 216,  
 227, 228, 229, 235, 236, 237, 238  
 ZAVALOLO, 150, 151  
 ZAVAMASINA, 60, 65  
 ZAVARINA, 61  
 ZAVATRA, 38, 39, 48, 60, 61, 118, 126  
 ZAZAMAROLAHY, 156 sq.  
 ZAZANDRANO, 61 à 65, 113  
 ZAZA TSARANARANA, 194, 195  
 ZAZAVAVINDRANO, 61, 62, 63, 64, 65, 113,  
 114, 116, 213  
 ZOMBA, 130  
 ZOROFIRARAZANA, 119, 143  
 ZORONDRAZANA, 143

## ERRATA

---

PAGE		au lieu de	ce	lire	ces.
»	7, ligne 28,	»	<i>correponde</i>	»	<i>corresponde.</i>
»	19, » 9,	»	<i>Sainianjanoro</i>	»	<i>Rainianjanoro</i>
»	52, » note,	»	<i>ce mot barbare est</i>	»	<i>ce mot est . . . .</i>
»	127, note (1)	»	167	»	67 . . .
»	137, note (3)	»	<i>ce barbarisme constitue</i>	lire	<i>ce mot rarement</i>
»	149, note (1)	»			<i>employé constitue. . .</i>

---



## TABLE DES GRAVURES

Planche		PAGES
	I — Tombeaux avec Maison-Froide à Ambohijanaka et à Ambohimalaza (région de Tananarive) . . . . .	5
»	II — Groupe d'Antankarana — Malgaches islamisés . . . . .	15
»	III — Types Merina. . . . .	25
»	IV — Types Betsimisaraka et Antaimorona . . . . .	35
»	V — Type Mahafaly . . . . .	45
»	VI — Tombeau du Vazimba Andriambodilova à Anosisoa (près Tananarive). . . . .	55
»	VII — Pierre commémorative en granit et tombeaux . . . . .	65
»	VIII — Aloalo Mahafaly et Aloalo Betsileo — Cimetière Betsimisaraka et case à reliques des rois Sakalava . . . . .	75
»	IX — Pierre commémorative et tombeau de Rainiasimbola à Betafo . . . . .	85
»	X — Pierre commémorative de Rainimandaniarivo (marché de Betafo). . . . .	95
»	XI — Pierre commémorative de Rainizafiniavo (marché de Betafo) . . . . .	105
»	XII — Ancien tombeau Betsileo — Tombeau Merina à étage — Vatolahy du Betsileo — Pierres sacrées et table d'offrandes Tanala . . . . .	115
»	XIII — Kibory ou cimetière Antaimorona (district de Vohipeno). . . . .	125
»	XIV — Vieux tombeau Merina près du lac Itasy — Rochers sacrés avec tombeau en Imerina . . . . .	135
»	XV — Arbre sacré, près de Vatomandry . . . . .	145
»	XVI — Pierres commémoratives (environs d'Ambositra) — Poteaux d'offrandes chez les Betsileo — Poteau d'offrande (fisoarana) Betsimisaraka et Pierre plantée (orimbato) Merina . . . . .	155
»	XVII — Poteau d'offrandes et tombeau Betsileo — Vato filokana et Vatolahy Betsileo . . . . .	165
»	XVIII — Pierres commémoratives chez les Antanosy (région de Fort-Dauphin) . . . . .	175
»	XIX — Cimetière Betsimisaraka — Famadihana Merina. . . . .	185
»	XX — Sikafara, chez les Tanala (environs d'Ifanadiana) . . . . .	195
»	XXI — Tranomasina, tombeaux des rois Imériniens — Tananarive — Trano-manara, tombeaux des nobles des premières castes (environs de Tananarive) . . . . .	205

## TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE . . . . .	1
INTRODUCTION . . . . .	3
I. Les Malgaches. — Leur origine; influences arabes; influences européennes . . . . .	3
II. Répartition géographique des diverses peuplades; carte religieuse de la Colonie . . . . .	7
III. La mentalité indigène et les caractéristiques de l'esprit religieux chez les Malgaches . . . . .	14
CHAPITRE I. — L'ÂME ET SES DIVERS ASPECTS . . . . .	21
Généralités; — noms divers de l'âme: fanahy, ambiroa, avelo, ma-toatoa, angatra, lolo.	
CHAPITRE II. — LA MORT ET LA VIE FUTURE . . . . .	32
Origine de la mort; conceptions contradictoires sur la vie de l'au-delà: les maisons des morts, le village d'Ambondrombe, le royaume de Ratsivalanorona.	
CHAPITRE III. — LES ANCÊTRES ET LES DIEUX . . . . .	38
Diverses appellations interchangeables des Ancêtres et des dieux; — les Razana; — les Vazimba; — les Anakandriana; — les Zavatra et les Raha; — les Zazavavindrano; — les Bibiolona — les Kalanoro et les Kotokely; — les Kokolampo et les Angalampona; — les Kinaoiy . . . . .	39
Zanahary, Andriananahary, Andriamanitra . . . . .	69
Eléments de mythologie: les principaux Zanahary des Betsimisarakas, des Sakalava et des Tsimihety. — Mythes anthropomorphiques et mythes cosmogoniques . . . . .	74
CHAPITRE IV. — LIEUX OU RÉSIDENT LES ANCÊTRES ET LES ESPRITS . . . . .	94
CULTE DES PIERRES; — Tsangambato, aloalo, vatolahy, tatao, vatomasina, orimbato. — Culte des grottes, des hauts-lieux, et de la Terre . . . . .	95
CULTE DES EAUX. — Lolondrano, zazavavindrano; — lacs sacrés, culte des confluent et des eaux vives. . . . .	113
CULTE DES ARBRES. — Les amulettes empruntées aux arbres et aux plantes, — arbres magiques; — arbres sacrés . . . . .	118
CULTE DES RELIQUES. — Sainteté des ancêtres en général: le famadihana. — Reliques royales: leur culte chez les Sakalava, les Tanala et les Imériniens . . . . .	127

CULTE DES ANIMAUX. — Le fananina et le fananimpitoloha ; les serpents ; les anguilles, les caïmans, les lémuriens, les oiseaux, les bœufs. — Légendes explicatives . . . . .	133
<b>CHAPITRE V. — RITES EN L'HONNEUR DES ANCÊTRES . . . . .</b>	<b>143</b>
L'origine des rites ; — le lieu et l'accomplissement des rites ; — Sacrifices : offrandes et victimes ; — rites au coin des Ancêtres, rites au tombeau ; — famadihana, taharazana, zavalolo ; — le hazomanga et le fisaorana ; — Sikafara . . . . .	144
Rites des Ancêtres royaux. — Culte des Douze-qui-ont-régné en Imerina ; — le Fandroana ; — Culte des Ancêtres royaux chez les Sakalava . . . . .	155
La possession par les Ancêtres ; — Salamanga ; — Tromba ; — Ramanjana . . . . .	163
CONCLUSIONS . . . . .	170
TEXTES ET DOCUMENTS . . . . .	174
INDEX DES TEXTES ET DOCUMENTS . . . . .	247
INDEX ALPHABÉTIQUE des mots et des noms Malgaches . . . . .	249
ERRATA . . . . .	257
TABLE DES GRAVURES . . . . .	259
TABLE DES MATIÈRES . . . . .	261

---

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE  
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST  
ET LE MONDE INDONÉSIEEN  
BIBLIOTHÈQUE



